



SOMMAIRE

Même en Espagne.....
A nos Camarades.....
Amour.....
La « Vie Profonde ».....
Pour connaître Dieu.....
Vie du « Sillon » en Bretagne.....
Programme du Congrès régional (Voir aux
feuilletés roses).....

AMIRAL CERVERA.
 FRANÇOIS DELROSE.
 ROCHLANN.
 JEAN LEFORT.
 YVES AR BREIZ.
 R. D...

L...

RÉDACTION et ADMINISTRATION
 Rennes, 45, rue St-Melaine

3^e ANNÉE — N° 1
 15 Janvier 1906

Congrès de la Jeunesse catholique à Arras en mai 1904. Paris, 76, rue des Saints-Pères.

La Démocratie chrétienne. Revue sociale (chez l'abbé Six, à Haubourdin, Nord). Cf. : juillet 1901, p. 173-178; nov. 1901, p. 439; janvier 1902, p. 543-548; mai 1902, p. 28-38; sept. 1902, p. 302-308; fév. 1903, p. 624-630; juin 1903, p. 114-122; nov. 1903, p. 399-410; mars 1904, p. 651-660; janv. 1905, p. 540-540; fév. 1905, p. 579-592; déc. 1905, p. 454-468.

Publications de l'Action Populaire, nos 13, 18, 20, 25, 52, le numéro, o fr. 25. Librairie Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

Guide 1904, Guide 1905, Guide 1906 de l'Action Populaire. Les trois guides, pris ensemble, 5 francs franco. Librairie Lecoffre.

B. — Les Mutuelles-Incendie

1. — Les Compagnies anonymes par actions : a) Esprit qui les anime; b) augmentation constante de leurs bénéfices; c) situation financière actuelle.

2. — Indiquez les grandes compagnies qui opèrent dans votre commune, dans votre canton, dans votre arrondissement : a) Primes versées depuis dix ans à ces compagnies dans votre commune, dans votre canton, dans votre arrondissement; b) indemnités versées depuis dix ans par ces compagnies dans votre commune, dans votre canton, dans votre arrondissement.

3. — Les Grandes Mutuelles : Services qu'elles ont rendus l'Etat actuel.

4. — Les Mutuelles locales : a) Législation qui les régit; b) avantages économiques, moraux et sociaux qu'elles présentent; c) objections et préjugés contre les mutuelles-incendie.

5. — La réassurance des Mutuelles locales.

6. — La Fédération régionale des Mutuelles locales.

7. — Part prise par les membres du *Sillon* au labeur urgent de la création des Mutuelles-Incendie?

8. — Résolutions.

A. consulter :

L'Assurance agricole mutuelle incendie, par MM. Pelud et A. des Essarts. Prix : 1 fr. 25 franco.

Bibliothèque de l'Union du Sud-Est, 17, rue Centrale, Lyon.

Rapports de M. des Essarts à l'Assemblée générale de l'Union Centrale. Prix : 4 francs franco. Même librairie.

Journaux financiers.

Collection de la Chronique du Sud-Est, 10, quai Tilsitt, Lyon.

Service de la Mutualité agricole (enseignements complets, rapides et gratuits), 8, rue d'Athènes, Paris, IX.

Caisse Régionale d'Assurances, 17, rue Centrale, Lyon.

Le Sillon de Bretagne

Red e Trezek ar wirionez

Kerzet gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

Même en Espagne

Parmi les nombreuses lettres d'approbations et d'encouragements reçues par notre ami, l'abbé Desgranges, à propos de sa brochure : « Les vraies idées du Sillon » nous voulons seulement citer la suivante. Elle est du vice-amiral Cervera, ancien ministre, membre du Sénat espagnol, et du tribunal suprême de la guerre. Nous sommes sûrs, en la publiant, de faire plaisir à tous nos amis.

..... Quand je réfléchissais sur la situation actuelle de l'Espagne, bien pareille au fond à celle de la France, je me disais que c'est folie de rêver que les choses puissent en revenir au point où elles étaient il y a cent cinquante ans, car la société est changée et elle ne saurait se constituer de nouveau comme elle l'était à cette époque-là.

Je voyais alors la société poussée vers le socialisme par une force irrésistible, et je considérais que nous allions tomber dans un chaos affreux, dont Dieu seul pourrait nous retirer par des voies

qui me restaient inconnues. J'en étais là quand j'eus connaissance, il y a environ deux ans, de l'existence du *Sillon*, et mon ami, l'abbé C..., me renseigna sur cette admirable société.

Réfléchissant sur tout cela, je comprenais que cette manière de considérer la question est la seule juste, que l'évolution sociale l'exige ainsi; mais, en même temps, je me demandais si les gens des hautes classes accepteraient ces idées, surtout dans notre Espagne, moins préparée que la France.

Je vois que je n'étais pas dans l'erreur, et M. l'abbé Barbier me paraît s'être fait, dans son œuvre, l'écho de cette nombreuse partie de la société.

Vous-même admettez, je le vois, que l'avenir du *Sillon* peut être un échec; mais, comme vous le dites très bien, « d'autres hommes recueilleront la moisson », si, toutefois, il n'est pas encore trop tôt pour jeter la semence, comme il le serait en Espagne, à ce qu'il me semble.

En tout cas, il faut prêcher ces doctrines et applaudir les hommes généreux qui sacrifient leur repos et leurs biens à un si bel idéal. Quant à moi, j'applaudis de toute mon âme, persuadé que ces idées seront la rédemption de notre société latine.

Permettez que je termine en vous offrant l'hommage de mon admiration pour l'œuvre du *Sillon*, et, personnellement, je vous prie d'agréer mes sentiments les plus dévoués.

Pascual CERVERA.

A NOS CAMARADES

Voici que commence une nouvelle année. Que sera-t-elle? Ce que Dieu voudra, sans doute; mais aussi ce que nous la ferons. Certains trouvent que ses débuts sont peu rassurants. Il y a de gros nuages à l'horizon : qu'apporteront-ils? La pluie fécondante ou l'horrible tempête?... Quoi qu'il en soit, à tous nos camarades et amis nous la souhaitons bonne et heureuse, et, — faut-il le dire? — nous croyons fermement qu'elle le sera. L'année 1906 s'annonce pleine de péripéties et de luttes : tant mieux. La tranquillité épuise l'âme, l'effort la trempe. Plus que jamais il nous est besoin

d'hommes, de volontés agissantes et persévérantes, et les hommes et les volontés ne se forment que par le travail et par la lutte. D'ailleurs, n'est-ce pas là, pour beaucoup, le *Sillon*? et qu'est-il, s'il n'a pour but de créer en nous un courant de vie, vie chrétienne et démocratique, démocratique parce que chrétienne?

Nous savons tous, en effet, que le *Sillon* n'est pas seulement un mot, mais une vie; c'est même pour cela, j'en suis sûr, que beaucoup sont venus à nous plutôt qu'à la « Jeunesse Catholique » ou à l'« Action Française »; et c'est très bien. Mais cette vie, il faut la vivre... ce qui est plus difficile parce qu'elle prend l'être tout entier, parce qu'elle ne peut souffrir d'interruption sans disparaître.

Dans un moment d'ardeur, d'enthousiasme, on a eu l'impression, la sensation de vivre; et cette sensation a été si délicieuse, si « prenante », qu'on a souhaité, qu'on a voulu, et de toute la force de son âme, vivre ainsi toujours. Hélas!... On oubliait que la vie est avant tout volonté, et que la volonté est action. Vivre c'est agir. C'est agir non pas par intermittence, non pas aux seuls instants où nous sommes mieux disposés, mais aujourd'hui, mais demain, à toute heure, à toute minute. Physiologique ou sensitive, intellectuelle ou morale et chrétienne, il n'importe : action continue et persévérante, voilà la vie.

Et si nos camarades voulaient pénétrer plus à fond et comprendre ce secret de la vie, je me permettrais de leur conseiller deux livres qu'ils ne liront, méditeront, discuteront et pratiqueront jamais trop. Ce sont : « L'Education de la Volonté », de M. Payot, et surtout la « Formation de la Volonté », de M. Guibert (celui-ci plus à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences : il ne fait guère, d'ailleurs, que résumer le précédent). Voici de ce dernier ouvrage un extrait qu'il ne me paraît pas inopportun de rappeler en ces temps où d'aucuns trouvent leur tâche un peu rude. Je ne doute pas que tous y prennent intérêt, parce que M. Guibert n'y fait que résumer et mettre en pleine lumière ce qu'ils ont sans doute éprouvé cent fois.

« S'il y a des natures heureusement douées pour lesquelles connaître le devoir soit plus malaisé que de l'exécuter, il y en a d'autres, et ce sont les plus nombreuses, qui gémissent d'autant plus d'être trahies par la faiblesse de leur volonté qu'elles ont de plus vives clartés dans l'esprit.

« Certaines volontés se mettent en route et commencent généreusement l'exécution de leurs desseins; mais bientôt elles s'arrêtent ou changent de voie. L'inconstance leur fait perdre le fruit d'un premier effort. Les unes, pauvres d'énergie, semblables à ces machines auxquelles l'eau et le charbon manquent au milieu de leur course, succombent à la faiblesse; ou bien la continuité de l'effort les lasse, ou bien l'obstacle à franchir les effraie; tantôt l'ennui de la monotonie les gagne, tantôt l'abandon ou la trahison des hommes les abat: âmes anémiées qui ne peuvent fournir une longue carrière,... elles n'exercent pas sur le monde cette puissante action sociale qui n'appartient qu'aux œuvres achevées...

« Parmi les volontés qui ne savent point finir, il y a des âmes mobiles, changeantes, auxquelles les ressources ne font point défaut, mais auxquelles manque la fixité dans les desseins. Au lieu de creuser paisiblement leur sillon, elles courent à travers champs, touchant à tout, brouillant tout, ne laissant de leur passage aucune trace durable. Elles ravagent bien plus qu'elles ne sèment et ne moissonnent... »

Et l'auteur conclut : « A quelque degré que ce soit, la condition du succès est dans l'effort. L'effort est la loi fondamentale de la vie morale », effort toujours douloureux et dont nous ne serons jamais dispensés.

A cette forte page, on me permettra d'ajouter ce court extrait de l'admirable discours de M. Deschanel sur les prix de vertu :

« La vertu, c'est la lutte, » disait-il. « ...D'ailleurs la vertu véritable se cache; elle fuit le jour, elle brille dans l'obscurité comme le lys dans la forêt sombre. Si une belle œuvre suffit à montrer le génie, une belle action ne suffit pas à réaliser la vertu; il y faut

toute une vie. Le courage, l'héroïsme, le martyre même peuvent être d'un instant; la vertu, c'est la durée... »

On ne saurait mieux répondre à la question que nous font si souvent nos amis, découragés, désenchantés après les premières illusions et les premiers enthousiasmes : que faire? nous demandent-ils. Que faire, moi, pauvre ouvrier, étudiant, simple pioupiou, jeune séminariste ou collégien? Ah! si j'avais l'éloquence de Marc... si j'avais ceci et cela, et puis cela, comme je me dévouerais pour la Cause, comme je me remuerais! Eh! mais, si vous n'avez ceci et cela, et puis ceci encore, vous avez bien quelque chose cependant? Vous n'avez pas reçu cinq talents? Mais vous en avez au moins un, un tout petit, ne fût-il même qu'une obole. Il ne reste qu'à ne pas l'enfouir et à le faire fructifier, quel qu'il soit, qu'à trouver une banque à bon placement.

Cette banque, ne la cherchez pas longtemps : elle est tout près de vous. Vous souvenez-vous, camarades, de cette délicieuse histoire de « Monsieur Quatorze », que nous contait naguère le *Sillon*? Sans nom, ni santé, ni instruction, ni vie presque, était-il assez « propre à rien? » Et cependant, quelle riche moisson il a récoltée et quels merveilleux titres de rentes lui a servis la singulière banque où il avait placé son unique talent!....

Où j'en veux venir? A ceci simplement : C'est une erreur, et grossière, de se croire du *Sillon* parce qu'on se réunit de temps à autre au Cercle d'études, parce qu'on reçoit l'*Ajonc* ou l'*Eveil Démocratique*, qu'on court les congrès et qu'on crie : « Vive Marc! » C'est une autre erreur, et plus grossière encore, de croire que l'on ne peut être bon sillonniste sans clamer à tous vents ses doctrines, sans faire de beaux discours et de graves conférences. Je ne dirai pas, certes, que tout cela soit inutile : les cercles, la lecture des revues, les congrès, les conférences, contradictoires ou non contradictoires, sont utiles, très utiles, nécessaires même. Mais tout cela n'est, en somme que la manifestation, que « l'extériorisation », si je puis ainsi m'exprimer, d'une vie préexistante, et par suite, ce n'est pas la vie. Ou, si vous préférez, c'est, après la dure étape, le bain rafraî-

chissant qui raffermira nos membres et leur rendra leur souplesse; le viatique indispensable qui nous donnera la force, le courage et l'enthousiasme nécessaires. Mais, de grâce, n'allons point considérer cela comme le « suffisant », comme le principal; n'allons pas croire qu'il n'y a de vrais Sillonnistes que ceux qui s'agitent beaucoup et que l'on trouve partout où il y a bruit et honneur.

Le Sillon, en effet, n'est pas seulement admirable quand il est creusé profond et superbe dans la riche plaine où germeront et grandiront presque sans efforts les moissons magnifiques; il l'est aussi, il l'est plus peut-être, humble et à peine marqué dans nos landes incultes, au milieu des ajoncs, sur nos plateaux granitiques et sur les pentes des Monts Arrées, où à grand peine mûriront le seigle et l'orge, futur pain noir du pauvre. L'humble paysan, qui pousse ses bœufs dans cette terre ingrate, passe sans bruit, inconnu de tous. Qu'importe! Le soir venu il rentre, fatigué, harassé, mais heureux : son labeur n'aura point été inutile, ces sueurs, ce sang peut-être, ce quelque chose de lui-même qu'il aura donné au sol le féconderont, et ses petits-enfants, un jour, le béniront. C'est sa récompense et c'est son soutien.

Nous aussi, camarades, creusons notre sillon, quelle que soit la terre qui nous est donnée à défricher; creusons-le ferme, le cœur joyeux, l'âme pleine d'idéal, songeant que notre labeur, pour obscur qu'il paraisse, ne sera pas inutile ni perdu; creusons-le sans défaillance et sans regarder en arrière. Ayons confiance en nous-mêmes, en Dieu surtout, et en notre Cause. Malgré les difficultés, les attaques, les abandons, serrons fortement les manchons de notre charue et enfonçons le soc toujours plus avant. Si le découragement vient étreindre nos âmes et engourdir notre énergie, rappelons-nous les autres paroles de M. Deschanel : « Telle est la loi de l'histoire : les causes profondes des grands changements humains sont ailleurs que dans les assemblées politiques et dans les cercles de lettrés; elles sont dans les aspirations des simples, des patients de toute sorte. Ce sont les déshérités de la terre qui toujours ont

poursuivi le plus énergiquement l'idéal et qui ont réalisé le bien dont nous vivons. Ce sont les infiniments petits, au fond de la sombre mer des pauvres, qui fondent l'avenir ».

François DELROSE.
du *Sillon* Rennais.

KARANTE

D'am Mignon J. M.

Oh! gwelet en dro d'imp, aman, kalonou stank,
Leun a wir garante, karante hon' zalver,
Mignoned reiz, digor, hag hon kar 'vel breuder,
Pebez douster dispar d'hon c'halonou yaouank!

Pa zantomp na omp ket, borz ar bed toueller,
Dilezet, hon hunan, bag hep stur er mor frank,
Pa gav hon dorn dinerz harp ha morse na vank,
Neuze 'teu en hon c'hreiz eur spi krenv ha tener.

Pebez vad 'teuz grêt, Mark, 'n eur doullan da « Ero »!
Euz kalon an douar a lezes dizôlo
War da lerc'h, 'zo zavet hep dale eun heden,

Eden ar garante 'nevoa hadet Jezus;
Enni e mep kavet hon bevans; ha nerzus,
E kerzomp gant fians 'tresek ar Sklerijen.

« ROC'HLANN »
du Cercle Notre-Dame, Guingamp.

AMOUR

A mon ami J. M.

Oh! voir autour de soi, ici, des cœurs nombreux,
Remplis d'un vrai Amour, de l'Amour du Christ,
Des amis droits, à l'âme ouverte, qui vous aiment comme des frères,
Quel bonheur sans égal pour nos cœurs de jeunes gens!

Quand nous sentons que, dans le monde perfide,
Nous ne sommes pas abandonnés, seuls, esquif sans gouvernail
[au milieu d'une mer immense;
Quand notre main débile rencontre un appui qui ne faillit jamais,
Alors naît en notre cœur une espérance forte et consolante.

Quel bien tu as fait, Marc, en creusant ton Sillon!
De la terre profonde que tu laisses découverte
Après toi, vient de germer une semence.

La semence de l'Amour qu'y avait jetée Jésus;
En elle nous avons trouvé notre nourriture; et vaillants,
Nous marchons, pleins d'espoir, vers la Lumière.

« ROC'HLANN ».

LA VIE PROFONDE

Le *Sillon* n'était qu'un rêve ardent et fort pour lequel se passionnait l'âme de quelques jeunes hommes, lorsque Marc Sangnier écrivit les contes qu'il vient de réunir en volume et de publier sous ce titre : « La Vie profonde ».

On peut dire que, dès cette époque, il avait su traduire nos meilleures aspirations et qu'il avait exprimé, sous une forme simple et d'une transparente limpidité, nos ardeurs et nos enthousiasmes.

On retrouve, en effet, dans ces pages la substance même des idées du *Sillon* et ces principes d'action féconde d'où le mouvement d'éducation populaire est sorti tout entier. Ceux qui nous regardent du dehors se demanderont peut-être avec surprise quel rapport il est possible d'établir entre ces visions idéales et nos Cercles d'études, nos Instituts populaires, nos réunions publiques. Ils ne s'expliqueront pas comment ceci a pu sortir de cela.

Rien de plus simple cependant : Si, être du *Sillon*, c'est comprendre la vie d'une certaine manière et travailler dans un certain état d'esprit à l'établissement de la démocratie véritable, il est évident que cette manière d'envisager la vie et cette « mentalité » sont déjà dans « la vie profonde ». Il n'est pas un des personnages représentatifs de ces contes qui ne se sente poussé, d'un irrésistible élan, vers la conquête de la Justice et de l'Amour. Tous veulent

« aller au vrai avec toute leur âme ». Mais, dans leur course à l'idéal, tous reçoivent, des expériences de la vie, une leçon éducatrice. Leurs intelligences s'éclairent et leurs cœurs se purifient au contact parfois désenchanté et brutal des grandes réalités.

Pour vivre « la vie profonde » il faut donc commencer par se dépouiller des conventions vaines comme dona Juana; comme Lurmen, il faut comprendre ensuite le rôle bienfaisant de la souffrance; ne point s'attacher, comme Arnold, aux biens périssables, à la Nature ou à l'Amour. Il ne faut point non plus trop présumer de ses forces, et, tout en se gardant des tentations mauvaises, de ses faiblesses, il convient de travailler, d'une âme sereine, à l'œuvre voulue de Dieu, sans avoir l'orgueil de sa vertu.

Avons-nous cessé de répéter ces choses depuis que le *Sillon* existe? N'est-il pas vrai, par conséquent, que, dès la première heure, la route nous fut tracée, et que notre devoir est de chercher à n'en point dévier?...

Aux heures de rare loisir que leur laisse le labeur quotidien, ou qu'épargnent les exigences de l'apostolat, nos camarades, pour se retrancher aux sources mêmes de la vie du *Sillon*, n'auront qu'à relire ces pages calmes et fraternelles, qui leur seront douces et bonnes comme la voix d'un ami. Ils y découvriront le sens caché de plus d'une des réalités présentes; ils y discerneront même quelque chose de leurs propres efforts et de leurs luttes intimes. Les souvenirs de leur passé, d'un passé qui ne date que d'hier, mais qui leur semble peut-être bien lointain, tant ils se sentent différents de ce qu'ils étaient alors, se lèveront en foule dans leur mémoire. Ils se rappelleront qu'avant de connaître le *Sillon*, ils n'avaient qu'imparfaitement compris peut-être les voies mystérieuses de Dieu; ils compteront leurs luttes, leurs erreurs et leurs chutes, ils se souviendront de ce qu'ils ont souffert avant de « rencontrer le Christ », et cette lecture, lumineuse autant qu'évocatrice, les instruira en les fortifiant.

Peut-être, jusqu'ici, n'ont-ils vu dans la Cause qu'un grand mot sonore, à l'éclat tapageur; peut-être encore l'« âme commune » leur a-t-elle semblé quelque rêve naïf et mystique; il se pourrait enfin qu'ils n'aient pas encore compris tout ce que le don de soi réclame de dépouillement, de sacrifices et d'efforts. « La Vie profonde » contribuera puissamment à leur dévoiler.

Quant à ceux qui, ouvriers de la première heure, apportèrent jadis leur humble pierre à l'édifice dont les fondements sortent aujourd'hui du sol, il leur sera salutaire de revivre leurs émotions

d'autrefois et de sentir que leur cœur n'a point vieilli. Ils constateront qu'ils n'ont point changé, et que c'était bien déjà l'avenir qui se levait, pour eux, dans l'incertitude obligée de ces « visions ». Le temps et l'expérience leur ont permis de donner un corps à leurs rêves, mais ils n'ont point diminué la vérité et l'opportunité de ces lointaines leçons. Eux aussi, ils se sentirent fortifiés dans leur tâche, par la confiance que l'on éprouve à se dire que l'on ne s'était point trompé, et que, déjà, dans la brume matinale de la jeunesse, on avait bien vu.

Qui sait même si ces pages, en rafraîchissant leurs souvenirs, ne les exciteront pas à faire un retour sur eux-mêmes et à se demander si l'idéal entrevu jadis ne s'est pas effacé ou terni !... Tant d'attaques, en tant de sens divers, se sont élevées contre le *Sillon*, que les âmes les meilleures ont pu, un moment, craindre ou se décourager. La vie est si déconcertante et nous sommes si faibles que l'on ne se sent pas toujours la force de faire jusqu'au bout la route que l'on avait décidé de parcourir. En relisant « La Vie profonde », nos plus anciens amis, ceux qui portent depuis plus longtemps le poids du jour et de la chaleur et qui seraient tentés de se ralentir dans leur marche, entendraient peut-être, dans l'intimité de leur cœur, l'accent triste d'un reproche... Ils secoueraient alors la poussière que le temps jette sur toutes choses, et une ardeur renouvelée les envahira...

Quant aux curieux, aux indifférents, aux esprits prévenus ou hostiles, à toutes ces catégories d'âmes qui errent autour du *Sillon*, les unes sympathiques et bienveillantes, les autres attentives et étonnées; celles-là même épiant une parole hasardeuse ou un geste maladroit, qu'il nous soit permis de leur demander de lire ce livre sans parti-pris, avec la bonne volonté de le goûter et de le comprendre.

Ils ne tarderont pas, nous l'espérons du moins, à se sentir délicieusement troublés, dans le calme et la paix de leur âme, par cet appel incessant à toutes leurs générosités natives. Loin des polémiques quotidiennes, à l'abri des discussions passionnées, sous la caresse d'un style souple et simple, ils saisiront mieux ce que nous sommes et ce que nous voulons.

Ceux-ci nous pardonneront des attitudes sociales dont la raison leur échappe, en considération de notre foi ardente et de notre désir d'évangélique Charité. Ceux-là viendront à nous, et si leur catholicisme est profond et sincère, s'il est autre chose qu'un vêtement extérieur à leur âme, ils comprendront...

Grâce à « La Vie profonde », le *Sillon*, mieux connu, peut être plus aimé; le *Sillon* plus aimé, c'est la Cause mieux servie; tous nos camarades savent que nous n'avons pas, sur terre, d'autre ambition que celle-là.

Jean LEFORT.

POUR CONNAITRE DIEU !

... Or, au temps dont je parle, depuis deux ans déjà, la chère sainte Elisabeth avait quitté son château de la Wartburg, pour se donner à Dieu. On la rencontrait maintenant par vaux et par chemins, vêtue simplement d'une tunique de bure grise, ceinte d'une corde grossière, elle qui avait porté la couronne ducale et qui n'avait connu, pendant 18 ans, que des princières robes de soie.

Elle vivait retirée à Marbourg, près du couvent des Frères Mineurs, et dans une chétive cabane... Pour la servir, plus de nobles dames ni de chevaliers, mais quatre pauvres filles qui n'avaient jamais consenti à se séparer d'elle. — Cependant, au milieu de cette misère, la descendante de saint Etienne se tenait dans une joie continuelle et semblait plus heureuse qu'au temps déjà lointain où, dans la grande salle de la Wartburg, les fêtes succédaient aux fêtes, et où, sous la présidence des margraves de Thuringe, combattaient pacifiquement avec les poètes les maîtres chanteurs des pays rhénans et saxons.

Sous la rude férule du frère Conrad, qu'elle avait choisi pour confesseur, la chère sainte marchait à grands pas vers la perfection; mais, je le répète, ce qui faisait autant que ses vertus chaque jour grandissantes l'admiration de tous, c'est qu'au milieu des pires traverses, elle se maintenait dans une paix et un contentement perpétuels. Ses anciens courtisans, devenus vils maintenant qu'elle n'était plus rien, l'insultaient au passage. Les siens la reniaient. Ces pauvres eux-mêmes, à qui elle consacrait le plus clair de son temps, la frappaient, l'injuriaient sans cesse. Ceux, enfin, qu'elle avait accablés autrefois des marques de sa bienveillance à Eisenach comme à Marbourg, ne la voulaient plus connaître. La sainte princesse ne cherchait en toutes choses que Dieu seul, paraissait toujours le sourire aux lèvres et ne se trouvait jamais trop indignement traitée. Elle semblait vivre dans un continuel colloque d'amour avec le Crucifié, et, pour lui, souffrait tout.

Or, ce calme étonnait surtout les suivantes, qui n'osaient lui en demander la cause.

Un jour, Elisabeth et sa fidèle Jutta revenaient de soigner quelques lépreux qui logeaient dans la forêt de la Sahr. Les pauvres femmes se trouvaient bien lasses, car la route était longue; les infirmes les avaient maltraitées plus que de coutume... Tout à coup la sainte se laissa tomber au pied d'un arbre. Elle voulait se reposer un peu et, toujours souriante, malgré sa fatigue, regardant les fleurs qui clouaient ça et là le tapis de mousse au sol de la forêt, écoutant les oiselets joyeux, qui, à cette époque de l'année, construisaient leurs demeures, elle se mit à rêver, à méditer, toute seule.

Mais, au bout d'un instant, la suivante pensa qu'il n'était pas possible de trouver lieu ni moment plus favorables pour questionner sa maîtresse, et, timidement :

« Chère dame, dit-elle, nul endroit n'est plus propice pour parler du Seigneur Jésus, de toutes choses qui le concernent. Or, donc, dites-moi, chère dame et sœur, que faut-il faire pour connaître Dieu? — La sainte répondit, la figure éclairée d'une lumière divine, tandis que les oiseaux jaseurs se taisaient dans les buissons pour mieux entendre :

« Ma fille, depuis longtemps tu voulais me questionner sur ce sujet. Eh bien! pour l'amour de Celui que j'aime tant, je te répondrai. Alors que j'étais encore toute jeune fille, je demandais moi-même ces choses à la cour de Thuringe. Il y avait auprès de moi, comme chapelain, un de ces Frères Mineurs que le bienheureux François a envoyés sur toute la terre pour la conquête des âmes. « Dame, me répondit-il, ayez confiance, allez votre chemin tout droit, et le Seigneur Jésus vous apprendra lui-même quelles sont les quatre clefs qui ouvrent la porte du paradis.

« Quelque temps après, nouvelle épousée du duc Louis, je devins duchesse de Thuringe et de Saxe, toute jeune, déjà pourtant très jaloussée. Parmi mes nombreux ennemis, je comptais, hélas! ma propre belle-mère, la landgravine Sophie. Un dimanche, elle m'emmena à l'église, mais au retour elle m'injuria et me battit cruellement, parce que je n'avais pas voulu, en présence du Roi des Rois, garder sur ma tête la couronne ducal.

« Toute en pleurs, je me réfugiai dans mon oratoire, et baisant les pieds du Christ, je lui dis ce que contenait de douleurs ma pauvre âme d'enfant. Je lui parlai longuement, avec une effusion inaccoutumée... et tout à coup, voici qu'à travers mes larmes je vis le Crucifié me sourire doucement; dans mon cœur entra une douce paix

que je n'avais point connue jusqu'alors. Je compris : je savais maintenant la valeur de la prière et que je possédais la première des clefs du Paradis.

« Plus tard, mon doux prince Louis s'en fut avec l'empereur pour la croisade. Je l'accompagnai jusqu'à la frontière avec les chevaliers du margrave Conrad, mon beau-frère, mais il fallut enfin nous séparer. Le duc s'en alla après m'avoir embrassée dans un suprême baiser d'adieu. » Je repartis, brisée de chagrin, sentant dans mon âme quelque chose qui me faisait comprendre que je ne le reverrais plus jamais. Et tandis que je chevauchais sur ma blanche monture, toute endolorie, en proie à de sombres pensées, nous passâmes devant une chapelle. Pour trouver quelque remède à mon écrasement, je descendis de cheval et j'entrai. C'était une petite chapelle de campagne, toute simple et toute pauvre; au-dessus de l'autel, un tableau représentait les adieux de Marie et de son divin Fils. Tandis que je priais avec ardeur, un rayon de l'esprit divin passa encore dans mon âme. Je compris que *j'étais initiée à la grande loi du renoncement et que je possédais la seconde des clés du Paradis.*

« Le temps passa, et un jour, une nef venue de Palestine apporta la funeste nouvelle que Louis de Thuringe ne reverrait plus son Elisabeth, ni les burgs de ses Marcks. Je restais veuve avec mes pauvres petits. La colère de mes ennemis augmenta; ils me savaient désormais seule, et un matin, sans égard pour ma situation de nouvelle accouchée, on me chassa de ce château où j'avais été tour à tour si heureuse et si malheureuse. On me chassa comme une mendiante sans ressources, avec mes enfants, témoins impuissants de l'injustice subie par leur mère. Il neigeait, j'étais presque sans vêtements, mes fils tremblaient de froid. Ah! c'était un spectacle digne des pleurs du dernier misérable; on pouvait voir, devenue veuve, âgée d'à peine vingt ans, mendiante, la fille des puissants souverains de Bohême et de Hongrie. Et dans la neige blanche coulaient mes larmes amères, durant que nous descendions en cet équipage de la Wartburg à Eisenach. Tenant mon dernier-né dans mes bras, je pensais au Saint Enfant Jésus, jadis lui aussi abandonné à Béthléem. Mais durant que j'étais abîmée dans ces méditations pénibles, nous étions arrivés dans la forêt, au carrefour des routes. Comme je levai la tête pour reconnaître mon chemin, il y avait là, devant moi, un grand calvaire. Le Maître était là, cloué au gibet de honte, ayant à ses pieds une pauvre mère qui pleurait elle aussi, et devant le plus affreux abandon qui fût jamais.

« Voici qu'un rayon de soleil illumina encore une fois mon pauvre cœur. Je repris ma route, plus vaillante, remplie d'espoir. *Je venais de comprendre le prix de la souffrance et je possédais la troisième des clés du Paradis.*

« ... Plus tard, j'ai abandonné tout pour le suivre. J'ai voulu expier pour ceux qui ne savent pas expier, j'ai voulu servir de mère aux orphelins, de fille aux mères qui n'ont plus leurs enfants, de sœur aux infortunés qui vont seuls dans la vie. Cela est dur parfois, on nous méconnaît, on ne veut pas nous comprendre... L'autre jour, j'étais à prier dans l'église de Marbourg, et là, des chevaliers, que j'ai connus jadis à la cour de Thuringe, m'ont frappée insolemment; *je les ai regardés sans colère.* Tout à l'heure, un de ces pauvres lépreux m'a souffletée. « Nous ne le soignons pas de notre mieux », disait-il, et il avait sans doute raison, ma fille. *Je l'ai remercié.* Or, autrefois, mon cœur bondissait sous l'injure. Maintenant, je pense au Maître devant Hérode, attaché à la pierre de flagellation, martyrisé au Golgotha. Je ne sais plus me plaindre; peu à peu, je n'ai plus voulu voir dans ceux qui m'entourent que la figure du Seigneur Jésus, et c'est alors que je me suis aperçue *qu'il m'avait accordé enfin le trésor de l'amour. Je sais donc que je possède la quatrième des clés du Paradis.* »

Et Jutta, admirant les merveilles de Dieu sur son humble servante, dit encore :

« Dame, quand on possède les quatre clés de Paradis, n'y a-t-il plus rien à faire? »

La chère sainte reprit :

« Si, il faut encore se taire sur tout cela, *se conserver douce, pure, humble de cœur; alors, la vertu du Tout-Puissant te couvrira.*

Et, continuant son rêve interrompu, la chère sainte Elisabeth se leva, reprit le chemin de Marbourg, tandis que la suivait Jutta silencieuse, que les petites fleurs continuaient à briller sous le soleil de mai, que les oiselets reprenant leur chanson, s'unissaient dans un hymne d'amour et de reconnaissance en l'honneur du Dieu béni, qui n'abandonne jamais les siens.

Yves AR BREIZ,
du *Sillon* Rennais.

TRÈS IMPORTANT pour les Cercles d'études : **PETIT CATÉCHISME LITURGIQUE**, par l'abbé Henri DUTILLET, et **CATÉCHISME DU CHANT ECCLESIASTIQUE**, par A. VIGOUREL.

En vente au *Sillon* Rennais. — Un volume : 1 fr.

La Vie du Sillon en Bretagne

Je viens de relire la *Vie du Sillon* de Bretagne depuis Janvier 1905, et cette lecture m'a tout ragaillardi. Il enfonce, le *Soc*, et le *Sillon* se déroule déjà superbe, à travers nos landes ou le long de nos côtes. A la suite du magnifique Congrès de Saint-Brieuc, des cercles nombreux se sont fondés un peu partout; on y travaille, on y prie, on s'y amuse, se préparant sans fracas, sans forfanterie à porter dans la masse le levain du Christ qui la vivifiera. Et loin de s'arrêter, notre mouvement semble reprendre force et vie, tel Antée touchant la terre, au contact des contradictions, des souffrances, des attaques de toutes sortes, sous lesquelles il paraissait devoir succomber. Depuis quelques semaines surtout il a repris une merveilleuse activité qui nous permet de bien augurer pour l'année nouvelle, et d'espérer d'abondantes moissons. Réjouissons-nous donc, camarades, puisque notre bilan de fin d'année est bon; réjouissons-nous surtout parce que 1906 s'annonce comme devant être pleine de luttes et de sacrifices, et que, plus que jamais, le Christ et la France auront besoin de volontés jeunes, ardentes, tenaces, vraiment viriles et fortes.

Coup-d'œil en
arrière

Réjouissons-
nous

ILLE-ET-VILAINE

Fougères a eu son petit Congrès du *Sillon*. Michel Even était venu nous voir avec les camarades de Rennes, Saint-Malo, Saint-Servan, Laiglelet... Le P. Arnaud, conseiller de nos camarades verriers, retenu loin de nous par un accident, nous dit dans une lettre touchante le véritable sacrifice qu'il faisait de ne pouvoir prendre part à notre fête, et « de vivre avec nous, la *Vie du Sillon* ». Le but de cette réunion toute intime, était surtout, dans un contact fraternel, de creuser plus avant en nous-mêmes le vrai *Sillon*, de réchauffer notre âme, d'accroître notre énergie.

FOUGÈRES

Le Congrès

*Au
« Lion d'Or »*

*Conférence
publique*

*Discours de
Michel*

*Que veut le
Sillon ?*

*Les Gosses du
Sillon*

Nous ne pouvons nous étendre sur le banquet au « Lion d'Or », sur les toasts originaux ou éloquents de MM. Tourtelier, Chesnais, Populaire; des camarades Rousiau, Michel Even, etc., interrompus par la lecture de la dépêche de Son Eminence, que nous reproduisons dans notre dernier numéro... Après une visite à M. le Curé de Saint-Sulpice, à qui, son état de santé n'avait pas permis de se trouver parmi eux, les Sillonnistes assistèrent aux vêpres, et prièrent quelque temps aux pieds de Notre-Dame des Marais avant de se rendre à la réunion publique, Boulevard de Rennes.

Le camarade Rousiau préside, assisté des camarades Lacoste et Baudet, et, dans une vibrante allocution, présente à l'auditoire le conférencier, Michel Even, qui va nous parler du *Sillon*.

« Nous voulons, dit-il, faire la Démocratie, développer dans la masse plus de conscience et de responsabilité. Inutile de songer à réaliser cette démocratie sans la religion. Il faut que le peuple soit instruit pour y voir clair dans ses affaires; mais cette éducation, que des hommes de parti peuvent mener à bout, ne fera pas que le peuple agisse bien. Tout individu, tout groupement, a ses passions, et rien ne peut obliger l'homme à se dompter, à faire passer l'intérêt général avant son intérêt particulier, rien, sinon la reconnaissance de la loi morale fondée sur la religion. »

Le *Sillon* ne prétend point attirer tout le monde à lui, mais il s'efforce de créer parmi les inégalités d'intelligence et d'aptitudes qui existent, en fait, dans la nature humaine, une élite qui pense, agisse, instruisse, pénètre, entraîne la masse. Est-ce une utopie? Peut-être; mais du moins qu'on nous laisse travailler à réaliser nos rêves. Tant d'autres ont pendant de si longues années si peu et si mal réussi! Cette élite que le *Sillon* veut créer, elle se lève déjà peu à peu dans toute la France, forte parce qu'elle est unie. Déjà on la redoute; hier on voyait en elle des gosses, des gamins; aujourd'hui, de droite et de gauche, les partis s'émeuvent et partent en guerre contre ces gosses et ces gamins du *Sillon*. Pour les blocards ils sont le plus grand danger de la République, pour les réactionnaires le plus grand danger de la Religion.

*Comment nous
sommes
démocrates*

*Le Sillon et la
Politique*

Hérétiques... !

*Pas de Contra-
dicteur*

Que les uns et les autres se rassurent. Les Sillonnistes sont ardemment démocrates: « tout pour le peuple » est leur formule, mais ce n'est pas assez; tout pour qu'il soit conscient, qu'il puisse développer toutes ses facultés, devenir pleinement responsable et, par suite, avoir le mérite avec le droit de se gouverner lui-même. En ce sens, et c'est la doctrine propre du *Sillon*, la Démocratie postule la République, et la formule se complète ainsi: « tout par le peuple. »

Mais nous ne faisons pas de politique. Nous ne descendons point dans l'arène où les partis se meurtrissent sans profit pour la France future. Nous ne croyons pas que l'avenir de la Démocratie dépende du sort d'une élection. Le résultat du scrutin fût-il par hasard excellent, sous l'effet d'une cause momentanée, cela ne ferait pas que l'âme du peuple fût changée et que demain fût assuré, Changer l'âme, voilà ce à quoi nous travaillons; notre travail est purement moral et social à ce point de vue.

Quant aux partis de droite, qui nous accusent d'hérésie et de mille autres péchés que leur imagination en fièvre invente à plaisir, qu'ils ouvrent donc les yeux et les oreilles. Nous n'avons point de théologie à nous; celle de l'Eglise est la nôtre. Nous n'avons pas d'autres chefs religieux que le Pape, nos évêques et nos prêtres. Pie X, nous a reçus, bénis, encouragés, non seulement comme des fils, mais comme des amis; nos évêques nous ont écrit et nous ont parlé: leurs témoignages sont publics; nos prêtres sont au milieu de nous. Ils savent que nous ne leur demandons qu'une chose: la liberté de nous faire casser la tête pour l'Eglise et ses libertés saintes, qui sont celles de la conscience humaine. Telles furent quelques unes des idées développées par Michel. Ce qu'il m'est impossible de rendre, c'est la conviction qui animait l'orateur et se traduisait dans sa voix, son geste et son visage. Bien souvent des applaudissements nourris l'interrompirent. Il y avait des gens qu'on ne vit jamais à l'église et qui étaient vraiment émus, en entendant Michel parler du Christ, de la force de sacrifice qu'il met dans les âmes. Nul contradicteur, malgré la prière, je dirai les oburgations du camarade Rousiau, ne demanda la parole. L'ordre du jour suivant fut voté à l'unanimité: « Les camarades fougerais,

Confiance en
Marc ?

après avoir entendu le camarade Michel Even, président du *Sillon de Bretagne*, renouvellent à Marc Sangnier, l'assurance de leur concours et leur confiance dans le *Sillon* pour réaliser la démocratie française.»

Les adieux de
Michel

Et pendant que quelques uns des militants criaient à tue-tête: «demandez l'«Eveil démocratique», l'«Esprit du *Sillon*», etc..., nous sortîmes fiers de notre succès, fiers de Michel, fiers d'être du *Sillon*.

Devoirs du
Silloniste

Une petite causerie, plus intime, nous réunissait quelques minutes plus tard. Michel Even, nous donnait ses derniers conseils. «Il nous disait avec des accents émus qui nous allaient au fond de l'âme quelles vertus sont exigées du Silloniste, comment il doit résister à toutes ses passions, aux plus tyranniques surtout, à la volupté par la chasteté, à l'orgueil par l'humilité, à l'égoïsme par le don complet de lui-même à ses frères..., l'obligation stricte, rigoureuse de se réformer soi-même avant de songer à réformer les autres, et pour cela de pratiquer intégralement le christianisme, d'accepter tout l'Evangile sans chercher à biffer les versets qui gênent, de condamner le duel avec l'Eglise, d'avoir l'héroïque courage de le refuser et d'aller jusqu'à tendre la joue gauche, si c'est nécessaire, tant pis si les préjugés à la mode, si le faux honneur du monde s'en trouvent blessés!

A bientôt

Puis nos camarades se séparèrent. Nous restions seuls, tristes de les voir partir, mais plus forts et plus dévoués que jamais à la cause sainte du *Sillon*, nous consolant aussi de la promesse que nous fit Michel de revenir au mois de Janvier, visiter particulièrement les camarades de la Verrerie.

F. TIRON.

Saint-Malo
Saint-Servan

Mercredi dernier 27 décembre, les cercles de Saint-Malo et de Saint-Servan se sont réunis pour fêter la nouvelle année. Nous avons causé avec la plus franche cordialité des craintes et des espérances que peut inspirer l'avenir. Peu à peu nous avons reconnu dans l'identité de nos désirs et de nos aspirations que l'âme commune du *Sillon* vivait en chacun de nous, et notre intimité est devenue plus grande encore. M. l'abbé Populaire nous a fait comprendre la nécessité de vivre dans l'amour du Christ, et de le posséder d'abord en nous si nous voulions le donner aux

autres. Le camarade Robidou a pris ensuite la parole, nous recommandant l'esprit de sacrifice: il ne faut pas se contenter d'aspirations héroïques, plus ou moins irréalisables, et le plus souvent stériles, mais faire de notre mieux toutes les actions même les plus minimes de la vie, en les offrant à Dieu pour la Cause. Les camarades Huet, Delaine et Plateau, nous disent en paroles enthousiastes leur dévouement pour le *Sillon*. Le camarade Roulot, de Paris, nous dit combien il a été heureux de trouver des amis, dès son arrivée au régiment, en la personne des Sillonistes. Le camarade Mainsard, du *Sillon Nantais*, parle du dévouement: nous devons tout donner à la Cause, sacrifiant notre plaisir pour elle et lui consacrant chacun de nos actes. M. l'abbé De Lesquen, nous dépeint les humbles débuts du Christianisme; l'arrivée à Rome de ces pauvres Juifs, inconnus et perdus dans la foule. Aujourd'hui cependant la croix domine le monde. Espérons qu'il en sera ainsi de notre mouvement, car nous avons en nous la même force qui a fait jadis triompher Pierre! l'amour du Christ. Le camarade Benest, jette un regard sur l'année qui s'achève. Il espère que l'année prochaine nous ferons plus encore, mais notre travail a déjà porté ses fruits si nous sommes devenus un peu meilleurs. Nous chargeons le camarade Roulot, qui retourne à Paris, de porter à Marc nos vœux et l'assurance de notre attachement au *Sillon*; et nous nous séparons plus confiants en l'avenir et le cœur préparé à de prochains combats.

COTES-DU NORD

Le 3 décembre, le camarade Bérest, de Saint-Malo, a fait à Pleudihen, devant près de 300 personnes, une conférence sur le *Sillon*. Il a montré, aux applaudissements de tous, comment nous entendions réaliser les justes aspirations populaires en essayant de répandre autour de nous un peu de cet amour que Jésus est venu faire connaître au monde, et que tant de ses disciples méconnaissent.

A Etables, si on ne fait pas beaucoup de bruit, on travaille pourtant, et ferme. On essaie surtout de pénétrer l'esprit du *Sillon*; entre temps on examine comment on peut être à la fois bon catholique et bon républicain. La

Pleudihan

Une
Conférence

Etables

question n'est pas très neuve, mais elle a son importance et, traitée par le camarade Gaubert, elle conserve tout son intérêt et son charme.

Les camarades du Cercle du Sacré-Cœur, tous les dimanches après vêpres, ont lu et commenté quelques articles du *Sillon* et de l'*Ajonc*. (Nos camarades reçoivent-ils l'*Eveil Démocratique*?) Excellente pratique. Il importe, en effet, que nous connaissions à fond le mouvement auquel nous voulons apporter le concours de nos énergies que nous connaissions à fond les idées exposées par ses promoteurs, et les raisons sur lesquelles elles se fondent. Les camarades s'essaieront sous peu, dans des conférences faites en breton, à répandre autour d'eux les idées, «les vraies idées» du *Sillon*.

Le camarade Livinec nous écrit : « Le camarade Guidon, dont on vous annonçait l'indisposition prolongée, conséquence de son ardeur à travailler pour le *Sillon*, va mieux et se prépare à se donner avec plus d'ardeur que jamais. »

Qu'il reçoive ici l'assurance de nos vives sympathies.

« Depuis deux mois environ, nous travaillons paragraphe par paragraphe le discours de Marc sur « Armée et Patrie ». Chaque camarade est chargé de travailler huit jours à l'avance le paragraphe indiqué; il doit en rendre compte et dire ce qu'il y a compris. Quand quelques points sont demeurés obscurs, on tâche de les expliquer le plus clairement possible.

Le 18 novembre, nous avons parmi nous Jean des Cognets. Il nous a expliqué certains points qui nous paraissaient encore obscurs à propos du *Sillon*, de sa politique et de ses conceptions de la Patrie. Il nous dit que s'il n'était plus à la direction du mouvement, il n'en conservait pas moins notre esprit, qu'il approuvait et qu'il aimait toujours le *Sillon*, tel qu'il était et tel qu'il serait. « Ayez confiance en Marc, nous disait-il, ayez confiance, ayez confiance. »

Le 23, nous avons eu la première réunion de nos trois Cercles d'études. Cette réunion, présidée par le camarade Binard, a été très intéressante. Un membre de chaque cercle a rendu compte du travail opéré depuis le commencement de l'année. Nous avons décidé de renouveler ces réunions générales tous les seconds jeudis du mois. Dé-

Saint-Nicolas
de Plélem

Lectures néces-
saires

Conférences
bretonnes

GUINGAMP

Excellente
méthode

Intéressantes
déclarations

A imiter

sormais ce sera le rapport de cette séance qui sera envoyé à l'*Ajonc* pour la *Vie du Sillon*.

La permanence du Cercle Saint-Paul est ouverte à peu près tous les soirs. Conversations et discussions des plus animées, souvent des plus sérieuses.

Trois faits saillants à noter.

Le premier a trait aux derniers événements qui se sont produits au sein même du *Sillon*. On savait que quelques camarades s'étaient séparés assez bruyamment de Marc. On s'était demandé longtemps ce qu'il fallait en penser, et des explications avaient été fournies par ceux d'entre nous qui avaient assisté à la retraite de Châtenay et au Congrès de Paris. Deux circulaires sont venues confirmer ces explications. La première, signée des premiers camarades de Marc, Isabelle, Renaudin, etc., déclarait que Marc traçait bien le *Sillon* dans le sens voulu par ses fondateurs : « Le *Sillon* d'aujourd'hui est bien l'œuvre que nous avions conçue. Nous avons la plus joyeuse reconnaissance envers notre vieux camarade et ami très aimé Marc Sangnier, de l'avoir conduite dans la voie qu'avec lui nous avions choisie, au-delà de nos espoirs. » Cette première circulaire fit très bonne impression sur nos camarades et lorsqu'on leur lut la seconde, où Marc demandait à savoir « pour qu'il n'y ait aucune confusion et aucune équivoque, quels cercles et quels camarades marchent résolument et sans arrière-pensée avec le *Sillon* dans la direction même qu'il suit aujourd'hui », tous donnèrent leur nom. Au Cercle Saint-Maurice on fit de même.

Signalons, en second lieu, la lecture d'une lettre de notre camarade l'abbé Olivier-Henry, qui, à propos des bruits alarmants répandus sur le *Sillon*, remet toutes choses au point.

« Dans son dernier entretien, Cousin nous relatait son voyage dans l'Est. Il en est revenu plein de confiance.

Il y a eu des hésitations prolongées, c'est vrai, mais uniquement parce que personne ne connaissait la vérité. M. Cousin a vu Mgr Petit qui est des mieux disposés pour le *Sillon*. L'archevêque de Besançon est d'avis « que ce mouvement doit être laïque et que ses prêtres laissent le plus tôt possible la direction des cercles aux jeunes gens

Saint-Brieuc

Explications
nécessaires

Pas
d'équivoque

Lettre
bien accueillie

Dans l'Est

Monseigneur
de Besançon

bien formés, se contentant pour eux d'être des conseillers pleins de dévouement et de lumière... »

Les revues du Nord sont aussi pleines d'espérances...

Là où l'on est vraiment plein de confiance et plein d'espoir, c'est à Paris. Les camarades se sont comptés au Congrès de Paris, et « ils ont vu combien l'homogénéité est nécessaire ». Ils sont profondément attachés à Marc. H. du Roure est des plus ardents. Il n'y a plus ni secrétariat ni office social, les camarades expédient tous ensemble les affaires courantes; le refrain de tous est que « ça n'a jamais si bien marché ! » Les dissidents sont bien partis. « L'Eveil » fait fureur, ajoute même la lettre.

A Saint-Brieuc nos camarades le crient eux-mêmes à la sortie de la messe de midi. A l'exemple de la Jeune Garde de Paris, deux ou trois de nos camarades se sont fait délivrer par la Préfecture l'autorisation de « cameloter ». Rennes a fait de même.

P. U.

FINISTÈRE

Nos camarades de Châteaulin préparent activement la Fête sillonniste du 28 janvier. Les questions agricoles : mutuelles-bétail, cercles ruraux, seront étudiées; souhaitons que les camarades de la campagne répondent nombreux à l'appel des Sillonnistes. Il est temps de grouper nos amis paysans.

A Plabennec nos camarades l'ont bien compris, et, plusieurs fois par mois, ils se réunissent sous la direction du jeune et ardent abbé Colin; ils étudient les questions rurales et se préparent à propager les idées sillonnistes dans les paroisses environnantes.

Dans la Cornouaille, citons les amis de Pleyben, Braspartz, qui de leur côté font un actif apostolat.

A Quimper nous comptons désormais un cercle sillonniste. Déjà une dizaine de jeunes gens, depuis longtemps de cœur avec nous, se mettent à l'œuvre pour gagner dans cette ville de nouvelles âmes à la cause. Sur les murs de Quimper sont apposées les affiches du *Sillon*.

C'est le prologue... « L'Eveil Démocratique » se vend à 150 exemplaires. M. Trémintin, conseiller général, est le président de ce nouveau cercle.

Leur action extérieure ne s'est pas fait attendre: Bédéric est allé à Rosporden parler de l'esprit du *Sillon*; un accueil chaleureux lui a été fait par les membres du Cercle d'Etudes. Une visite au groupe d'Ergué-Armel leur a permis de fraterniser avec ces jeunes militants. Une lettre du camarade Heydon nous a apporté l'écho de cette fête toute intime; déjà nos amis d'Ergué-Armel ont commencé à s'aguerrir, et, sous l'habile direction de leur dévoué conseiller, M. l'abbé Guillerme, ils font de rapides progrès.

A Lannilis, nos camarades se préparent dans la retraite, et le soir, ils se rencontrent aux pieds du Maître. C'est le travail humble et rude, car l'action est silencieuse et intérieure. Leur conseiller, M. l'abbé Roudaut, va quelquefois porter à d'autres sa chaude parole. Au mois de décembre, il parlait à nos amis de Pleyben.

Le 4 février, Michel Even va à Morlaix présider une Fête sillonniste.

A Brest, les Sillonnistes viennent de fonder une société de Saint-Vincent de Paul. Les visites aux pauvres donnent aux jeunes de touchantes leçons. Quelquefois, c'est près d'eux qu'on trouve la consolation, car la souffrance attire la douceur et forme les caractères.

Les futurs Jeunes-Gardes s'en vont le dimanche vers les campagnes. Dans l'intimité, ils apprendront à s'aimer, puisant ensemble l'enthousiasme pour les luttes futures en se rappelant mutuellement les émotions du passé.

Le 10 décembre, à Plougonvelin, une trentaine de paysans répondaient à leur appel, grâce à la bonté du recteur et de M. l'abbé Daniélou. Les camarades nous promettent de fonder bientôt un Cercle d'Etudes, de se dévouer à la cause.

Avec quelle joie nous saluons une dernière fois les bons prêtres qui nous avaient compris, et à la nuit nous rentrons heureux de la semaille, en attendant le bonheur de la moisson.

Le dimanche 24, nous étions à Guilers. Là, François Le Gall, de Plabennec, président de Cercle sillonniste, parlait en breton en présence d'une centaine de cultivateurs.

L'expérience des œuvres rurales lui permet de s'étendre sur le rôle des associations agricoles, de leur utilité pratique, des difficultés à éviter. Une discussion très animée

Rayonnons !

Lannilis

BREST

*Une société d
St-Vincent
de Paul*

*Chez nos
paysans*

*Conférence
bretonne de Le
Gall*

*« Ça n'a
jamais si bien
marché »*

Camelots !

Châteaulin

Plabennec

QUIMPER

s'en suivit: quelques amis de Guilers après explications décidèrent de faire une seconde réunion où seraient discutés de statuts-types, pour faciliter la fondation de la nouvelle mutualité. Ensuite, nous parlâmes du *Sillon*, de la nécessité de l'action, de l'étude, du mouvement du *Sillon* en Bretagne.

L'enthousiasme gagna nos braves paysans, les tracts et chansons furent placés à profusion.

Une visite à M. le Curé couronnait le succès de la journée.

Exemple
à suivre

Cette expérience doit être répétée. Nous allons faire une campagne en faveur des Cercles ruraux: que nos camarades des campagnes nous avisent de leurs desiderata, et nous nous ferons une joie de répondre à leur appel.

Ces réunions bien simples fortifieront les liens qui nous unissent, et, la main dans la main, nous apporterons au Christ le fruit de notre travail.

AUGUSTE ROUYER.

MORBIHAN

Les premiers fondateurs de notre Cercle sentant qu'ils n'avait pas l'âme du *Sillon*, se sont éliminés d'eux-mêmes. Heureusement d'autres les ont remplacés, si bien que à l'heure actuelle il compte une dizaine de jeunes gens qui se font un devoir d'assister régulièrement à la réunion hebdomadaire... Très attaqués, comme tous nos camarades, ils cherchent des armes dans les revues *Sillon*, *Ajanc*, «Eveil Démocratique».

Trinité-sur-Mer

Nos camarades de la Trinité font de même pour les mêmes raisons. Nouveaux venus, ils étudient surtout ce qu'est le *Sillon*, et essaient de se pénétrer de son esprit.

* *

Notre mouvement n'est donc point mort, et les nouvelles qui nous arrivent de toutes les parties de la Bretagne nous témoignent une vitalité encore inconnue. Voilà qui fait bien augurer du succès de notre prochain Congrès.

A NOS AMIS

Une Brochure indispensable

Nous ne saurions trop recommander à nos amis une brochure qui vient de paraître et qui comble évidemment une lacune. «Le Répertoire des Cercles d'études» contient méthodiquement rangés, tous les renseignements bibliographiques désirables sur les questions religieuses, économiques et sociales. Véritable vademecum de tout membre d'un cercle d'études, elle est également de nature à intéresser toute personne désireuse de se tenir au courant des questions religieuses ou sociales quelconques. Nos amis y trouveront tout ce qui a été écrit sur la matière qui fait l'objet de leur travail: noms d'auteurs, d'éditeurs, indication du degré de difficulté de l'ouvrage, etc.

L'auteur, désirant faire le plus de bien possible et simplifier le travail de recherche, a fixé comme suit les conditions de vente réduites à leur strict minimum:

1 exemplaire	0 fr. 40	franco	0 fr. 30	à nos bureaux.
10	—	2 fr. 50	0 fr. 60	de suppl. franco en gare.
25	—	5 fr. 70	0 fr. 60	—
50	—	10 fr. 75	0 fr. 80	—
100	—	20 fr. 25	1 fr. 25	—

S'adresser, pour la vente au détail, à nos bureaux, rue Saint-Melaine, 45, et pour quantités, aux bureaux de «A la Voile», 11 et 13, Parvis Saint-Maurice, Lille.

ACHETEZ

L'Existence de Dieu

Par J. DESGRANGES

PRIX FRANCO: 0 FR. 20

Compte rendu sténographique
Du Congrès de Saint-Brieuc

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES

PRIX :

A nos bureaux 0 fr. 80 ; franco et dans les librairies 0 fr. 95

BROCHURES D'ACTUALITÉ

Les Retraites ouvrières

PRIX FRANCO : 0 FR. 50

Les Rapports de l'Eglise et de l'Etat

DE M. CHENON

PRIX FRANCO : 1 FR. 10

Les vraies idées du " Sillon "

de l'Abbé DESGRANGES

En réponse à la brochure de l'abbé BARBIER

FRANCO : 0 FR. 65

Les Questions rurales

DE FELIX MOUSTIER

PRIX FRANCO : 3 FR.

AVIS

Les Camarades sont priés de joindre le prix du port au prix net des ouvrages qu'ils nous demandent.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1905

15 Janvier

*A l'Immaculée.
L'Esprit démocratique.
Sursum Corda.
Ennemis de la coopération.*

15 Mars

*Au retour du Congrès national.
Représentation proportionnelle.
L'Ajonc "poésie bretonne".
Les Jeunes de 1830.
Un Sillonneur de la vieille Bretagne.*

15 Mai

*Impressions et souvenirs de Marc.
Un cardinal démocrate au XIX^e siècle.
Un Sillonneur de la vieille Bretagne.
Assurances contre la mortalité du bétail.*

15 Juillet

*Sociaux et Démocrates.
Assurances contre la mortalité du bétail.
Choses vues.
Un Sillonneur de la vieille Bretagne.
La Mission des Laïcs.*

15 Septembre

*Confiance
Salaires agricoles en Angleterre.
M. le Curé et le Sillon.
Syndicats de marins pêcheurs.*

15 Novembre

*Conviction et tolérance.
Le Nid.
Rapport présenté au Congrès de Châteaudren*

15 Février

*Une Doctrine et un Programme.
Les Jeunes de 1830.
Un Sillonneur de la vieille Bretagne.
La véritable Amitié.*

15 Avril

*La Bretagne démocratique.
La « Ruche ouvrière » Rennaise.
Les Jeunes de 1830.
Le Congrès de Guingamp.
Vaincre ou Mourir (poésie).*

15 Juin

*Retour aux principes.
Un cardinal démocrate au XIX^e siècle.
Un Sillonneur de la vieille Bretagne.
Assurances contre la mortalité du bétail.*

15 Août

*Parce que nous l'aimons déjà...
Une vie assommante.
Les Employés et le repos hebdomadaire.
Assurance et réassurance contre la mortalité du bétail.
Le Salariat.*

15 Octobre

*Sceptique.
L'émigration et ses causes.
Jours de travail et jours de repos.*

15 Décembre

*En profondeur.
Conte de Noël.
L'Apostolat individuel.*



Documentons-nous.
En Marge de l'Evangile
Mutuelles Agricoles
Vie du « Sillon » en Bretagne

L'AMI PAUL.
 MARTUS CANCEL.
 TH. MOREL.
 R. D.

CONGRÈS DE LOUDÉAC
 CONGRÈS DE CHATEAULIN

RÉDACTION et ADMINISTRATION
 Rennes 45, rue St-Melaine

3^e ANNÉE — N° 2
 15 Février 1906

L'Ajonc

Organe du SILLON DE BRETAGNE

Administration et Secrétariat de la Rédaction

E. MELAINE.

ABONNEMENTS :

ETRANGER 4 francs

DÉPARTEMENTS :

Un an..... 3 fr. »»

Six mois..... 2 fr. »»

Un numéro .. 0 fr. 25

On s'abonne au siège de la revue

L'Ajonc paraît le 15 de chaque mois

Il se trouve dans les principales Librairies de la Bretagne
et de la Mayenne.

La reproduction des articles est interdite en France et à l'Etranger

SERVICES DU « SILLON DE BRETAGNE »

Présidence	Michel EVEN
Redaction de la Revue	Eugène MELAINE
Propagande	L. PALAUX
Secrétariat général	Pierre BECDELIEVRE

V. Congrès national du "Sillon"

PROGRAMME

JEUDI 15 FEVRIER.

9 h. à 11 h. ½. Première réunion des journalistes. — 12 h. Repas en commun. — 2 h. à 5 h. ½. Réunion des journalistes. — 7 h. Repas en commun. — 9 h. Punch.

VENDREDI 16 FEVRIER.

9 h. à 12 h. Conseillers de cercles. — 12 h. Repas en commun. — 2 h. à 4 h. et 4 h. ½ à 6 h. ½. Publications du Sillon et groupes de dames.

SAMEDI 17 FEVRIER.

8 h. à 10 h. Section rurale. — 10 h. ½ à 12 h. Section sociale. — 12 h. Repas en commun. — 2 h. à 4 h. Section sociale. — 4 h. ½ à 7 h. Section rurale et Groupes de dames. — 7 h. Repas en commun. — 8 h. ½ à 10 h. ½. SECTION SOCIALE et Réunion des grades de la Jeune Garde.

DIMANCHE 18 FEVRIER.

7 h. Messe de communion. — 7 h. ¾. Petit déjeuner. — 8 h. à 9 h. Revue de la Jeune Garde. — 9 h. ½ à 11 h. SEANCE DE CLOTURE DU CONGRES. — 11 h. ¾. Repas en commun. — 1 h. MESSE. — 2 h. ½. REUNION PUBLIQUE. — 6 h. BANQUET et SOIREE ARTISTIQUE.

Toutes ces réunions, ainsi que les repas en commun et le banquet auront lieu au Sillon, 34, boulevard Raspail, Paris VII. Une tente beaucoup plus vaste que le manège Saint-Paul, où eut lieu la réunion publique de l'année dernière, sera construite sur le terrain vague attenant au Sillon et spécialement aménagée pour le Congrès.

La Démocratie bretonne. Revue sociale, chez l'abbé Six, à Aubour-
gn Nord, 63, rue de la République, p. 439-448, nov. 1901, p. 439, janvier 1902,
p. 543-548, mai 1902, 23-38, sep. 1902, p. 302-308, rev. 1903, p. 624-630,
jun. 1903, p. 114-122, nov. 1903, p. 399-410, mars 1904, p. 651-660,
janvier 1905, p. 540-546, rev. 1905, p. 579-592, dec. 1905, p. 454-465.

Publications de l'Action Populaire, n° 15, 18, 20, 25, 52, le numéro,
0 fr. 25, Librairie Lecoffre, 30, rue Bonaparte, Paris.

Guide 1904, Guide 1905, Guide 1906 de l'Action Populaire. Les trois
guides, pris ensemble, 5 francs franco, Librairie Lecoffre.

B. — Les Mutuelles-Incendie

1. — Les Compagnies anonymes par actions : a) Esprit qui les anime, b)
augmentation constante de leurs bénéfices, c) Situation financière actuelle.

2. — Indiquez les grandes compagnies qui opèrent dans votre commune,
dans votre canton, dans votre arrondissement : a) Primes versées depuis dix
ans à ces compagnies dans votre commune, dans votre canton, dans votre
arrondissement, b) indemnités versées depuis dix ans par ces compagnies
dans votre commune, dans votre canton, dans votre arrondissement.

3. — Les Grandes Mutuelles : Services qu'elles ont rendus. Etat actuel.

4. — Les Mutuelles locales : a) Législation qui les régit, b) avantages éco-
nomiques, moraux et sociaux qu'elles présentent, c) objections et préjugés
contre les mutuelles-incendie.

5. — La réassurance des Mutuelles locales.

6. — La Fédération régionale des Mutuelles locales.

7. — Part prise par les membres du *Sillon* au labour *urgent* de la création
des Mutuelles-Incendie ?

8. — Résolutions.

A consulter :

L'Assurance agricole mutuelle incendie, par MM. Pélud et A. des Essarts.
Prix : 1 fr. 25 franco.

Bibliothèque de l'Union du Sud-Est, 17, rue Centrale, Lyon.

Rapport de M. des Essarts à l'Assemblée Générale de l'Union Centrale.
Prix : 1 franc franco. Même librairie.

Journaux financiers :

Collection de la Chronique du Sud-Est, 10, quai Tilsitt, Lyon.

Service de la Mutualité agricole (enseignements complets, rapides et gra-
tuits), 8, rue d'Athènes, Paris, IX.

Caisse Régionale d'Assurances, 17, rue Centrale, Lyon.

Le Sillon de Bretagne

Red ê Trezek ar wirionez

Kerzet gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

DOCUMENTONS-NOUS!!

*Nous recevons la lettre suivante que nos camarades liront,
croyons-nous, avec plaisir et profit :*

Tu sais, je suis scandalisé! *L'Ajone* reproduisait, dans son
numéro de novembre, une lettre d'un curé qui venait de Rome,
toute favorable aux *vraies Idées du Sillon* (1), de l'abbé Des-
granges. En janvier, ça se corsait : c'était un amiral d'Espagne...
Et puis, v'là, je tombe sur une série de lettres... je te les com-
munique pour *L'Ajone* de février. Nos amis seront peut-être
contents; l'abbé Barbier un peu moins, mais il a dit tant de sot-
tises!

La première est du cardinal Merry del Val :

« Révérend Seigneur,

« Comme me l'annonçait votre seigneurie dans sa lettre, les
deux exemplaires de votre récent travail me sont exactement
arrivés. Je me suis hâté d'en déposer un entre les augustes mains

(1) Voir *L'Ajone* du 15 novembre 1905.

du Saint-Père. Sa Sainteté a daigné accueillir avec reconnaissance l'hommage que vous avez bien voulu lui faire. En me chargeant de vous en remercier, Elle s'est plu à appeler l'abondance des bénédictions célestes sur votre personne. Il m'est agréable de vous le faire savoir et, en même temps, de vous remercier de l'autre exemplaire de votre opuscule que vous m'avez courtoisement offert. Je saisis avec plaisir cette occasion pour me dire avec les sentiments les plus distingués, de votre seigneurie,

« Le très affectionné serviteur :

« R. Card. Merry del Val. »

— Du P. Subiger, procureur général des Pères Maristes à Rome, nous avons la carte suivante :

P.-A. Subiger

Procuratore generale della Societa di Maria

« Avec tous ses remerciements et les plus sincères félicitations pour la belle et vigoureuse étude que nous lisons avec délices. Car nous sommes tous sillonnistes convaincus à Sainte Marie de Rome.

« 29 octobre 1905.

A. Subiger,

« Rome

Viale Manzoni, 3. »

— De Mgr l'Archevêque d'Aix :

« Monsiur l'Abbé,

« J'ai lu attentivement la brochure *les Vraies Idées du Sillon*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer... Je ne crois vraiment pas qu'on puisse nier la parfaite soumission d'esprit à *tout* l'enseignement de l'Eglise, qui anime les ouvriers de cette œuvre. Je crois que l'on peut encore moins nier le courageux dévouement de ces hommes. Ils se trouvent en présence d'un colosse de haine, de préjugés et... d'indifférence. Ils se voient seuls pour attaquer et se défendre. Ils se serrent en forte phalange et ne se ménagent jamais.

« Veuillez leur dire que je les bénis et recevez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mon religieux respect.

« François,

« Archevêque d'Aix ».

— De Mgr l'Evêque d'Angoulême :

« Monsieur l'Abbé,

« Je suis bien en retard pour vous remercier de votre brochure *les Vraies Idées du Sillon*.

« C'est que je voulais la lire avec l'attention que réclame le sujet et que des polémiques ardentes ont rendue nécessaire.

« Aujourd'hui que je l'ai lue, je veux joindre aux remerciements mes félicitations pour la sincérité de votre discussion, la modération dans laquelle vous avez su rester et l'affection que l'on y sent à chaque page pour l'œuvre dans laquelle vous êtes entré avec votre zèle d'apôtre.

« Continuez donc votre prosélytisme etc...

« Ernest,

« Evêque d'Angoulême. »

— De l'archevêque d'Albi :

« Monsieur l'Abbé,

« Vous avez eu la bonté de m'envoyer votre petit livre sur *les Vraies Idées du Sillon*. Ces idées sont les miennes et je n'avais pas besoin d'être converti à une plus grande sympathie pour un mouvement d'âmes et une méthode que j'aime, admire et pratique de mon mieux depuis longtemps.

« Je vous remercie néanmoins et vous félicite de les avoir si bien défendues contre d'injustes attaques qui, à la faveur des réactions présentes cherchent à être plus prenantes. J'ai confiance que Dieu vous soutiendra. »

— De Mgr de Pélaçot, évêque de Troyes :

« M. l'abbé Barbier a vraiment dépassé la mesure dans ses critiques contre Marc Sangnier, qui ne sont pas toujours suffisamment justifiées. Il lui fait, parfois, un grief de ce qui est au contraire, à sa louange, par exemple, lorsqu'il lui reproche de cingler certains conservateurs jouisseurs qui considèrent la religion comme uniquement le rempart de leur fortune et se désintéressent lâchement des graves devoirs que leur impose l'état actuel de la société. »

— De l'Evêché de Mende, la communication suivante, émanant de Mgr Bouquet, et insérée dans la *Semaine Religieuse* de ce diocèse :

« Nous avons signalé à nos lecteurs les critiques dont le *Sillon* a été l'objet de la part de l'abbé Barbier dans sa brochure *Les Idées du Sillon*. Il est juste que nous mentionnions l'article qui vient de publier en réponse à ces critiques M. l'abbé Desgranges. Il semble bien que cette réponse est péremptoire et remet les choses au point en montrant que les reproches qui sont adressés à l'œuvre de Marc Sangnier ne sont pas fondés et qu'ils ne reposent que sur des malentendus provenant d'un examen trop rapide, ou de certaines idées préconçues...

Comme le dit en terminant M. Desgranges, les doctrines du *Sillon* sortiront de ces attaques plus vigoureuses et mieux affermies. »

— Je te citerais, enfin, les précieux encouragements, récemment envoyés, de S. E. le Cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux ; Mgr l'Evêque de Limoges ; Mgr Delamairie ; Mgr Schæffer, évêque de Tarbes ; Mgr l'Evêque de Rodez, et de Mgr l'Evêque de Valence, la veille de sa mort.

Et puis, as-tu remarqué, (il paraît que ça y fait et que c'est important) l'abbé Desgranges a l'imprimatur de son diocèse et pas l'abbé Barbier. Serait-ce que M. Barbier est un ancien jésuite..... C'est drôle tout ça. Tiens, du choc des idées et à la réflexion jaillit la lumière. J'y vois plus clair, je t'assure, et le *Sillon* me prend de plus en plus.

Quand je pense que l'archevêque de Toulouse a fait retarder une grande conférence de l'abbé Desgranges à Toulouse même, de plus d'un mois, pour lui permettre de présider !!! Il a voulu la présider lui-même, en personne, pour témoigner sa sympathie. C'est tout de même chic, cette histoire-là ! Si tu recevais, comme moi, toutes les revues et journaux de province *Sillon*, comme tu jubilerais !

II

Oh ! que ma lettre est longue ! Tant pis pour toi. Mais je ne puis tout de même pas t'écrire sans te parler aussi de l'histoire des massacres de Russie. La Croix t'avait fait impression, je

me rappelle ! Marc Sangnier ne s'était-il pas *fourvoyé* au milieu des Buisson, des Pressensé... tous les anticléricaux, quoi ? Comme le Christ qui autrefois *mangeait et buvait avec des pêcheurs et des publicains*...

C'est-y vrai, mon vieux ? Eh bien, lis la lettre de Pie X aux évêques de Pologne russe ; tu vas voir la bonté de son cœur. Il dit

..... A la faveur du soulèvement des foules qui assure l'impunité aux audacieux, de détestables individus trouvent légitime de mêler les choses divines et humaines et commettent des forfaits qui seraient en horreur même aux nations barbares, comme l'ont été récemment, pour citer des faits, ces massacres de Juifs réprouvés et maudits par la loi évangélique qui commande l'amour de tous les hommes sans distinction. »

Veux-tu d'autres documents ?...

3 décembre 1905.

(1) J'ai l'honneur de vous remettre inclus mon obole pour soulager les misères de vos coreligionnaires de Russie. Il est profondément regrettable que de pareilles horreurs puissent se produire dans un pays qui se dit chrétien. Espérons que la liberté de conscience qui va être proclamée là-bas aussi, dans le domaine de la religion, empêchera à l'avenir le retour de ces tristes événements et qu'elle protégera contre les violences dont ils ont eu trop souvent à se plaindre, les ressortissants étrangers qui ne font pas partie de l'Eglise officielle.

Signé : Cardinal Fisher, archevêque de Cologne.

(Lettre au rabbin Franck pour l'envoi de 100 marks au Comité de secours pour les Juifs massacrés en Russie).

(2) Il est tout naturel que je maudisse de pareilles atrocités. Je le fais comme homme et comme prêtre, et je regrette profondément que le fanatisme puisse revêtir des formes aussi inhumaines. A notre époque, si troublée, je considère comme un devoir pour tous les prêtres d'étouffer tous les gerbes du fanatisme. »

(Déclaration du prince de Belmonte, nonce apostolique à Vienne).

Et puis, pour couronner tout cela, qu'est-il encore arrivé ? Le 8 janvier de cette année, il fut tenu à Londres, au Guild-Hall, sous la présidence de lord Rotschild, un grand meeting de protestation contre les massacres de Juifs en Russie... comme à Paris, pas vrai ?

Eh bien ! sais-tu que les catholiques étaient représentés là, non par Marc Sangnier, mais par..... l'Archevêque de Westminster lui-même...

Shoking !!!

C'est assez, va ! nous pouvons creuser notre *Sillon* avec Marc Sangnier et l'abbé Desgranges. Ce sont de rudes types et de vaillants chrétiens ! Et tous deux, mon cher, on a encore fort à faire pour les rattraper. Mais vois-tu comme on peut facilement esquinter nos adversaires catholiques ? On n'est pas tant que ça hors de la bonne voie. Je trouve plutôt qu'on est juste au milieu.....comme la vertu. Mais chut ! et gare à l'épithète d'orgueilleux !

Je t'embrasse fraternellement.

PAUL.

Pour compléter ces instructifs documents, disons que la conférence de Toulouse a eu lieu devant plus de deux mille personnes, réunies au jardin royal, sous la présidence de Mgr Germain. « Notre ami, l'abbé Desgranges, lisons-nous dans le *Petit Démocrate* du 28 janvier, explique l'attitude du *Sillon* à l'égard du catholicisme. Il montre pour quelles raisons nous sommes démocrates et républicains, et son exposé fut si clair, si loyal, qu'il dessilla les yeux d'une foule de catholiques prévenus contre nous par une campagne habile.

« L'Archevêque de Toulouse, dont la présence seule eût été une attestation suffisante de l'estime et de la sympathie dont nous n'avons cessé de jouir à Rome, tint cependant à constater, dans un discours plein de bonté et de mesure, quelle honorable

place occupent, aux avants-postes catholiques, nos camarades du *Sillon*. »

Concluons donc avec l'abbé Desgranges : « Cette magnifique réunion de Toulouse nous paraît clore une controverse qui a trop longtemps duré. Les catholiques ont autre chose à faire de plus utile que de s'excommunier les uns les autres. »

E. M.

EN MARGE DE L'EVANGILE (1)

III

LES LYS, LES ROSES, LES RAMEAUX

« Petits enfants, petits enfants, qu'avez-vous fait dans le jardin clair ?

Dans le jardin clair nous avons cueilli les lys les plus blancs et les roses les plus roses.

Petits enfants, petits enfants, qu'avez-vous fait dans le bois vert ?

Dans le bois vert, nous avons détaché des arbres printaniers les branches les plus feuillues.

Petits enfants, petits enfants, pourquoi des lys blancs et des roses roses ?

Parce qu'il va venir, celui-là qui dit des paroles bien douces, dont la robe est bien blanche et qui est appelé Jésus, tous lui donneront ces fleurs.

Petits enfants, petits enfants, pourquoi des branches feuillues ?

Parce qu'il va venir, tous joncheront le chemin poudreux de ces feuilles fraîches.

Et le vieillard qui avait interrogé les petits enfants crut qu'ils étaient fous, et il s'éloigna, et il devint un point sur l'horizon.

Or Jésus vint, et les petits enfants lui donnèrent les fleurs, et auparavant ils avaient fait, en cet endroit, le chemin vert sous les branches feuillues.

(1) Voir l'*Ajone* du 15 novembre 1905.

Et le Fils de l'Homme, Lui, ne crut pas qu'ils étaient fous, et il ne s'éloigna pas vers l'horizon; mais, ayant souri, il dit aux disciples :

« En vérité, hommes de Galilée, ce sont ces petits enfants qui ont raison. Et ils seront sauvés parce qu'ils m'ont offert les lys et les roses du jardin clair et par ce qu'ils m'ont jeté les rameaux du bois vert sous mes pas. Et ceux-là ne seront pas sauvés qui ne m'offriront pas les lys et les roses du jardin avec les rameaux du bois. »

Or les disciples comprirent que, dans l'esprit du Maître, le jardin clair et le bois vert étant l'âme, ceux-là seraient sauvés qui Lui donneraient la pureté, l'amour, la force de cette âme : les lys blancs, les roses roses et les verts rameaux.

Marius CANCEL, de Redon.

LES MUTUELLES AGRICOLES

Rapport présenté au Congrès de Rennes, par le Camarade MOREL, de Liffré (1).

Camarades,

Malgré mon incompetence, ayant été prié de faire un rapport sur les *Mutuelles Agricoles*, j'ai accepté. Du reste, j'ai toujours entendu dire que pour apprendre à nager, il fallait se jeter à l'eau. Ceci dit, j'entre dans mon sujet : *Les Mutuelles Agricoles*.

I. — MUTUELLES AGRICOLES EN GÉNÉRAL

Il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup sur la nécessité des assurances ; grâce à Dieu, tout le monde en convient.

Vous êtes propriétaire d'une maison ? Survient un incendie ; vous n'auriez plus que des cendres ; pour parer à ce malheur, vous assurez votre maison, votre mobilier.

Vous êtes patron ? Vous avez des ouvriers, des domestiques à votre service ; ils pourraient se blesser dans leur travail, vous les assurez.

(1) Au moment où tant de nos Camarades étudient cette question si importante, nous avons cru leur être utiles en publiant in-extenso ce rapport d'un Camarade de la campagne. Pour cette fois, nous n'avons pas hésité à augmenter le format de notre Revue.

Beaucoup d'ouvriers, qui n'ont que leur salaire pour vivre, en prévision des maladies ou accidents, entrent dans des sociétés de secours mutuels ou recourent à une compagnie d'assurances. Espérez-vous vivre vieux, vivez en paix, si vous avez des rentes. Si ces rentes vous font défaut, pour assurer vos vieux jours, vous ferez bien de vous affilier à une société de retraites pour la vieillesse. Il n'est pas jusqu'aux lettres chargées qui pourraient se perdre et qu'on recommande pour les assurer.

Bref, l'assurance fonctionne un peu partout, sous les formes les plus diverses et les plus variées.

Assurance des bestiaux. — L'une des formes les plus nouvelles mais non des moins utiles a été l'assurance des bestiaux.

Les bestiaux représentent la plus grosse part de la fortune des fermiers.

Veut-on des chiffres ? Je les prend dans l'*Assurance Mutuelle du bétail, par le comte de Rocquigny*. « En France, à la date du 30 novembre 1892, les animaux de ferme étaient au nombre de quarante-sept millions et demi. L'enquête estimait la valeur des bœufs à près de trois milliards ; celle des chevaux à un milliard cent soixante millions ; et le cheptel entier, ânes, mulets, moutons, chèvres et porcs, à cinq milliards trois cent millions. »

On comprend dès lors que la perte de ces animaux soit le souci perpétuel du cultivateur.

Prévenir, ou plutôt réparer cette perte, tel est le but des sociétés d'assurances contre la mortalité du bétail. Moyennant une faible cotisation, l'assuré touche en cas de sinistre, presque la totalité de la valeur du bétail perdu.

L'idée me paraît simple. Aujourd'hui elle est à l'ordre du jour, puisqu'on compte plus de trois mille de ces sociétés qui offrent leurs avantages à nos campagnes. Pour notre département, je n'ai pas le chiffre exact, (on pourrait le trouver à la préfecture), mais ce nombre n'est pas inférieur à cinquante.

Mais elle a eu bien de la peine à s'implanter en France. La première s'est fondée en 1838.

Quelques autres, à partir de 1863 ; en 1892, on en comptait douze ; mais en 1896 il n'en restait que dix !

Si ces assurances agricoles contre la mortalité du bétail ont eu tant de peine à s'établir et si maintenant elles tendent à se multiplier, rapidement, cela tient, en grande partie, aux formes qu'elles revêtaient autrefois et à celles qu'on leur donne à l'heure actuelle.

Assurances par compagnies. — Autrefois ces assurances se prenaient sous forme de compagnies ou de grandes sociétés mutuelles qui, du reste, dans la pratique se ressemblaient complètement.

Ces compagnies ou sociétés régulièrement constituées dans ce but recevaient les cotisations des agriculteurs, qui s'engageaient, suivant la police, à verser une prime assez forte pendant un certain nombre d'années (généralement 10 ans). En cas de perte d'un animal, elles

payaient une indemnité en principe égale à la valeur du bétail perdu.

Ces grandes sociétés ou compagnies avaient l'avantage de s'étendre à une région importante ou même à la France tout entière et par là-même de répartir leurs risques sur un rayon plus grand et sur un nombre d'animaux plus considérable. Mais ce léger avantage était largement compensé par de grands et de nombreux inconvénients.

D'abord les formalités d'établissement et d'administration de ces sociétés étaient minutieuses et presque en tous points semblables à celles qui régissent les sociétés anonymes.

Elles étaient soumises à des impôts élevés, soumises à de lourdes charges de propagande et d'administration, ayant en plus le souci de réaliser des bénéfices pour leurs actionnaires, elles devaient élever le taux de la prime annuelle qui atteignait jusqu'à 3, 4 et même 5 pour cent de la valeur du bétail.

Par contre et trop souvent, ces compagnies étrangères à l'agriculteur, étaient pour lui l'ennemi dont on essaie de tirer le plus possible. Les experts pris sur place lui rendaient service à charge de revanche.

De leur côté, les compagnies qui ne pouvaient exercer qu'un contrôle lointain et coûteux, se défendaient en soulevant des difficultés en cas de sinistre et en prodiguant les fins de non-recevoir.

Bref, on peut dire que ces compagnies ou sociétés d'assurance, basées sur le seul intérêt, tendent à devenir une exploitation mutuelle ou ni l'assuré ni l'assureur ne trouvent leur compte. Aussi, sont-elles destinées à disparaître et il faudrait désespérer de l'assurance contre la mortalité des bestiaux si on n'avait pas trouvé une forme d'assurance plus simple et plus pratique.

Assurances par les Mutualités. — Cette forme désirée, nous la devons aux lois du 21 mars 1884 et du 4 juillet 1900, qui ont permis et encouragé les modestes *Caisses* d'assurances et de prévoyance mutuelles contre la mortalité du bétail, qu'il ne faut pas confondre avec les *sociétés* d'assurance mutuelles.

Ces caisses d'assurance et de prévoyance mutuelles contre la mortalité du bétail ou, pour employer une expression plus courante, les *Mutualités-Bétail*, remplacent avantageusement les grandes compagnies ou sociétés et rallient tous les suffrages.

MUTUALITÉS-BÉTAIL

Idee générale. — Des agriculteurs d'une même localité s'unissent pour supporter en commun les pertes de bestiaux subies par chacun d'eux.

Au moyen d'une prime déterminée et d'un engagement d'une année, renouvelable, les participants se précautionnent contre la mortalité possible de leurs animaux et obtiennent par tête d'animal une indemnité des 4/5 ou 80 0/0 (moyenne générale), quand ils subissent des pertes par suite de maladies, d'accident ou d'abattage obli-

gatoire ordonné par l'administration ou sur l'avis d'un vétérinaire. Le participant se garantit lui-même du surplus, afin qu'il reste intéressé à bien soigner son bétail.

On déduit de l'indemnité la valeur que l'on peut retirer de la viande, soit de la peau ou autrement; de même que toute somme que le sinistré aurait reçu de l'Etat, du département ou d'ailleurs, notamment en cas d'abattage, par ordre administratif ou de recours contre un tiers. Ces *Mutualités-bétail*, qui vivent surtout de bonne foi, se créent, quand, où et comme elles veulent. Elles adoptent les systèmes qui plaisent à leurs fondateurs.

Le rayon, les animaux assurés, les cotisations et les indemnités sont très variables.

Rayon. — Les mutualités-bétail peuvent grouper les fermiers d'une région, d'un département, d'un arrondissement, d'un canton ou de plusieurs communes. — J'ai dit souvent, mais j'y ajoute, elles ne le doivent pas.

Pour la sûreté des renseignements, la connaissance de la valeur morale des associés, de l'hygiène des étables, la constatation et le règlement des sinistres, et, pour que cette petite administration puisse être gratuite, il est nécessaire de restreindre le plus possible le rayon d'action de la caisse d'assurance.

La commune, quand elle n'est pas trop étendue, nous semble être le meilleur centre de groupement.

Les animaux assurés. — Certaines caisses mutuelles assurent toutes les espèces de bétail : chevaux, vaches, mulets, ânes, porcs, etc. D'autres se restreignent à une seule espèce déterminée, espèce chevaline ou bovine.

Dans le département, les plus nombreuses sont les espèces bovines. Elles sont aussi les plus faciles. Les espèces chevalines qui sont plus difficiles, à cause de l'importance des risques, sont pour le moins aussi utiles.

En effet, s'il est possible d'abattre une vache malade ou blessée et de retirer quelque chose de sa viande; du cheval, il ne reste que la peau. On peut faire des assurances mixtes, c'est-à-dire comprendre dans la même assurance, les vaches et les chevaux, à condition d'avoir des primes non seulement distinctes, mais différentes avec deux caisses qui ne doivent pas se confondre.

La mutualité agricole de Liffre assure à la fois les chevaux et les vaches. La prime pour les chevaux est de 2 pour cent et celle des vaches de 1 pour cent.

Pour les autres espèces animales dans notre région, leur valeur étant moindre et leur contrôle plus difficile, le besoin de leur assurance ne se fait pas autant sentir.

Cotisation. — Dans certaines mutualités-bétail, les sociétaires ne versent pas de cotisation préalable; en cas de perte d'un animal, sa

valeur est estimée, et à la fin du semestre ou de l'année, le sociétaire sinistré reçoit l'indemnité qui lui est due, chacun des membres de l'association ayant à en payer sa part proportionnelle à la valeur totale de ses animaux assurés. Parmi les caisses qui ont adopté ce système, quelques-unes ajoutent un léger droit d'entrée proportionné au nombre des bêtes assurées, et cela dans le but de constituer une réserve.

Le vice de ce système est l'aléa considérable qui peut exister dans le taux de la prime. Dans certains semestres cette prime pourra être très faible ; mais dans d'autres, elle pourra être considérable ; et alors si quelques cultivateurs ne peuvent, ou ne veulent pas payer, il est difficile de les y contraindre.

Un autre système que nous préférons est celui de la « prime fixe ».

Cette prime est préalable et proportionnelle. Chaque animal est assuré tant pour cent de sa valeur, par exemple : 1 pour cent pour les vaches, et 2 pour cent pour les chevaux. Ces sommes sont payées soit en totalité au début de l'année, soit par moitié au commencement de chaque semestre et ces sommes totalisées à la fin de l'année sont réparties après un prélèvement pour faire un fonds de réserve, entre les sinistrés au prorata de leurs pertes nettes, jusqu'à concurrence des 4/5 de ces pertes, le surplus va grossir le fonds de réserve.

Ce système, qui permet au fonds de réserve de se constituer plus tôt, a en outre l'avantage de fixer l'assuré, qui, à l'avance d'une année pour l'autre, sait ce qu'il aura à verser.

Administration. — Rien de plus simple que le fonctionnement de ces mutualités-bétail. Elles sont administrées par un bureau, composé d'un président, d'un trésorier, d'un secrétaire et d'experts dont le nombre peut varier selon le rayon d'assurance.

Ce bureau reçoit les adhésions et les démissions, effectue les recettes et les paiements, procède au règlement des sinistrés et rend compte de sa gestion à l'assemblée générale.

Les experts sont chargés de vérifier et de contrôler les déclarations et estimations faites par les adhérents.

Quand un participant à une bête malade, il doit prévenir l'un des membres du bureau qui jugera avec le sociétaire, s'il y a lieu à l'abatage. Dans le cas d'avis opposé, un vétérinaire de profession sera appelé et l'on s'en tiendra à sa décision.

En cas de sinistre, l'assuré prévient le secrétaire qui, accompagné de un ou de deux experts, est chargé de faire un rapport constatant les soins donnés à l'animal, si le vétérinaire a été appelé, la valeur de la dépouille et de la viande qui a pu en être retirée. Le chiffre de la perte nette ainsi obtenu, sert à évaluer l'indemnité qui ne doit pas dépasser les quatre cinquièmes de la perte nette pour obliger les agriculteurs à ne pas négliger leurs bestiaux.

Certaines mutualités paient tous les frais du vétérinaire, d'autres n'en soldent que la moitié.

Mais les uns et les autres semblent avoir raison de pousser ainsi l'agriculteur à soigner plus facilement ses bêtes. Et la caisse a sans doute plus d'intérêt à payer des honoraires de vétérinaire qu'à indemniser des bêtes perdues.

Législation. — Enfin ces mutualités-bétail sont régies par la loi du 4 juillet 1900 que voici :

Article unique. — Les sociétés ou caisses d'assurances mutuelles agricoles qui sont gérées et administrées « gratuitement », qui n'ont en vue et qui en fait, ne réalisent aucun bénéfice, sont affranchies des formalités prescrites par la loi du 20 juillet 1867 et le décret du 22 janvier 1868 relatifs aux sociétés d'assurances.

Elles pourront se constituer en se soumettant aux prescriptions de la loi du 21 mars 1884 sur les syndicats. Ces caisses d'assurances mutuelles ainsi créées seront exemptes de tout droit de timbre et d'enregistrement, autre que le droit de timbre de 10 centimes, prévu par le paragraphe 1^{er} de l'article 18 de la loi des 23 et 25 août 1871.

Facilité de fondation et de fonctionnement. — Ainsi donc, pour fonder une mutualité-bétail, il suffit, comme pour un syndicat de déposer, à la mairie : 4 exemplaires des statuts imprimés ou écrits à la main avec les noms du président, du trésorier et du secrétaire.

Le maire délivre un récépissé qui est l'acte civil de la fondation de la mutualité.

Il n'est donc rien de facile comme l'installation d'une mutualité-bétail, si ce n'est son fonctionnement — pourvu qu'on ait choisi des statuts simples, clairs et nets. Il faut que tout soit prévu par les statuts. Quand il arrive un sinistre par exemple, il ne faut pas que l'indemnité qui attend l'adhérent dépende de l'appréciation plus ou moins bienveillante de tiers. En pareil cas on est toujours porté à croire qu'on est lésé.

Dans les mutualités à prime fixe et proportionnelle, comme à Liffre par exemple — je vous demande pardon de parler de Liffre, je ne veux pas la donner comme modèle, mais nécessairement je la connais mieux — à Liffre donc, les indemnités sont pour ainsi dire mathématiques et ne dépendent point des experts dont tout le rôle se borne à un contrôle.

C'est le propriétaire lui-même qui estime ses bestiaux. Les experts sont là pour contrôler si la bête est bien dans les conditions d'âge et de santé voulues pour être assurée, et si le prix d'estimation n'est pas exagéré.

Mais le fermier qui ne peut pas exagérer le prix de sa bête, peut le diminuer à son gré.

Moins le prix de la bête sera élevé et moins la prime qui est proportionnelle sera élevée. Mais en cas de sinistre son indemnité sera en proportion de sa prime.

Ainsi donc en cas de sinistre, il y aura à tenir compte sur le rap-

port que feront les experts à ce moment, des soins qui auront été donnés à la bête et de la valeur qu'on en peut tirer, mais nullement de son estimation. La bête a été estimée par son propriétaire, c'est sur ce prix d'estimation qu'a été fixée la prime, c'est aussi sur ce prix d'estimation que sera basée l'indemnité. Donc aucune contestation possible, car les difficultés viennent surtout de l'estimation d'une bête qui, par suite de la maladie par exemple, n'a plus la même valeur qu'au moment de son estimation primitive.

Et comme à côté de la mutualité-bétail, nous avons la caisse rurale, en attendant son indemnité qui n'est versée qu'à la fin du semestre, ou mieux à la fin de l'année, pour répartir plus équitablement les risques, le propriétaire sinistré pour remplacer sa bête disparue n'a qu'à se présenter à la caisse rurale, qui lui fera des conditions de faveur.

Avantages. — S'il n'est rien de plus facile que l'installation et le fonctionnement des mutualités-bétail, il n'est rien non plus de plus avantageux pour les agriculteurs.

Elles leur donnent l'assurance au meilleur marché. Là, pas de directeurs, pas d'employés, pas d'agents d'assurance à rétribuer, aucune réclame à faire, pas de location d'immeubles et de bureaux, pas de dividendes à distribuer aux actionnaires.

Tout se fait par dévouement. D'un autre côté on ne trouve pas dans les statuts des mutuelles les mille et une restrictions qui permettent aux compagnies de s'en tirer à peu de frais, ou même de ne pas payer du tout.

Elles inculquent l'idée d'association, et en développant l'esprit de solidarité, contribuent à la concorde et à la bonne harmonie du village. Elles participent aux subventions de l'Etat.

« Dès que les caisses d'assurances mutuelles agricoles sont fondées dit une circulaire ministérielle, elles peuvent recevoir à titre de subvention, des sommes qui ne sauraient être inférieures à 600 francs, sans préjudice des subventions qui pourront leur être accordées ultérieurement, si par suite de trop lourdes charges elles se voient obligées d'avoir recours à l'assistance de l'Etat ».

Cette somme de 600 francs ne sera peut-être pas accordée. Mais avec de la ténacité, nous forcerons bien l'Etat à tenir sa promesse de donner quelque chose.

Depuis 1898, en effet, le budget de l'agriculture porte une subvention de 2 millions et demi pour les sinistres agricoles ; la plus grande partie de cette somme est affectée aux mutuelles-bétail.

Dans l'« Officiel » du 3 mars 1902, nous lisons une circulaire du ministre de l'agriculture aux préfets, recommandant de ne secourir les agriculteurs qui n'adhèrent à aucune mutuelle, que s'il est prouvé qu'il leur est impossible de s'y enrôler.

Cette circulaire est vraiment sage et les agriculteurs qui refusent, quand ils le peuvent, de s'affilier à une mutualité-bétail dont le fonc-

tionnement est aussi simple et les avantages si importants, ne comprennent vraiment pas leurs intérêts. Et tous y sont intéressés. Quel est le cultivateur qui n'a jamais perdu de bêtes ? Quel est surtout celui qui peut se flatter qu'il n'en perdra pas ? Et un cultivateur non assuré n'ose pas abattre à temps une bête malade. Il lui administre des drogues qui rendent la viande impropre à la vente. S'il perd sa bête, il a tout perdu, sa bête, ses drogues et son temps, et il ne reste rien que la note du vétérinaire.

Tous les cultivateurs y sont intéressés. — Pour montrer que les cultivateurs sont intéressés à s'assurer, on peut les ranger en trois catégories selon qu'ils sont destinés à perdre beaucoup, peu ou pas du tout.

Si un cultivateur doit perdre beaucoup, il y a un intérêt considérable à s'assurer — les indemnités qu'il recevra l'emporteront considérablement sur les primes qu'il versera. Tous les associés qui perdront moins ou ceux qui ne perdront rien viendront à son secours d'une façon qui n'a rien de désobligeant ni d'humiliant.

Un agriculteur est-il destiné à perdre peu ? Il a encore grandement intérêt à s'assurer. Les indemnités qu'il recevra seront toujours plus fortes que les primes qu'il versera. Ces indemnités, en effet, ne sont pas seulement compensées de la totalité des primes, mais augmentées de tous les dons et subventions que la caisse versera, or la mutualité ne comprend pas seulement que des membres participants, elle peut avoir des membres honoraires, l'Etat s'est engagé à verser des fonds de première installation et à venir au secours des caisses dans les jours de crise. Pour certaines caisses qui ne portent pas l'estampille du gouvernement l'Etat peut se faire tirer à l'oreille, mais par une action commune et persévérante, on pourra obliger l'Etat à tenir ses engagements d'une façon impartiale.

En outre, le syndicat départemental de la place des Lices subventionne toutes les mutualités qui font appel à son concours.

Je suppose qu'un agriculteur ne gagnât rien en s'assurant, parce que ses pertes qui ont été modérées, ont été couvertes par ses primes dans un espace de temps donné ; je prétends qu'il a encore intérêt à s'assurer. Les caisses de retraites, vous le savez, sont faites par les versements des sociétaires bonifiés, il est vrai par l'Etat. Ces retraites ne sont en définitive que des économies réalisées par les sociétaires. Mais leur adhésion à la société de retraite les a forcés à économiser un argent qui aurait pu être gaspillé autrement — ainsi la mutualité-bétail forcera l'agriculteur à économiser un argent qu'il sera heureux de trouver si un sinistre lui survient.

Prenons des chiffres. Voici un agriculteur qui assure 3 chevaux d'une valeur de 600 francs chacun, je suppose. Cela fait un capital assuré de 1.800 francs, sa prime annuelle à 2 pour cent sera de 36 francs. S'il vient à perdre un de ses chevaux, son indemnité aux 4/5 de la perte nette, sera de 480 francs. En versant sa prime annuelle

de 36 francs il lui faudra 13 ans pour perdre la valeur d'un cheval. Quel est le possesseur de trois chevaux qui peut répondre qu'il ne perdra pas un cheval pendant 13 ans. Mais si cet agriculteur en question perd un cheval dans l'espace de treize ans, il n'aura rien gagné c'est vrai, mais aussi il n'aura rien perdu puisqu'il aura droit à une indemnité équivalente au prix de son cheval. Mais s'il perd un de ses chevaux en moins de treize ans, il aura fait un bénéfice plus ou moins grand selon le temps qu'il aura payé sa prime.

Voici un autre exemple. Prenons un agriculteur qui assure 10 vaches de 250 francs en moyenne la vache. Cela lui fait un capital assuré de 2,500 francs — sa prime annuelle à 1 pour cent sera de 25 francs — s'il vient à perdre une de ses vaches, son indemnité ramenée aux 4/5 sera de 200 francs. Pour dépenser en prime la valeur d'une de ses vaches il lui faudrait 8 ans et pour y perdre il faudrait qu'il fût pendant plus de huit ans sans faire de perte — et je suppose qu'il fût plus de huit ans sans subir de perte, il peut plus tard faire plusieurs pertes rapprochées.

Si vous avez 20 vaches dans les mêmes conditions, il vous faudrait quatre ans de primes pour équivaloir le prix d'une vache. Si vous en avez 40, il faut deux ans; si vous en avez 80 votre prime annuelle vous représentera la valeur d'une vache. Une vache sacrifiée par an, sauve un troupeau de 80 vaches. Il faudrait ainsi à un agriculteur qui a 80 vaches, 80 ans pour perdre un troupeau. On ne peut plus dire que c'est un risque. C'est marcher à coup sûr. Car la mutuelle-bétail par la prime, force cet agriculteur à faire les économies nécessaires pour renouveler son troupeau au fur et à mesure du besoin, ce qui serait difficile sans la mutualité-bétail. S'ils n'y étaient pas forcés ainsi, en effet, beaucoup d'agriculteurs pourraient difficilement faire les économies nécessaires alors qu'il leur est difficile de nouer les deux bouts, surtout quand les années sont mauvaises, ce qui arrive si souvent. L'argent qui aurait pu être économisé se trouvera gaspillé.

Une vache sacrifiée par an sur un troupeau de 80, est loin d'être une moyenne. Les agriculteurs estiment qu'une année dans l'autre, ils perdent 1 vache sur 25 à 30.

Mais pourraient-ils et voudraient-ils faire cette économie ; ils ne sauraient dans quelle mesure le faire, parce qu'ils ne peuvent prévoir les malheurs qui leur arriveront, tandis que dans la mutualité-bétail, par leurs primes, ils auront économisé exactement ce qu'il faudrait pour couvrir leurs pertes.

Malgré toutes ces raisons, vous entendrez quelquefois de gros fermiers qui vous diront : je n'ai pas besoin de la mutualité, moi, parce que je n'ai pas besoin des autres.

Voilà la formule de l'égoïsme et l'égoïsme est le péché capital du gros cultivateur. Le cultivateur qui n'est pas humain, qui n'a pas le cœur un peu haut, ne sortira pas de là.

A un homme qui a besoin des autres pour la culture de ses terres, pour ses moissons, pour tout, et qui n'a pas besoin de faire du bien aux autres alors qu'il le peut facilement, sans dommage pour lui-même, rien qu'en donnant son nom à la mutualité, à un tel homme il n'y a rien à dire.

J'arrive à ma troisième catégorie d'agriculteurs, ceux qui ne doivent pas perdre du tout. Quand, en effet, un cultivateur ne perdrait rien et ne serait pas même exposé à perdre — personne évidemment ne peut se trouver dans une telle situation — je la prends pour pousser mon raisonnement à l'extrême — même dans ce cas, il devrait prendre part à la mutualité, parce que les plus heureux dans les mutualités-bétail ne sont pas ceux qui reçoivent une indemnité mais ceux qui ne tombent pas dans l'occasion d'en recevoir ; et qu'il devrait le faire pour payer la chance dont il bénéficie et pour pratiquer cette charité qui n'est pas seulement le moyen de parvenir à la vie éternelle, mais aussi à la force qui donne l'union et l'association et à laquelle est obligé tout homme, tout chrétien et spécialement à l'égard de ceux qui vivent de sa vie à côté de lui.

Toutes ces raisons sont bonnes, dira un autre ; je ne dis pas que je n'entrerais pas dans la mutualité ; mais je veux voir et me rendre compte de sa marche pendant un certain temps.

Celui qui parle ainsi, on ne le taxera pas d'imprudence. Est-il aussi sage et aussi prévoyant ? Je ne le crois pas. La mutualité doit réussir surtout si elle s'appuie dès l'origine, sur des hommes de bonne volonté. En ne lui donnant pas tout de suite son adhésion, on contribue à retarder son essor. Si même tout le monde avait la même prudence, on ne la verrait jamais à l'essai, puisque personne ne la mettrait en train. Faute de certains concours, il pourra se faire que les premières années ne soient pas des années de prospérité, qu'est-ce que cela prouvera ? Mais elle réussit dans plus de trois mille communes. La preuve est donc faite. Mon agriculteur finira par venir à la mutualité parce qu'elle réussira, et parce qu'il aura intérêt à y venir. Mais alors ce sera un peu tard et ce ne sera plus aussi beau, on lui infligera un droit d'octroi pour lui apprendre à ne plus manquer le train. Ce droit d'octroi ou d'entrée varie avec les statuts.

Droit d'entrée. — Voici une manière de calculer ce droit. A la fin de l'année, après les sinistres payés, il peut rester une somme en caisse. Je suppose une mutualité bovine qui assure un capital de 40.000 francs et qui a une réserve de 300 francs. Ces 300 francs appartiennent au capital de 40.000 francs, ce qui fait 0 fr. 75 pour cent. Tous les nouveaux adhérents pour participer à cette réserve devront en plus de leur prime ajouter 0 fr. 75 pour cent du capital assuré. Je prends un fermier qui assure à une mutualité une prime fixe pour 3.000 francs de vaches ; il devra d'abord verser sa prime de 1 pour cent, 30 francs, et en plus 0 fr. 75 pour cent, c'est-à-dire 22 fr. 50 pour droit d'entrée. Ne serait-il pas plus sage d'adhérer tout de suite à la mu-

tualité quitte à démissionner au bout d'un an s'il n'est pas content. Et comme il sera content, il n'aura pas même cette peine.

Epidémie. — Enfin il me reste une question à traiter et je vous en ferai grâce. S'il survient une épidémie dans le bétail assuré, la mutualité-bétail pourra faire la culbute.

En effet, une épidémie ou des sinistres nombreux peuvent facilement absorber les ressources d'une caisse locale et même lui causer un déficit. Cela arrive d'autant plus aisément que les mutualités-bétail s'étendent à un plus petit rayon.

A cela on répondra que si les statuts ont exclu les cas d'épidémie la mutualité-bétail n'en sera pas touchée. Dans le cas contraire, il y aura encore une ressource, ce sera la réassurance.

Réassurance. — La caisse de réassurance est une caisse centrale que les mutualités-bétail d'une région, d'un département par exemple créent en se syndiquant mutuellement et à laquelle elles versent une cotisation proportionnelle à leurs ressources annuelles, à charge pour la caisse de réassurance de venir en aide dans une proportion déterminée aux mutualités qui ne pourraient faire face à leurs obligations. Ces caisses de réassurances qui reçoivent des subventions de l'Etat et du département, peuvent avancer aux sinistrés, l'argent dont ils peuvent avoir besoin pour remplacer les bêtes perdues en attendant le règlement de la caisse locale, là où n'existe pas de caisse rurale.

Ces caisses de réassurance, pourvu qu'elles soient administrées gratuitement par les présidents ou délégués des caisses locales par exemple et dans un véritable esprit mutualiste, sont appelées à rendre les plus grands services.

Ces caisses de réassurance peuvent revêtir différentes formes. En voici un projet que je trouve rapporté par Félix Moustier, dans un article de la « Justice Sociale », je crois. Ce projet est de M. de Kergrist, un apôtre de l'organisation sociale. M. de Kergrist en faisait l'application à la mutualité-bétail qu'il a lui-même fondée dans la commune de Carantec.

La réassurance-bétail ou l'union départementale, dit-il, se compose de toutes les sociétés locales qui lui sont affiliées. Elle comprend deux caisses, l'une A, pour la race bovine, l'autre B, pour la race chevaline.

Chaque société locale paie d'abord un « droit d'entrée ». Ce droit est de 5 franc pour 1.000 francs de valeur assurée en bêtes bovines et de 7 fr. 50 pour 1.000 francs de valeur assurée en bêtes chevalines. Dans ces conditions, la société de Carantec paierait comme droit d'entrée

Pour les vaches dont la valeur assurée est de 17.000 francs X 5 fr. : 85 francs.

Pour les chevaux dont la valeur assurée est de 46.000 francs X 7 fr. 50 : 345 fr.

Soit un total de 430 francs.

Il est une autre cotisation que doit chaque société à l'« Union », mais avant d'en parler, il est utile d'entrer dans quelques éclaircissements.

Chaque société indemnise elle-même des sinistres dans la proportion de 12 francs pour 1.000 francs s'il s'agit de la caisse des vaches, et de 18 francs pour 1.000 francs s'il s'agit de la caisse des chevaux. L'« Union » intervient seulement quand la perte nette dépasse ces chiffres. A Carantec, par exemple, la société n'aurait le droit de réclamer les subventions de l'« Union » que si les pertes nettes des vaches dépassaient 204 francs (17.000 X 12 : 204 fr.) et les pertes des chevaux, 828 francs (46.000 X 18 : 828 fr.)

Cette société ayant éprouvé par supposition une perte en vaches de 400 francs, devrait donc tout d'abord à ses sinistrés une indemnité de 204 francs; à l'« Union départementale » incomberait ensuite l'obligation de payer les trois quarts de la différence. De même si les pertes nettes en chevaux atteignaient par supposition 1.200 francs, la société aurait à verser et l'« Union » les trois quarts du reste.

Mais au moyen de quelles ressources l'« Union » satisfait-elle à ces charges ? Au moyen de cotisations spéciales qui sont, « chaque année », calculées de la façon suivante :

Admettons que la valeur assurée des bêtes à cornes de toutes les sociétés s'élève à 500.000 francs, et, admettons en outre qu'il y en ait trois dont les pertes nettes en vaches dépasse le taux de 12 francs pour 1.000 francs dans les conditions suivantes : l'une de 200 francs, l'autre de 300 francs, la troisième de 180 francs. Le total des pertes qu'aurait à garantir l'« Union » serait de 150 francs, plus 300 francs, plus 200 francs, égale 680 francs. Ou plutôt l'« Union » ne garantissant que les trois quarts, ce total serait de 510 francs. L'« Union » pour payer cette somme aux sociétés éprouvées réclamerait de tous les assurés affiliés une cotisation de 500.000 francs divisée par 510 égale 1 fr. 02 pour 1.000 francs de leur valeur assurée.

Mais le taux de cette cotisation dépendant, comme on le voit, du nombre plus ou moins considérable des sinistres dont peuvent être victimes les sociétés adhérentes au cours de chaque exercice, il faut prévoir le cas où quelque épizootie viendrait ravager les classes des laboureurs, et, pour cela, limiter strictement la responsabilité de chacun d'eux.

C'est ce qui se fait en établissant qu'en aucun cas cette cotisation ne pourra dépasser 2 francs pour 1.000 francs de la race bovine et 3 francs pour la race chevaline. Que si, néanmoins, ce taux maximum ne permettrait pas à l'« Union » de tenir ses engagements, étant donné le très grand nombre de sinistres, l'« Union » puiserait alors dans sa réserve. On a vu, en effet, que les droits d'entrée payés par les différentes caisses sont consacrés à la fondation de cette « caisse de réserve ». Mais comme évidemment on n'y pourrait toujours puiser sans arriver à la vider, les statuts prescrivent que le taux maxi-

mum des cotisations continue d'être imposé aux sociétaires jusqu'au jour où le déficit creusé dans la réserve finit par être ainsi comblé.

Mais sur ce chapitre des caisses de réassurance nous avons parmi nous quelqu'un de particulièrement compétent, c'est le camarade Dubois, du « Sillon Rennais ». Il a fait sur ce sujet des articles remarquables dans l'« Ajonc ». Je me permets de vous soumettre un vœu, c'est de confier au camarade Dubois, le mandat impératif de se mettre en relation avec toutes les mutualités libres du département. Je me sers de ce terme de mutualités libres, par opposition aux mutualités que j'appelle officielles en ce sens que leur fondation est due à l'initiative de l'Etat par l'intermédiaire des professeurs d'agriculture.

Une commission représentant ces dernières et présidée par M. Maugère, conseiller général, s'est réunie le 2 octobre aux Galeries Méret pour étudier la question de la réassurance des mutualités-bétail. Donc que le camarade Dubois, mandaté par les mutualités libres, veuille bien se mettre en relation avec la dite commission. Sa situation professionnelle comme sa compétence dans la matière le recommandent pour ce mandat. Et si la combinaison avec la commission officielle ne peut pas aboutir, qu'il prenne l'initiative de grouper dans une caisse autonome nos mutualités libres.

La Vie du Sillon en Bretagne

Quelques
explications

Plusieurs de nos amis s'étonnent ou se plaignent que nous ne donnions pas à la *Vie du Sillon* une place assez large. Nous reconnaissons volontiers, avec nos correspondants que c'est sans doute ce qui intéresse le plus dans l'*Ajonc*. Mais encore est-il qu'il faudrait s'entendre et bien déterminer ce que l'on croit être la *Vie du Sillon*. Pour nous, il nous paraît très fastidieux et d'une utilité très relative de faire chaque mois un relevé de tous les cercles, si c'est toujours et partout le même cliché qui revient. Cela me rappelle certaine petite revue de patronage, qu'on aurait pu appeler le « palmarès » mensuel de X..., avec bons ou mauvais points, une petite, toute petite et toute sucrée admonition pieuse, pour varier, et enfin l'horaire des offices du mois et la date des principales fêtes. Je crois bien que la petite revue bleue avait un petit succès auprès des enfants, qui l'achetaient pour y voir imprimé leur nom. Mais nous ne sommes plus absolument des bambins, du moins nous ne voulons plus être des bambins, et sacrifions volontiers une légère satisfaction d'amour-propre à l'utilité commune.

Pour nous, nous serions enchantés de donner à cette vie un développement beaucoup plus considérable, de lui consacrer vingt pages s'il le fallait. Mais que nos camarades nous fournissent les matériaux, nous enregistrons ce qu'on nous apporte, nous rendons ce qu'on nous a prêté.

Nous ne voulons point dire par là que nous insérons tout ce qu'on nous envoie.

Nous ne l'avons pas fait et nous ne le ferons pas, voici pourquoi : d'abord certaines communications nous parviennent alors que l'*Ajonc* est déjà composé et imprimé. Comme elles n'ont souvent qu'un intérêt de circonstance, elles ne peuvent plus être employées dans le numéro suivant et sont mises de côté. C'est à nos correspondants de relire notre note du mois de décembre et de s'y conformer. De plus, s'ils s'adressent directement à Rennes, nous demandons à tous nos amis de ne point envoyer les communications concernant la *Rédaction de l'Ajonc* à notre président, M. Even, mais au *Secrétariat de Rédaction*, rue Saint-Melaine. Notre ami Michel étant le plus souvent en voyage, il peut y avoir des retards parfois fâcheux.

Ceci bien entendu, venons au principal. Nous voudrions que la *Vie du Sillon* eut non seulement un intérêt local, de clocher, pour ainsi dire, mais un intérêt général, que ce qui s'est passé à Morlaix, par exemple, puisse être utile à Saint-Malo, au moins comme renseignement. Or, nous ne voyons pas du tout quel genre d'intérêt peut présenter une note comme celle-ci : « Les camarades du Cercle Saint-X... ont eu leurs réunions ordinaires; le camarade Louis a fait un discours; il a été très applaudi; puis le camarade Paul a parlé de l'existence de Dieu et a très bien prouvé que Dieu existe; notre conseiller a terminé par quelques paroles pieuses et la prochaine fois nous ferons... la même chose... » — Nous exagérons un peu peut-être, pourtant, c'est cela trop souvent. Or, il est bien évident que si le cercle est vraiment sérieux, tout ce qui s'est fait au cercle Saint-X... doit se reproduire partout, donc ne présente aucun intérêt réel. S'il fallait donc, dans la *Vie*, répéter cinquante fois la formule, ce deviendrait peut-être un peu fastidieux et l'*Ajonc* ressemblerait fort au *Bulletin* de notre patronage. Certains semblent ne pas le comprendre, s'étonnent, se froissent même de ne pas trouver dans l'*Ajonc* ce qu'ils avaient envoyé. Nous comprenons fort bien d'ailleurs que le cercle Saint-X..., au-

Donnez et on
vous donnera

Soyons exacts

Ce qu'il ne
faut pas

quel nous avons consacré cinq lignes, en sera très flatté, mais notre revue doit-elle être un palmarès ou un annuaire?... Nos lecteurs nous le diront, nous ne pouvons nous résoudre à le penser...

Ce qu'il faut

Que faire, alors, nous l'avons déjà dit à plusieurs reprises. Nous voudrions des *faits*, des *idées*, des *documents*, des *méthodes*, et pas des *banalités* et des *généralités*.

Un exemple

Par exemple, un camarade a traité de l'existence de Dieu. Dans la conférence, rien de bien marquant et qu'on ne retrouve un peu partout. Mais, dans la discussion il y a eu une objection originale ou drôlement présentée, un mot heureux... ; il faut noter vite ce point pour en faire profiter tout le monde. Autre chose encore, il y a chez vous une mutualité. Vous en avez étudié le fonctionnement et avez remarqué un statut très spécial, absolument en dehors des règles habituelles mais dont on se trouve très bien; hâtez-vous, signalez cela à tous nos camarades par la voie de *l'Ajanc*... C'est une méthode, une simple indication que nous donnons. Il y en a bien d'autres que nos amis ne manqueront pas de découvrir et dont ils nous feront profiter.

*Elargissons
notre horizon*

Mais est-ce bien là la *Vie du Sillon* ? Et pourquoi pas ? Est-ce que le *Sillon* ne vit que dans l'enceinte des cercles d'études ? C'est vraiment le mettre bien à l'étroit et risquer de l'étouffer. Prenons-le partout où il se manifeste, dans les initiatives individuelles comme dans les initiatives communes, et bientôt il nous faudra augmenter notre revue.

*Un Résumé
mensuel, s.v.p.*

Est-ce à dire pour cela qu'il ne faut rien envoyer s'il n'y a rien eu de particulier au cercle ? Non pas. Il serait à désirer que tous nos cercles nous envoient chaque mois un résumé de leurs travaux ou au moins l'indication des sujets traités ou à traiter; cela nous serait très utile pour nous diriger dans le choix de nos articles. De plus, nous découvririons sans doute ça et là quelques perles qui auraient échappé au secrétaire du cercle et dont un jour ou l'autre, après les avoir groupées, nous ferions présent à tous nos lecteurs.

Attention!

Puisque nous en sommes aux explications, il nous faut dire un mot des articles que nous envoient nos camarades avec prière d'insérer.

Tout le monde comprendra combien il est nécessaire, pour que la Revue soit intéressante, d'avoir un choix d'articles. C'est pour cela que nous avons déjà

rappelé que tous nos camarades devaient, dans une certaine mesure, être des collaborateurs. Mais il est vrons ainsi soient insérés. A défaut d'autres raisons, impossible que tous les articles que nous recevons le format de la Revue s'y oppose. Il ne faut donc pas que nos amis nous fassent grise mine et nous boudent parce qu'ils se croient frustrés; surtout qu'ils aient quelque patience et ne cessent pas de nous aider. Un article qui n'a pu être inséré dans un numéro le sera peut-être plus tard. En tout cas, il ne sera pas perdu. S'il n'a pu paraître intégralement, pour quelque raison que ce soit, nous en extrairons la « moëlle » et nous trouverons le moyen de le servir à nos lecteurs, soit dans la *Vie du Sillon*, soit comme paragraphe d'article plus général.

Rappelons en passant à nos correspondants et collaborateurs qu'ils ne doivent écrire que sur un côté de la page.

*No n nous fa-
chons pas*

*Très impor-
tant*

*
*
*

Nous voici à la veille du Congrès de Paris. Nos camarades savent l'importance toute particulière qu'il doit avoir, moins encore par l'intérêt des sujets à l'étude que par les précisions qu'il apportera nécessairement aux questions vitales qui intriguèrent et même déconcertèrent certains esprits timides. Le *Sillon de Bretagne* sera largement représenté à Paris ; nos amis iront y chercher des lumières et de nouvelles forces, et y retremper leur courage. Nous ne doutons pas que notre mouvement en reçoive un élan plus vif, que toutes les énergies se réveillent, excitées par les difficultés actuelles, et que, par suite, de plus en plus, l'amour du Christ s'étende sur notre chère province, plus fort, et plus éclairé qu'il ne le fut jamais.

*Avant le Con-
grès*

L'année 1906 s'annonce vraiment très bien : une réunion importante à Saint-Malo ; deux Congrès départementaux, tel est le bilan du mois de janvier. Est-ce l'approche du Congrès national ? est-ce surabondance de vie ?... Toujours est-il que jamais encore nous n'avions eu de semblables manifestations de volontés déterminées à travailler. Que sera-ce donc après les Congrès de Paris et le Congrès régional ?

ILLE-ET VILAINE

Nos cercles d'Ile-et-Vilaine ont, ce mois-ci, à part Saint-Malo, peu d'histoire. Ils travaillent, nous écri-

A Imiter

on, se préparant au Congrès. Signalons pourtant à Saint-Malo et à Fougères, la création d'un Cercle d'études élémentaires, pour les enfants, afin de leur donner peu à peu une éducation sillonniste. L'exemple est venu de Rennes, croyons-nous, et mérite d'être suivi.

A St-Servan

Notons aussi, en passant, la méthode du Cercle servannais. Les camarades ont deux réunions par semaine ; l'une consacrée au Sillon, (lectures de revues, discussions de méthodes, etc.) l'autre à des conférences, laissées au choix des camarades. Ce mois-ci, elles portaient sur l'authenticité des Evangiles.

RENNES

A Rennes, nos camarades préparent une fête, ce qui ne les empêche pas de travailler et de suivre, nombreux, les conférences hebdomadaires. Nous aurions voulu donner aux lecteurs de l'Ajonc la substance de quelques-unes : cette fois, la place nous manque, et nous ne pouvons que résumer en quelques mots la causerie que nous fit Gaignoux sur l'Education démocratique.

Débrouillons-nous

L'éducation française, nous dit-il, est ordinairement impuissante à préparer des caractères et des hommes pour la lutte pour la vie. On n'apprend pas assez aux jeunes gens à se débrouiller. De là, chez eux, plus grande aptitude au socialisme. Cet idéal d'une société, dans laquelle l'Etat-Providence les dispensera de tout effort personnel, les attire et les séduit. En Angleterre, où l'éducation est plus virile, le socialisme se développe moins. Les individus sont habitués de bonne heure à se faire eux-mêmes leur situation, et leurs efforts développent en eux le sentiment de la conscience et de la responsabilité, ces deux facteurs de la vraie Démocratie...

Au Sillon Malouin

Le 21 janvier dernier, quelques camarades délégués des cercles de la région malouine et dinannaise se réunissaient avec les camarades de Saint-Malo pour traiter certaines questions intéressant la région. La matinée fut consacrée à une laborieuse et utile séance de travail. L'abbé Laizé était venu de Rennes pour prêter son concours à la fondation d'un dépôt à Saint-Malo, des livres et des brochures du « Sillon ». Le service de librairie du Sillon Rennais sera de la sorte allégé et les communications seront plus faciles et plus rapides.

Bibliothèque-dépôt

A côté de ces livres que tous les cercles possèdent il en est d'autres plus nombreux et plus dispendieux, utiles pour quantité de questions qu'agitent nos cercles d'études. Très fréquemment on demande au « Sillon malouin » de les prêter. Nous le ferons plus aisément que par le passé par la création résolue d'une bibliothèque circulante qui, moyennant une minime rétribution mettra nombre d'ouvrage à la disposition de nos camarades.

Bibliothèque-circulante

ment que par le passé par la création résolue d'une bibliothèque circulante qui, moyennant une minime rétribution mettra nombre d'ouvrage à la disposition de nos camarades.

Eveil démocratique

Notre Eveil se répand dans la région. Quel est le moyen le plus pratique d'augmenter la vente ? La propagande individuelle est peut-être la meilleure, chaque camarade s'engageant à vendre un certain nombre d'Eveils. Le dépôt dans les bureaux de tabacs, les cabarets, chez les coiffeurs, est toujours possible. Quelques-uns de nos cercles, Dinard, Dinan, vendent notre journal aux portes des églises. On émet le vœu que dans la région se multiplie le nombre des Camelots du bon Dieu.

Un Congrès à Saint-Malo

Une dernière question occupe cette matinée : le Congrès de Saint-Malo. Il est fixé au 18 mars, à une presque unanimité on décide d'y traiter comme sujet d'étude, « l'Idée de Patrie » ; le cercle militaire servannais est désigné comme rapporteur, il enverra sous peu un questionnaire à tous les cercles de la région. On trouvera ailleurs les détails matériels sur l'organisation du Congrès.

Dans l'intimité

L'après-midi une causerie intime réunit de nouveau nos camarades. La vie du « Sillon » dans nos cercles d'études est un sujet toujours inépuisable : les difficultés que l'on éprouve à faire naître une discussion, à exprimer d'une façon claire ce que nous pensons, ce que nous voulons. Une conclusion pratique ressortit de cette causerie. Nos cercles s'engagent à avoir entre eux une correspondance suivie, dans laquelle seront traitées toutes ces questions, les grands cercles venant en aide aux petits. Des visites aussi nombreuses que possibles aideront également à rendre plus active la vie du « Sillon » dans notre région.

Débuts d'I. P.

Le soir à quatre heures une soixantaine d'hommes se réunissaient à nos camarades. Ils répondaient à l'invitation qui leur avait été faite de venir entendre notre camarade Salmon, de Rennes. Le sujet traité était « Le peuple et l'éducation sociale ». Le Peuple « Souverain » demande autre chose que des adulations, il lui faut une formation, il faut élever ses idées, ennoblir ses sentiments, développer en chaque citoyen le sentiment de la responsabilité individuelle.

L'œuvre du Sillon

Et le conférencier montre la tâche que le « Sillon » s'est assignée dans cette œuvre démocratique : par les cercles d'études, former une élite par les I. P., faire

rayonner cette élite par les œuvres économiques montrer l'efficacité sociale de nos idées. Et tout cela pour arriver à ce qui est notre but, l'avènement d'une République démocratique pleinement consciente d'elle-même sous l'influence vivifiante de l'esprit du Christ.

*Surprise
Applaudissements. Encouragements.*

A plusieurs reprises notre camarade s'est fait chaleureusement applaudir de ces hommes qui hier encore nous connaissaient à peine de nom et la surprise de nous découvrir ainsi subitement a été telle que nul n'a pu ou n'a osé formuler les objections que des idées si nouvelles leur suggéraient. Espérons qu'enhardis par l'expérience ils sauront une autre fois discuter et que cette première réunion sera le point de départ d'un nouvel essor pour notre *Sillon* malouin.

En quelques mots aimables, M. le curé-archiprêtre qui à plusieurs reprises avait durant la conférence donné le signal des applaudissements, remercie le conférencier ; et bien qu'un peu surpris lui-même de nous trouver tant d'enthousiasme, nous donne très paternellement de précieux encouragements et l'assurance de sa bienveillance.

*Pour bien finir
une journée*

A l'issue de cette réunion nous nous retrouvions dans la chapelle de l'école libre. Avant le Salut, l'abbé Populaire, du *Sillon* servannais nous adresse quelques mots, interprétant bien, pour tous, les sentiments qui nous avaient animés pendant la journée.

Il nous fit voir le Christ vivant encore et toujours dans l'âme de la France ; et n'est-ce pas, parce que nous avons rencontré Jésus que nous donnons toute notre vie pour qu'il y règne plus encore et nous sommes bien sûrs qu'à cela le *Sillon* servira beaucoup.

COTES-DU NORD

Le Congrès DE LOUDEAC

Le 21 janvier, le *Sillon* de Bretagne tenait à Loudéac un congrès départemental. De nombreux groupes avaient répondu à l'appel des organisateurs. Les premiers trains nous amenaient des camarades de Saint-Brieuc, Uzel, Plouguernevel, Saint-Nicolas-du-Pélem, Laniscat, Saint-Caradec, Plémet, etc.

*A N.-D. des
Vertus*

A 8 heures et demie, à la chapelle de Notre-Dame des Vertus, messe du congrès au cours de laquelle M. l'archiprêtre, un de nos meilleurs amis, souhaite la bienvenue aux congressistes. Reprenant la parole de M. Duchêne à Michel « Il y a bien longtemps que je vous attends ici, dit-il, pour opposer à la haine qui divise, l'amour qui rapproche, unit et vivifie ». Il rap-

pelle l'importance du congrès où on s'instruit, où on s'éclaire, où on se retrempe, met les travaux de la journée sous la protection de Notre-Dame des Vertus, patronne de Loudéac et, en terminant recommande, comme moyen de succès pour le congrès et pour la Cause le calme, l'ordre, le sang-froid.

Les conseils de M. l'archiprêtre, suivis à la lettre ont valu à Loudéac une de ces manifestations pacifiques, particulières au *Sillon*, qui a fait l'étonnement et l'admiration de tous.

La séance de travail se tenait à l'école Saint-Joseph.

A 9 heures et demie, première séance, présidée par Michel Even. Le camarade Cojean de Saint-Brieuc donne lecture d'un rapport sur le mouvement des cercles d'études dans le département. Il signale de nombreuses initiatives, les efforts, les succès, les échecs de quelques-uns. La discussion s'engage très animée sur les meilleures méthodes d'organisation et de fonctionnement des cercles, sur les inconvénients d'un trop grand nombre de membres, sur le travail à faire aux réunions : questions particulièrement intéressantes, si bien élucidées par le président et le rapporteur.

*1^{re} Séance.
Mouvement
des
Cercles dans le
département*

A midi nous nous dirigeons vers l'hôtel de ville dont la grande salle a été gracieusement mise à notre disposition pour le banquet démocratique. Les groupes se mélangent, les camarades semblent se connaître de vieille date, tous fraternisent dans une gaieté exubérante.

*Banquet et
toasts*

A l'heure des toasts, la parole est donnée aux camarades Guidon, Collet, Frogé, Mathon, Cojean, Le Pape, Briot, Loncle, Marec ; M. Enaud fait des vœux pour la cause Sillonniste ; M. l'archiprêtre exprime d'abord les regrets de M. de la Villerabel de n'avoir pu venir témoigner aux congressistes la sympathie de l'évêché et s'unir à leurs travaux. « J'aime le *Sillon*, dit-il ensuite, parce que nettement et foncièrement catholique, docile aux instructions de Léon XIII et de Pie X, il s'est placé dès le commencement et se maintient toujours et quand même sur le terrain constitutionnel, tranchons le mot : sur le terrain républicain » ; puis aux applaudissements des 300 convives, il boit à l'expansion du *Sillon* dans toute la Bretagne et dans toute la France. Michel Even remercie M. l'archiprêtre de ses bonnes paroles, regrette l'absence du camarade Maurice Enaud, fondateur du cercle de Loudéac, boit à son prompt rétablissement et après avoir fait acclamer

*Catholiques et
Républicains*

Pie X et donné lecture d'un télégramme de Mgr de Saint-Brieuc qui envoyait aux congressistes sa paternelle bénédiction, il nous transmet le salut fraternel des camarades de Saint-Malo, Guingamp, Rennes, Pleyben.

2. Séance.
L'esprit du
Sillon

La deuxième séance de travail a été fixée à deux heures. Charles Guidon lit un rapport sur l'esprit du Sillon, son but, ses méthodes. Rapport très instructif, particulièrement applaudi. La discussion qui suivit ne le fut pas moins. Et plus d'un congressiste déjà membre d'un cercle dut se demander s'il était vraiment du Sillon, s'il en avait l'esprit, s'il en vivait la vie, mais sous la parole chaude et si nette de notre cher président, après les explications si simples et si claires du camarade Frogé, il dut aussi se promettre de recommencer au besoin son éducation démocratique, de travailler à mieux comprendre le mouvement, d'apporter plus de bonne volonté encore à l'œuvre qu'on lui demande de faire en lui et autour de lui. Michel venait de rappeler qu'on ne peut être du Sillon si on ne se place nettement sur le terrain républicain. « Vous écarterez ainsi, objecte quelqu'un, beaucoup de bonnes volontés. » « Les bonnes volontés qui n'ont pas nos idées chercheront d'autres cadres. L'âme commune que nous voulons avoir, que nous avons, impose à tous les mêmes sentiments, les mêmes aspirations. Catholiques, nous le sommes profondément, comme tous les autres ; mais nous n'accepterons personne qui n'ait toutes nos idées, qui ne communie à notre esprit et à nos méthodes. »

Sillonnistes et
royalistes

Aux
Electeurs

« Etant donnée la candidature d'un conservateur et d'un républicain blocard, pour lequel votera un silloniste ? » — « (Dans un pays où la question religieuse ne serait pas en jeu, répond encore Michel, nos votes iraient au candidat républicain. En France, comme la politique du bloc n'est en réalité qu'une politique antireligieuse, nous voterons pour le conservateur, parce que défenseur de nos libertés religieuses... mais nous lui dirons bien que c'est au catholique, non au conservateur, que sont allés nos votes. »

Réunion pu-
blique

Les réunions de l'école Saint-Joseph étaient rigoureusement privées; une réunion publique s'imposait pour donner satisfaction à tous.

A quatre heures, une foule nombreuse se pressait sous les Halles. Guidon, qui préside, donne la parole à Michel Even pour la conférence annoncée, *Christianisme et démocratie*.

*Christianisme
et
démocratie*

« Il est un fait indéniable, dit-il, c'est que chez nous, comme d'ailleurs dans tous les pays, la société tend à plus de justice, plus de bonheur. Ces aspirations sont excellentes, il est impossible de les enrayer, il faut en tirer le meilleur parti possible. »

« C'est l'œuvre que le Sillon poursuit en travaillant au développement toujours plus grand de la conscience et de la responsabilité des citoyens, en leur faisant comprendre que l'intérêt général doit, en toutes circonstances, l'emporter sur l'intérêt particulier. Et le moyen d'organiser cette démocratie, c'est de lui infuser les forces du catholicisme, d'imprégner les masses de la doctrine du Christ en qui nous trouvons l'expression la plus haute et la plus large de l'intérêt général, la plus étroite et la plus personnelle de l'intérêt particulier. »

Les applaudissements de l'auditoire montrèrent au conférencier qu'il était compris, et l'ordre du jour suivant fut voté à mains levées.

« 500 personnes, réunies à Loudéac, après avoir entendu le camarade Michel Even, acclament les idées du Sillon et affirment leur confiance en lui pour réaliser en France la véritable République démocratique. »

Tôt après, les congressistes se réunissaient une dernière fois à l'église paroissiale. Après le cantique *Je suis chrétien*, chanté par une voix pure, M. l'Archiprêtre, dans une forte allocution, nous dit nos devoirs de Sillonnistes : tracer notre sillon droit, suivre en tout la vérité que nous a enseignée la Sainte Eglise, le creuser profond en nous-mêmes, nous efforçant d'être de parfaits chrétiens, le creuser autour de nous, en semant la vérité à pleines mains, toujours avec charité pour les personnes, nous montrant partout dans notre vie extérieure les disciples du Maître que nous servons.

Au « Salut »

Comment
creuser le
Sillon

Pendant la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, nous demandons à Jésus de faire fructifier en nous les bonnes paroles de M. l'archiprêtre, et de nous aider, par sa grâce, à rendre féconds nos généreux desirs.

Bonne journée pour la cause ; bien des préjugés à droite comme à gauche ont été dissipés ; le Sillon, mieux connu, s'attirera de nouvelles sympathies pour le plus grand bien de la Bretagne et de la France.

FINISTÈRE

Congrès de CHATEAULIN

A l'église
de Châteaulin

La première
séance
de travail

Le Cercle
d'études
a) son but

Depuis le congrès de Brest, le *Sillon* n'avait pas vécu d'aussi beaux jours dans le Finistère. Plus de 500 camarades venus de tous les coins du département avaient répondu à l'appel des Châteaulinois. On avait annoncé une petite fête sillonniste ; elle devint un congrès très breton et très pittoresque par la langue et par le nombre et la diversité des costumes. Il ne manquait qu'un... photographe.

Dès le matin, les camarades se dirigent vers la vieille église qui domine la vieille petite ville. M. le curé dont toutes les sympathies sont acquises au *Sillon*, nous souhaite la bienvenue, et, nous développant la belle parole de nos livres saints : « Je me suis sacrifié pour eux », que Marc a si souvent commentée dans ses écrits, il nous demande de « vivre une vie intense et conquérante ». Pendant la Sainte Messe, dite par M. le Curé, un camarade nous chante la « Prière matinale » et très nombreux, les congressistes reçoivent Notre Seigneur.

Après la messe l'on se rend au patronage Jeanne d'Arc, où se tiendront les séances de travail. Il y a dans la salle soixante prêtres et cinq cents camarades.

Après le rapport très documenté du camarade Le Corre, sur les « Cercles ruraux », une discussion très vive et très intéressante s'engage, à laquelle prennent part : Michel Even, président, l'abbé Goasquen, de Saint-Corentin-Quimper, Trémintin, conseiller général, les abbés Madec, Sévellec, etc...

Après avoir essayé de déterminer et de préciser le but et les méthodes du *Sillon* et établi les principes très nets pour permettre aux jeunes gens qui, conpénétrer de son esprit, — et mieux comprendre la pénétrer de son esprit, — de mieux comprendre la discussion, on en vient à l'étude du rapport de Le Corre. Voici les principaux résultats de ce travail en commun.

Le cercle d'études est un moyen, non une fin. C'est une sorte de petit séminaire du *Sillon*, où se forment des apôtres conscients et responsables, catholiques et démocrates. Il ne faut point viser à devenir des théoriciens, des politiciens, des théologiens, mais des esprits droits et justes, réfléchis ; il faut transformer les âmes, non en faire des machines à abstraction. Autrefois, dans toutes les œuvres, on fondait des cadres avant de recruter des membres. Aujourd'hui,

il faut former avant tout les membres, les cadres s'adaptent ensuite d'eux-mêmes. — Le cercle forme « l'élite » nécessaire à l'élaboration de la démocratie et dans cette « élite » ne restent que les plus travailleurs et les plus dévoués ; les autres s'éliminent d'eux-mêmes. — La valeur d'un cercle dépend de la valeur morale et dynamique de ses membres, non de leur valeur numérique.

On signale ensuite les principales difficultés rencontrées dans le Finistère pour fonder les cercles ruraux : 1° *L'esprit d'individualisme* ; 2° *La défiance des ruraux vis-à-vis de toute nouveauté*.

Pour recruter les membres du cercle, on préconise les méthodes suivantes : 1° Choisir les jeunes gens dans les œuvres déjà existantes ; 2° les attirer par le théâtre ; 3° Faire des réunions où l'on inviterait les jeunes : on leur expliquerait ce qu'est le *Sillon*, et ce qu'il demande de ses adhérents ; ceux qui ne se sentiraient pas le courage d'aborder la tâche, s'en iraient d'eux-mêmes.

Avant tout, quand le cercle est fondé, ne pas multiplier les conférences ; mais tendre à élever les cœurs à une vie plus intense. Dans le cercle, il faut graduer les difficultés : de même que l'établissement de notre démocratie se fera en trois phases : formation d'une élite, organisation, législation, de même aussi, dans le cercle, il faut commencer par la formation personnelle, en étudiant le *Sillon* et se pénétrant de son esprit, pour essayer ensuite d'appliquer autour de soi cette éducation.

Enfin les camarades adoptent les vœux suivants :

I) Que les cercles d'études ruraux du même arrondissement organisent par trimestre une journée sillonniste, qui sera tenue autant que possible successivement dans chacune des paroisses de l'arrondissement et que cette réunion de travail soit accompagnée d'une conférence où soient exposées les Idées du *Sillon*.

II. Que les camarades des cercles d'études s'efforcent de faire connaître le *Sillon* à l'aide de représentations ayant un caractère purement sillonniste.

III. Que les idées fondamentales du *Sillon* soit formulées, en termes très nettes et intelligibles à tous, dans une sorte de petit catéchisme rédigé en breton et en français. Appel est fait pour ce tract à l'initiative des camarades bretons qui se sont le plus pénétrés des principes et de la vie du *Sillon*.

b) Difficultés de
recrutement

c) Moyens
de recrutement

Méthodes
et conseils

Vœux

Le banquet

550 camarades assistaient au banquet, sous les halles gracieusement mises à notre disposition par la municipalité républicaine de Châteaulin. Après le banquet, et les toasts — citons entre autres, ceux de l'abbé Cogneau !; de M. le curé de Châteaulin ; de Michel Even, de Trémintin, conseiller général — Michel Even donne lecture de quelques dépêches. Celle de Mgr Dubillard qui envoie aux congressistes « ses affectueux remerciements et sa paternelle bénédiction » est particulièrement applaudie. Et l'on se sépare pour se rendre à la deuxième séance de travail.

Quelques toasts encore des camarades Bélégot, de Lorient ; L'Hostis, de Morlaix ; des abbés Madec et Goasquen, et l'on se sépare pour se rendre au patronage Jeanne d'Arc, à la deuxième séance de travail.

Entre temps, le président nous lisait les dépêches de :

Monseigneur Dubillard, évêque de Quimper, adressant aux congressistes ses « affectueux remerciements et sa paternelle bénédiction ».

Des camarades de Lorient et de Loudéac ;

Des Sillonnistes ruraux de l'Yonne : « Et ces moissons fraternelles, nous les ferons à tout prix ».

Enfin, de Louis Meyer, qui envoyait ses « affectueux remerciements pour délicat souvenir ; fidèle amitié aux Sillonnistes Bretons ».

M. le Curé de Taulé s'était fait excuser par lettre.

Nous voudrions pouvoir rendre compte assez longuement du rapport présenté à la deuxième séance de travail, par le camarade Floc'hlay, de Pleyben. Il porte sur la *Mutualité-Bétail*, et nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir.

A trois heures et demie, la représentation du *Soir d'un beau jour*, brillamment enlevé par les acteurs du Patronage Jeanne d'Arc, nous délassait des séances de travail. Puis nous allâmes, pour clore cette journée, demander à Jésus-Christ sa dernière bénédiction.

Nous avons reçu de Guingamp et de Brest des correspondances que nous ne pouvons reproduire cette fois, faute de place. Nos camarades nous excuseront ; nous n'aurons pas toujours trois congrès, et le mois prochain nous leur ferons plus large mesure.

R. D.

Notes de l'Administration

L'Administration de l'Ajone s'efforce de satisfaire aux besoins de nombreux lecteurs de la Revue. Elle doit faire encore à l'avenir. Mais que ses amis travaillent à augmenter le nombre des abonnements à NOS REVUES MERVILLE.

1) Table des Matières

Le mois prochain nous donnerons en supplément la table des matières des années 1904 et 1905.

2) Les années écoulées

Plusieurs personnes nous ont demandé les premières années de l'Ajone. Nous savons que d'autres sont des nœuds de nos lecteurs. Il nous reste un très petit nombre d'exemplaires que nous céderons avec complaisance. Année 1904-1905 : 4 francs.

Jan. 1905 à Janvier 1906 : 2 francs.

Pour être du Sillon

Lectures nécessaires et utiles

1) L'esprit du Sillon s'acquiert par la lecture habituelle de nos Revues et publications, par l'étude approfondie de l'esprit démocratique, de la Vie Profonde et des Vraies Idées, par la fréquentation de nos groupes où règne vraiment l'âme communale.

2) On se prépare heureusement à nos conceptions d'apostolat social en lisant les ouvrages de Georges Gohaut, *Le Pape des Catholiques et la question sociale*, mais surtout ceux de Georges Fonsegrive, *Lettres d'un Curé de campagne* et la suite de la série, tout spécialement *Catholicisme et Démocratie* et le *Trésor de l'Esprit*, n'oublions pas les *Lettres d'un militant*, de J. Dehant et le *Devoir social* de Naudet.

3) Nos camarades renouvelleront leur vie religieuse dans la lecture quotidienne de l'Evangile, et les *Pensées* de Pascal, *Le Catholicisme social* (3 volumes), de Paul Lapeyre, le *Plu de la Vie*, et la *Vitalité chrétienne*, d'Ollé-Laprune, les *Source* du P. Gratry, les lettres de Lacordaire et de l'abbé Perreye, les lettres d'Ozonam, sont encore de nature à les pénétrer de notre esprit. Les *Poésies religieuses* de Verlaine, le *Rayon* et *Après la neuvième heure* de Monlaure, mais surtout les exemples et les Leçons de Saint-François d'Assises sont de nature à leur faire éprouver de saines et vraies émotions religieuses.

La Jeunesse catholique française

AU XIX^e SIÈCLE

Par L. ROUZIC

Chez Beauchêne, 17, rue de Rennes, Paris (VI^e)

A LIRE

I

L'ACTION POPULAIRE. — Paul GEMAHLING. — **La Femme ouvrière et la maternité.** — Le titre suffit à dire l'intérêt douloureux et poignant qui s'attache à une étude très vivante, très documentée et très sage. La situation de l'ouvrière quand elle est mère appelle l'attention de tous, elle demande une protection, une sauvegarde au nom de la religion et du pays.

II

Abbé H. QUILLET. — **La Conférence au village.** — Il faut des conférences, donc des conférenciers. L'abbé Quillet dit comment ils se trouvent, comment ils se forment, sur quels sujets ils s'exercent, quel auditoire ils rencontrent, et quels auxiliaires leur sont à l'avance préparés. — Une précieuse bibliographie termine la brochure.

L'exemplaire : 0.25 centimes franco.

Abonnement annuel : (N^o 97 à 132) 7 fr. 50.

Etranger : 8 fr. 50.

Administration de l'A. P. : REIMS, 48, rue de Venise.

PARIS, Lecoffre, 90, rue Bonaparte.

En vente au « Sillon Rennais ».

III

Félix MOUSTIER. — **Questions rurales.** — Manuel à l'usage des Cercles d'études. Préface de M. l'abbé Naudet.

En vente au « Sillon Rennais ». Réduction pour nos amis.

3^e Année

N^o 3

15 Mars 1906.

Le Sillon de Bretagne

Red e Trezek ar wirionez

Kerzet gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

Impressions de Congrès

Il était de mode depuis quelque temps, dans les milieux conservateurs et hostiles, d'annoncer, pour une très brève échéance la mort du *Sillon*. Et d'ailleurs, n'avait-on pas fait ce qu'on avait pu pour la hâter, d'une part, semant la division parmi nos camarades, d'autre part, attaquant avec rage ce mouvement qui ruinait des espérances rétrogrades ? — Ici, certaine presse, dite catholique, organisait autour de notre action la conspiration du silence ou affectait de ne voir en nous que des enfants inexpérimentés, jouant à la démocratie. Là, certains bons esprits, très prévenus, hochant la tête, disaient avec un sourire mi indulgent, mi craintif : « Hum ! ce *Sillon* !... Bons jeunes gens, bonnes volontés... mais doctrines très peu sûres !!! »

Et les autres, plus coupables, nous jetaient à la tête la boue de leurs rancunes amoncelées. C'était devenu un système de salir dans des articles de journaux, en des appréciations hai-

neuses, et nos idées, et ceux d'entre nos camarades qui les défendent le plus noblement. Pour cette besogne surtout, toute l'opposition semblait s'être unie, et, à bout d'arguments, on disait, le croyant ou affectant de le croire : « *Le Sillon*, c'est très bien, mais Marc Sangnier, c'est mal. » On voulait à tout prix séparer *le Sillon* de son chef, nous faire croire que celui qui est pour nous l'initiateur du mouvement n'était qu'un fou, un halluciné, — c'était *l'idole* (1).

Eh bien, ce dernier Congrès national du *Sillon* a été une réponse éclatante à toutes ces attaques. Il a été une preuve merveilleuse de notre vitalité, et nos camarades ont senti que celui que nous aimons tant à appeler « notre Marc », parce qu'il exprime mieux que quiconque nos espérances et nos rêves démocratiques, est plus que jamais digne de leur confiance. Ils se sont efforcés, pendant tout le Congrès, de la lui prouver par une affection de tous les instants. C'est que nous avions à cœur de venger notre ami des insultes prodiguées par les feuilles les mieux cotées. Nous, plus particulièrement, nous avons été heureux de lui dire que la vieille Bretagne, « toujours fidèle », comme sa devise, s'est donnée au *Sillon* sans pouvoir se reprendre ; qu'elle a confiance dans son chef plus que jamais.

C'était en effet une chose assez curieuse à constater que tandis qu'on annonçait notre mort, jamais nous n'avions été plus vivants et plus nombreux. L'an dernier, parmi nous, étaient encore les représentants de *l'Union nationale* et de la *Chronique du Sud-Est*. Cette année, pour la première fois, nous étions nous-mêmes, et la progression est fort symptomatique. Alors qu'en 1905 il avait été distribué 1145 tickets, pour le grand banquet de clôture, cette fois, 1.865 personnes se pressaient sous la grande tente du meeting sanglant pour le même banquet et le reste à l'avenant : autant qu'on peut l'évaluer par

(1) Interruption par les membres du *Rayon*, groupe de *l'Action Française*, à la conférence publique.

le nombre des billets vendus, 6.500 personnes assistaient à la réunion publique (certains journaux disent plus de 7.000).

Ce n'est pas seulement par le nombre des délégués que cette réunion plénière fut intéressante, c'est bien plus encore par les travaux qui y furent faits. Pendant quatre jours, dans les différentes sections (rurale, sociale, journalistes, conseillers de cercles, groupes de dames, publications du *Sillon*,) tout ce qui peut intéresser notre vie intense a été examiné, étudié. Enfin, la journée du dimanche fut un triomphe, et si elle n'avait pas été attristée par cette inqualifiable tentative d'assassinat, commise sur un de nos jeunes camarades, nous n'aurions qu'à nous féliciter.

D'ailleurs, pourquoi nous plaindrions-nous ? Il y a trois ans, sur ce même terrain vague du boulevard Raspail, les Apaches de *l'Action* assommaient nos camarades : de ce jour, *le Sillon* se développa avec une rapidité stupéfiante. Nous acceptons le sang versé comme de bon augure et nous espérons que ce sacrifice, ajouté à tant d'autres, fera lever dans notre *Sillon* des récoltes plus denses.

Il nous reste donc à louer Dieu une fois encore, puisqu'il a bien voulu exalter nos faibles mains travaillant pour sa gloire :

Nous avons constaté à ce Congrès que notre *Sillon* est plus fort que jamais, que de jour en jour il se précise et s'étend.

Ayons donc confiance, mais surtout que ce succès ne nous enivre pas. La démocratie française est loin d'être faite, il faudra encore, pendant de longues années, des larmes et du sang et que nos camarades se consomment en efforts qui, pour être cachés, n'en seront pas pour cela stériles. Reprenons sans défaillance l'humble travail de nos cercles d'études ; gagnons chaque jour davantage nos âmes au Christ et aux nécessités démocratiques. Souvenons-nous enfin que de pareilles heures de joie ne nous sont données que pour nous encourager à mieux faire toujours.

Michel EVEN.

MARC SANGNIER

Comme je le vois

Superbe de courage et de force morale,
Créé pour l'action, il sait vouloir, il veut....
Jamais plus franc regard où s'exprime idéale,
La ferveur généreuse et noble qui le meut.

C'est un lutteur, épris du combat qui s'impose.
L'âme et le bras tournés vers un but assuré
D'un mot juste et précis, sans effort il expose
Le sujet qu'a mûri son argument serré.

Où donc a-t-il puisé l'ardeur enthousiaste
Qui l'élève de terre et si haut le conduit !...
Il eût pu vivre en paix, somnolant dans le faste...
Non ! Toujours se donner, c'est son bonheur, à lui.

On cherche le secret de cette ardeur extrême,
A combattre le mal, à préparer le mieux.
Son bon cœur l'a trouvé dans l'oubli de soi-même,
Dans le culte du beau, qu'il tient de ses aïeux,
Dans l'amour du devoir à la vertu fidèle,
Dans la croyance au bien qu'il sent en ce pays,
Dans sa vibrante foi de disciple soumis
Au doux Jésus qu'il aime et choisit pour modèle.

18 FEVRIER 1906.

UNE SILLONNISTE.

Amour et Sacrifice

IMPRESSIONS D'UN JEUNE GARDE

*Nos lecteurs ne liront pas sans émotion ces quelques pages
que notre ami A. Rouyer adresse à ses camarades de Brest.
Avant de partir pour la caserne il avait voulu s'engager dans
la Jeune-Garde, et ce sont les impressions qu'il a ressenties*

— 61 —

pendant la cérémonie de la réception, dans la chapelle du Patronage Saint-Louis, que nous sommes heureux de reproduire aujourd'hui.

*A notre Cher Conseiller,
A mes Frères d'armes.*

Dans l'immense basilique de Saint-Pierre, à Rome, auprès du tabernacle saint, j'aime à me revoir, le front reposé sur le marbre blanc, me souvenant du cœur à cœur avec le Maître. J'étais, moi, tout petit, comme l'agneau égaré qui cherche un refuge et qui s'arrête seulement quand il a trouvé une retraite où il sera protégé. J'avais recherché dans le spectacle magnifique des richesses de la Ville éternelle une jouissance toute extérieure, et cela ne me parlait que de grandeur. Voilà que subitement je trouvais là, dans le silence, un peu du vrai bonheur. Le Maître me parlait d'amour ; doucement, sa grâce s'infusait en mon âme et ma pensée se purifiait à ce contact divin. « Nous serons de cœur avec toi » m'aviez-vous dit quand je parlais, et ces paroles venaient à ce moment plus vivantes à ma pensée. Non, tu n'es pas seul, me disais-je ; tu as là-bas, à la caserne, des amis, des frères d'armes qui pensent comme toi, mais aussi, hélas, d'autres ne sont pas avec toi, haïssent ton Maître et ne veulent pas penser comme toi. Les larmes qui vinrent soulager mon pauvre cœur rendirent cette douce minute inoubliable ; quel réconfort elle m'apporta ! Grâce à Dieu, tu es de ceux qui aiment, me disais-je ; tu seras de ceux qui aiment tous leurs frères, tous sans exception, tu seras l'humble disciple que Jésus demande, celui qui va sans haine apporter aux autres ce qu'on lui a donné. Et là, je compris mieux le « Sillon », l'âme commune avec toutes ses vertus.

Bien souvent je vous ai parlé de cela, amis ; aujourd'hui, ce souvenir m'est plus doux encore ; avant de vous quitter, il m'a été permis de consacrer ma vie au Maître comme nos vaillants camarades de la « Jeune Garde ». Dans notre petite chapelle, tout près de Dieu, la prière que tant de bouches ont prononcée s'est échappée de mes lèvres. J'étais ému en lisant, et, aujourd'hui, je ne me sens pas digne d'en faire le commentaire (1).

(1) Nos camarades trouveront cette belle prière dans « *Le Sillon*, — Esprit et Méthode », p. 169.

Et quand je reçus dans mon cœur le Maître divin, c'est Rome qui m'apparut de nouveau avec ses Catacombes. J'évoquai en cette heure de joie, les saints et les martyrs, les adolescents et les vieillards, vaillants précurseurs de notre noble Cause. Bientôt, peut-être, on nous demandera à notre tour de choisir entre Dieu et les idoles du monde : ils ont semé et nous récolterons ! Dix-neuf siècles n'ont pas effacé les traces saintes des martyrs : l'exemple de leurs immolations apportera à nos jeunes ardeurs, force et courage ; le Christ est encore vivant dans nos âmes, et pour Lui nous sommes là !

L'œuvre à laquelle nous voulons nous donner est une œuvre divine. Dans la foule des indifférents, comme perdus au milieu des flots envahisseurs, que serions-nous sans Lui ! Et voilà que pourtant nous allons vers les désabusés, vers les trompés, leur parler d'espérances ! — Je dois me séparer de vous, nous avons partagé ensemble les joies et les tristesses au milieu des cris de haine, il a fallu refouler souvent les larmes, nous avons eu la force !

Oh ! ne laissons pas s'affaiblir l'enthousiasme qui nous anime, nous sommes jeunes et l'âge n'appauvrit pas ; nous avons en nous le germe de l'espérance, nous possédons, nous autres, les jeunes, ce que rien, même les plus grandes douleurs, ne peuvent éteindre, une flamme qui restera toujours vive, la pureté.

C'est elle que le Christ a dit de respecter, c'est la pureté qui engendre l'amour, amour des humbles, amour des souffrants.

Gardons précieusement ces vertus ; aimons, soyons prêts aux sacrifices humbles ; ce sera le labeur quotidien qui nous procurera les occasions de vivre notre catholicisme en nous et autour de nous.

Au revoir, mes frères d'armes ; aux heures difficiles, votre souvenir apportera un baume à ma tristesse. Mais non, loin de nous ces pensées, ne soyons pas tristes ! Eh quoi ! je prends un champ, je vous laisse le jardinet.

Auguste ROUYER.



LES CERCLES FÉMININS

Qu'il soit nécessaire de faire l'éducation sociale de la femme française, c'est là une vérité établie ; tous nos camarades en conviennent et de toutes parts, on travaille dans ce but avec méthode et persévérance.

Le dernier Congrès national nous a permis d'enregistrer les résultats obtenus et de dégager, des expériences faites par les groupes féminins du *Sillon*, les lignes d'ensemble, encore incertaines, d'une méthode de formation appropriée aux besoins et au tempérament de la femme.

Si l'on étudie la manière dont se sont créés les premiers groupes féminins du *Sillon*, on sera étonné de la diversité des circonstances au milieu desquelles ils ont pris naissance. Dans certains cas, femmes et jeunes filles ont commencé d'abord par participer à la vie d'une œuvre, patronage ou école ménagère. Là, leur dévouement et leur bonne volonté se sont sentis au-dessous de la tâche à accomplir ; elles ont alors compris qu'il leur était indispensable de réfléchir, de lire et de travailler, pour alimenter la vie de leur œuvre, et le cercle d'études s'est trouvé de lui-même organisé et ordonné.

Plus généralement, le cercle d'études a débuté souvent de façon fort rudimentaire, entre trois ou quatre personnes, qui, par des lectures faites en commun, par des conversations et des causeries, ont cherché à se mettre au courant des idées et des méthodes du *Sillon*. L'apprentissage social dans les œuvres et par les œuvres n'est venu qu'après une période préliminaire de tâtonnements et d'essais.

On ne saurait donc avoir l'audace de formuler des règles fixes sur le mode de formation des cercles d'études féminins. Ce qui importe d'ailleurs, ce n'est pas tant l'examen théorique de telle ou telle méthode que la recherche pratique des moyens les meilleurs pour faire naître le besoin de la réflexion sur les choses sociales, dans des âmes jusqu'ici étrangères à ces préoccupations. Cette recherche pratique, c'est aux initiateurs de l'accomplir, en tentant de mille manières, de tourner les esprits des femmes et des jeunes filles vers des pensées sé-

rieuses et vers les problèmes d'intérêt général, auxquels elles ne songent pas assez.

Il faut leur ouvrir des horizons et poser, devant leurs consciences, des points d'interrogation. Il faut les amener à se demander si la manière dont, jusqu'ici, elles ont compris leur rôle et leur mission était conforme aux exigences de l'heure présente ainsi qu'aux règles d'un catholicisme intégral et complet. Il faut leur faire sentir, en particulier, ce qu'il y a de formalisme superficiel dans leur piété, quand elle se ramène à un ensemble d'actes extérieurs sans influence profonde sur la vie.

Elles ignorent trop souvent les obligations vraies du devoir familial et social ; c'est chez elles que l'égoïsme s'est développé au détriment de l'esprit d'abnégation et de sacrifice. Voilà pourquoi tant de femmes, avec les meilleures intentions du monde ont fait obstacle et s'opposent encore aujourd'hui à l'expansion des idées démocratiques.

Le premier travail, au cercle d'études, sera donc de remettre au point toutes ces questions et de rétablir sous leur véritable jour, les grands principes sociaux qui sont la base de la vie des peuples. Une connaissance approfondie et raisonnée des idées et des méthodes du *Sillon* est indispensable aux femmes qui veulent participer à la vie du mouvement d'éducation populaire. C'est donc à l'étude du *Sillon* que les cercles féminins doivent consacrer d'abord leurs premiers efforts.

Le *Sillon*, d'ailleurs, ne s'apprend pas comme une science ordinaire. Il ne suffit point d'acquérir des notions théoriques et de retenir par cœur des définitions et des distinctions. Il ne s'agit même pas d'une mnémotechnie purement verbale. Étudier le *Sillon*, c'est le vivre. En vivant les idées du *Sillon*, c'est-à-dire en cherchant sans cesse à combattre son égoïsme, à se délivrer de ses préjugés, à prendre conscience du rôle qu'elle doit jouer dans la démocratie, la femme se formera à la vie sociale et acquerrera l'esprit démocratique.

Le but à poursuivre est donc humble et modeste et l'éducation sociale de la femme n'exige ni gros livres ni appareil savant. Elle peut se faire par la méditation de l'Évangile et par l'étude des milieux contemporains. Tout se ramène à comprendre le temps où nous vivons, à voir pour quelles raisons le catholicisme y rencontre certaines défaveurs, à constater que chacun de nous possède en lui-même des obstacles qui

empêchent le rayonnement de la vérité, à travailler à la conquête de sa liberté morale et à s'efforcer ensuite de répandre autour de soi l'idéal intérieur dont on est soi-même rempli.

C'est donc à un labeur austère que le *Sillon* convie la femme française. Qu'il y ait des droits de la femme méconnus par la société contemporaine, nous ne le savons que trop ; mais ce que nous savons bien aussi, c'est qu'il y a des devoirs qu'elle semble oublier de remplir, s'imaginant qu'elle a assez fait, quand elle a donné quelque preuve de sa puissance d'affection et de dévouement.

La femme du peuple, sur qui pèsent durement les lois économiques, n'a ni le temps ni le loisir de réfléchir et de s'instruire. C'est tout juste si parfois elle parvient à concilier les exigences de ses devoirs de mère de famille avec la nécessité d'un travail d'usine devenu indispensable pour l'entretien de la vie. C'est à la femme riche, privilégiée de la fortune, qui possède des loisirs et des ressources, de se rendre compte de cette situation lamentable qu'elle ignore parfois ou dont elle ne se soucie guère. Elle doit faire son examen de conscience social pour se demander dans quelle mesure la manière dont elle a coutume de vivre est cause de cet état de choses aussi regrettable que douloureux.

Il est temps, pour les femmes qui s'intéressent au mouvement du *Sillon*, de comprendre qu'elles y ont leur place marquée. Elle ne doivent point se contenter de l'admirer et de le regarder passer devant elles, en applaudissant au courage de nos amis. Elles doivent chercher à connaître l'esprit du *Sillon*, à s'assimiler ses idées, à se pénétrer de ses méthodes, afin d'agir avec nos amis dans le sens du développement de la démocratie.

Tel est, en quelques mots très brefs, le rôle des cercles féminins qui participent au mouvement du *Sillon* et dont le nombre et l'importance vont toujours croissant (1).

Jean LEFORT.

(1). *Note bibliographique.* — Nous recommandons à nos camarades de lire sur cette question : *L'Éducation Sociale de la Femme*, tract rouge, conférence de l'abbé Beaupin, faite au *Sillon* le 10 décembre 1905, ainsi que la brochure *Cercles d'Études de Jeunes Filles*, publiée par le même auteur dans la collection des tracts de *l'Action Populaire* (Lecoffre, éditeur). Signalons aussi le beau livre de Max Turman : *Initiatrices féminines*, vrai manuel d'œuvres sociales féminines.

La Vie du Sillon en Bretagne

Au nom des Sillonnistes Bretons, l'Ajone présente ses plus vives sympathies au camarade Jean Bombezin et le félicite d'avoir échappé au couteau d'un lâche, excité par certains individus que leur parti n'a pas eu la pudeur de désavouer.

Idées &

Méthodes

A imiter

On demande
une réponse

Où l'on ne
comprend plus

Le camarade Le Corre vient de nous envoyer le rapport sur les Cercles Ruraux qu'il a lu au Congrès de Châteaulin. Nous l'en remercions vivement, au nom des lecteurs de l'Ajone, parce que son travail est plein d'idées et de faits qui nous serviront un jour ou l'autre. Nous espérons que l'exemple sera suivi et que nos camarades se feront un plaisir — j'allais dire un devoir — d'envoyer à la rédaction de l'Ajone copie de leurs rapports, quand surtout ils ont trait aux idées et méthodes du Sillon. Une simple lecture dans un Congrès est peu profitable, en effet, ou du moins ne profite qu'à quelques-uns; bien des points importants peuvent échapper qui, relevés dans l'Ajone gagneraient à être précisés et discutés. Laisant de côté pour cette fois la question si intéressante des Rapports du Sillon avec la Vie paroissiale qui termine le travail de notre ami et sur laquelle l'Ajone doit prochainement revenir, soulignons à l'attention des camarades certains vœux et certaines idées.

Nous avouons ne pas très bien comprendre l'importance donnée au Théâtre comme moyen de recrutement pour les Cercles d'Etudes. Il y a là matière féconde à discussion, et sujet tout indiqué pour un prochain Congrès; la question vaut la peine d'être traitée à fond.

Mais ce que nous ne comprenons plus du tout, c'est le troisième vœu des congressistes de Châteaulin : « Que les idées fondamentales du Sillon soit formulées en termes très nets et intelligibles à tous, dans une sorte de petit catéchisme rédigé en breton et en français. » Cette question avait déjà été agitée, croyons-nous, à Fougères et à Saint-Malo. Nous reconnaissons que l'idée est séduisante, mais elle nous semble dangereuse. Séduisante, parce qu'elle répond bien à cette sorte d'instinct qui nous pousse à vouloir

tout réduire à des formules, et aussi peut-être parce qu'elle favorise notre paresse en nous dispensant de penser; dangereuse surtout, parce que — nous ne saurions trop le répéter — le Sillon n'est pas fait, il se fait; que nous n'avons pas le droit de figer dans une froide et morte formule qui, de soi, ne peut varier, ce qui est essentiellement variable et mobile, ce qui évolue et progresse sans cesse, ce qui est vie, en un mot, et le Sillon est essentiellement une vie. De plus, prenons-y garde, rien n'est moins propre qu'un étroit formulaire, à développer l'intelligence, ou si vous préférez, la conscience de chacun : ce ne sont pas des mots qu'il nous faut, mais des choses. Qu'importe que le jeune Sillonniste nous répète que le Sillon a pour but de « développer la conscience et la responsabilité civique » s'il ne sait ce que cela veut dire ? Or, ne l'oublions pas, la plupart de nos jeunes camarades, peu habitués à raisonner et à philosopher, retiendront facilement les formules, les enregistreront, pour ainsi dire, mais croyant les savoir, les comprendre, parce qu'ils les récitent, se garderont bien de les approfondir et n'y songeront même pas.

D'ailleurs, que voudrait-on dans ce catéchisme ? S'agit-il de questions religieuses ? Mais le Sillon aurait-il une doctrine religieuse qui ne soit pas celle l'Eglise, et par suite du catéchisme diocésain ? Seraient-ce les questions politiques et sociales ? Mais est-ce que déjà le père Cousin n'a pas un Catéchisme ? Serait-il trop volumineux ou trop incomplet ? Les deux peut-être; mais que sera ce petit catéchisme que l'on réclame ? Sans doute moins volumineux, mais aussi beaucoup moins complet encore et beaucoup plus obscur... Qu'en pensent nos camarades ? Nous serions heureux d'avoir leur avis motivé, et nous le sollicitons instamment : la question en vaut la peine.

Nous serions heureux aussi de savoir ce qu'ils pensent « de ce Manuel de Vie qui initierait les âmes selon l'esprit propre du Sillon à la communication avec le Christ vivant. » Ce n'est pas très clair, mais si le manuel est ce que nous soupçonnons, nous saluerions avec enthousiasme le génie qui nous le donnerait. Peut-être n'est-ce d'ailleurs que le « catéchisme » réclamé d'autre part.

Il n'y a pas de collège breton où professeurs et élèves ne s'occupent parfois de nous : dans plusieurs

Un danger

Le « Manuel
de Vie »

Dans nos
collèges

même, il y a des Cercles d'études très florissants. Nous serions heureux à l'Ajunc de nous occuper d'eux plus souvent, car nous savons quelle est leur utilité toute spéciale, et combien il importe de développer dans l'âme de nos jeunes amis le véritable esprit du Sillon, puisque la plupart sont destinés à devenir présidents ou conseillers de groupes, et que souvent — nous le savons — ils doivent soutenir une lutte acharnée et parfois peu loyale de la part de leurs adversaires, pour défendre leurs idées. Un de nos amis va faire paraître bientôt dans l'Ajunc un ou plusieurs articles sur la Vie et l'Action du Silloniste, où les collègues auront une bonne place. Nous n'insisterons donc pas aujourd'hui et signalerons seulement une initiative que nous recommandons un « Vieux Maître d'Etude » sur le point de quitter le métier.

Une idée de maître d'étude

Messieurs les Maîtres de Silence, veuillez tendre l'oreille. Pourquoi n'utiliserez-vous pas vos très nombreux loisirs en formant entre vous un Cercle d'Etudes ? Il est bien certain, en effet, que vous êtes mieux placés que personne pour travailler : vous avez à votre disposition des livres nombreux ; pour vous aider vous avez même des maîtres obligeants ; enfin, reconnaissiez qu'il vous arrive parfois de ne savoir comment tuer le temps. Croyez-en notre vieux maître : travaillez en commun, car difficilement vous pourrez travailler seul ; fondez un Cercle d'Etudes, mais un vrai, et le « vrai » n'est pas d'ordinaire celui qu'on croit. Nous y reviendrons.

Et pourquoi pas ?

Et puis « pourquoi limiter le Cercle d'Etudes aux jeunes surveillants ? pourquoi les jeunes professeurs animés de l'esprit du Sillon ne s'organiseraient-ils pas de façon semblable ? Pourquoi dans certains collèges, professeurs et surveillants n'auraient-ils pas des réunions communes ? Pourquoi les jeunes vicaires de ville et même de campagne ne formeraient-ils pas de leur côté de vrais Cercles d'Etudes ? Pourquoi ?

On demande des héros

En effet, pourquoi ne ferait-on pas tout cela ? Nous ne le voyons pas, ou plutôt si, nous ne le voyons que trop, mais nous n'osons pas le dire. Peut-être les jeunes surveillants, professeurs et vicaires seront-ils plus braves que nous. Attendons.

* *

Le boycottage catholique

De Brest, nous recevons une très intéressante étude sur le Boycottage Catholique. Nous aurions voulu la publier en entier, surtout parce qu'elle appelle des dis-

cussions, mais l'auteur ayant écrit sur les deux côtés de la page, nous ne pouvons la livrer ainsi à l'impression et le temps nous manque pour la recopier. Nous en indiquerons seulement les principales idées et tendances.

Nous savons tous que certains catholiques ont résolu de s'entendre pour se signaler mutuellement les maisons dans lesquelles nous devons faire nos achats plutôt que dans telles autres : c'est le boycottage catholique.

Les catholiques ont-ils ce droit ? Evidemment nous dit-on, pourvu qu'ils ne fassent tort à aucun commerçant.

Bien plus le boycottage est pour eux un devoir : ils doivent y adhérer et même faire de la propagande en sa faveur.

Les principes nous semblent absolument évidents : c'est folie et crime, en effet, pour les catholiques, d'aller bénévolement porter à un ennemi l'arme que celui-ci retournera contre eux. Mais la question devient extrêmement complexe dans la pratique. Où s'arrêtera, en effet le boycottage ? et d'après quels principes établirons-nous nos jugements ? Sans doute pour certaines maisons il ne peut y avoir hésitation, mais ces maisons sont relativement peu nombreuses. En revanche, combien de maisons qui se disent catholiques et qui le sont si peu ! Et combien sur lesquelles nous ne savons rien au point de vue religieux ? Toutes ces difficultés et d'autres qu'il serait facile de signaler expliquent le peu de succès actuel du boycottage.

Attention à la pratique

Peut-être le meilleur moyen serait-il encore pour les maisons catholiques de faire mieux et meilleur marché que les autres ; et la concurrence sérieuse serait plus efficace qu'un boycottage qui n'atteindra jamais, ou du moins de longtemps, qu'une infime partie des acheteurs assez catholiques pour faire passer avant un intérêt personnel, même assez minime, l'intérêt supérieur de la religion. En somme il en faut toujours revenir au même point de départ : on est très fort pour les ligues, les organisations, etc., on fait de très beaux cadres, mais on néglige de trouver qui les remplira. Et cela nous permet de constater une fois de plus combien le Sillon est dans le vrai en formant d'abord des individus qui peu à peu se feront leurs cadres.

R.D.

Une solution insoluble ?

ILLE-ET-VILAINE

RENNES

Une fête
silloniste

H. Colas vient!

Séance de
travail

Discussion du
rapport
Morel

Une petite
opinion

L'esprit du Sil-
lon dans les
mutuelles.

C'est bien moins un Congrès qu'une fête intime que nous avions voulu faire à Rennes, le 4 mars. Nos camarades désiraient faire un essai et voir si on pouvait intéresser les Rennais au théâtre autrement que par des comédies et des farces, et ils avaient résolu d'interpréter le petit drame de Rouyer. *Amour et Sacrifice*. Mais, à cette occasion, afin d'occuper les camarades pendant la matinée et leur permettre de se voir, il avait été décidé de faire, rue Saint-Melaine, une petite réunion, moitié d'études, moitié de causerie intime. Au dernier moment, H. Colas, chansonnier du *Sillon* et Breton fidèle, avait promis de venir. A. Rouyer nous avait consacré sa première permission; quelques camarades de Vannes, la Trinité-sur-Mer, Saint-Brieuc, étaient venus aussi pour travailler et causer avec nous, de sorte que c'était un peu toute la Bretagne, la Bretagne de Paris et celle de « chez nous », qui se trouva réunie à Rennes.

Notre ami P. Dubois présidait la séance de travail et dirigeait la discussion sur les *Cercles ruraux* et les *Mutuelles-Bétail*. Nous reviendrons quelque jour sur les *Cercles ruraux*. Quelques mots seulement sur les *Mutuelles*.

Tout le monde aujourd'hui semble comprendre l'importance des Mutuelles. Le fonctionnement en est très simple, il y a peu ou point de risques; et elles sont, au point de vue économique, aussi pratiques, semble-t-il, que les Assurances. Nous n'insistons donc pas. Nous croyons, d'ailleurs, que ce qui doit nous intéresser et nous profiter dans ces questions d'œuvres, c'est bien moins l'œuvre elle-même, que l'esprit qui doit l'animer et avec lequel nos camarades doivent la fonder ou la diriger. Il ne faut pas se dissimuler, en effet, qu'il est impossible de traiter dans une séance de travail un sujet aussi vaste et complexe, en un sens, que la mutuelle. Un travail écrit, discuté et raisonné dans chaque cercle d'études et d'où l'on extraierait ce qui peut convenir à tel ou tel lieu, serait, croyons-nous, autrement profitable.

Ce qui importe, ce n'est pas la fondation des œuvres, c'est l'esprit qui animera ces œuvres. Un instituteur pourra, lui aussi, fonder une Mutuelle, avec les mêmes ou de plus grands avantages que la vôtre. Aura-t-il fait œuvre utile? Aura-t-il relevé le niveau moral des mutualités? Peut-être. Je le souhaite, mais

j'ai bien peur qu'en ne faisant appel qu'aux seuls intérêts matériels, il n'ait fait œuvre précaire: des faits nombreux et très caractéristiques le prouvent surabondamment.

Aussi nos amis, qu'ils fondent des Mutuelles ou qu'ils entrent dans celles déjà fondées, tout en se basant sur les intérêts et peut-être les passions des mutualistes, si cela est nécessaire au début — et l'on sait combien nos paysans sont surtout sensibles à ce qui les touche dans leurs intérêts — devront bien prendre garde à ne pas se borner aux purs intérêts matériels, mais à faire vraiment apostolat social. La mutualité, H. Colas, M^e Salmon l'ont fait remarquer très justement, est une excellente manière de faire pénétrer peu à peu dans l'âme de nos paysans l'esprit silloniste; il les habitue à prendre conscience d'eux-mêmes, à se débrouiller tout seuls, sans avoir recours à des tiers intéressés, et les prépare ainsi à cette démocratie consciente et libre que nous voulons créer. Et c'est pour cela, pour développer davantage cette responsabilité et cet esprit de vraie, de réelle solidarité qui est le principe même de la mutuelle, que le Congrès a préconisé les primes variables au détriment des fixes. Il faut que le mutualiste sente bien qu'il vient en aide à son voisin, et les variations de la prime le lui rappelleront.

Et comme à onze heures nos camarades se rendaient à la chapelle de la Visitation, où M. l'abbé Populaire devait célébrer la Messe et leur adresser quelques paroles, nous en avons entendu plusieurs demander que, dans nos Congrès, les questions purement techniques d'œuvres sociales soient exposées et discutées aussi rapidement que possible: ce travail a dû être fait dans les cercles et le Congrès s'y prête mal. Mais, en revanche, on examinerait très sérieusement et presque uniquement, quelle doit être l'attitude du *Sillon* en présence de telle ou telle œuvre, des Mutuelles par exemple: doit-il les encourager, les fonder, y entrer et pourquoi; quel est son rôle et son but dans cette œuvre, etc... Déjà, sans doute, cela se fait, mais pas assez.

Après la Messe, banquet à la Duchesse-Anne. Toasts que le défaut de place nous empêcha de reproduire. Signalons seulement cette réflexion inspirée par le toast de H. Colas, à un camarade qui n'est pas des nôtres: « Voilà bien le secret du *Sillon*: amour du Christ et union. » Cette union et cet amour, gardons-les, camarades.

En quoi les
mutuelles ser-
vent le Sillon

Encore une
opinion

Le banquet

Amour et
Sacrifice

Du petit drame de Rouyer : *Amour et Sacrifice*, nous ne dirons rien, parce que presque tous nos camarades le connaissent. Bien enlevé par nos jeunes acteurs, il a été très applaudi, et, pour notre part, nous avons été heureusement ému et un peu surpris de la sympathie, bien plus de la réelle émotion qu'a excitée dans la salle ce genre si nouveau. Pendant les entr'actes, quelques-unes des *Chansons et poésies de H. Colas*, ont été interprétées par l'auteur lui-même, Marc Bougeard et Robic, du groupe l'Espérance.

Diner d'adieu

A six heures, un dîner tout intime réunissait les quelques camarades qui prenaient les derniers trains du soir. Longtemps ceux qui ont eu le bonheur d'y assister jusqu'à la fin garderont le souvenir des fortes et ineffables émotions qui nous étreignaient pendant que nous parlions de la souffrance et du parfait sillonniste l'abbé Populaire et H. Colas. Il est de ces paroles qu'on ne peut pas applaudir parce qu'elles sont les paroles mêmes de Dieu et qu'on ne saurait les reproduire sans les dénaturer parce qu'il leur manquerait l'âme avec laquelle elles ont été dites. Mais à peine Colas avait-il terminé que spontanément nous nous levions, et dans une prière dont nous n'oublierons jamais l'accent ému et presque douloureux, nous demandâmes au Christ Jésus de nous garder purs pour que nous demeurions forts, forts contre nos adversaires, forts contre nos amis, et surtout forts contre nous-mêmes.

Saint-Malo
Saint-Servan

Nous rappelons à nos camarades (Voir feuilles roses) que le Congrès qui devait avoir lieu à St-Malo le 18 mars, est remis à une date indéterminée. Nous croyons savoir que nos camarades remplaceront ce Congrès par une petite Retraite, absolument appropriée aux Sillonnistes, et que H. Colas y assistera.

COTES-DU NORD

LOUDEAC

Le Cercle de Loudéac a pris ce mois-ci une double initiative qui nous paraît absolument justifiée et sera, espérons-le, couronnée de succès. Nous la mentionnons d'autant plus volontiers que les faits signalés intéressent plusieurs autres cercles. Voici ce qu'on nous écrit du cercle Saint-Maurice. — « Les camarades de Loudéac viennent d'expérimenter les inconvénients des cercles où l'on est trop nombreux. Les questions les plus graves sont abordées en riant, et

Le nombre
n'est pas la
force

très souvent résolues (?) en plaisantant. En un mot, on ne travaille pas sérieusement du tout.

Cet état de choses ne pouvait évidemment se prolonger. Une scission jugée indispensable a été opérée la semaine dernière. Les matériaux de l'ancien cercle, dont le bureau a été maintenu, ont servi à former deux groupes de forces à peu près égales, qui se réuniront l'un le Mardi, l'autre le Vendredi. Une réunion générale aura lieu à la fin de chaque mois. De cette façon nos travaux seront forcément plus fructueux.

Enfin nous avons mis à l'étude une tactique qui paraît devoir donner d'excellents résultats. Au lieu de désigner le rapporteur dès le début de la séance, comme nous l'avions fait jusqu'ici, nous le tirons au sort à l'issue de la réunion. C'est un simple essai que nous voulons faire. Nous en dirons des nouvelles. »

Cette question du Cercle d'Etudes nous apparaît de plus en plus importante. Dans les *Idées et Méthodes* du prochain *Ajonc*, nous en parlerons plus au long, en nous aidant des remarques que nos camarades nous ont déjà envoyées ou qu'ils voudront bien nous envoyer avant le 1^{er} avril.

A Tréguier et à Guingamp, les réunions sont très régulières, et parfois assez mouvementées, là, à propos des *Retraites Ouvrières et de la Révolution de 1789*; ici, à propos du *Sillon et le socialisme*. Malheureusement les détails précis et intéressants nous manquent. Il serait utile cependant de savoir comment et pourquoi ces séances ont été mouvementées, et même « véhémentes ».

En passant, notons que Guingamp a créé un *quatrième cercle*, le cercle *Saint-Sébastien*, pour les Sillonnistes soldats — et que l'on y vend 75 *Eveil Démocratique*.

Durant ce mois nous avons spécialement préparé, dans nos réunions du dimanche, deux conférences qui ont été données le 25 par les jeunes camarades Aufret E. et F. Le Coënt, l'une en breton : « *Le Sillon, Esprit, but et méthodes* », l'autre en français : « *Le Sillon et le Catholicisme* ». Pour leur première conférence, nos deux camarades s'en sont fort bien tirés. Deux sillonnistes de Plouguernevel étaient venus nous apporter le salut de nos amis du Petit Séminaire et agrémenter notre séance de chansonnettes humoristiques.

Avec nos projections lumineuses (deux fois par mois) nous obtenons un véritable institut populaire.

Heureuse
scission

Essayons!

Attention!

A Tréguier et
Guingamp
on se
chamaille

Saint-Nicolas-
du-Pélem

Deux confé-
rences breton-
ne et fran-
çaise

Avec nos projections

C'est, en effet, un merveilleux moyen de pénétration de nos idées ; à chaque fois, salle comble. Dans une séance, nous avons fait voir des scènes évangéliques, ce qui nous a permis de raconter et de commenter nombre de paraboles. A la séance suivante : « Le conflit russo-japonais ». A ce propos, le camarade Marion a abordé l'idée d'armée et de Patrie, et, suivant les idées de Marc, il a combattu l'hervéisme que la dernière des sales petites feuilles de chou propage désormais au fond de nos villages.

Nous pensons qu'il serait bon, dans chaque cercle d'études qu'il y eût un camarade spécialement chargé de collectionner des articles de journaux et autres publications analogues, traitant d'œuvres sociales : organisation, fonctionnement, et parus en dehors de nos brochures sillonnistes. Donc, chaque fois qu'un camarade lit un article de ce genre, si cet article lui paraît avoir tant soit peu d'intérêt, il ferait bien de couper la colonne du journal, de copier ou de résumer la page de revue qui pourrait rendre service au Cercle et de remettre la coupure ou la copie en question au collectionneur attiré. Quelle riche mine un Cercle d'études peut obtenir de cette façon. Donc, comme nous le recommandait l'Ajonc du mois dernier : documentons-nous.

Des coupures !
Des copies !

MORBIHAN

Les groupes heureux n'ont guère d'histoire, et c'est pour cela que le groupe de Lorient n'ose jamais ou presque jamais, demander à l'Ajonc l'hospitalité de ses colonnes. Il est bien vivant cependant. Depuis plus de trois années il se réunit régulièrement et le travail ne s'y ralentit pas.

Aucune action d'éclat ne le signale jamais à l'attention de ses camarades. C'est un groupe modeste, laborieux, essentiellement uni.

Près de lui s'est créé le groupe des Chantiers de Caudan, qui est une sorte d'essaim sorti de la ruche lorientaise. Lorient et Caudan sont peuplés d'ouvriers de l'arsenal, et les questions ouvrières sont sans cesse à l'ordre du jour, sont étudiées passionnément par nos camarades qui les examinent en détails, en s'efforçant d'y apporter les solutions les plus conformes à l'esprit du Sillon.

Peut-être le C. E. de Lorient s'est-il un peu trop spécialisé dans ce genre d'études ? Peut-être a-t-il négligé la propagande dans les milieux ruraux ? Que d'excuses il pourrait présenter ! Difficultés de toutes

LORIENT

Cercle Saint-Louis

sortes qui tiennent aux différences de langage, de travaux, d'habitudes et surtout à l'ignorance curieuse dans laquelle se tiennent l'une vis-à-vis de l'autre, notre ville et la campagne qui l'environne.

Le C. E. de Lorient se tient au courant de toutes les manifestations de la vie sociale. Il est bien placé pour en observer les développements. Ses membres se fortifient. Qui sait si dans un avenir de plus en plus rapproché il ne pourra pas contribuer dans une large mesure, à rendre au milieu ouvrier lorientais l'esprit chrétien et vraiment démocratique auquel il aspire inconsciemment ?

Le Cercle Saint-Vincent-Ferrier a un peu parlé des *Coopératives* et beaucoup des *Inventaires*. Du reste il en a été ainsi à peu près partout, et nous sommes loin de nous en plaindre. La question est assez grave pour que le Sillon ne puisse s'en désintéresser, d'autant que certains journaux bien disposés observent de très près notre attitude : C'est ainsi, par exemple que tel journal de Paris a cru voir nos amis aux premiers rangs des manifestants alors que d'autres leur reprochaient de s'être abstenus. Nos camarades auront tous lu, dans le Sillon du 25 février, l'article de du Roure sur le *Devoir présent des Catholiques*, nous n'avons donc pas à leur donner de conseils. Mais nous sommes heureux d'avoir pu constater par les nombreuses lettres qui nous sont parvenues de tous les coins de la Bretagne, du Morbihan en particulier, que partout, dans les collèges comme dans les villes et les campagnes les plus reculées, nos amis avaient parfaitement compris leur rôle. Si certains, n'écoulant que leur ardeur et une indignation trop justifiée, voulaient d'abord la résistance active, sanglante et se seraient volontiers rangés parmi les exaltés, même contre leurs prêtres, à la réflexion ils sont devenus plus calmes et tous ont été d'avis que le premier devoir des catholiques était la soumission complète aux ordres de l'autorité ecclésiastique ; que, conformément à la doctrine du Christ, ils ne devaient pas haïr ceux qui les persécutent, mais les prendre en pitié et leur pardonner. Alors que l'on fait tant grief au Sillon d'être un groupe de révoltés et de ne point vouloir suivre les directions du clergé, il est assez piquant de constater que, dans ces délicates circonstances, il a été le premier à donner l'exemple de la plus parfaite soumission, et, chose curieuse, on lui en fait crime aujourd'hui, même après l'admirable Encyclique de Pie X, qui réclame si fortement cette soumission à l'autorité ecclésiastique.

VANNES

Où l'on parle des « Inventaires »

Sauzon

Tous des
Marc!

Nos camarades de Sauzon sont pour l'égalité, et, à la deuxième réunion de février, ils ont eu sur ce sujet une très vive, très curieuse et très intéressante discussion. Il y avait là un camarade qui ne saisissait pas bien comment on pourrait réaliser l'égalité dans la démocratie future, et qui voulait que nous fussions tous des Marc ! Rien que cela. Nous ne résumerons point cette étude, mais nous regrettons de ne pouvoir citer toute la lettre que nous envoie le secrétaire du Cercle. Rarement, croyons-nous, discussion fut plus vivante et plus spirituelle. Nos amis de Sauzon n'ont pas dû s'ennuyer l'autre jour et nous sommes persuadés que si tous nos cercles voulaient remplacer la conférence endormante par de vives causeries, bien des jeunes gens répugneraient moins à y aller. Seulement cela demanderait peut-être plus de travail.

FINISTÈRE

BREST

Une Société de
St-Vincent -
de-Paul.

Après la magnifique journée de Châteaulin, les camarades nous revenaient pleins d'ardeur et plus courageux que jamais. Le congrès de Paris où les camarades Bodénès et Kerlidou représentaient le cercle, a encore excité en nous ce désir de mieux faire.

Pleins de ces nobles sentiments nous travaillons aussi dans les réalités concrètes, fortement convaincus que le meilleur moyen de travailler pour le peuple est de s'occuper avant tout du milieu où l'on vit. Nous faisons encore peu, mais nous trouvons toutefois ample matière à réflexions près des indigents que nous visitons. Après ces visites parfois pénibles, parce qu'elles nous font voir de plus près les plaies profondes qu'il nous faudra guérir dans la société, après cette vision de la sérénité, voire même de la joie dans la misère, l'on se sent bien pâle, bien chancelant, peu méritant à côté de ces pauvres gens si résignés. Et alors on se reprend à les aimer plus ardemment et on désire se dévouer encore davantage.

Crozon

Nous étions depuis longtemps impatiemment attendus à Crozon. Trois des nôtres s'y rendirent récemment et, dans une causerie tout intime qui dura plusieurs heures, s'entretenirent avec nos nouveaux amis de la cause et des moyens de la servir le plus efficacement possible. Une vingtaine de jeunes gens étaient là prêts à se donner et voilà que surgit un nouveau cercle qui bientôt rayonnera je l'espère sur toute la pointe. Un banquet démocratique clôtura nécessairement

la fête et l'on se quitta plus amis que jamais. La ville de Crozon habituée à entendre les mâles accents de sa jeune fanfare, fut sans doute quelque peu étonnée d'entendre dans ses rues le chant de la Jeune Garde : « Battez tambours, voici l'aurore d'un jour nouveau ».

Guipavas ne veut pas être en retard. Nous y trouvons quelques sympathies. Un petit coup d'épaule, un peu de bonne volonté et tout ira bientôt pour le mieux. Qu'importe le nombre. Il suffit de commencer avec ardeur et joie et de continuer de même. D'ailleurs, attendez seulement l'espace d'un été et le grain de blé semé au printemps montera en herbe drue et forte, en tige vigoureuse et se couronnera d'un épi qui se gonflera peu à peu et se dorera bientôt...

Hélas ! toute médaille a son revers. Pourquoi donc faut-il que des heures si douces, si recueillies soient troublées peu après par les cris tapageurs et le scandale des rues ? C'est que Jésus réclame incessamment l'effort et le sacrifice, et ces veillées près du Maître, des pauvres ou des amis, n'étaient que le prélude des luttes à venir. Elles nous avaient du moins préparés à les mieux supporter. Hier la joie sereine, aujourd'hui la lutte ardente, demain et toujours la ferme espérance.

Biétry, président des syndicats jaunes, organisait à Brest le 21 janvier une conférence privée. Quatre sillonnistes, dont deux membres du syndicat indépendant du port de Brest, tous pourvus de cartes d'invitation y étaient allés. Or les rouges y vinrent également et organisèrent un « chahut » monstre : bris de vitres, portes enfoncées, etc... si bien que la conférence ne put avoir lieu. Le lendemain, le journal *La Dépêche*, publiait un article avec un interview de M. Biétry. Nous nous contentons d'en extraire cette perle :

Je ne saurais taire mon indignation contre des individus se réclamant du Sillon et qui, depuis 48 heures, faisaient OUVERTEMENT des appels à la violence et cherchaient à se procurer des CARTES D'ENTREE pour les donner aux bandes à Goudé et consorts.

(BIÉTRY).

Nos amis calomniés audacieusement n'étaient pour rien dans cette bagarre. Bien au contraire, l'un d'eux Le Page, exaspéré de ces menées clandestines, monta à la tribune pour flétrir ces procédés indignes et faire appel à la dignité et des uns et des autres. Mal lui en prit, car son attitude très louable fut interprétée tout

Guipavas

Leurs procédés

autrement. Aussi lança-t-il le lendemain cette protestation dans les colonnes du journal *La Dépêche* :

Brest, le 21 février.

Monsieur le Rédacteur en chef,

*Une réponse à
M. Biétry*

Je fais appel à votre impartialité, pour vous prier de vouloir bien m'ouvrir vos colonnes, afin de préciser mon attitude à la réunion du Treillis-Vert, et de protester contre les accusations portées contre le Sillon par M. Biétry dans l'interview que vous avez publiée.

M. Biétry dit que « des individus se réclamant du Sillon ont fait ouvertement des appels à la violence et cherché à procurer des cartes aux bandes Goude et consorts.

Que M. Biétry ou ceux qui le renseignent citent les auteurs de ces excitations à la violence. J'affirme, au nom des camarades du Sillon brestois que ce n'est aucun d'entre nous. Ce n'est ni dans notre doctrine ni dans nos mœurs.

Quant à donner des cartes aux amis de M. Goude et consorts, comment aurions-nous pu le faire ? Seuls, les délégués des syndicats indépendants avaient reçu de ces cartes, et nul d'entre nous est délégué. A notre connaissance, quatre sillonnistes seulement ont assisté à la réunion. Ils n'ont ni violenté ni injurié personne. Bien au contraire, le signataire de cette lettre, puisqu'on le met en cause, s'est interposé entre les rouges et les jaunes : d'aucuns pourraient en témoigner.

Enfin, je suis monté à la tribune non pour faire cause commune avec les rouges, comme on le laisse supposer, mais pour m'élever énergiquement contre les violences commises.

Voilà les faits, voilà la vérité. Que reste-t-il des accusations de M. Biétry ? Le public en jugera.

Veuillez agréer, etc.

LE PAGE.

Ainsi, malgré le discrédit que certains voudraient jeter sur nous, nous n'en continuerons pas moins à combattre, coûte que coûte, pour la Justice, par l'Amour, et à démasquer loyalement les menées de ceux qui prétendent travailler pour le peuple, mais que nous considérons, nous, comme défavorables, sinon hostiles à nos amis les ouvriers. Il n'importe pas d'ailleurs de trop s'attarder sur ces faits qui ne sont, après tout, que de petites misères inévitables. Les sillonnistes

brestoises, purifiés par la souffrance, en sortiront plus forts et plus désireux de conquérir ceux-là même qui les maudissent ou les persécutent.

Jean P...

MORLAIX

Une fête sillonniste

Le banquet

Le dimanche 4 février, une fête toute intime réunissait à Morlaix les sillonnistes des alentours. Déjà, mettant en pratique les vœux du congrès de Châteaulin, sous la présidence de Michel Even, se réunissaient les ruraux de notre arrondissement. Il en vint de partout : Landivisiau, Penzé, Plougoulm, Plouenan, Berrien, etc., et même Brest, s'étaient fait représenter. A midi, eut lieu le banquet démocratique. Après avoir fait honneur au repas, on dut faire honneur aux toasts. Le camarade Herry boit à la démocratie, Perou, Dantec, l'abbé Mao qui boit à la formation religieuse des camarades; l'abbé Vicaer, notre conseiller, parlent tour à tour. A ceux-ci s'ajoutent les toasts toujours applaudis des camarades Bellec, de Penzé; Grall, de Landivisiau; Bonhomme, de Brest, et un camarade de Plougoulm, Mercier, dit en langue celtique son désir de servir la cause. Michel termine en rappelant que si nous voulons vaincre, il nous faut une vie intérieure intensément chrétienne, il faut vivre le Christ pour le faire aimer. On quitte la salle du banquet tout joyeux comme ravis de se voir au cœur, ruraux et gens de la ville, les mêmes pensées, les mêmes désirs, le même amour.

On se rend à la salle Saint-François-Xavier, gracieusement prêtée, pour que Michel fasse une conférence sur le Sillon et pour que les camarades de Morlaix interprètent le drame d'un camarade brestois, le *Soir d'un beau jour* devant un public assez nombreux qui attendait depuis quelques temps. Notre conseiller de cercle présente le président du Sillon de Bretagne, et demande pour nos idées, non cette intransigence sévère de certaines personnes jugeant d'un mouvement qui ne peut guère être critiqué par quelqu'un qui ne le vit pas, mais une attention impartiale et docile aux opinions de ces révolutionnaires, à la façon du Christ voulant tout restaurer par l'Amour.

Michel prend alors la parole. Il dit d'abord comment le Sillon est né Mystérieuse est sans doute cette poussée chrétienne vers la démocratie, qui eut pour promoteurs des jeunes gens sur les bancs d'un collège. Ceux-ci voulaient vivre intensément leur foi et découvrirent bien vite chez la plupart de leurs contemporains, non seulement des besoins matériels de bien-être, mais

*La conférence
de Michel
Even*

Qu'est le Sillon?

aussi des désirs et des aspirations vers plus de justice sociale. Ces rêves d'idéal ne pouvaient être satisfaits que par le Christ, et c'est ainsi que franchement chrétien, ouvertement républicain, naquit le *Sillon*. Mais celui-ci était moins une organisation qu'un mouvement, moins un mouvement qu'une vie et une vie intérieure. Aussi la tâche du *Sillon* peut se résumer en quelques mots : « Former une élite animée d'une foi profonde, éclairée sur les questions du jour, élite qui sera, dans la Démocratie, la majorité dynamique. Cette élite, œuvre des cercles d'études, rayonne par les instituts populaires et les conférences publiques, elle prend contact avec la foule des indifférents et des hostiles qu'elle essaye de gagner à la cause du Christ. A la haine créatrice, le *Sillon* oppose l'amour qui est seul fécond. Le *Sillon* s'emploie donc en définitive à trouver dans les aspirations contemporaines ce qu'elles ont de juste et par conséquent de légitime pour réaliser l'idéal démocratique à l'aide des forces incomparables qu'il trouve dans le christianisme; son but est celui qu'indiquait le pape actuel Pie X, au début de son pontificat, quand il recommandait de « tout restaurer dans le Christ ». Après quelques paroles très simples de l'abbé Vicaer, on représente *le Soir d'un beau Jour*, et nos camarades sont tout émus en suivant ce drame, expression très sincère de la vie du sillonniste.

Le chant de la Jeune Garde et celui de « Tout à la Cause », avaient déjà donné à la fête l'entrain et la crânerie que l'on était en droit d'attendre, et la poésie « A nos mères », redit la part de souffrance et de sacrifice que le *Sillon* réclame de tous.

Il est déjà tard, on dîne en commun et l'on se quitte avec regret, chacun sentant en soi de nouvelles espérances de victoire, de nouveaux désirs de combattre, d'ardents rêves de conquête...

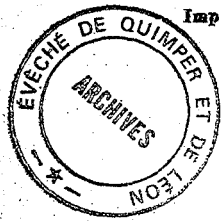
Et en rentrant chez eux, nos camarades des campagnes se sentaient plus forts, car ils savaient que d'autres les secondaient dans la tâche qu'ils voulaient entreprendre... D'ailleurs ne doit-on pas tout espérer quand c'est pour Jésus que l'on travaille.

XIEFF.

Par suite du départ de Rouyer, désormais tout ce qui concerne la Vie du Sillon dans le Finistère, devra être adressé avant le 26, au Cercle Sillonniste, rue Général Le Flo, Morlaix.

Imp. Bretonne, 38, rue du Pré-Botté

Le Gérant : M. EVEN.



Pour être du Sillon

Lectures nécessaires et utiles

1. L'esprit du Sillon s'acquiert par la lecture habituelle de nos Revues et publications, par l'étude approfondie de *l'Esprit démocratique de la Vie Profonde* et des *Vraies Idées*, par la fréquentation de nos groupes ou règnes vraiment d'âme commune.

2. On se prépare heureusement à nos conceptions d'apostolat social en lisant les ouvrages de Georges Goyau (*Le Pape, les Catholiques et la question sociale*), mais surtout ceux de Georges Fonsegrive (*Reflexes d'un âme de campagne*) et la suite de la série, tout spécialement *Catholicisme et Démocratie* et *le Fil de l'Esprit*, en publiions pas les *Lettres d'un homme* de J. Debout et le *Devoir social* de Naudet.

3. Nos camarades renouvelleront leur vie religieuse dans la lecture quotidienne de l'Evangile, et les Pensées de Pascal. Le *Catholicisme social* 6 volumes, de Paul Lapeyre, le *Prin de la Vie* et la *Vitalité chrétienne* d'Orlé-Lacourne, les *Sources* du P. Grainy, les lettres de Lacordaire et de l'abbé Perreye, les lettres d'Ozoum sont encore de nature à les pénétrer de notre esprit. Les *Poésies religieuses* de Verlaine, le *Parole* et *Après la neuvième heure* de Montclair, mais surtout les exemples et les leçons de Saint François d'Assises sont de nature à leur faire éprouver de salutaires émotions religieuses.

4. Ils peuvent trouver dans Brandt d'Ibsen, dans certaines nouvelles de Maxime Gorki ou de Tolstoï, des deçons de grandeur morale propres à former en eux les *Ames-forces* qui nous sont nécessaires.

Mais il leur est essentiel de posséder la doctrine catholique d'une façon très pure et très exacte et de l'avoir méditée avec assez d'amour pour en soulever tout au moins la richesse merveilleuse et l'infinité grandeur.

N.B. — Quand nos amis ont rencontré quelque livre, brochure, article de nature à intéresser nos lecteurs et à leur être utile, nous leur serions très obligés de nous le faire savoir, en nous en donnant un court aperçu de cinq à dix lignes. De plus, nous rendrons compte dans l'« Ajonc » de tout ouvrage que nous aurons reçu en double exemplaire.

Socialisme et Christianisme

Par A. D. SERFILLANGES

EN VENTE AU « SILLON RENNAIS »

HELY MOUSTIER

QUESTIONS RURALES

Manuel à l'usage des Cercles d'Etudes

Préface de M. l'abbé NAUDET

Chez Bondelet, 3, rue de l'Abbaye, Paris

La Jeunesse catholique française

AU XIX^e SIÈCLE

Par L. Rouzic

Chez Beauchêne, 17, rue de Rennes, Paris (VI)

ACTION POPULAIRE

I

R. P. VENANCE. — **Saint François et son rôle social.** — C'est avec une raison profonde que le R. P. Venance a vu, dans le séraphique époux de dame pauvreté, dans l'ami passionné et courtois de Dieu et de toute la création, un lointain précurseur du mouvement social, capable de lui susciter par son esprit et par l'esprit de l'ordre une armée, le Tiers-Ordre, une banque, le crédit populaire, une organisation, la corporation.

II

Abbé SECHEROUX. — **Une caisse dotale.** — On juge l'arbre par ses fruits : la caisse dotale de Pithiviers a fait économiser à 35 ouvrières, en une seule année, plus de 1.500 francs, soit une moyenne de 45 francs par tête. Elle a pu donner comme prime 30 francs pour 60 francs placés, 20 francs pour 40 francs.

L'exemplaire : 0,25 centimes franco.

Abonnement annuel (N^o 97 à 132) : 7 fr. 50.

Etranger : 8 fr. 50.

Administration de l'A. P., REIMS, 48, rue de Venise.

PARIS, Lecoqfré, 90, rue Bonaparte.

3^e Année

N^o 4

15 Avril 1906.

Le Sillon de Bretagne

Red ê Trezek ar wirionez

Kerzet gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

Ennemis du dedans

L'Eglise catholique a eu des ennemis, elle en aura toujours, elle en a. Rien là qui surprenne.

Quels ennemis ?

Les uns vivent au-dedans d'elle, comme le vers au sein du fruit qu'il dévore ; ils ne naissent pas d'elle, mais ils font du moins partie de son corps. Les autres, exclus de son organisme, viennent, tels des parasites, l'attaquer du dehors.

De ces deux sortes d'ennemis, quels sont les plus redoutables ?

Ceux auxquels nous réservons les anathèmes les plus violents ? Non, bien souvent. Car nos indignations à nous, catholiques, s'en vont de préférence à ces étrangers qui tombent sur l'Eglise à bras raccourcis, sans savoir la plupart du temps ce qu'ils attaquent, alors qu'elles devraient s'appesantir, vengeuses et salutaires, sur ces fils ingrats qui la déchirent de leurs propres mains.

Il importe de nous le dire au *Sillon*.

Les vrais ennemis de l'Eglise, ce ne sont pas les bourreaux qui, ne sachant ce qu'ils faisaient, crucifièrent le Dieu trois fois saint ; ce ne sont pas les empereurs païens, qui, acharnés à la défense de l'ordre social de leur temps, envoyèrent aux bêtes de l'amphithéâtre les premiers disciples du Sauveur du monde ; ce ne sont pas les schismatiques, qui tentèrent de déchirer la robe sans couture de l'Eglise, ni les hérétiques, fauteurs de nouveautés ; ce ne sont pas les philosophes et les révolutionnaires du XVIII^e siècle, ni les voltairiens du XIX^e ; ce ne sont pas les intellectuels au cœur racorni qui se gaussent, au XX^e siècle, du sentiment religieux ; ce ne sont pas, enfin, ces législateurs au petit pied, qui prétendent enchaîner l'essor et la vie de l'Eglise, lui ôter sa liberté, en malmenant ses fidèles, en enfonçant les portes de ses temples.

Oui, certes, tous ces gens-là sont des ennemis de l'Eglise, personne ne songe à le contester, mais ce ne sont pas, loin de là, ses pires ennemis.

Pourquoi cela ? Pour deux raisons.

La première est une excuse. Il se trouve, dans leurs rangs, bien des âmes ignorantes, auxquelles jamais il n'a été dit ce qu'était l'Eglise. On leur a expliqué et répété — personne ne s'est levé devant elles pour protester — que l'Eglise était l'ennemie, le chancre dont il fallait débarrasser le genre humain. Elles l'ont cru, et sans soupçonner un instant les trésors de vie, de justice, de charité, de liberté, qu'elle apportait au monde, elles lui ont déclaré la guerre. Ignorantes, bien souvent, elles ne « savent pas ce qu'elles font », et peut-être même, croient-elles, faisant ce qu'elles font, « glorifier Dieu ». Cela n'est-il pas écrit dans l'Evangile ?

La seconde raison, celle-ci tout à fait décisive, c'est que jamais, sous leurs coups, l'Eglise n'a sombré, ne pourra sombrer. Tout au contraire. La mort de Jésus, les supplices des martyrs, la patience et l'héroïsme de ceux qui ont lutté, à tra-

vers les siècles pour la défense du dogme, de la morale, de la liberté de l'Eglise, tout cela n'a-t-il pas été la source même d'une vie religieuse et morale plus intense, l'occasion d'un développement merveilleux de foi, d'espérance et d'amour, au sein de l'humanité ?

Et serait-il téméraire d'ajouter que de tels ennemis sont nécessaires à l'Eglise ?

« Il faut qu'il y ait des hérésies ! » disait l'Apôtre. Pourquoi ? Pour éprouver la solidité de notre foi, pour l'obliger à se rendre compte de ses raisons d'être, à s'épurer, à s'affermir, à s'élargir, pour mettre en lumière la profondeur et la fécondité de nos dogmes en les forçant à se préciser de jour en jour. Il faut qu'il y ait des haines. « Vous serez en haine à tous à cause de mon nom ! » dit le Maître. Pourquoi ? Pour éprouver la force de notre charité, pour nous contraindre à détacher notre cœur de jour en jour, d'heure en heure, plus complètement, des amours terrestres et passagers afin de le faire se reposer sur Celui qui l'a créé et le revendique pour lui seul. Il faut qu'il y ait des persécutions et des luttes à soutenir ! « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre », insiste Jésus. Pourquoi ? Pour nous faire comprendre que notre demeure permanente n'est pas ici-bas, que nous ne devons songer à nous reposer et à jouir qu'au ciel.

Est-ce assez clair ?

Et voilà pourquoi il est vrai de dire que jamais, au grand jamais, les ennemis de l'Eglise ne viendront à bout d'elle, du dehors. Leurs chants de triomphe sont éphémères comme les apparences mêmes de leur triomphe. En vain, les bourreaux du Christ passent et repassent devant la croix où gît leur victime, branlant la tête et redisant leur défi : « Laissez, nous allons voir s'il réussira à se détacher de la croix » ; en vain Domitien et Maximien font frapper des médailles pour transmettre aux générations futures le souvenir de la destruction totale du nom chrétien ; en vain Luther escompte la chute prochaine

de la Babylone des temps modernes — c'est ainsi qu'il appelait Rome ; en vain Voltaire écrit à un ami : « Les jésuites sont abolis, les moines sont dans la fange, encore quelques années et le grand jour viendra » de l'écrasement de l'infâme ; en vain, de nos jours, Louis Havet proclame que « la période religieuse, déjà close chez les penseurs, va se clore pour la France, puis, peu à peu pour tous les peuples de la planète Terre l'un après l'autre » ; en vain, enfin, le franc-maçon Delpech déclare que « le triomphe du Galiléen, qui a duré vingt siècles, meurt à son tour » ; — aucune de ces manifestations, aucune de ces prophéties ne nous émeut, parce que nous savons la parole de Jésus : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » ; et parce que nous nous plaisons à redire, avec S. S. Pie X : « Jamais Jésus-Christ n'abandonnera son Eglise ; jamais il ne la privera de son indéfectible appui. Aussi, sommes-nous loin d'éprouver la moindre crainte pour cette Eglise. Sa force est divine, comme son immuable stabilité : l'expérience des siècles le démontre victorieusement. » (Encyclique *Vehementer*).

Faut-il conclure ?

Les vrais ennemis de l'Eglise ne sont pas les ennemis du dehors, ce sont les ennemis du dedans ; ce sont ceux qui travaillent à affaiblir, autant qu'il est en eux, « la force divine », qui fait l'« immuable stabilité » de l'Eglise.

Disons tout de suite, pour éviter tout malentendu, que les efforts de ces ennemis intérieurs ne seront pas plus que les efforts des ennemis du dehors couronnés de succès. Dieu saura bien, au temps voulu et comme il lui plaira, susciter de toutes parts des générosités et des héroïsmes qui referont ce qu'ils auront démoli. Mais leur crime n'en est pas moins grand ; leur œuvre n'en est ni moins malsaine ni moins condamnable.

Vous les reconnaîtrez à ces signes.

Ils appartiennent au corps de l'Eglise : leurs noms sont couchés sur les registres du baptême, de la première communion,

de la confirmation, du mariage ; ils fréquentent les cérémonies et entendent les sermons ; ils protestent en leur privé et en public de leur soumission à l'autorité ecclésiastique ; ils la défendent même en des journaux, en des revues, en des conférences publiques ; ils font sonner bien haut leur titre de catholiques et le droit qu'ils ont de dire leur mot quand les intérêts de l'Eglise sont en jeu.

Mais là s'arrête leur catholicisme.

Ils se sont approchés assez près de l'autel et du tabernacle pour entendre Jésus, pour entendre la douce, la pressante invitation qu'il leur adressait de se donner à Lui sans réserve, de Le laisser agir en eux, de Lui permettre de les sanctifier, de les purifier, de les détacher du monde. Et cette voix de leur Dieu, ils ont fermé les oreilles pour ne pas l'entendre. Le sachant et le voulant, ils ont résolu en leur âme et conscience de ne pas aimer Jésus, ils ont résolu de le haïr.

Oh ! l'horrible renversement des choses que la haine, surtout la haine qui va tout droit à la personne sacrée de Jésus !...

J'entends. Le mot vous fait peur. Vous me dites, épouvantés, que la haine pour Jésus n'existe pas, ne peut exister dans l'âme d'un baptisé. Vous me dites que c'est trop triste pour que ce soit vrai.

Il y a, je le sais, des âmes légères, inconsidérées, que l'irréflexion, la faiblesse aussi, retiennent dans l'état de péché mortel. Ces âmes sont peut-être plus à plaindre qu'à blâmer. Mais il y en a d'autres qui se savent en état de faute grave, s'y plaisent, s'y maintiennent des jours, des mois, des années. Et, chose plus triste encore, il y a des âmes qui se font une joie d'entraîner et d'entretenir dans le péché mortel d'autres âmes.

Eh bien ! voilà les pires ennemis de l'Eglise ; voilà ceux dont les efforts ne vont à rien moins qu'à tuer l'âme même de l'Eglise, à chasser Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même de l'humanité, à rendre inutiles sa passion, sa mort, sa divine Eu-

charistie, ses sacrements, tous les trésors de vie surnaturelle dont Il avait si généreusement gratifié l'humanité.

Et qu'on ne vienne pas nous jeter à la tête ce reproche, si commode, de mysticisme (1). Ce n'est pas, ceci, du mysticisme, c'est tout simplement du catéchisme.

Notre foi catholique nous enseigne-t-elle, oui ou non, qu'une âme en état de grâce est transformée, surnaturalisée, divinisée ? qu'elle est vraiment la demeure réelle et vivante de la très auguste Trinité ? que N.-S. Jésus-Christ y habite aussi véritablement que dans le tabernacle ?

Notre foi catholique nous dit-elle encore que la volonté qui fait le péché mortel dépouille l'âme de cette participation à la vie divine ? qu'elle en expulse Dieu ? qu'elle brise les portes de ce tabernacle vivant et en chasse ignominieusement le Verbe de Dieu, l'Ami divin qui daignait y séjourner ?

Et si notre foi nous dit cela, pourquoi hésiterions-nous un seul instant à proclamer les pires ennemis de l'Eglise ces catholiques indignes, qui font du catholicisme une mode toute extérieure ? Pourquoi réserverions-nous nos indignations les plus véhémentes pour ces ennemis du dehors, ces cambrioleurs de nos temples de pierre et non pour ces malfaiteurs autrement dangereux qui profanent avec leur âme propre, l'âme de tous ceux qui les approchent.

Ah! chers camarades, méritons de devenir au moment voulu, sous la direction de nos pasteurs, de bons et énergiques défen-

(1). M. l'abbé Barbier a mis à la mode cette accusation contre le *Sillon*. On nous la sert de tous les côtés. Il faudrait pourtant s'entendre. Au sens théologique, un état mystique est un état produit soudainement par Dieu lui-même, dans l'âme qu'il veut favoriser, sans qu'elle l'ait ni provoqué, ni désiré : tels sont les ravissements et les extases. Le *Sillon* a-t-il jamais prétendu avoir de pareilles faveurs ? Est mystique, pour d'autres, l'âme qui se dit en relations suivies avec la Divinité. En ce cas, tous les catholiques sont des mystiques. Est-ce cela qu'on reproche au *Sillon* ? Enfin, pour beaucoup, qui dit mystique dit rêveur. Qui n'est pas, dans ce sens, le mystique de quelqu'un ?

seurs de nos libertés catholiques, en faisant, dès maintenant et à jamais, régner jusque dans les profondeurs les plus intimes de notre âme, l'influence à jamais bénie de notre Maître adoré, de notre ami, Jésus !

Pierre URVAL.

LA PRIÈRE DU GOSSE

Petit Jésus, écoutez-moi...
C'est la première fois que j'ose
Venir à vous en grand émoi,
Pour vous demander quelque chose.

Vous ne savez pas qui je suis :
Je suis le gosse du sixième ;
Je ne vous ai pas vu depuis
Le jour qu'on a fait mon baptême.

Mais ceux du *Sillon* disent tant
Qu'on peut vous raconter ses peines.
Écoutez-moi... rien qu'un moment,
Je m'en vas vous dire les miennes.

Lorsque vous êtes né là-bas
Sur un petit berceau de paille,
Il faisait bien froid, n'est-ce pas ?
Votre maman, vaille que vaille,

Avec des linges décousus
Vous avait fait une chemise...
Je connais ça, petit Jésus,
Je sais que la méchante bise

Passe à travers ces linges-là !
Vous grelottiez dans votre crèche,
Hélas, j'ai souffert tout cela !
Tous deux nous connaissons la dèche.

Nous connaissons les mauvais jours,
Les jours longs comme des années,
Où l'on a faim presque toujours,
Où le froid dure des journées.

Encor, mon bon petit Jésus,
Pour réchauffer votre chair morte,
L'âne et le bœuf soufflaient dessus ;
Chez nous, c'est le vent sous la porte

Qui soufflait froid comme la mort ;
Et dans notre pauvre sixième,
J'ai pleuré peut-être plus fort
Que vous, petit bon Dieu que j'aime.

Ces choses-là font de l'effet
Les premiers temps... Ça paraît rude ;
Et puis à la longue on s'y fait,
Ainsi, moi, j'en ai l'habitude.

Je fais même assez peu de cas
Des gifles que papa me donne ;
Au fond, papa ne m'en veut pas,
Et de bon cœur je lui pardonne.

Ce n'est pas, vous le pensez bien,
Pour tout ça que je vous dérange ;
Tout ça c'est des détails de rien
Que je raconte à mon bon ange.

Mon bon Jésus, mon vrai chagrin
Que j'ai tant de peine à vous dire,
C'est pas le froid, c'est pas la faim,
C'est bien plus triste et bien plus pire.

Presque toujours le samedi
On ne voit pas rentrer mon père :
Nous l'attendons jusqu'au lundi,
Et puis alors on désespère...

Maman pleure et ma sœur aussi.
Je mets mon nez à la fenêtre,
Et nous restons tous trois ainsi
Sans jamais le voir apparaître.

Quand il revient, j'ai si grand peur,
Que de temps en temps il me semble
Sentir se décrocher mon cœur,
Et dans mon petit lit je tremble !...

Je tremble, Jésus, voyez-vous,
Il casse tout, il chante, il jure...
Pour ne pas entendre les coups,
Je glisse sous ma couverture.

Et puis c'est toujours sur maman
Qu'il fait retomber sa colère...
Voilà, mon Dieu, mon grand tour-
[ment,

Je suis trop gosse pour rien faire.

Alors j'ai pensé ce matin
Que vous qui pouvez toutes choses,
Vous qui comprenez le latin,
Vous qui faites fleurir les roses,

Vous n'auriez qu'à cligner des yeux
Pour que mon papa redevienne
Rangé, tranquille et sérieux,
Et que le bonheur nous revienne...

Surtout, Jésus, en m'écoutant,
N'allez pas vous mettre en colère ;
Maman pleurerait tout autant
Si vous faisiez mourir mon père.

Et puis, vous savez, bien souvent
C'est la faute à ses camarades...
Guérissez-le tout doucement,
Vous qui guérissez les malades.

Alors je vous aimerai tant,
Je veillerai tant sur moi-même,
Que vous serez toujours content
Du petit gosse du sixième.

Encore un mot petit Jésus,
J'aurais voulu brûler un cierge,
Un beau, un cierge de Crésus,
Devant la bonne sainte Vierge.

Mais quand il a vu mes deux sous,
Le marchand m'a mis à la porte...
Et je les ai donnés pour vous
Au même dont la mère est morte.

Maintenant que je n'ai plus rien,
Que votre maman me pardonne.
Jésus, si vous le voulez bien,
C'est tout mon cœur que je lui donne.

Victor ROBIC.

Coups de Poignard dans le dos

Qui ne se rappelle la superbe conférence de Marc sur l'armée et la patrie et les récriminations soulevées par elle dans certains milieux catholiques. On alla jusqu'à traiter notre ami d'internationaliste et à nous accuser de donner un coup de poignard dans le dos à notre chère France, à la « douce France » de l'héroïque Jeanne.

A bien examiner les choses, est-ce bien nous qui donnons à la patrie ce coup de poignard. En fouillant les papiers de nos censeurs, examinant leur vie journalière, peut-être trouverions-nous qui l'on doit accuser. Leurs actes, en contradiction avec leurs paroles plaident contre eux et portent des fruits qu'ils sont loin de soupçonner. Peut-être même en retirera-t-on cette conclusion que leur conduite les condamne, eux et leur théorie.

A L'ARMÉE

Trop souvent, ces « ardents patriotes » essaient d'échapper à la caserne. Et l'on est témoin de cette anomalie étrange dans une République : de jeunes hommes de la classe aisée à qui la société a largement dispensé les faveurs, se soustrayant au service militaire, destiné à sauvegarder les bases sur lesquelles elle s'appuie. Aussi, font-ils le jeu des socialistes et ceux-ci semblent-ils n'avoir pas tout à fait tort, quand ils crient par dessus les toits : « arracher le fils du pauvre à son foyer, à la famille, qui en a le plus grand besoin, pour défendre la jouissance tranquille du fils du riche, tel est le but du service militaire. »

Et si cependant ces fils chéris vont à la caserne, ils ont peu ou point de valeur sociale ! Ne voulant pas se commettre avec les jeunes soldats plus pauvres, ils se désintéressent de la chambrée et ne cherchent guère à relever le niveau moral à la caserne. Ce ne sera pas grâce à eux que celle-ci pourra devenir une seconde famille, où une chaude camaraderie ferait oublier le foyer absent et les tristesses de la vie militaire. Songer à arrêter ces jeunes gens sur la route boueuse que leur présente ordinairement la ville de garnison, chercher à développer chez eux le cœur et l'intelligence, leur apprendre leurs devoirs de citoyens, faire, en un mot, leur éducation morale et sociale, ils n'y songent guère. Le séjour à la caserne leur est odieux, ils font tout pour y échapper et se retrouver quelque part avec leurs « égaux », laissant à la merci de camarades inconnus et souvent dépravés les jeunes paysans à l'âme neuve et bonne encore, qui sont prêts à subir toute influence. S'ils se pervertissent, s'ils deviennent antimilitaristes, socialistes et irréligieux, à qui la faute, au moins pour une grande part, sinon aux « bons », qui les devaient protéger et former, et qui les ont livrés sans défense à l'ennemi.

Et ce seront ces mêmes hommes qui nous reprocheront, à nous, notre manque de patriotisme. Mais qu'ils se mettent donc à l'œuvre ! Les vrais patriotes ont-ils le droit de se désintéresser de l'armée ? Le résultat le plus clair de leur façon d'agir est que la caserne devient un enfer insupportable : de la haine de l'armée à la haine ou tout au moins à l'indifférence pour la patrie, il n'y a qu'un pas.

S'ils considéraient leurs camarades de chambrée comme des frères, grands enfants affamés d'amour, qui n'attendent pour se donner qu'un peu de tendresse ; s'ils s'ingéniaient à se rendre utiles pour dispenser la bonne parole, si exemples, conseils, conversations, lectures, chansons, si tout était entre leurs mains un moyen d'apostolat et d'action sociale, peut-être n'en serait-il pas ainsi ; nous leur demandons seulement d'essayer.

II

LA PATRIE

Et demandez donc à ces hommes si chatouilleux à l'endroit de la patrie ce que représente pour eux cette patrie ? L'idéal qu'ils s'en font sera souvent bien terre à terre, bien matériel. Aussi, quand ils veulent faire l'apologie de la patrie, ils se battent les flancs et ne prononcent que des mots. Faut-il s'en étonner ? leur cœur ne sent plus ce qu'ils voudraient pouvoir dire.

Eux-mêmes sentent si bien leur impuissance que pour couvrir la pauvreté de leur conception, ils se hâtent de déclarer la patrie « Idée sainte », que l'on ne doit pas discuter. Cela leur épargne des déconvenues. Mais vraiment, ceux qui sont possédés par une idée sainte ne devraient-ils pas sentir leur flamme déborder et les pousser à un combat d'autant plus acharné pour cette idée qu'elle est plus attaquée. Pour de tels hommes, le combat serait nécessaire.

Croyez-vous donc que nous aurions le courage de mourir pour une patrie qui ne serait, en définitive, qu'un être matériel, sans personnalité, étranger à nous et qui ne répondrait pas à un idéal ?

Vous avez réduit la patrie à n'être plus qu'un ballon gonflé d'air. Dès lors, quoi d'étonnant si les socialistes ont déchiré l'enveloppe et s'il a pris si vite cette apparence flasque qui vous consterne ? Et maintenant, vous vous lamentez et... vous accusez les autres de vos fautes. En faisant de la religion la gardienne de vos coffres-forts, vous l'avez rendue impopulaire dans la masse ? N'en est-il pas de même pour la patrie ?

Qu'ont donc fait les internationalistes ? Ils sont partis de l'alliance constante, dans tous les pays, du capitalisme, et, pour le supprimer, ils ont été fatalement conduits à attaquer les patries. La patrie, disent-ils, sert à sauvegarder l'existence d'une société qui mange notre chair et boit notre sang ; pour quoi

donc vouloir la défendre. C'est le rempart derrière lequel s'abrite le capitalisme, renversons-le. Et voilà la patrie en bas.

A qui la faute, encore une fois ? A ceux qui ont enlevé au peuple les raisons de l'aimer.

Et ce sont eux qui prétendent être les meilleurs Français, ceux qui gardent le plus fidèlement la tradition.

Les divines paroles du Christ sont-elles donc si peu de chose pour eux que leurs intérêts leur semblent supérieurs ? Et les sentiments chrétiens sont-ils tellement affaiblis chez eux qu'ils ne puissent par eux vivifier la patrie ? C'est donc en vain que Notre-Seigneur est venu prêcher ici-bas l'amour et la justice, que, brisant avec la morale païenne, il a dit à l'homme : « Aime ton prochain comme toi-même, pour l'amour de moi ! » Et lui montrant le chemin de l'éternité, il lui donnait comme compagnon, l'homme, son semblable, pour qu'il le secourût dans la marche et lui montrât le but de l'existence. C'était la charte de la société, de la patrie, de l'individu, qu'il donnait ainsi au monde. Aimer ses frères, aimer l'humanité, est-il un but plus noble à proposer à l'ardeur de l'homme ? La soutenir, la guider, l'élever vers l'Eternel, voilà bien la tâche la plus sublime de l'individu. Pourquoi donc s'étonner si nous proclamons que notre but supérieur c'est de faire régner dans l'humanité, autant qu'il est en notre pouvoir, l'amour et la justice ?

La famille, la patrie, sont des moyens pour atteindre ce but. Et n'est-ce pas magnifier ces groupements nécessaires que de leur donner pour fin ces hautes idées morales. On ne détruit pas la patrie pour servir l'humanité, bien au contraire, on sert l'humanité par la patrie. Si nous montrons à nos concitoyens une France marchant à l'avant du progrès social et moral, prête à s'enflammer pour les plus nobles causes, si nous en faisons le champion de la justice et de l'amour, vous pouvez être sûrs que les internationalistes se joindront à nous dans un même élan d'amour pour la patrie. Et alors, la France trouvera non seulement des fils dévoués, mais encore des imitateurs à l'étranger.

Voilà le rêve d'avenir, jeune et vigoureux, que vous voulez étouffer dans nos cœurs. Nous sommes l'effort d'une génération qui monte et vous êtes la génération qui descend. Plus vous vous attachez à une tradition mal entendue, *plus vous vivez avec les morts, moins vous créez la vie.*

IDÉES & MÉTHODES

Sous cette rubrique nous exposerons et discuterons, s'il y a lieu, les initiatives, les méthodes originales, les idées neuves... que nos camarades auront bien voulu nous communiquer. Nous voulons apporter à cette partie de l'Ajonc un soin tout particulier, persuadés qu'elle peut et doit devenir la partie la plus vivante et la plus originale, pour peu que nos camarades consentent à nous aider.

Je voudrais revenir aujourd'hui sur quelques-uns des sujets abordés dans le dernier *Ajonc*, en particulier sur la grosse et délicate question du *Catéchisme*. J'y avais vu un danger et je l'avais dit, un peu crûment peut-être, mais certainement sans aucune intention de froisser personne. Si je me suis trompé — et je ne le crois pas encore, même après les lettres un peu contradictoires que j'ai reçues, — je suis tout prêt à le reconnaître : bien que Breton, je ne suis point têtue au point de n'admettre pas la vérité quand elle me paraît démontrée. Ici ce n'était point le cas. J'ai peut-être péché par précipitation de jugement, n'ayant point sous la main tous les matériaux nécessaires pour résoudre le problème. Mais, à qui la faute ? Et combien parmi nos camarades ont pu se tromper comme moi, puisqu'en envoyant à l'*Ajonc* le texte du vœu, on avait oublié de donner les considérants et les explications nécessaires ? Voilà précisément ce qui prouve l'utilité et même la nécessité de ce que nous avons entrepris sous ce titre d'*Idées et méthodes*. Que le ou les auteurs du vœu nous disent *nettement, clairement*, ce qu'ils désirent, et pourquoi ils le désirent. Même parmi les congressistes de Châteaulin, plusieurs, à en juger par leurs lettres, n'ont pas bien compris. J'ai peur qu'entre mes contradicteurs et moi, il n'y ait surtout querelle de mots : ils tiendront à dissiper ce malentendu, et moi aussi. Ce sera pour le prochain *Ajonc*. R. D.

Nous recevons la lettre suivante qui complètera les idées de nos camarades sur le boycottage.

« Camarade Rédacteur,

« J'ai été absolument stupéfait de voir l'idée du *Boycottage catholique* exposé par un *Silloniste*, dans l'*Ajonc*. Voulez-vous permettre à un abonné de vous faire part de quelques réflexions suggérées par cet article.

Le boycottage est un instrument de division, de haine, de guerre. La preuve ne se trouve-t-elle pas dans le boycottage des officiers français catholiques par les Francs-Maçons ? Le boycottage, c'est le triomphe du nombre, du fort sur le plus faible, avec ce résultat : là où les catholiques seront les plus nombreux, ils boycotteront ; là où ils seront les moins nombreux, ils seront boycottés — oui, et ils crieront à la persécution.

Comment dresser la liste des maisons que l'on voudra favoriser ou boycotter ? Quelles garanties exiger ? Forcera-t-on nos fournisseurs à faire leurs Pâques et aurons-nous nos mouchards pour nous renseigner à leur sujet ?

Le boycottage catholique est-il un devoir pour les catholiques ? Les *Publicains* étaient boycottés par les juifs ; Jésus se moque du boycottage, « *s'assoit avec les Publicains, boit et mange avec eux* » (Saint-Luc). En France, les catholiques (il faudrait mieux dire un groupe de Catholiques) boycottent les Juifs ; ailleurs, dans une grande réunion présidée par le juif Rothschild, un archevêque catholique demande, aux applaudissements de tous, « que les Juifs russes jouissent des mêmes droits que leurs concitoyens chrétiens »...

L'Evangile nous prêche la fraternité, l'amour, la charité ; est-ce simplement envers nos frères, envers ceux qui pensent comme nous ? Mais les « *païens font cela aussi* ». Nous, Catholiques, nous devons faire plus et mieux. N'usons pas de mesurées mesquines qui dénotent des esprits étroits, incapables d'idées généreuses, ni de moyens en-dessous, à la Combes, comme si nous avions peur de la lumière. Franchise, loyauté à l'égard de tous, surtout de nos ennemis ; combattons-les au grand jour, par les moyens légaux et justes. Si nos adversaires usent d'armes injustes, de moyens frauduleux pour nous combattre, nous ne sommes pas justifiés à les imiter ; il faut éclairer l'opinion et nous efforcer d'amener par notre influence une réforme dans les mœurs et dans les lois.

Sillonistes, vous êtes attaqués, dénigrés à droite et à gauche ; on vous boicotte ; vous, ne boycottez personne. Votre œuvre est une œuvre de loyauté et de générosité, une œuvre de fraternité, d'amour, de charité ; votre programme est trop beau, trop noble pour que vous vous en départiez jamais.

Un Abonné.

La Vie du Sillon en Bretagne

NOS CAMARADES A L'USINE

Patron et Ouvriers sillonistes.

AUX VERRERIES DE LAIGNELET, près Fougères

Après trois mois d'attente, nous avons vu Michel. C'est en effet vers le milieu de décembre qu'il avait promis aux Sillonistes verriers de venir leur faire une petite visite et c'est le 25 mars que nous avons eu le bonheur de le voir au milieu de nous. Après avoir passé la matinée à Fougères, il monta à la Verrerie, en auto s'il

vous plait, en compagnie de M. Guérin un de ses bons amis et nous pouvons dire maintenant un de nos bons amis, et du camarade Bérès de Saint-Malo. Les camarades l'attendaient sur la route. Nos cris de joie, ont dû lui dire combien sa visite nous était chère.

Bien vite on se rend à la salle des réunions, le temps est mesuré, il s'agit de bien l'employer. Le camarade Baudet lui souhaite la bienvenue en quelques mots. Et vite on se met en besogne.

Le Rapport et la Fête.

Le camarade Despret lit un rapport général sur la vie de notre groupe depuis sa formation, un an d'existence. — Un camarade est choisi par les autres pour présenter à la prochaine réunion un rapport sur un sujet choisi et expliqué à l'avance au cercle. Tous les camarades ont dû auparavant lui remettre leurs propres rapports, qui seront examinés et critiqués à la réunion. Nous avons pris ce moyen afin d'obliger les camarades à s'intéresser aux questions traitées. Une amende même est infligée à ceux qui oublient leurs rapports. Le rapport nous dit que ce fut un beau feu, mais hélas ! qui ne dura guère. Le rapport rappelle par un mot seulement nos diverses manifestations. Séances récréatives, avec projections, organisées par nos camarades. Vente des journaux parmi nos camarades ouvriers, et aux alentours. Pour finir le rapporteur formule un vœu : former de notre groupe deux cercles. Michel applaudit ; nous lui promettons qu'à sa prochaine visite il trouvera la chose faite.

— Encore un mot de Michel et nous nous trouvons tous réunis aux pieds du Bon Dieu dans notre petite chapelle. Les camarades de Fougères étant venus accompagner Michel, nous sommes bien une centaine formant une belle garde d'honneur autour du Divin Maître. Le cantique « Nous voulons Dieu » vibrant, redit au Christ l'énergie de notre foi. L'abbé Chesnais célébra notre foi avec sa parole ardente et chaude, qui remua profondément nos cœurs. Il nous montra le Christ personnification splendide de la liberté et de la fraternité, et lui offrit au nom de tous les Sillonnistes le meilleur de notre cœur et de notre énergie. Ce fut après avoir reçu la bénédiction de Celui qui est la véritable énergie et la véritable force que nous nous rendons à la salle de réunion. Michel parle du *Sillon* devant tous nos camarades et quelques ouvriers verriers invités. Les applaudissements qui accueillirent ses paroles lui montrèrent qu'il avait été compris.

Un vin d'honneur nous réunit tous en réunion plus intime. L'abbé Chesnais commence la série des toasts. Soyons bons Sillonnistes et le *Sillon* ne mourra pas, nous sommes responsables de la vie du *Sillon*, le *Sillon* sera ce que nous le ferons, ce que nous serons. Après les applaudissements enthousiastes de tous nos camarades, le silence se fait, plus solennel même que de coutume. M. Chupin, le patron de la Verrerie, qui a assisté à la Conférence, vient de se lever et d'une voix émue prononce le toast suivant :

Toast de M. Chupin. — Un patron démocrate.

Monsieur,

Je suis heureux d'avoir ce soir l'occasion de saluer en vous un apôtre de la démocratie, un convaincu affirmant avec énergie et malgré les iniquités et les veuleries du temps présent, votre foi dans les principes sociaux dont le premier initiateur a été notre premier maître à tous, Jésus-Christ. Vous savez, vous dites, vous prouvez par vos actes que la doctrine évangélique est la plus propice au développement moral et professionnel de ceux qui seuls méritent vraiment le nom d'hommes, de ceux qui annoblisent leur vie par le travail. Nous sommes heureux de vous applaudir dans la grande tâche que vous vous êtes tracée et nous avons confiance dans le résultat de vos efforts, puisque vous êtes dans la voie de Celui qui a dit : « Je suis la Vérité et la Vie. »

Et maintenant, mes chers amis, laissez-moi vous féliciter tous vous aussi, jeunes et plus anciens, qui vous êtes jetés avec ardeur dans la recherche de la vérité. Vous marchez vers la lumière qui éclairera votre vie et par laquelle vous pourrez mettre tous vos actes d'accord avec les règles de la justice éternelle dont le règne seul pourra donner aux hommes le maximum de bonheur et de paix qu'on puisse espérer sur cette terre.

Vous voulez être des démocrates, n'oubliez jamais alors que le Christ a fondé sa doctrine sociale sur cette parole : « Aimez-vous les uns les autres ». Voilà la grande loi de l'amour par laquelle Jésus-Christ le premier a condamné définitivement l'égoïsme humain. Si vous ne déclarez pas une guerre à mort à cet instinct malheureux de notre pauvre nature, pas de démocratie sincère possible. Si, au contraire, vous êtes capables de sacrifices pour votre prochain ou vos idées, marchez ensemble dans la confiance mutuelle et la fraternité chrétienne, vous pouvez être de vrais et bons démocrates.

Vous ne sauriez croire, mes chers amis, combien je suis avec vous dans ces idées, combien je suis sincèrement démocrate. Et c'est pourquoi je voudrais que tous les hommes qui travaillent soient eux-mêmes les instrumentis de leur relèvement moral et matériel. Toute ma vie d'homme a été dirigée dans ce but et mon plus grand désir a été de développer en tous ceux qui m'entourent ici, le sentiment de la responsabilité, de solliciter l'expansion de leurs libres initiatives, et de les habituer à s'occuper eux-mêmes de leurs propres intérêts. Voilà pourquoi les organisations et les conseils des sociétés ainsi que la direction absolue sont entre leurs mains, tendant à ce que chacun de vous ait le plus de responsabilité dans la vie sociale de la grande famille de travailleurs que nous formons ici.

On nous a critiqués et on nous critiquera encore, mais laissons dire et ayons confiance dans Celui qui nous a montré le chemin. Si nous souffrons pour nos idées, nous ne les aimerons que davantage, à devenir même passionnés. Je vais plus loin. Je disais il y a

quelques jours à certains d'entre vous, qu'à mon avis on ne pouvait pas se dire un homme quand on n'avait pas souffert pour ses idées. Eh bien ! mes chers amis, à voir la vaillance avec laquelle vous vous êtes mis à l'œuvre pour creuser votre *Sillon* ici, j'ai confiance que vous ferez votre part du grand travail nécessaire pour établir la démocratie française. Oui, j'en suis persuadé, notre France après de douloureuses expériences peut-être, reconnaîtra que les lois sociales que Jésus-Christ a apportées au monde dans sa doctrine sont la seule base de la vraie liberté, de la véritable égalité, de la sincère fraternité ; et ce jour là, les démocrates français seront par leur exemple devant le monde les apôtres du Christ rédempteur et libérateur. Je salue aujourd'hui l'aurore de ce beau jour et je vous répète encore : Courage et en avant pour le Christ, par le *Sillon*. »

Ce toast est haché par les applaudissements. Il a fait une profonde impression sur les camarades. On se félicite de voir nos idées avoir comme défenseurs ceux que l'on nous jetait sans cesse à la face comme devant être nos plus irréductibles ennemis. Michel se lève enfin et d'un mot sorti du cœur nous redit encore nos espoirs, notre force, en nous parlant du Christ que nous devons faire grandir en chacun de nous.

Le « *Sillon* » et le Patronat.

Le soir, un banquet nous réunissait une dernière fois ; Michel devant nous quitter très vite, la série des toasts commença dès le dîner. Et ce fut une suite de causeries intimes, de prières ardentes, de la part de Michel, et de l'abbé Arnaud et de tous les camarades. Le camarade Bérest nous dit la confiance, l'espoir du cercle de St-Malo, et ses peines. — Mais bah ! tout passe, Dieu reste et le *Sillon* aussi. Puis M. Chupin qui avait bien voulu être des nôtres encore, au banquet, prit la parole. Un patron peut-il être du *Sillon* ? Les applaudissements de tous les camarades lui répondirent d'abord. Puis Michel lui rappela encore les principes du *Sillon*.

« Nous ne sommes pas des révolutionnaires, dans notre démocratie nous avons besoin de patrons encore. Plus tard peut-être, le patronat changera, de même que le salariat, en attendant, que les patrons n'entravent pas notre action, qu'ils constatent avec nous que la démocratie est en marche. Qu'ils remplissent leurs rôles de patrons, comme les ouvriers sillonnistes doivent remplir leurs rôles d'ouvriers d'après leur idéal, qu'ils soient de plus en plus conscients et responsables, allant à la justice de toute leur âme, ils feront œuvre de sillonnistes, ils seront des patrons sillonnistes ». Eh bien ! chers amis, dit M. Chupin, si le *Sillon* ne rougit pas des patrons, moi patron, j'aime et partage toutes les idées du *Sillon* depuis longtemps ; à partir d'aujourd'hui, je veux être plus pour vous, je serai un camarade. »

Les applaudissements enthousiastes des camarades accueillirent cette réponse. La Cause venait de conquérir un nouvel ouvrier.

Mais le temps presse. Encore un mot et Michel remonte en auto avec son aimable conducteur, M. Guérin, le camarade Bérest, Rouziau. L'auto disparaît aux cris de : « Vive le *Sillon* ! » Ce sera pour le Cercle des Verreries une journée inoubliable. Journée intime, enthousiaste. Et le soir, quand nous rentrions à la Verrerie, après avoir reconduit les camarades de Fougères, nous nous sentions le cœur plus fort, moins lourd des faiblesses de notre pauvre nature, plus ardent, plus fervent : le Christ avait passé ; l'âme commune habitait en nous. X...

ILLE-ET-VILAINE

RENNES

Le mercredi 15 mars, un punch réunissait tous nos camarades autour de H. Colas, qui se rendait à la retraite de Saint-Malo. Dans une longue causerie, notre ami nous rappela nos devoirs de Sillonnistes, et la nécessité de nous donner tout entiers à la Cause, de vivre notre Christ, en Lui et pour Lui. C'est en Lui, et en nous-mêmes que nous devons mettre toute notre confiance, car c'est Lui, par nous, qui relèvera et vivifiera notre société. Surtout n'allons pas croire, avec tant de catholiques, que les élections doivent tout sauver, et que donc il ne faut plus voir que les élections. Pauvres politiques à courte vue ! Comme si un changement de cabinet, ou même de régime, pouvait rendre à la société française cette sève chrétienne qui seule la rajeunira !... Notre action sera plus lente, moins bruyante, mais plus durable. Pendant la période électorale, nos amis s'abstiendront de manifestations sillonnistes, mais leur travail ne se ralentira pas. Ils profiteront de cette sorte d'accalmie pour se pénétrer davantage de notre esprit, et faire œuvre de pénétration et de propagande. Autour d'eux ils répandront à profusion l'*Eveil démocratique*. Les articles de notre journal sont l'expression de la vie même du *Sillon*. Il faut que par lui nos camarades introduisent dans les masses populaires les idées de Justice et de Fraternité contenues dans l'Evangile ; il faut que par lui ces idées pénètrent les milieux adverses pour transformer peu à peu la mentalité du pays. Donc aussi, il faut que l'on se dévoue pour le journal. Et Colas fait un pressant appel aux « camelots » de bonne volonté, donne quelques « trucs » pour réussir, demande surtout des abonnements.

Résultats : Huit camelots à Rennes ; 350 vendus le 1^{er} avril, pour 75 en mars ; plusieurs abonnements... et nos camarades un peu secoués.

Tous camelots

D'autre part, nous apprenons que Nantes passe de 48 à 337 pour la *ville* (le 1^{er} avril), et ce qui reste des 500, disparaît à Ancenis, Basse-Indre, etc... Décidément le canard veut mordre en Bretagne, et il mordra, n'est-ce pas, camarades ?

FINISTÈRE

Nouvellement chargé de la Chronique départementale, en remplacement du camarade Rouyer parti au régiment, je tiens, en débutant, à remercier les cercles du Finistère qui ont bien voulu m'envoyer un compte-rendu de leurs travaux. Les mois prochains, j'espère que ces cercles seront plus nombreux encore et que tous tiendront à renseigner leur Revue régionale, afin que celle-ci reflète bien la vie forte et variée du *Sillon* dans leur département.

Que nos camarades des cercles d'études ne prétextent pas qu'ils n'ont rien à raconter ; que la vie s'écoule chez eux calme, sans fait saillant extérieur, car ce qui est aussi intéressant que l'action extérieure, c'est la vie intérieure des groupes. Donc qu'on indique les tendances qui se font jour dans les cercles d'études, les méthodes que l'on a cru devoir prendre pour résoudre telles difficultés ainsi que les idées et les problèmes discutés. Les choses les plus originales seront traitées dans la partie « Esprit et méthodes » de l'*Ajonc* et les autres dans le corps de la chronique.

Je demande surtout que nos camarades des cercles ruraux veuillent bien communiquer les résultats de leur action. Comme les camarades des villes, ils doivent connaître le *Sillon* et le posséder parfaitement ; mais son adaption dans leurs milieux est plus difficile ou en tout cas différente, à cause du caractère particulier de nos campagnards et de leur isolement. C'est en pareille matière que l'expérience d'autrui serait profitable.

D'ailleurs n'oublions pas que notre mouvement est avant tout une amitié et que celle-ci ne peut vivre que grâce à des relations répétées.

Je suis persuadé que les camarades du Finistère comprendront ces raisons et qu'ils m'aideront à rendre leur chronique de plus en plus intéressante.

Nos camarades de Quimper ont compris qu'à l'heure actuelle il leur faut autre chose qu'une connaissance fragmentaire et sentimentale du *Sillon*. Nos idées n'ont en effet de chance d'être acceptées des masses que si nous les possédons nous-mêmes claires, nettes,

QUIMPER

et bien raisonnées. Par conséquent nous avons le devoir de les préciser sans cesse, de les contrôler par les faits, et de ne point manquer une occasion d'en faire voir la merveilleuse fécondité.

Ils ont mis au programme de leurs études les seize questions sur la « Démocratie » qui ont fait l'objet d'un concours au *Sillon* de Paris en mars 1905. Chaque camarade à tour de rôle traite oralement une question. Dans ce travail très ardu et très long, ils sont aidés par leur président et leur conseiller de cercle. M. Trémintin, et l'abbé Goasquen qui leur apportent l'aide de leur dévouement éclairé et l'appui de leur compétence.

Ce travail d'assimilation est très fortifiant et enracine profondément en nos camarades quimpérois les convictions sillonnistes. La propagande des idées se fait ensuite plus active, parce que plus consciente. La vente de près de 300 numéros de l'*Eveil* en est un témoignage manifeste.

Le dimanche 18 mars, notre ami l'abbé Madec rendait compte, devant les membres du cercle d'études, augmentés de quelques camarades des communes voisines, des travaux du Congrès national auquel il a assisté. Il expliqua les travaux des diverses sections et indiqua le sens de l'orientation sociale du *Sillon* pendant l'année 1906. Son exposé donna lieu à une discussion qui fut, paraît-il, très intéressante et qui permit encore d'approfondir et de mieux préciser les principales idées du *Sillon*.

Cette étude intime du *Sillon*, nos camarades du cercle St-Michel de Brasparts l'ont aussi entreprise. Et afin d'y arriver plus vite, ils ont éliminé de leurs rangs quelques camarades absolument réfractaires à leurs idées et qui ne venaient au cercle d'études que pour se distraire et s'amuser. Ils s'en trouvent fort bien ; leur cercle devenu plus homogène est plus puissant.

La brochure de l'abbé Desgranges « Les Vraies Idées » et de tract de G. Renard « Pour connaître le *Sillon* » sont étudiés en commun. Il va sans dire que les revues « Le *Sillon* et l'*Ajonc* » sont lues régulièrement. Quelques uns se sont abonnés directement à « l'Eveil démocratique ». C'est là un exemple à suivre par ceux qui ne peuvent vendre l'*Eveil* dans leur milieu ; ils peuvent toujours s'y abonner.

A Brasparts un compte-rendu du Congrès national a été aussi donné, mais par M. l'abbé Sévellec, de Pleyben.

Brasparts.

Pleyben

A Pleyben, nos camarades profitant d'une affluence plus considérable aux vèpres les dimanches de carême, font ensuite à la population des causeries sur des sujets variés. Ainsi le camarade Tersiguel a parlé du « *Sillon* et du devoir démocratique », Louis Dibit du « Socialisme agraire » et M. Flochlay de la « Mutuelle-Bétail ».

Initiative
à signaler

Cette initiative mérite d'être signalée et doit être suivie par tous les camarades des groupes de campagne. Ces conférences, qu'emploient avec tant de succès nos adversaires, seront entre nos mains, si nous le voulons bien, l'instrument le plus efficace pour faire pénétrer nos idées dans la population. Aussi après la période électorale, qui nous oblige à une retraite momentanée, quoi de plus facile les dimanches, avant ou après vèpres, que de réunir dans un local, quelques hommes et de discuter avec eux du *Sillon* et de ses méthodes ? C'est alors le seul moment où nous puissions les trouver réunis ; à nous d'en tirer parti pour les gagner à la Cause.

Lannilis

Nos camarades de Pleyben ne se contentent pas d'agir sur leur milieu ; ils rayonnent aux alentours. Ils ont rendu récemment visite à un groupe qui vient de se fonder à Lennon. — Les camarades de Lannilis traversent leur première épreuve ; prévoyant que la durée excessive du travail dans les ateliers locaux offrirait un motif d'agitation pour le 1^{er} mai, les camarades s'étaient donné pour mission d'amener avant cette date une entente entre ouvriers et patrons sur la journée de dix heures.

Vers le 1^{er} mai

La propagande discrète et privée à laquelle ils se livraient dans les ateliers auprès des patrons aussi bien que des ouvriers, étaient en voie d'aboutir quand les socialistes de l'endroit pour étouffer ce mouvement qui contrariait leurs projets lancèrent une réunion publique, appelèrent les agitateurs brestois Le Gall et Le Bot, et firent dégénérer le mouvement pacifique en lutte violente. Malgré l'opposition courageuse des camarades qui eurent l'occasion de se mesurer avec les grands chefs du socialisme et la satisfaction de se trouver pour le moins aussi forts qu'eux, les ébénistes se déclarèrent en grève.

Les camarades du *Sillon* se désolidarisèrent d'avec ces étranges grévistes et furent seuls à rentrer dans les ateliers.

Cela n'empêche pas dans la localité que des malveillants profitent de l'ignorance populaire pour jeter la

responsabilité de cette ridicule équipée sur les camarades. Ceux-ci expérimentent assez durement combien il faudra de courage, d'abnégation pour faire triompher la Cause de la coalition terrible des préjugés, des intérêts et des haines.

A Landivisiau plusieurs camarades qui étudiaient le *Sillon* depuis longtemps se sont constitués en cercle d'études avec M. l'abbé Corre comme conseiller.

Landivisiau

Enfin des camarades de Morlaix ont rendu visite au cercle de Plougoulm, dont les membres ont beaucoup de sympathie pour les idées du *Sillon* et s'attachent à les vivre en pratiquant d'abord tout leur devoir de chrétien. Leur tâche est difficile, car la plupart ne connaissent que la langue bretonne et bien des côtés de l'action du *Sillon* leur échappent pour cette raison. Mais il n'est pas déraisonnable d'espérer que nos doctrines et nos méthodes se présenteront finalement à eux sous un aspect qui rendra leur application facile.

Plougoulm

De plusieurs endroits me parvient l'annonce de la fondation future de groupes sillonnistes. Allons, encore un peu de courage, un peu d'action méthodique et persévérante et bientôt grâce à Dieu, nous verrons apparaître les premiers résultats de nos efforts et se réaliser la transformation démocratique que nous rêvons.

J. M.

COTES DU NORD

De la région de Guingamp toute entière, du *Merzer*, de *Callac*, de *Plouaret*, nous arrivent des échos qui nous disent la tenacité de nos amis à construire, âme par âme, la société démocratique qu'ils rêvent.

Au *Merzer* tout particulièrement, nos camarades, moins favorisés que bien d'autres, ont reconnu que la propagande par l'exemple était la plus féconde, que la meilleure manière de servir efficacement la Cause, c'était de s'améliorer eux-mêmes, de développer toujours davantage en eux cette vie intérieure sans laquelle toute action, même la plus enthousiaste, demeurerait une agitation vaine et inutile.

Merzer

Nos camarades sont de simples petits laboureurs, relégués au milieu des campagnes, n'ayant pas même pour les guider et pour soutenir leur courage, un jeune prêtre qui partage leurs idées et leurs aspirations. Comment, devant de tels faits, oserait-on dire, ainsi que nous l'avons souvent entendu, qu'à la cam-

pagne il n'était pas possible de former un groupe actif du *Sillon*, de trouver des jeunes gens qui aient foi dans notre idéal ?

Pommerit-le-Vicomte

Ce que nous disons du *Merzer*, pourrait s'appliquer à plusieurs autres paroisses et notamment à *Pommerit le Vicomte*, où l'activité de nos camarades ne fait pas non plus défaut à en juger, du moins, par l'ardeur avec laquelle ils vendent les quinze *Eveil démocratique* que nous leur expédions régulièrement.

Guingamp

Après avoir recueilli de ci de là, à travers notre région, quelques manifestations de notre mouvement, nos amis ne nous en voudront pas de leur parler un peu de Guingamp, dont les réunions mouvementées inquiètent « légèrement » les rédacteurs de l'*Ajonc*, qui désirent avoir sur ces séances « véhémentes » des renseignements précis et intéressants. Tout d'abord, qu'ils nous permettent de les rassurer ; nos séances n'ont été nullement véhémentes, elles ont été « et sont encore, Dieu merci », tout simplement vivantes, et loin de nous chamoiller au sujet des diverses questions que nous avons étudiées, nous avons très courtoisement échangé plusieurs observations intéressantes qui ont toujours été suivies de conclusions très pratiques. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir énergiquement discuté la fameuse question du *Sillon* et du socialisme, nous avons conclu que, si entre les théories socialistes et les doctrines du *Sillon* il pouvait y avoir certaines analogies, notre conception de la démocratie était absolument contraire aux doctrines de plusieurs socialistes qui voudraient charger l'Etat de procurer le bonheur de tous et de satisfaire les appétits, sans se soucier aucunement de développer la conscience et la responsabilité.

Cette question du socialisme terminée, nous avons entamé l'étude du rapport présenté par Charles Guidon au Congrès de Loudéac. Bien que dans cet exposé de l'esprit et des méthodes du *Sillon*, il n'y ait pas grande matière à discussion, nous trouvons tout de même moyen de nous chamoiller « courtoisement », tantôt à propos de la façon dont nous nous distinguons des catholiques sociaux, tantôt à propos de la différence que l'on met entre « ouvriers et bourgeois ».

A ce sujet, nous avons discuté longuement et conclu que cette distinction était moins une distinction de caste que de tempérament et que tout en restant ouvrier on pouvait avoir un esprit bourgeois et réciproquement.

Avant de terminer ce compte-rendu, je voudrais dire à tous nos camarades combien nous avons été heureux de recevoir parmi nous Auguste Rouyer, et de retremper nos courages au contact de son âme d'apôtre qui depuis longtemps déjà travaille et souffre.

Sans doute nous comprenons qu'il lui ait été pénible de quitter ses premiers frères d'armes auxquels il s'était si fortement attaché, avec lesquels il avait livré les premiers combats et enduré des souffrances parfois bien amères ; mais, malgré tout, il n'a pas été contraint d'abandonner son *Sillon*. Il a retrouvé ici un nouveau champ d'apostolat plus vaste encore, rencontré des camarades qui, en l'entourant d'une affection profonde, sauront lui faire oublier les multiples ennuis de la caserne, et qui, fortifiés par sa présence, creuseront toujours plus profond leur *Sillon* avec de la lumière plein l'esprit, de la foi et de l'espérance plein le cœur.

Louis LIVINEC.

Nos camarades du cercle St-Maurice se trouvent de plus en plus satisfaits de leur nouvelle organisation. Ils travaillent ferme, maintenant, et se félicitent d'avoir pris cette initiative.

A la suite du petit congrès de janvier dernier les idées du *Sillon* commencent à pénétrer dans la région. Déjà nous sommes heureux de signaler l'éclosion de trois cercles, tous plus vivaces les uns que les autres ; à Plémet, St-Caradec et Merdrignac, où les réunions ont lieu très régulièrement.

Dans d'autres localités, comme à la Chêze, par exemple, se forment des noyaux solides, et l'on n'attend que le passage de nos amis pour s'organiser définitivement.

Plouguernével s'il garde volontiers le silence fait en revanche beaucoup de besogne.

« Le petit congrès régional qui se tint à Loudéac en janvier dernier a lancé définitivement notre cercle plutôt pénible au début. Là nous avions vu les ouvriers à l'œuvre, un peu de leur enthousiasme était passé dans notre âme et dès lors, nous aussi, nous voulions nous mettre à la charrue et creuser vigoureusement notre *Sillon*.

Jour par jour nous avons refait la vie du *Sillon*. Nous avons partagé la joie des premières conquêtes comme aussi toute l'amertume des premières désillusions. Et souvent il nous a semblé que les Mille-Colonnes, l'Alcazar, Rome et toutes ces grandes étapes de l'histoire de notre mouvement nous les avions vé-

A. Rouyer

LOUDÉAC

Plouguernével

Suite
d'un congrès

cues nous-mêmes. C'est ainsi qu'à chaque réunion notre idéal est allé se dégageant du lointain brumeux où il était resté d'abord enseveli, que petit à petit nos idées se sont précisées, que nous nous sommes formés en un mot une mentalité sillonniste.

Inévitables
ennemis

Mais cela ne s'est pas fait sans encombres. Parfois de grosses pierres sont venues heurter le soc, menaçant de le briser. On a mis en doute l'opportunité, l'efficacité, la sincérité de nos efforts. Souvent les discussions commencées au cercle d'études se sont prolongées en récréation, voire même en promenade, et c'était vraiment curieux de nous voir, jaloux de nos propres convictions et ne voulant à aucun prix en démordre, agiter sans trembler ces redoutables questions qui bouleversent l'esprit des philosophes et de tous les sociologues !

MORBIHAN

VANNES

Au cercle Saint-Vincent Ferrier, par l'Etude de l'Evangile, de nos Revues, de l'Eveil, on essaie de devenir plus amoureux du Christ Jésus et meilleurs imitateurs de ses exemples, par suite excellents sillonnistes.

Une grave
question : la
grève générale

Lundi 26 mars, discussion très intéressante à propos de la grève en perspective des typographes et de la grave question de la journée de huit heures. Les typos, pour le moment, ne demandent que neuf heures. Les camarades ne voient pas tous diminuer les heures de travail sans appréhension, car les heures non employées à l'atelier pourraient bien être employées au cabaret. Les conseillers ont expliqué à ce propos combien l'action des cercles d'études pouvait être utile en donnant le goût du travail, avec des moyens, un local où les ouvriers, ayant fini leur journée, pourraient faire avantageusement leur éducation démocratique. Ils ont rappelé certains principes de solidarité, à propos des grèves, principes dont les camarades ne voyaient que vaguement l'application.

Avis aux
propriétaires

Le cercle Saint-Vincent Ferrier est aussi entré dans les tribulations du locataire qui a à chercher un gîte pour le futur terme. Le magasin, où il s'était installé provisoirement, est à louer pour la Saint-Jean prochaine. Il serait reconnaissant aux autres cercles bretons de lui indiquer un moyen simple et sûr de se loger bien et pas trop cher. Quoique la belle saison approche, il ne peut songer à vivre à la belle étoile.

Imp. Bretonne, 38, rue du Pré-Botté

Le Gérant : M. EVEN.

Pour être du Sillon

Lectures nécessaires et utiles

1) L'esprit du Sillon s'acquiert par la lecture habituelle de nos Revues et publications, par l'étude approfondie de l'*Esprit démocratique*, de la *Vie Profonde* et des *Vraies Idées*, par la fréquentation de nos groupes où règne vraiment l'âme commune.

2) On se prépare heureusement à nos conceptions d'apolar social en lisant les ouvrages de Georges Gorau *De l'Apôtre, les Catholiques et la question sociale*, mais surtout ceux de Georges Fonsegrive *Lettres d'un Curé de campagne* et la suite de la série, tout spécialement *Catholicisme et Démocratie* et le *Fils de l'Eglise*, en publiions pas les *Lettres d'un vaillant* de J. Debout et le *Devoir social* de Naudet.

3) Nos camarades renouvelleront leur vie religieuse dans la lecture quotidienne de l'Evangile, et les Pensées de Pascal, Le *Catholicisme social* (3 volumes) de Paul Lapeyre, de *Prin de la vie et la Vieillesse chrétienne* d'Ollétrapaine, les *Sources* du P. Grany, les lettres de Lacordaire et de l'abbé Pereyre, les lettres d'Ozonam, sont encore de nature à les pénétrer de notre esprit. Les *Poésies religieuses* de Verlaine, le *Ramona* et *Après la neuvième heure* de Montlaur, mais surtout les exemples et les leçons de Saint-François d'Assises, sont de nature à leur faire éprouver de salutaires émotions religieuses.

4) Ils peuvent trouver dans *Brand* d'Ibsen, dans certaines nouvelles de Maxime Gorki ou de Tolstoï, des leçons de grandeur morale propres à former en eux les *Ames forcées* qui nous sont nécessaires.

Mais il leur est essentiel de posséder la doctrine catholique d'une façon très pure et très exacte et de l'avoir méditée avec assez d'amour pour en soupçonner tout au moins la richesse merveilleuse et l'immense grandeur.

N.B. — Quand nos amis ont rencontré quelque livre, brochure, article, de nature à intéresser nos lecteurs et à leur être utile, nous leur serions très obligés de nous le faire savoir, en nous en donnant un court aperçu de cinq à dix lignes. De plus, nous rendrons compte dans l'*« Ajonc »* de tout ouvrage que nous aurons reçu en double exemplaire.

Socialisme et Christianisme

Par A. D. SERTILLANGES



3. — Harmonie possible entre les mutualités professionnelles et les mutualités familiales.

4. — Buts particuliers que doivent se proposer : a) la mutualité professionnelle ; b) et la mutualité familiale.

5. — Ces buts étant choisis, comment équilibrer les budgets ?

6. — Quels moyens de contrôle vous paraissent efficaces dans une société de secours mutuels ?

7a. — Statistique des Sociétés de secours mutuels de votre département, ou au moins de votre arrondissement.

8. — Quelle a été la part prise par les membres du « Sillon » dans la création et le développement des mutualités à base professionnelle ou familiale ?

9. — Conclusions.

B. — Les Mutuelles-Incendie.

1. — Les Compagnies anonymes par actions : a) Esprit qui les anime ; b) augmentation constante de leurs bénéfices ; c) situation financière actuelle.

2. — Indiquez les grandes compagnies qui opèrent dans votre commune dans votre canton, dans votre arrondissement : a) Primes versées depuis dix ans ; b) ces compagnies dans votre commune, dans votre canton, dans votre arrondissement ; c) indemnités versées depuis dix ans par ces compagnies dans votre commune, dans votre canton, dans votre arrondissement.

3. — Les Grandes Mutuelles : Services qu'elles ont rendus. Etat actuel.

4. — Les Mutuelles locales : a) Législation qui les régit ; b) avantages économiques, moraux et sociaux qu'elles présentent ; c) objections et préjugés contre les mutuelles-incendie.

5. — La renaissance des Mutuelles locales.

6. — La Fédération régionale des Mutuelles locales.

7. — Part prise par les membres du « Sillon » au faubourg d'argent de la création des Mutuelles-Incendie ?

8. — Résolutions.

Le Cercle de Lorient fournira tous les renseignements. — Prenez vos dispositions : faites des économies. Notre « Vie » doit être intensément plus intense qu'à Saint-Brieuc. Nous serons une force consciente, une force qui s'impose. Envoyez vos noms à Lorient **avant le 25 mai, 86, rue de l'Hôpital**.

AUX DAMES ET AUX JEUNES FILLES

L'Éducation Sociale de la Femme

Par l'Abbé BEAUPIN

PRIX FRANCO : 0 FR. 20

Le Sillon de Bretagne

Red ê Trezek ar wirionez

Kerzet gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

Notre Tâche

On nous a reproché de nous être désintéressés de la lutte électorale, de n'avoir pas, comme l'A. C. J. F. (1), adé l'*Action libérale populaire* à chasser du Parlement les députés anticlécaux qui, s'ils y reviennent en majorité, mèneront la France aux pires catastrophes. Eh bien ! non, le *Sillon* ne s'est pas jeté dans la mêlée électorale ; il ne le pouvait pas. S'il l'avait fait, il aurait oublié la mission qu'il s'est imposée, et sa raison d'être.

Préparer et faire les élections, c'est la tâche de l'A. L. P. Nous, nous en avons une autre. Nous voulons former une élite vraiment consciente de ses devoirs ; nous avons toujours dit et écrit tout ce que nous pensions sans aucune réticence, ne cherchant à blesser personne, mais aussi ne cherchant à flatter qui que ce soit ; nous avons toujours loyalement, courageusement

(1) Dans tout ce qui suit, nous critiquons non pas tel ou tel parti, telle ou telle organisation, mais d'une façon générale, les mœurs électorales actuelles, qui n'ont rien d'un régime démocratique.

exposé ce que nous croyions être la vérité ; et si nous avions pris part à la lutte, nous l'aurions fait ayant toujours présent à l'esprit, notre devise : « Il faut aller au vrai avec toute son âme. » Or, vous le savez tout aussi bien que moi, être élu est le seul but que poursuit chaque candidat. Pour y arriver tous les moyens semblent bons, même, et peut-être surtout, les plus malhonnêtes.

On compte les candidats qui disent nettement : « Voilà ce que je suis au point de vue politique et social ; voilà ce que je pense des questions brûlantes, voilà ce que je veux ». La plupart se préoccupent d'abord de connaître l'opinion moyenne de leur circonscription, de savoir quelles sont les personnes influentes ; et, suivant les circonstances, ils s'instituent **catholique, libéral, libéral-catholique, indépendant, républicain catholique, républicain libéral, catholique constitutionnel**. Je ne parle que des expressions les plus courantes ; il y en a qui demandent des efforts prodigieux d'imagination. Les candidats cherchent ce qui plaira le mieux ou ce qui choquera le moins ; ainsi « catholique constitutionnel » effarouchera moins certains personnages que « Républicain catholique ».

D'autres vont plus loin, ils ne sont nullement gênés de changer leur programme suivant les lieux, et vous connaissez tous l'histoire de ce candidat malheureux qui, pour atteindre un siège qui lui échappe toujours, a été successivement collectiviste dans le midi, progressiste dans le Nord et radical dans l'Ouest.

Réticences, mensonges, calomnies telles sont les armes employées couramment dans les campagnes électorales ; ajoutons la corruption par l'argent, par les promesses de toutes sortes et nous aurons une idée de la valeur de la réponse des électeurs. Et on aurait voulu que pendant un mois, oubliant notre passé, oubliant surtout l'avenir pour lequel nous travaillons et vivons, nous nous serions livrés à cette acrobatie électorale ?

Ah ! certes, si le 6 mai nous était apparu vraiment comme le

dernier espoir du catholicisme en France, nous nous serions jetés dans la mêlée avec l'ardeur que nous puissions dans l'amour du Christ et de la France. Mais, nous n'avons pu croire que tous les efforts, tous les dévouements des catholiques depuis un siècle pouvaient être annihilés par un coup de dés ; nous n'avons pu croire que la France, qui, pendant 14 siècles a été la fille aînée de l'Eglise, eût été perdue pour elle par deux tours de scrutins. Non, nous ne pouvons croire cela. Et, vous-mêmes, qui vous êtes laissés aller à un moment de découragement, ne serez-vous pas demain un démenti vivant de ce que vous dites aujourd'hui ? Votre vertu au milieu de la corruption générale ; votre ardeur pour la Cause du Catholicisme ; votre dévouement pour les humbles et les malheureux ; votre confiance dans le Christ qui vous vivifie et par lequel vous pouvez tout, vous imposeront le doux devoir d'espérer. Et puis tous ces jeunes gens qui luttent, toutes ces jeunes filles qui prient, tous ces hommes qui retrouvent toujours dans le Christ de nouvelles ardeurs, tous ces prêtres qui se mortifient et qui chaque matin offrent le Fils en Sacrifice au Père, devraient désormais, parce que c'est inutile, cesser de lutter, de prier, de se mortifier et d'offrir le Saint-Sacrifice ? Nous ne le croyons pas, et voilà pourquoi, le cœur rempli plus que jamais d'espoir, nous avons profité de la période électorale pour nous recueillir et voir la tâche qui nous attend demain.

Il y a bientôt deux ans que le Sillon de Bretagne existe. Le Congrès de Saint-Brieuc a montré sa vitalité, et les diverses réunions tenues depuis un an sur tous les points de la Bretagne ont prouvé combien nos camarades sont pleins d'ardeur, et combien nos idées se sont répandues. Mais cette extension si rapide ne s'est-elle pas faite un peu aux dépens de la vie profonde ? Ce n'est pas un reproche que je fais ; je constate que l'apostolat intense auquel se sont livrés nos camarades, les a souvent empêchés d'approfondir par l'étude, par la réflexion, ce qu'il importe de connaître et de vivre, si dans l'avenir nous voulons faire œuvre positive.

Le cercle d'études est toujours la cellule vivante du « Sillon » : dans ces réunions intimes nous nous formerons une âme sillonniste, un tempéramment démocratique, nous scellerons cette amitié qui nous rend si forts. Mais il devient insuffisant ; et nous croyons que les retraites-congrès, les séries de conférences sont appelées à développer la vie du « Sillon » en profondeur et à nous le mieux faire connaître.

D'ailleurs ces conférences seront aussi un nouveau moyen d'apostolat si nous les faisons non pas seulement devant un groupe de sillonnistes, mais devant des personnes susceptibles de venir grossir nos rangs.

Et puis lisons toujours les revues et les brochures du « Sillon ». Nous voyons quelquefois des camarades qui crient bien haut qu'ils sont du *Sillon* et qui ne le connaissent pas ; c'est déplorable et il faut que cela cesse. Ne criions pas que nous sommes du « Sillon », prouvons-le par notre vie, débarrassons-nous des préjugés qui, tels des parasites, se sont greffés sur nous. Nous devons penser, parler, agir en Sillonnistes et non pas en révolutionnaires haineux ou en bourgeois satisfaits. Je n'aurai garde d'oublier que nous devons utiliser l'« Eveil démocratique » cet excellent instrument de propagande.

Il me semble entendre quelques-uns de ceux qui me liront, se dire : « C'est tout cela votre tâche ? » — Non, je n'ai point eu la prétention de dire qu'en dehors du cercle d'études, des retraites-congrès, des séries de conférences et de la vente de l'« Eveil », il n'y avait rien à faire, j'ai voulu seulement attirer l'attention de mes camarades sur ces points. Le « Sillon » évolue sans cesse. Or, je crois que maintenant, en Bretagne, nous devons faire des retraites-congrès, des séries de conférences et vendre l'« Eveil démocratique ». Ce sont actuellement, avec le cercle d'études, les instruments qui peuvent nous rendre les plus utiles services.

Que nos camarades se mettent au travail avec ardeur et confiance ; qu'ils sachent qu'en devenant plus chrétiens et plus

conscients de leurs devoirs, qu'en travaillant à l'élaboration de la République démocratique, ils travaillent autant que qui que ce soit « pour Dieu et la Patrie » (1).

P. DUBOIS, du « Sillon Rennais ».

CONGRÈS RÉGIONAL

Le Congrès régional Breton qui n'a pu se tenir à Pâques, aura lieu à Lorient, les 3, 4 et 5 juin.

Nos amis trouveront aux feuilles roses, l'horaire du Congrès et le programme des séances de travail. D'ailleurs le Cercle de Lorient fournira tous renseignements utiles.

Il faut que ce congrès soit un triomphe comparable à celui de Saint-Brieuc et produise dans le Morbihan les mêmes résultats que dans les Côtes-du-Nord. Aussi nos camarades seront-ils à Lorient plus nombreux encore qu'à Saint-Brieuc.

L'AJONG

MENDIANT D'AMOUR

En ce temps-là Jésus s'en allait sur les chemins de la Judée, consolant les malheureux, guérissant les malades et ressuscitant les morts. Le soir était venu, et à cette heure ineffable où tout se tait dans un mélodieux silence, le Maître ouvrait lui aussi son cœur aux doux effluves de paix qu'exhalent à la brune les fleurs de la vallée et les bois sombres de la montagne. Alors,

(1) N. B. — Des catholiques déloyaux, qui ne veulent pas nous lire, tiennent *calomnieusement* à nous faire dire que nous voterions pour un républicain franc-maçon plutôt que pour un réactionnaire. Or « depuis plusieurs mois, nous ne cessons de répéter qu'aux prochaines élections, la liberté religieuse étant actuellement plus menacée qu'aucune autre, nos amis ont le devoir de voter pour un catholique, même réactionnaire contre un anticlérical, même démocrate. » — *Sillon* du 25 avril 1906, p. 315 ; — *Ajong* du 15 février, p. 52. Ajoutons encore, pour dissiper toute équivoque, que si le *Sillon* ne présente pas et ne soutient pas de candidat en tant que *Sillon*, aucun sillonniste n'a le droit de se désintéresser personnellement des élections, et, s'il est électeur, de remplir son devoir électoral. Aucun n'y a failli et n'y faillira le 23 mai, s'il y a lieu.

comme au jour de son élévation sur le divin gibet, il sentit son âme se remplir d'un amour infini, d'un ardent désir d'aimer et d'être aimé :

« Jean, dit-il en se penchant sur l'épaule de son ami, Jean, j'ai soif.

— Maître, ici la terre est sèche, et le lys des champs trouve à peine de quoi humecter sa racine.

— Jean, reprit Jésus, j'ai soif. » et il regarda tristement le Bien-aimé.

Alors un frémissement de bonheur et d'amour agita un moment le jeune homme et plus près, toujours plus près de Jésus, il murmura :

« Maître, vous savez que je suis à vous et à vous seul. »

Pierre et les autres, baissant la voix, s'entretenaient de ce qu'il avait été donné à leurs oreilles d'entendre et à leurs yeux de voir en cette douce journée. Jésus et Jean, un peu en avant, marchaient côte à côte en silence, l'un appelant de ses vœux l'éternelle aurore qu'il voyait déjà briller sur l'horizon de l'avenir, l'autre laissant aller ses sens et son cœur à la contemplation de la Divinité qu'il sentait si près de lui, à l'adoration de ce mystérieux Ami qui lui demandait un peu d'amour.

Bientôt, s'élevant des remparts de la ville voisine, des chants et des bruits de cymbales se firent entendre; près des portes, des femmes, l'amphore sur l'épaule, riaient à grands éclats; des laboureurs rentraient harassés mais joyeux après une longue journée passée dans la saine fatigue des champs ensoleillés.

— Jean, dit Jésus, tu ne regrettes rien ?

— Non Maître, je vous l'ai dit, je me suis donné sans retour; je suis faible, il est vrai, mais que votre main me soutienne et je ne craindrai pas.

— En vérité, reprit Jésus, celui qui a mis la main à la charrue pour creuser son sillon ne regardera pas en arrière, sinon il n'est pas digne d'être appelé mon disciple. Tu es heureux, Jean, car tu as su aimer; celui qui aime ne faiblira point, car il demeure en moi et moi en lui. J'avais soif et tu ne m'as pas refusé la goutte d'eau que je mendiais. En vérité, Jean, je te le dis, tu es heureux car tu n'as pas repoussé le Mendiant d'Amour. »

Mille diamants s'allumaient déjà dans l'azur sombre des cieux; le vent léger du soir commençait à soupirer dans les oliviers prochains: la troupe sainte entra dans la ville pour se reposer.

Jean ACER, du « Sillon Brestois ».

Les petits Cercles d'Etudes Élémentaires ⁽¹⁾

Depuis que les œuvres de jeunesse ajoutent au souci de la préservation momentanée de leurs membres, la préoccupation autrement grave de les initier à une vie chrétienne plus intense, la plupart des directeurs de patronage consacrent maintenant leurs meilleurs soins à la formation d'une élite de jeunes gens.

C'est la méthode que nous avons toujours suivie au « Sillon » et qui gagne chaque jour de nouveaux adhérents parmi les partisans de plus en plus rares de l'apostolat collectif. Ça et là quelques conseillers plus audacieux persuadés que l'élite gagnerait en profondeur et en fécondité à être façonnée dès l'enfance, ont entrepris la création de petits cercles élémentaires dont quelques-uns ont déjà produit leurs premiers fruits.

C'est pour démontrer l'opportunité de ces initiatives et exposer les réflexions d'une expérience de quelques mois que j'écris ces lignes.

Parmi les nombreuses et graves raisons de la création des petits cercles d'enfants, il faut mettre en première ligne la préoccupation de quelques directeurs de patronage de prévenir chez leurs meilleurs membres les dangers d'une crise religieuse au sortir de l'école. Les exigences de la vie en effet sont devenues telles, dans nos grandes villes, qu'un grand nombre d'enfants jetés prématurément et sans préparation dans la vie publique y subissent de graves préjudices pour leur foi et leurs vertus. Quelle résistance d'ailleurs pourraient-ils bien opposer à l'immoralité publique et à la propagande antireligieuse de l'enseignement officiel et même de la famille, alors que les élé-

(1) Nous recevrons avec joie et très utilement les noms des C. E. élémentaires constitués en Bretagne et surtout les expériences et les faits anecdotiques, vécus par nos petits camarades ou dont ils ont été les héros.

ves de l'enseignement congréganiste succombent aux mêmes périls ? Il leur faudrait un esprit plus averti et un tempérament plus robuste, pour résister à l'atmosphère contaminée de leur nouveau milieu et c'est précisément le rôle des petits cercles de leur donner cette préparation.

On a songé aussi en les fondant à initier graduellement l'élite à l'étude des questions traitées dans nos grands cercles, afin qu'elle puisse y être admise le plus tôt possible. Bien que cette initiative soit opportune, plusieurs l'ont déjà jugée irréalisable avant tout essai ; nous avons donc à leur répondre en exposant les efforts tentés pour la faire aboutir.

Et d'abord, n'est-ce pas chimérique de la part d'un directeur de patronage, de vouloir initier des enfants de douze à quatorze ans à l'étude de questions religieuses ou sociales dont la complexité et l'étendue déconcertent les esprits les plus sérieux et dont la connaissance leur paraît néanmoins indispensables pour entrer dans la vie ? Et puis, n'est-ce point téméraire d'exposer devant eux, même dans le but d'en prévenir les funestes effets, les reproches les plus fréquemment formulés contre nos croyances ?

Le cercle élémentaire ne vise nullement à faire de ses membres des théologiens ou des sociologues, son rôle se borne à éclairer et à consolider leur foi par l'étude aussi simple que sommaire des questions religieuses les plus familières. On y résout aussi les objections qu'ils ont pu lire ou entendre, et on prévient les autres par l'exposé des vérités dogmatiques les plus contestées dans les milieux populaires et celui des faits et des hypothèses scientifiques les plus exploitées contre la religion.

Au reste, le directeur ne doit point se laisser dominer par un souci trop exclusif de préparer l'avenir ; tout au plus doit-il le prévoir et orienter vers lui son action. C'est surtout en pourvoyant aux besoins immédiats de ses membres qu'il les prémunira le mieux contre les périls à venir. Les dangers d'ordre intellectuel et moral qui les attendent au seuil de l'atelier, ne les menacent-ils pas déjà à leur insu grâce aux perfidies de l'enseignement officiel et à la dissolution des mœurs publiques ? Le nom de Dieu est rayé de tous les manuels de l'école primaire laïque et les faits d'histoire religieuse exploités contre la religion. Les instituteurs enseignent communément que l'homme descend du singe, que la patrie est une bagatelle, etc...

Enfin l'immoralité est répandue de tous côtés dans les con-

versations, les mauvais exemples et les gravures obscènes, et la famille elle-même souvent, est devenue pour l'enfant l'école du vice.

On peut donc trouver dans la vie des membres du cercle ample matière d'études. Qu'on nous permette, à titre d'exemples, de citer les principaux sujets dont nous avons causé : la séparation de l'église et de l'Etat, le budget des cultes, les inventaires, l'infailibilité du Pape, l'homme descend-il du singe ? Y a-t-il des générations spontanées ? Qu'est-ce que le socialisme ? l'internationalisme, etc... (la plupart de ces sujets ont été vulgarisés dans la collection des Causeries du dimanche, en vente à la Bonne Presse, et peuvent avec quelques explications supplémentaires être compris des enfants). On pourrait aussi raconter l'Histoire sainte en s'écartant plus qu'on ne le fait généralement de la lettre des récits inspirés, en se servant de travaux récents et infiniment précieux, comme l'Histoire Sainte de M. l'Abbé Lesêtre, ou d'articles comme ceux du même auteur sur les récits de l'Histoire Sainte. Ce serait le moyen de prévenir bien des objections formulées contre une interprétation trop étroite de nos Livres saints.

Après avoir ainsi prémuni l'esprit de ses jeunes auditeurs par un enseignement judicieux, exact, et éclairé de la doctrine religieuse contre les objections à venir, et détruit celles qu'ils ont déjà rencontrées, le directeur n'aura accompli qu'une partie de sa tâche, la plus importante lui reste encore à faire.

C'est un fait trop souvent constaté que l'ironie et la raillerie des adversaires ont généralement une plus grande puissance de destruction sur la foi de nos jeunes gens que les objections les plus spécieuses. Tel d'entre eux suffisamment éclairé sur la gravité et l'étendue de ses obligations de chrétien ne peut affronter le sourire moqueur d'un camarade d'atelier. Il importe donc de former avec le même soin l'esprit et la volonté de l'enfant.

La formation de son caractère me paraît dépendre du soin avec lequel nous aurons développé en lui le sentiment de sa personnalité et de sa responsabilité. Nous sommes peut-être trop habitués à le traiter comme une quantité négligeable et à résister à ses inclinations même légitimes dans l'unique but de faire prévaloir notre direction. Nous oublions qu'il devra bientôt se conduire lui-même, et qu'il en sera incapable s'il n'a pas fait préalablement l'usage de sa liberté. A vouloir le conduire

en tout et pour tout selon nos volontés, nous étouffons en lui toute initiative.

Mais si l'enfant sent qu'on le traite déjà comme un petit homme, et avec les égards qu'il mérite, le résultat est tout autre. Un sentiment de légitime fierté (1) se développe en lui, et il prend conscience de sa personnalité. Il aime aussi qu'on lui fasse entrevoir qu'il jouera dans la société un rôle utile et proportionné à son mérite ; et il est facile de l'en persuader en lui confiant déjà au patronage quelque mission importante où il prendra conscience de sa valeur. Cette méthode offre peut-être le danger d'enorgueillir nos petits écoliers, mais il n'est pas impossible de remédier à cet inconvénient largement compensé par les avantages.

La formation complète de l'élite recrutée au « Sillon » est caractérisée par une vie intérieure intense puisée à une piété solide. Ce serait donc laisser inachevée l'éducation des membres d'un cercle élémentaire que de ne pas développer en eux un goût très vif pour la piété. Et par ce mot, je n'entends pas désigner seulement les pratiques religieuses, mais plutôt l'attrait qui nous y pousse. On arrive à ce résultat par la même méthode dans les grands cercles ; par le commentaire assidu des principales scènes de l'Evangile et particulièrement celles qui sont les plus propres à démontrer l'amour de N. S. pour les enfants et les jeunes gens. C'est ainsi qu'à l'époque de Noël nous avons raconté l'enfance de N. S. et qu'à Pâques nous avons démontré par le récit des apparitions la vérité de la résurrection de N.-S. Les prodiges d'héroïsme et de sainteté accomplis dans les âmes par la fréquentation de l'Eucharistie peuvent servir à leur démontrer la puissance de ce sacrement, et le profit qu'ils en peuvent retirer.

Enfin (2) l'explication des cérémonies de l'Eglise, et surtout de la liturgie de la Messe et des sacrements sont de nature à

(1) Essayez donc aussi les « travaux-concours » entre les enfants et donnez pour prix : soit un almanach du *Sillon*, soit le Congrès de Saint-Brieuc ou une autre brochure. Les résultats sont excellents. L'« AMITE » de Rennes en a fait trois : le 1^{er} sur la Passion du Christ ; le 2^e sur les significations de l'insigne du *Sillon* ; le 3^e sur l'amitié du *Sillon*.

(2) Le « Petit Catéchisme liturgique de l'abbé H. Dutillet » (préface de Huysmans) est de nature à faciliter cette tâche et à rendre d'appréciables services aux enfants. Nous en avons fait l'heureuse expérience.

En vente au Sillon Rennais, 1 franc.

rendre l'enfant plus attentif aux offices de l'Eglise et à lui en révéler le symbolisme.

Voilà donc, à notre avis, quelle doit être la tâche complète d'un petit cercle d'études. On peut la résumer ainsi : faire de ses membres des chrétiens éclairés, indépendants et animés d'une vie intérieure intense.

Quelle est la meilleure méthode pour atteindre ce résultat ? Il est impossible de donner des règles générales à ce sujet. C'est à chaque conseiller d'adopter sa méthode à l'âge des enfants et au milieu dans lequel il se trouve.

Voici celle que nous avons employée. Le cercle se réunit tous les jeudis après-midi, dans la salle de travail du patronage. Après une courte prière, le conseiller de cercle commente une scène de l'évangile ou expose un point de dogme de manière à prévenir par ses explications toute objection contre sa notion. C'est à proprement parler, le rapport de la séance le plus précieux, mais qui provoque aux premières réunions, très peu de questions de la part des membres encore trop timides pour s'exprimer en présence de leurs camarades. Cependant pour peu que le conseiller accueille leurs petites réflexions avec bienveillance, et les mettent à couvert, des rires peu charitables, leur franchise naturelle aura bientôt vaincu leur timidité, et ils s'ouvriront. Le moment de la séance où les avis sont ouverts est le plus précieux. C'est alors que chacun expose ce qu'il a vu ou entendu dire au sujet de la religion et que le président de séance peut étudier les besoins du cercle. C'est à lui de saisir au vol telle vérité pour la faire ressortir, ou telle erreur pour la condamner. Il est évident que dans ces causeries, les événements politiques ou religieux qui intéressent l'opinion publique ont la plus grande place et qu'on peut tirer de leur appréciation d'utiles leçons.

La séance se termine d'ordinaire par le compte-rendu du Cosmos qui renferme toujours quelque nouvelle scientifique curieuse, mêlant ainsi l'agréable à l'utile. L'intérêt de la séance dépend donc comme on le voit du caractère même de l'enseignement qui doit être varié, simple, concret, vivant et bien adapté à l'auditeur, et surtout de la collaboration de tous à l'œuvre commune.

Puisse cette œuvre naissante des petits cercles élémentaires, gagner toujours de nouvelles sympathies et se développer selon le vœu de ses promoteurs, car c'est la volonté expresse du Mai-

tre, qu'aucun de ces petits (qui nous sont confiés) ne périssent. Puisse-t-elle accroître l'élite d'unités fortes et conscientes de leurs obligations religieuses et civiques (1), précieux artisan de la société démocratique que nous voulons édifier.

Le NOBLE.

UNE CROISADE URGENTE

A L'HOPITAL MILITAIRE

Morts sans prêtres. — Dispositions personnelles à prendre d'urgence. — Dévouement admirable d'un ami d'enfance.

Tout le monde connaît la circulaire de M. Berteaux qui ordonnait, en fait, l'enfouissement civil des soldats morts à l'hôpital militaire. L'un des premiers actes de M. Etienne avait été de la désavouer et de satisfaire ainsi la conscience publique justement indignée, mais des faits absolument scandaleux sont venus prouver que si le soldat risquait moins d'être enterré civilement, il lui était presque impossible de recevoir les secours religieux à son lit de mort. Des plaintes de plus en plus nombreuses s'élèvent à ce sujet : l'Ajone avait le devoir de s'en faire l'écho auprès de ses lecteurs. Le soldat fait à la Patrie assez de sacrifices sans lui donner encore sa liberté religieuse. D'ailleurs, les secours religieux, aussi bien que les secours médicaux, qu'ils auraient dans la famille, sont rigoureusement dus aux soldats contraints par les règlements de se faire soigner à l'hôpital militaire. » C'est donc une liberté, et une liberté sacrée entre toutes, et c'est un droit, celui de pouvoir mourir dans un hôpital militaire avec les sacrements de l'Eglise, qu'il s'agit de revendiquer. C'est donc une véritable croisade qu'il faut entreprendre, un mouvement général de protestation qu'il faut déterminer, un état d'esprit qu'il faut établir. Nos amis, prêtres,

(1) La lecture de la collection des « Tu seras » et son commentaire est très utile à la formation civique et sociale des enfants de 12 à 14 ans. Nous en reparlerons. Voici seulement les titres de cette collection : « Tu seras soldat — Tu seras citoyen — Tu seras commerçant — Tu seras prévoyant — Tu seras agriculteur — Tu seras chef de famille... etc : Le vol. 1 fr. 50 chez, A. Colin et C^e, Paris.

tres, jeunes gens des cercles d'études, séminaristes soldats, soldats sillonnistes, ne manqueront pas d'y travailler et, avec l'aide de Dieu, réussiront.

* *

I. — *C'est urgent ?* — Depuis vingt jours à peine, dans le seul hôpital militaire de Rennes, trois soldats sont morts sans secours religieux ! Tous les trois étaient enfants du diocèse, appartenaient à des parents chrétiens, avaient communie sans doute avant l'entrée au régiment. A leur dernière heure, le prêtre n'a pas été autorisé à les approcher, à les bénir, à leur donner le céleste remède de l'Extrême-Onction, qui, tant de fois, a guéri les jeunes gens. — A Versailles, sur onze soldats morts du 1^{er} janvier au 15 mars, c'est-à-dire pendant deux mois et demi, un seul a demandé les secours de la religion et encore, il n'a reçu les sacrements qu'à la dernière minute !... (*France Mil. et Rel.*, avril 1906). — Ne dites pas pour vous consoler et vous abuser : ils ont eu la cérémonie religieuse des funérailles, les prières du prêtre à l'autel, sur le cercueil et au bord de la tombe, l'eau bénite jetée par les parents et les amis. Car cela ne suffit pas et ne peut conduire au ciel l'âme trouvée par Dieu en état de péché. Celui qui croit au Christ veut à sa dernière heure les sacrements de Pénitence, le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction.

* *

II. — *Que faire ?* — En attendant que le ministre ait déféré aux justes protestations des familles, (1) le soldat doit se garantir lui-même, en prenant l'une ou l'autre des garanties ci-dessous. Elles n'ont pas toute la même efficacité, elles peuvent s'aider, se compléter mutuellement. Nous les rangeons par ordre de valeur.

1) Le soldat portera sur lui un pli fermé avec la mention : « A ouvrir aussitôt dans le cas d'accident grave. » A l'intérieur, il aura écrit de sa main :

« En cas d'accident ou de danger de mort, je demande qu'on appelle près de moi le prêtre catholique. C'est ma volonté formelle. »

X..., soldat au... de...

(1) Des feuilles de protestation seront bientôt mises à la disposition des individus et des Cercles d'études, afin qu'ils agissent et déterminent ce grand courant.

Celui qui ne sait pas écrire fera écrire et ensuite signer par deux témoins.

2) Le soldat pourrait remettre à *un ami sûr, à un camarade, du pays*, de la Cie ou de la Bie, un exemplaire du pli ci-dessus, en le chargeant de le faire valoir le cas échéant.

3) Le soldat ou la famille du soldat adressent d'avance au prêtre chargé de l'hôpital un billet ainsi conçu : « *Je demande à M. l'abbé X... de venir près de moi (ou : de se rendre aussitôt près de mon fils X..., soldat à la ... Cie du...), en cas de maladie ou d'accident et de m'apporter (ou : de lui apporter) les sacrements de la Sainte-Eglise.* » Signature et adresse exacte. — Mais, dans ce cas, qui prévendra l'aumônier de l'accident survenu ou de la maladie ? Le billet numéro 1 est bien plus sûr.

4) Porter sur soi, à son cou principalement, un scapulaire ou un crucifix. Hélas ! on verra parfois révoquer en doute ce langage pourtant bien expressif ! Quelques-uns iront jusqu'à insinuer que c'est comme curiosité (!) ou par coquetterie (!!) que le soldat a porté ces emblèmes... O sens moral, ô liberté, où es-tu ? Sur une muraille, *le Crucifix parle trop*, on le proscrit !... et sur une poitrine d'homme, *il ne signifie plus rien !*

De ces quatre industries, la première est la meilleure. Dites à vos jeunes gens de l'employer sans retard. Et dites-le à tous, car tous y sont également intéressés. Que demain un séminariste soit atteint d'une congestion, victime d'un accident, s'il ne peut demander le prêtre il en sera privé, d'après le règlement jusqu'à l'arrivée de ses parents ou peut-être de son évêque !... C'est abominable ! *Mais c'est la loi, dit-on.* Eh bien, qu'on la change au plus tôt.

* *

III. — *Admirable dévouement d'un ami d'enfance...* — *Exemple à suivre.* — Au troisième étage de l'hôpital militaire, un soldat va mourir... Depuis quelques jours, un mal terrible ravage son organisme affaibli... L'heure fatale approche, et déjà tout l'hôpital est mis au courant... Seul, le mourant ignore, ne se doute de rien... Le docteur a dit quelques mots sans importance, ou le malade a vu une promesse, la certitude de guérir !... Mais après, le docteur a repris ce silence qui terrifie les initiés. Les voisins, les camarades, ne peuvent plus se méprendre... de leurs regards curieux ils verront la mort envahir cette jeunesse, il y a huit jours encore souriante et généreuse... Et

la nouvelle passe de bouche en bouche... « *Le n°..... va mourir. C'est un homme fini...* »

Plus bas, au premier étage, dans la salle des blessés, un petit soldat souffre encore d'une grave entorse, qui le retient au lit depuis plusieurs semaines. Il vient d'entendre : « *Le n°... est mourir !* » Aussitôt il reprend, moitié curieux : « *Le n°..... est perdu ? de quelle salle ? — Salle X. — Son nom ? — X...* » Un nuage passe devant ses yeux. Ce n'est plus la curiosité sympathique, c'est l'angoisse qui se trahit dans ces mots entrecoupés : « *X..., mais c'est mon camarade... nous sommes tous deux de Z..., nous faisons ensemble notre première communion... A-t-il vu l'Aumônier ? — Je ne le crois pas... et il n'a pas l'air de songer à le réclamer !* » Un instant, les yeux du petit soldat sont baignés de larmes..., puis il se redresse, dans sa tête de Breton, le plan est vite fait... Il obtient, non sans peine qu'on l'aide à gravir les deux étages qui le séparent de son ami. Et durant quelques instants rapides, dans leur langue maternelle, parfois rude à l'oreille, mais combien douce au cœur, les deux Bretons se sont entretenus... Le petit soldat parle avec force et tendresse : il rappelle, il exhorte, sans doute...

Une heure après, *sur la demande formelle du mourant*, le prêtre venait à son chevet... Ce fut l'entretien mystérieux..., bientôt après le Saint-Viatique, l'Extrême-Onction. Puis, un grand calme suivit : la fièvre se calmait, la respiration devenait plus régulière, plus douce... L'âme chrétienne avait revu son Dieu... le bon Maître l'aidait à porter sa croix... On espérait... Cela dura quelques jours seulement. L'âme s'envola, quittant sa terrestre demeure, par trop inhospitalière, mise en route vers le ciel par *l'ami d'enfance*... Le surlendemain, près du père en larmes, accouru de X... à la messe funèbre, un petit soldat (vous le reconnaissez !) priait et pleurait à la fois... Quand le cortège réformé prit le chemin du cimetière, le petit soldat ne put quitter la chapelle, où longtemps, bien longtemps, il voulut prier encore.

Brave cœur ! bon petit soldat, en sauvant l'âme de ton ami, tu as assuré ton propre salut. — *Puisses-tu avoir longtemps et partout de généreux imitateurs.*

P. S. — Au champ des morts, pendant qu'on descendait le cercueil dans la fosse, le père tomba à genoux sur le sol glacé... Pauvre père ! il semblait vouloir se rapprocher du fils tant aimé, à jamais perdu pour lui dans ce monde... Au spectacle du

vieillard agenouillé et de sa douleur si vraie, les cœurs battaient bien fort, lorsque des rangs de la compagnie deux soldats se détachent et viennent s'agenouiller près du père... Charité du Christ, que tu es belle, que tu es consolante !...

... Cette scène avait duré quelques minutes à peine... ceux qui en furent témoins ne sauront l'oublier jamais. »

— *Sillonnistes de Bretagne et amis du Sillon, vous surtout, sillonnistes soldats, vous rêvez de l'action et de l'action pratique, Voici l'heure. Comptez les soldats de votre localité, écrivez-leur cela, s'ils sont vos camarades et vos amis ; en tout cas, visitez leurs familles, suggérez-leur les craintes légitimes et les résolutions viriles. Que le soldat en pleine connaissance qui entre à l'hôpital remette aussitôt sa demande de visite au prêtre chargé de l'hôpital. Pour celui qui est sans connaissance les moyens indiqués ci-dessus suffiront. Vous avez compris ? Les prêtres feront leur devoir... C'est une œuvre de libération et de salut éternel... c'est une œuvre de liberté... la libération des enfants de Dieu !*

P. M. L.
du Sillon Rennais

IDÉES & MÉTHODES

LE CERCLE D'ÉTUDES A LA CAMPAGNE

C'est impossible ?

Bah ! Ils pullulent dans l'Yonne. (Voir la revue « La bonne Terre ») — pays cependant anticatholique. — Le Loiret est couvert de ces minuscules séminaires, composés de jeunes hommes « au cœur de prêtre ». La Bretagne fait effort pour en constituer de sérieux ; trois fois l'un d'entre eux disparut, l'espérance et la ténacité ont enfin triomphé.

Comment faire ?

S'armer de patience et de courage, tel le jeune instituteur qui apprend aux bambins l'a. b. c. de l'alphabet.

Tenir bon, le voir peut-être mourir et ...ressusciter. Tenez, voici une conversation d'un bon recteur et d'un jeune camelot, qui renferme tout le secret de la méthode du « Sillon ».

« Ah ! si j'avais six à huit jeunes gens comme vous ! — Huit ! vous êtes bien exigeant. Chez nous, nous sommes trois et ça marche, allez !... Oh ! vous savez, nous pourrions être quinze, mais à quoi

bon des gens passifs ? Au « Sillon », nous voulons un petit noyau d'apôtres, bien formés, éclairés, courageux et convaincus.

— Sans doute, mais les prendre où ? — Et vos paysans ?... Le cercle d'études, c'est pas fait pour faire des intellectuels ; ça doit donner surtout des chrétiens convaincus, des apôtres ! On passe des fois la nuit devant le Saint Sacrement, et le lendemain, je vous assure, on se ferait volontiers « casser la figure » pour Jésus-Christ ! — En campagne ce doit être bien difficile ! — Pas tant que vous croyez, Monsieur le Recteur... Tenez, ma commune ne vaut pas la vôtre, pourtant ça a pris ! Savez-vous avec combien le vicaire a commencé ?... Avec un ! Il l'appela plusieurs fois chez lui, lui parla avec son cœur de prêtre de la religion à défendre, du devoir social à remplir, surtout du Christ à aimer et des âmes à conquérir. Ah ! ça nous empoigne, nous autres, jeunes, ces idées d'apostolat ! Nous ne voulons pas d'un christianisme égoïte ou endormi. Nous avons besoin de bouger. Si on ne nous lance pas pour le bien, nous serons entraînés vers le mal, c'est sûr. Pour ma part, je ne sais ce que je serais devenu sans le « Sillon !... » Donc le vicaire le vit souvent, lui passa des brochures, des revues, le « chauffa » bien, puis le chargea de gagner un camarade. Je fus conquis par lui. Le bon Dieu m'a choisi. Oh ! pas pour ce que je valais, non, mais il voyait bien que j'allais me perdre... Nous restâmes nous deux pendant trois mois, c'était dur, mais nous étions préparés. Nous avons tenu bon. Aujourd'hui nous sommes trois au cercle d'études. Nous nous réunissons chaque dimanche chez M. le vicaire, nous lisons un article de revue ou un chapitre bien choisi dans une brochure ; après ça on discute, c'est intéressant et c'est moins « poire » que d'aller se pochar dans les cafés. Avec ça qu'on sera bientôt cinq ; j'en soigne un en ce moment, intelligent, mais pas assez chrétien encore. M. le Recteur, essayez ça, vous verrez que vous en serez content ; un petit cercle d'études de campagne ! — J'y pensais, mon ami, mais je croyais qu'il fallait être plus nombreux. — Non, non ! n'en prenez que deux ou trois, mais des bons !... Au revoir, Monsieur le Recteur.

.... Le bon prêtre resta tout pensif. Un éclair d'econfiance avait passé dans ses yeux. Il devinait déjà ses jeunes collaborateurs... Aujourd'hui, il y a un petit état-major, « le petit troupeau qui doit conquérir sa paroisse... »

C'est donc possible, et puis c'est bâti sur le roc ! Ça forme des caractères, des « âmes-forces », des meneurs.

Bretons, essayez la méthode, la vraie, la seule vraie !

Georges FRANCEUR.

POUR CONNAÎTRE LE « SILLON »

D'ailleurs, la circulaire suivante, adressée par les camarades de Quimper à tous les cercles du Finistère, vient confirmer les vues de F. Hader et nous prouver que les Bretons sont gens d'action.

Cette circulaire peut être utile à tous nos amis, voilà pourquoi nous en donnons quelques extraits, regrettant de ne pouvoir ajouter l'excellent questionnaire qui y est joint.

« Au Congrès de Châteaulin, plusieurs émirent le vœu qu'on fit paraître une brochure qui nous permit de nous reconnaître au milieu de la floraison un peu touffue des idées du « Sillon ». On voudrait avoir du « Sillon » une intelligence plus claire et plus nette, on voudrait le rendre plus accessible même à ceux qui n'ont ni le temps ni une habitude suffisante du raisonnement pour coordonner leurs pensées sur ce sujet. D'ordinaire en effet, nos adversaires l'attaquent parce qu'ils ne le connaissent pas ou qu'ils le connaissent mal. Trop souvent nos amis eux-mêmes le défendent bien plus par sympathie que par conviction profonde. Parmi ceux qui fréquentent nos cercles d'études, en trouverait-on les trois quarts qui pourraient dire : « Nous savons pourquoi nous sommes du « Sillon ». N'est-il pas à craindre que bien loin d'augmenter la force conquérante de notre mouvement, ils ne l'appauvrissent, au contraire, par leurs hésitations et leur inconscience ? C'est donc avec raison, il nous semble, qu'on a cru qu'il fallait faire quelque chose pour faciliter l'étude et l'intelligence de ce mouvement.

Nous ne demandons pas, d'ailleurs, un formulaire qui nous dispenserait de tout travail, mais une sorte de carte géographique qui nous permettrait de parcourir avec méthode les brochures déjà parues, notre désir était qu'on nous tracât des routes à travers cette forêt vierge d'idées si nouvelles pour la plupart d'entre nous. La brochure de Renard : « Pour connaître le Sillon », nous a donné depuis un commencement de satisfaction. Notre ambition serait de parvenir à connaître mieux encore l'admirable harmonie qu'il y a entre toutes les idées et les tendances du « Sillon ». Nous sommes las de voir entassées pêle-mêle, comme un amoncellement plus ou moins catholique, et nous voulons saisir le lien puissant qui les rattache les unes aux autres.

Dans cette intention, nous nous proposons de réunir aussitôt après les élections, les cercles de la région de Quimper dans une séance d'études. Elle aurait lieu le dimanche, de une heure à 5 heures.

Notez bien que nous ne voulons point faire une séance d'apparat, mais une simple séance d'études, à laquelle on ne parlera que du « Sillon ». Nous voudrions qu'en sortant de cette séance, tous nos camarades puissent dire : « Je sais ce que c'est que le « Sillon », et montrer qu'il le sait. Mais pour obtenir un tel résultat, il est nécessaire que ceux qui prendront part à cette séance achèvent de s'initier à ce mouvement, afin de pouvoir en parler avec compétence, ou tout au moins afin de pouvoir comprendre quelque chose à nos discussions.

Nos camarades nous diront bien simplement ce qu'ils pensent de notre tentative, des questions posées et de l'ordonnance que nous avons cru bon d'adopter. Nous recommandons enfin, surtout aux

cercles qui désirent prendre part à notre séance, de nous dire sur quelles questions ils voudraient que nous insistions le plus et si nous en avons négligé qui les intéresseraient. De ce travail en commun, nous espérons qu'il sortira quelque chose si les cercles s'y mettent sérieusement. Nous nous engageons à faire connaître les résultats de notre enquête à tous ceux qui nous auront donné une réponse.

L'exemple est bon à suivre, croyons-nous, et sera certainement suivi.

R. D.

La Vie du Sillon en Bretagne

LOIRE-INFÉRIEURE

Nos camarades ne recevant aucune nouvelle de la Loire-Inférieure doivent se demander ce que devient le « Sillon Nantais », s'il n'a pas passé de vie à trépas.

Je me hâte de les rassurer en leur faisant voir qu'il est bien vivant, plus vivant que jamais et je leur promets que désormais nous les laisserons moins longtemps privés de nos nouvelles.

Nous croyons que, pour le moment, le meilleur moyen pour nous de répandre nos idées dans notre milieu et de défendre le « Sillon » contre les attaques chaque jour plus nombreuses et aussi plus violentes de nos adversaires de droite et de gauche, c'est de vendre l'« Eveil Démocratique » et d'y consacrer tout ce que nous pouvons d'action extérieure. C'est ce que nous faisons justement à Nantes où nous arrivons à écouler nos 500 numéros régulièrement : 180 vendus par nos amis et bureaux de tabacs et 320 par les Jeunes Gardes et postulants qui, dès 7 heures du matin, sont aux portes des églises, leur paquet d'« Eveils » sous le bras, taquinant les passants. Beaucoup d'abord farouches, s'adoucissent peu à peu et finissent par acheter. Mais tous n'en sont pas là, et parfois, nos amis sont bien amusés par les quolibets, du reste inoffensifs, lancés à l'adresse du « Sillon » ou de Marc, par certains vieux messieurs et dames qui ne doivent pas aspirer beaucoup à une République démocratique et qui, je crois, seraient assez heureux de voir le « Sillon » s'endormir d'un sommeil profond et éternel.

Nous avons des lecteurs et lectrices qui commencent à s'intéresser à notre action, et chaque fois qu'ils vien-

NANTES

Dans le silence

Pour défendre le Sillon

Ceux qui ne pignent pas

*Ceux qui
pigent*

nent nous acheter l'« Eveil », ne manquent jamais de demander des nouvelles de notre mouvement et des progrès de la vente de notre journal. Ces heureux résultats rendent nos camarades pleins d'ardeur et de dévouement pour ce nouveau mode d'action si utile et si fécond en bons résultats. C'est pourquoi nous engageons nos amis, qui pourraient vendre l'« Eveil » dans leur milieu et qui ne l'ont pas encore fait, retenus par un reste de timidité vraiment bien mal placée, d'avoir le courage de briser ce stupide respect humain qui ne saurait empêcher un camarade s'étant donné tout entier à la cause, de vendre l'« Eveil » aux portes des églises, puisque c'est un moyen de répandre et de défendre les idées qui nous sont chères et au triomphe desquelles nous avons consacré notre vie.

*Savoir
se donner*

Le dimanche de Pâques, les Jeunes Gardes et Postulants « Jeune Garde », après avoir vendu l'« Eveil » pendant la matinée, avec notre ami René Perotin, sergent de la Jeune Garde de Bordeaux, venu à Nantes depuis la veille pour nous voir, sont allés passer quelques jours au bord de la mer chez un de nos amis qui avait eu l'obligeance de mettre sa demeure à leur disposition.

*Ce qui
réconforte*

Ils passèrent ces quelques jours dans l'intimité la plus grande, laissant leurs cœurs s'épancher librement, se disant sans fausse honte les peines et les joies qu'ils avaient, se consolant mutuellement de leurs chagrins, vivant ainsi l'amitié du « Sillon » qui réconforte et fortifie les âmes.

Notre ami Bernard Chancerelle, devant nous quitter pour aller à Poitiers, leur a dit combien il aurait aimé à continuer de creuser avec eux le Sillon en Loire-Inférieure, mais qu'il partait sans tristesse là-bas, pensant y être plus utile qu'à Nantes.

Lourde tâche

Puis il leur demanda de vouloir bien choisir un camarade pour être leur sergent, ayant été jusqu'ici leur chef de section. Alfred Ricordel qui fut désigné pour le remplacer voulut bien accepter la lourde tâche que ses frères d'armes lui donnaient, il leur promit de s'y donner tout entier et mériter par là la confiance qu'ils avaient en lui.

C'est le cœur tout joyeux, que les Jeunes Gardes vinrent reprendre leurs occupations journalières. Ces douces journées où ils vécurent ensemble la vraie vie du « Sillon » les avaient réconfortés et leurs âmes étaient devenues meilleures au contact les unes des autres.

Le dimanche 30 avril, plusieurs de nos amis sont allés visiter quelques groupes en formation à Saint-Nazaire, Ancenis, Nort. Ils parlèrent longuement du « Sillon » aux camarades, qui, conquis par notre idéal depuis déjà quelques mois, leur promirent de travailler pour la cause avec plus d'ardeur que jamais.

Comme on peut le voir, le « Sillon » commence à se développer en Loire-Inférieure et particulièrement à Nantes où le nombre de nos amis va croissant de jour en jour et nous oblige de prendre un local beaucoup plus vaste pour pouvoir, de temps en temps, organiser de petites soirées familiales dans lesquelles nous ferons connaître et aimer l'idéal qui passionne nos jeunes âmes et absorbe tous nos instants.

Emmanuel PANHÉLEUX.

MORBIHAN

Cette fois ce ne sont pas les inventaires qui ont pu troubler la paix de nos réunions, mais bien la grève presque générale des ouvriers vannetais. Ne nous en plaignons pas, puisqu'elle nous donne l'occasion d'étudier sur le vif ce qui fait l'objet des revendications ouvrières, en nous appuyant sur l'Encyclique de Léon XIII, « De la condition des ouvriers ».

Nous sommes heureux de constater que nos camarades se débrouillent de plus en plus. Ils ont demandé eux-mêmes à vendre l'« Eveil Démocratique » ; cinq d'entre eux sont allés déposer leur nom à la Préfecture comme camelots et le dimanche de Pâques, ils ont bel et bien vendu leurs cent journaux. Ça été une rude journée, mais bien belle tout de même ; en même temps que fertile en petits incidents de tous genres, depuis la grande dame qui trouve que le journal est bon — et encore?... — pour les bourgeois furieux de voir pareille feuille s'introduire dans nos murs.

De plus, nos camarades tiennent à prendre part en groupe à toutes les manifestations catholiques ; ils ont arboré fièrement leurs insignes à l'arrivée de Monseigneur, heureux de saluer sa Grandeur qui aime les Jeunes qui se dévouent.

Ils avaient l'intention d'assister à la procession traditionnelle de Saint-Patern, mais ils n'ont pu la réaliser puisque le préfet l'a interdite de peur de troubles.

VANNES

*Au Cercle
Saint-Vincent-
Ferrier*

*Soyons
de notre temps*

Les Camelots

*Aussi catho-
liques que les
autres.*

A Sauzon
—
*N'oublions pas
les solitaires*

A Sauzon également, les camarades travaillent dans le silence. Ils sont heureux de voir une âme sillonniste, comme le Père Michel, d'Angers, venir égayer leur solitude. A ce propos, nous ne saurions trop recommander à nos amis qui, pendant les vacances, se rendent si nombreux à Belle-Ile, de faire escale à Sauzon, pour donner à nos camarades un peu isolés, un peu de joie et de réconfort.

CÔTES-DU NORD

LOUDÉAC

*Bonnes Nou-
velles*

De Loudéac, nous recevons d'excellentes nouvelles : « ...D'abord, le rétablissement de notre bon camarade Maurice Enaud. Eloigné pendant de longs mois de sa famille et de ses amis par une fâcheuse indisposition, il nous revient enfin, bien décidé à rattraper le temps perdu. De ce fait, nos discussions vont encore augmenter d'intensité. Ne nous en plaignons pas !

« En second lieu, nous avons entrepris la vente de l'« Eveil ». C'est un plaisir. Tout le monde veut le lire, par curiosité, probablement, si bien qu'à chaque tirage nous devons faire renforcer les envois.

*Une tournée
de conférences*

« Enfin, et pour bien montrer que nous ne prenons point de vacances, notons-en passant que tous les dimanches nous visitons les cercles où embryons de cercles de la région.

« C'est ainsi qu'un jour, à Saint-Barnabé, nous avons eu la rare bonne fortune d'assister à l'installation d'un groupe de Jeunesse Catholique. Le hasard seul, il est vrai, nous y conduisit ; mais — accédant volontiers à l'aimable invitation de M. le Recteur, — nous ne manquerons pas d'y retourner. Qu'on vienne donc après cela proclamer que la J. C. et le « Sillon » sont à « couteaux tirés » ! (Réveil des Côtes-du-Nord, numéro du 1^{er} avril).

A Plémet

« Le dimanche des Rameaux, un certain nombre de délégués des groupes de Merdrignac, La Chèze et Loudéac, après avoir assisté à l'office de l'après-midi, se réunissaient au cercle Saint-Lubin, de Plémet, pour élucider différents points d'organisation et de fonctionnement. La séance d'études se termina par une réconfortante collation.

Saint-Caradec

« Le dimanche suivant, 22 avril, après les vêpres, deux camarades du « Sillon Loudéacien » faisaient au cercle Saint-Marcel, de Saint-Caradec, une causerie intime sur la vie sillonniste, le fonctionnement des cercles, etc.

Uzel

« Le 29, c'était à Uzel. Au nombre de 14, nous envahissions la chambre de l'abbé Combébiat, le dévoué conseiller du cercle Notre-Dame du Pommier, où nos amis d'Uzel et de Saint-Hervé nous rejoignaient bientôt. De nombreux sujets furent agités. La question politique, par exemple, toute d'actualité, fut longuement discutée, et par suite, l'attitude du sillonniste pendant la période électorale.

Nous ne parlons pas, bien entendu, de l'aimable accueil que nous recevons partout : on nous gâte, vraiment...

En somme, nous pensons que ces petites réunions intimes sont tout à fait profitables. Elles resserrent plus étroitement encore les liens d'amitié qui existent entre les divers groupements. Et puis, on se sent les coudes, on est moins isolé pour la lutte. Pourquoi ne pas les multiplier ?

Pourquoi pas, en effet ? C'est ce que pensent nos camarades de Tréguier, Langoat, Minihiy, Plouguivel, réunis le 25 mars, au nombre de 60, pour entendre un camarade de Guingamp leur parler du « Sillon ». C'est d'ailleurs une tendance générale en Bretagne et nous ne saurions trop l'encourager.

A la suite de cette réunion, un dépôt d'« Eveil » a été organisé à Tréguier.

Saint-Nicolas-du-Pélem vient d'organiser une caisse rurale. Nos camarades étaient d'avis que cette œuvre éminemment démocratique, correspondait à un besoin réel chez nos cultivateurs. Trois hommes dévoués et intelligents, dont deux conseillers municipaux ont accepté de former le conseil d'administration de la Caisse, et le premier dimanche d'avril, devant un auditoire de 70 cultivateurs (des jeunes pour la plupart), Marion a exposé dans une conférence très écoutée, l'utilité et le fonctionnement de la Caisse rurale. Notre camarade a tiré un excellent parti du rapport lu au congrès de Saint-Malo sur les caisses rurales, et s'est surtout attaché à montrer avec des preuves palpables, le bien indiscutable que la caisse est appelée à procurer surtout aux petits fermiers et petits propriétaires. En dehors de cette réunion, nos séances ont été tout intimes et le demeureront jusqu'à la fin de la période électorale, comme nous le demande la circulaire de Paris.

TRÉGUIER

Saint-Nicolas-
du-Pélem
—
Caisse rurale

A LIRE

L'Éducation sociale de la Femme

Par l'abbé BEAUPIN

Prix franco

0 fr. 20

Le 5^e Congrès National du Sillon

Une forte Brochure (Prix 1 franc; franco : 1 fr. 20)

Ce compte rendu reproduit fidèlement la physionomie de cet important Congrès national le plus important de tous, tant par le nombre des congressistes que par l'intérêt des questions qui y furent traitées et était nécessaire d'en fixer les traits essentiels, c'est ce qui a été fait dans la brochure que le Sillon vient de publier. On y trouve avec le texte des rapports généraux des sections et l'analyse des discussions, le compte rendu stenographique de la réunion publique tenue sous la tente du Congrès, et dans laquelle Marc Sangnier fut acclamé par des milliers d'ardents disciples du Sillon.

Les catholiques de France et la Séparation

Discours prononcé le 9 février 1906, aux Sociétés Savantes

par Marc SANGNIER

Un Tract. Prix : 0 fr. 15; franco : 0 fr. 20.

La loi de séparation ne résout aucunement la question religieuse, car l'Eglise et l'Etat ne peuvent s'ignorer. En face des difficultés et peut-être des persécutions prochaines, quelle doit être l'attitude des catholiques ? Telle est la question à laquelle répondait récemment Marc Sangnier dans un meeting organisé par le Sillon. On sait quelles violentes attaques souleva ce discours, dans lequel il montrait avec force, au lendemain des premiers troubles causés par les inventaires, d'abord le devoir de s'unir, non dans un hypocrite parti catholique, mais dans l'Eglise, autour des pasteurs légitimes, puis, d'esprit d'amour qui doit animer les catholiques, puis dans les tribus sanglantes, enfin la nécessité d'une action de conquête, à côté de la lutte de défense.

3^e Année

N° 6

15 Juin 1906.

Le Sillon de Bretagne

Red e Trezek ar wirionez

Kerzet gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

Après le Congrès de Lorient

Lentement le soc creuse le dur granit des champs bretons. La terre toute fleurie d'ajoncs et de genêts se laisse couper en de profonds « Sillons » où la main du semeur jette le bon grain..... les nombreux camarades accourus hier à Lorient pour puiser, dans les féconds travaux et les douces intimités d'un Congrès, les énergies nécessaires au labeur de demain, montrent véritablement que « la vieille terre du Christianisme va devenir aussi la jeune terre de la démocratie » (1).

En considérant la multitude de nos amis, saluant Marc à la gare aux accents de la Marseillaise, en contemplant les nombreux prêtres, définitivement gagnés à la cause démocratique, qui applaudissaient avec enthousiasme ses paroles enflammées, nous songions en souriant aux mauvaises prophéties de quelques aigris qui prédisaient à notre Congrès le

(1) Marc Sangnier.

four le plus désastreux. Certes ! Nous avons bien senti que, ni les cabales d'une certaine presse maudissant *chaque jour l'attitude* « *équivoque* ! ? » du *Sillon* aux dernières élections, ni les insinuations malveillantes de certains partis qui tendraient à faire croire que nous avons occasionné le succès de quelques députés du bloc, n'ont eu le don d'épouvanter nos camarades. L'hypocrisie pharisaïque des partis de droite a eu seulement l'avantage de leur montrer qu'il était nécessaire de se grouper plus que jamais dans une union puissante afin d'opposer encore une victorieuse résistance aux nouvelles attaques que l'avenir nous prépare sans doute.

Il est en effet inutile de se le dissimuler ; le *Sillon* s'oppose à trop de préjugés, brise trop de petites combinaisons pour que les intéressés n'essaient point de mordre au talon ceux qu'ils ne pourront atteindre à la tête, et les mauvaises escarmouches qui ont marqué la dernière période électorale ne sont que les débuts d'un combat qui deviendra d'autant plus terrible que notre mouvement apparaîtra plus conquérant. Nous savons bien, par exemple que l'on mettra tout en œuvre pour semer la défiance dans l'esprit de certaines autorités et pour faire taxer d'hérésie ceux qui ont l'entêtement de croire que leur catholicisme, bien loin d'être un obstacle à leurs rêves de rénovation sociale, leur apparaît au contraire comme le plus merveilleux instrument qui servira à l'édification de la société future..

Mais la droite réactionnaire ou conservatrice n'est pas le seul parti qui ait intérêt à tuer le *Sillon*. Le radicalisme bourgeois lui aussi regarde avec inquiétude la nouvelle génération qui monte : « Serait-il donc vrai, s'écrie-t-on, que le catholicisme reprendrait la tête du mouvement démocratique ? » Et ceux qui depuis si longtemps détournent le prolétariat de

ses légitimes aspirations pour le lancer à l'assaut de je ne sais quel cléricalisme, sentant désormais se détourner d'eux le peuple trop longtemps exploité, s'apprêtent à abreuver d'insultes et d'ironies imbéciles, ceux qui ne savent plus combattre par des arguments rationnels. Tous les camarades qui ont lu sur les murs de Lorient, la grossière affiche intitulée « les fantômes » ont pu se rendre compte de quelles armes les anticléricaux allaient se servir contre nous.

Qu'importe ? Puisque d'abord la corporation du silence, puisque ensuite la lutte à visage découvert ont misérablement échoué, nous ne craignons rien de la campagne d'insultes et d'ironies. Car en face des imposantes manifestations du dernier Congrès, nous sommes persuadés que la démocratie bretonne est assez convaincue de ses idées pour ne pas céder à la peur et qu'elle est assez forte pour se montrer tolérante.

Et voilà pourquoi nous attendons l'avenir avec la plus entière confiance. Le Congrès de Lorient ne doit nous apparaître que comme une de ces rafraichissantes oasis qui réconfortent un instant le voyageur dans le désert et qui lui permettent de continuer son chemin plus dispos.

Que nos camarades se mettent donc à l'œuvre et qu'ils aient le courage de s'afficher nettement, sans équivoque, mais aussi sans forfanterie, de montrer véritablement ce qu'ils sont, c'est-à-dire de fidèles catholiques, d'ardents démocrates et de sincères républicains. — Le succès est à ce prix. De leur attitude franche éclatera aux yeux mêmes des plus prévenus l'opportunité d'un mouvement que la débacle de l'opposition rend aujourd'hui plus nécessaire.

Mais que nos camarades soient avant tout persuadés qu'ils ne triompheront que dans la mesure où ils posséderont en

eux Jésus-Christ, c'est-à-dire l'invincible vérité et l'invincible justice.

J. HANRAS
du Sillon Rennais

COMMUNICATION IMPORTANTE

Les abonnés à l'Ajonc de juillet 1906-1907 sont instamment priés de ne pas attendre la traite postale pour renouveler leur abonnement : elle demande trop de travail à l'administrateur et coûte trop de frais à l'Ajonc et à l'abonné. Qu'ils fassent plutôt avec la surtaxe de 0 fr. 50, de la propagande pour l'Eveil démocratique.

SUR LE CATHOLICISME FRANÇAIS CONTEMPORAIN

M. Victor Giraud va publier chez Bloud, en une brochure de propagande, son article de la Revue des Deux Mondes, intitulé Anticléricalisme et Catholicisme. Il y a joint avec une intéressante préface, un certain nombre de notes et d'appendices, celui-ci entre autres que nous sommes heureux de reproduire.

Il serait un peu bien long de donner ici une bibliographie complète et méthodique sur le mouvement catholique contemporain en France. Le sujet, d'ailleurs, est de ceux qui mériteraient tout un gros livre et nous souhaiterions, pour notre part, qu'il tentât quelque jour l'historien si informé et si sagace du catholicisme allemand. Mais il ne peut pas être inutile de fournir à cet égard quelques rapides indications. Qu'on veuille donc prendre la peine de lire les principaux écrits de Mgr Mignot et de M. Brunetière, de feu Ollé-Laprune et de M. Maurice Blondel, de Mgr Duchesne et de M. E. M. de Vogüe, de M. l'abbé Laberthonnière et de M. Georges Goyau, de M. l'abbé Birot et de M. Edouard Le Roy, de M. l'abbé Bremond et de M. Wilbois, de M. l'abbé Klein et de M. Thureau-Dangin, de M. l'abbé Hemmer et de M. Henri Joly, M. l'abbé Baudrillart et M. Fonsgrive, M. Marc Sangnier et M. d'Haussonville (on entend bien que je ne donne pas de rangs, que je cite un peu pêle-mêle, au hasard de la mémoire, et que j'oublie bien des noms

qui auraient droit à une mention). — Que, d'autre part, on suive, depuis quelques années, les travaux des principales Revues catholiques, Correspondant et Quinzaine, Annales de philosophie chrétienne, Revue du Clergé français, Revue catholique des Eglises, Revue d'histoire et de littérature religieuses, Revue des questions historiques, Demain, Bulletin de la Semaine, etc. Qu'il y ait, ça et là peut-être, au point de vue d'une orthodoxie très stricte et un peu épeurée, quelques hardiesses et des témérités même : il est possible ! Mais, si l'on veut bien regarder l'ensemble, négliger les menues et nécessaires divergences de détail, nul ne niera, croyons-nous, qu'il se dégage, de tout cela une conception du catholicisme parfaitement orthodoxe et parfaitement cohérente, et surtout parfaitement capable de supporter sans crainte de s'effondrer tout l'effort de la critique contemporaine.

On observera enfin que l'intime accord que nous signalons ici entre ces œuvres, ces tendances et ces aspirations, ne provient pas du tout, comme quelques-uns se l'imaginent naïvement, d'un « complot », mais bien plutôt d'une « conspiration », au sens latin du mot : nous voulons dire par là que, bien loin de s'être concertés d'avance entre eux, les écrivains, prêtres ou laïques, dont nous venons de citer les noms, ont simplement, suivant leur tour d'esprit propre, la nature de leurs études et les données actuelles du problème religieux, exprimé leur façon de concevoir la vérité catholique. S'ils se sont rencontrés dans leurs conclusions, cet accord est tout spontané, et il est involontaire. Et cette rencontre même est un fait dont tout le monde, croyants et incroyants, a le devoir de tenir compte.

Victor GIRAUD.

En avant... pour "l'Eveil"

I NOUVELLE

Georges avait treize ans, l'air doux et timide ; il venait d'entrer en apprentissage dans l'un de ces ateliers où l'on se trouve transporté brusquement et sans transition, au sortir de l'école.

Il avait en son cœur une piété tendre et sincère, que sa mère lui avait donnée pendant son jeune âge. Mais il ne possédait pas la force de volonté qui l'eût rendu capable de défendre sa foi contre les assauts de l'impiété et les railleries de ses camarades d'atelier. Aussi, au bout de quelque temps, sa foi se réduisit à un ensemble de pra-

tiques et de formules plus ou moins vagues, incapable qu'il était d'en comprendre toute la divine beauté. Pour lui, le Christ tendait à devenir un Dieu perdu dans de lointains horizons et non cette réalité vivante qui doit pénétrer notre vie tout entière.

L'atmosphère viciée de l'atelier, la haine religieuse et les obscénités continuelles de ses compagnons le conduisirent insensiblement au bord du précipice, où sa foi allait faire un déplorable naufrage. Mais comme illuminé d'une clarté soudaine et par un effort de volonté insoupçonné chez cet adolescent, il parvint à se ressaisir et à comprendre que cette foi qu'il tenait de sa mère devait être autre chose que ces quelques formules et pratiques accomplies avec plus ou moins de piété, qu'elle devait être une réserve d'énergies et de forces inconnues pour lui. C'était la voie du salut.

Par un effet de sa miséricorde, Dieu n'avait pas voulu que cette âme jusque là si pure, devint la proie de l'ange des ténèbres ; il avait voulu la relever et lui montrer la route à suivre. Georges considéra désormais le Christ comme le but à atteindre, il se souvint de sa parole : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie », et il se promit de marcher sur les traces du Maître, vers ces horizons nouveaux que la grâce lui faisait entrevoir.

*
**

Il rencontra un jour sur son chemin un de ces prêtres au cœur tendre et aimant qui, à l'exemple du Maître, se penchent vers les travailleurs et les faibles, vers ceux qui peinent et qui souffrent. Avec cet ami dévoué que lui donnait la Providence, il mena quelque temps une vie de douceur et de paix. Le prêtre lui apprit à aimer Celui qui est la source du véritable bonheur, le Consolateur dans l'épreuve, l'Ami fidèle sur lequel on peut compter toujours. Il fit entrer dans son âme, ouverte à tous les souffles généreux, une soif ardente de justice, de fraternité et d'amour, le désir de se donner tout entier au Christ, afin de vivre en lui, de le posséder dans sa plénitude, pour le donner ensuite aux foules affamées d'idéal, qui loin de Lui souffrent et s'égarent dans la voie où les conduisent de mauvais guides, plus soucieux de satisfaire leur égoïsme que d'assurer au peuple un avenir meilleur.

Vint à passer dans la ville un de ces apôtres laïques, à l'âme de feu, embrasée d'amour et consumée par le souffle divin, désireuse de faire sortir le peuple de la misère imméritée dans laquelle il gémit depuis si longtemps. C'était un sillonniste, jeune homme d'une vingtaine d'années qui venait voir si, là aussi, il pourrait trouver des âmes capables d'aimer et de se sacrifier à une cause qui surpasse tout ce qu'il y a de noble en ce monde.

L'âme de Georges se trouva prête à recevoir la bonne semence, et bientôt, avec le concours de quelques amis, rencontrés ça et là, on fonda un cercle d'études où Georges se forma à l'apostolat social et fortifia sa foi par l'étude et la prière. Il était du « Sillon ».

Pendant une année environ, il travailla ainsi dans l'ombre à sa formation personnelle, afin de pouvoir donner ensuite à ses frères ouvriers ce Christ qu'il apprenait à connaître et à aimer chaque jour davantage, ce Christ qui était désormais pour lui la seule raison d'être et sans lequel la vie n'est qu'une chose éphémère qui ne vaut pas même la peine d'être vécue.

Un jour vint où l'on fit appel au dévouement des camarades, il fallait des camelots pour propager le nouveau journal l'« Eveil démocratique. » Georges fut le premier à répondre à l'appel, heureux de se donner d'une façon plus absolue à la Cause et d'exercer un apostolat plus actif. Mais il n'avait pas prévu les difficultés qui allaient s'élever de tous côtés. Le premier numéro paru, il se prépara avec joie à le vendre dans les rues de la ville.

Jusqu'ici, tout s'était passé sans trop de peine, mais, à ce moment décisif, une pensée lui vint à l'esprit, torturante, angoissante, et la lutte se livra chaude et ardente dans son âme. « Que diront mes camarades, pensait Georges, lorsqu'ils me verront ? Ils se moqueront de moi et les railleries ne me seront pas épargnées », et un reste de fierté et de respect humain se réveilla dans son âme. Le combat dura plus d'une heure, pendant laquelle il se promenait dans les rues, ses journaux sous le bras, indifférent à ce qui se passait autour de lui, absorbé tout entier par la lutte qui se livrait au plus intime de son être.

Ne voyant que quelques personnes dans la rue, il se dit : « A quoi bon crier, il n'y a personne ; je commencerai au coin de la prochaine rue », mais arrivé à cet endroit, le respect humain l'emporta encore. « Bah ! je crierai plus loin ; voilà bien quelques personnes, mais elles n'achèteront pas. » Et il continue son chemin, toujours rêveur.

La rencontre d'un camarade ranime son courage et apaise la lutte dans son âme. Enfin, va-t-il crier comme un véritable camelot ? A cette seule pensée, il se sent encore troublé, mais, par un effort de sa volonté, il dompte ce mouvement de rébellion et, tremblant de tout son être, de ses lèvres s'échappe un cri : « Demandez « l'Eveil Démocratique ! » O merveille ! A peine a-t-il poussé ce cri qu'un client se présente. Nouveaux appels, nouveaux clients. Le Maître bénissait merveilleusement le sacrifice de son disciple. Un joyeux merci s'échappa du cœur du camelot, et réconforté par ces succès, il continua sa route à travers les rues de la ville, criant toujours.

Mais le Christ, qui lui avait donné sa grâce pour accomplir ce premier grand sacrifice, en ménageait un plus grand à son disciple. Il entend tout à coup des rires près de lui. Ce sont des camarades d'atelier qui « se paient sa poire ». Il lui faut de nouveau surmonter le respect humain, et par un effort dont lui-même ne se serait pas cru capable, il a le courage de ne pas s'arrêter et de redire toujours : « Demandez « l'Eveil Démocratique ! »

Il n'avait pas trop poussé ce cri qu'un autre lui répondit : « A bas

la calotte ! Eh bien, mon vieux, t'en as une santé !... » suivi d'un éclat de rire général.

C'était là que le Maître l'attendait pour éprouver son amour et sa fidélité. « Pour le Christ, pour la Cause ! » fut la simple réponse du camelot. Il acceptait d'être humilié et insulté, puisque c'était pour le Maître qu'il travaillait, puisque le Maître en serait plus aimé et que son sacrifice était une des conditions du triomphe de la Cause. Et malgré les railleries et les injures qui l'accueillirent, pendant cette première journée, il continua de vendre et de souffrir pour la Cause. Mais, au milieu de ces sacrifices, le Maître voulut procurer à son disciple quelques consolations et plaça sur son chemin quelques personnes amies, qui lui adressèrent des paroles de courage et de sympathie.

Midi sonne et le camelot va rentrer chez lui. La vente a été fructueuse et son sacrifice agréé du Maître. Il va se jeter à ses pieds et lui demande, dans l'ardeur de l'amour et de l'action de grâces, de faire fructifier la semence qu'il vient de jeter dans les âmes. Il lui renouvelle l'offrande de sa vie et lui demande de faire de son corps et de son âme des instruments dociles entre ses mains pour le règne de la Justice et de la Vérité.

* * *

Le lendemain fut pour Georges ce qu'avait été la veille. Les railleries de ses compagnons le firent beaucoup souffrir, mais fier de sa foi et de son amour, il accepta tout et l'offrit au Maître pour la Cause. Il avait compris que pour être vraiment du « Sillon » il faut savoir se sacrifier toujours pour le triomphe final, qui est le règne du Christ dans le monde. Que lui importait maintenant les injures et les sarcasmes, n'avait-il pas fait le sacrifice de sa vie et le Maître ne lui avait-il pas montré la route à suivre ? Et la parole de Jésus revint à son esprit pour le fortifier et assurer sa persévérance : « Le Disciple n'est pas au-dessus du Maître, ni le serviteur au-dessus de son Seigneur. Il suffit au Disciple d'être traité comme son Maître et le serviteur comme son Seigneur. »

P. BECDELIEVRE,
du *Sillon Rennais*.

II

HISTOIRE VÉCUE

Saisissez-donc, enfants, le flambeau de la vie
Tandis que les vieillards se querellent entre eux
Partez, jeunes coureurs, purs de crainte et d'envie
Eclairant sous vos pas l'avenir ténébreux.

V. DE LAPRADE.

Rennes, Boulevard de la Liberté.

— Achetez l'« Eveil démocratique », journal du « Sillon », cinq centimes le numéro !...

— « Monsieur l'abbé ?... » c'est un séminariste. Après un coup d'œil furtif jeté de droite et de gauche, il glisse la feuille compro-

mettante dans la manche de sa douillette, remet son obole et s'éloigne avec un merci discret.

Et le petit camelot continue, vantant à tous les échos sa marchandise.

Voici justement un jeune officier, bottes luisantes, moustaches hautes. — « L'Eveil », mon lieutenant ?... » Une moue dédaigneuse, un mouvement agacé dans la main qui balance la cravache et mon lieutenant s'écarte, satisfait de son geste.

De loin, un prêtre à cheveux blancs apercevant le titre du journal prend la première rue de traverse, osant à peine se détourner et beaucoup moins brave devant le pacifique canard, qu'Alphonse XIII en face de Morall. — « Les bombes se cachent dans un bouquet, pense sans doute l'homme d'expérience, pourquoi pas dans un journal, surtout dans une certaine presse !... »

A un autre la bombe. C'est un employé de commerce qui se présente, casquette de drap et longue blouse bleue. — « Le journal du « Sillon », camarade ? » — « Le Sillon ! » Ah oui, par exemple, depuis le temps que j'entends parler de ça, j'avais jamais pu mettre le grappin sur une de vos publications. Ça m'intéresse tout à fait. » Et comme, visiblement, l'employé paraît intéressé, sur le coin du trottoir comme place de la Dèche, je déballe quelques tracts qui émaillent le granit sombre de mosaïques aux gammes variées.

Mon ami, car sans le connaître je l'aime maintenant, fit l'emplette d'un tract à 0 fr. 15 qui m'accompagne pour les bonnes occasions, et nous nous quittâmes, non sans une chaude poignée de main. — « Venez nous voir, 45, rue Saint-Melaine. »

Deux pioupious qui se balladent. — « Qu'est-ce que tu nous vends ? » — « Voyez vous-même ». Et comme ils ont l'air blagueur — « C'est un sou pour les bourgeois et cinq centimes pour les militaires. » Alors l'un d'eux se tournant vers son copain : « Qu'en penses-tu, vieux ? faut profiter du prix de faveur !... » Et après avoir cherché son porte-monnaie jusque dans les poches du copain, l'acheteur au rabais casque en se félicitant de l'aubaine.

— « L'Eveil démocratique, journal du « Sillon ! » — C'est un vieux monsieur qui porte lunettes sur pince-nez. Mais si l'œil est mauvais, l'oreille est bonne, et, dès qu'il a perçu l'appel retentissant du camelot : « Ecoutez-moi, jeune homme, l'« Eveil » ça irait encore, mais démocratique, c'est de trop !... Ah ! nous sommes bien bas !... J'ai eu un moment confiance en vous. Mais depuis quelque temps, le « Sillon », l'« Ouest-Eclair... » De la rue parallèle où je viens d'emboîter le pas, j'entends encore distinctement mon docte professeur qui poursuit sa théorie : « Retenez bien ceci, jeune homme : le « Sillon » et l'« Ouest-Eclair... » Un coup de vent emporte les précieux restes du discours.

Un troubadoc à qui j'offre l'« Eveil », me déclare l'acheter régulièrement, tout en me remerciant aimablement.

Un père jésuite survient. Je salue profondément, et comme disait un ancien professeur, j'espère sans espérance. Le bon père sourit à travers ses lunettes, puis, sans trop d'hésitation achète le journal, dans la lecture duquel il se plonge aussitôt, cependant que j'ai peine à retenir une parole mauvaise : « N'en dites rien à l'abbé Barbier ! »

Et la vente se poursuit avec de multiples péripéties. Douze numéros sont ainsi écoulés en moins d'une heure et pendant que, bercé — je n'ose dire mollement — dans un wagon des T.-I.-V., je regagne ma petite ville, je rêve aux âmes où s'éveillera peut-être notre idéal démocratique et chrétien ; à la chambrée, où l'« Eveil » sonnera la fanfare de nos pacifiques victoires ; à l'humble presbytère où l'âme aimante et pour cela endolorie du vieux prêtre, se prend à vivre d'espérance nouvelle, puisque, ardemment, les petits démocrates creusent le sillon où germera la moisson de l'Amour !...

CHAM-LOTH.

Appel aux Camarades

Camarades,

C'est pour vos frères, parents, amis que nous vous demandons de remplir au plus tôt une pétition *Contre l'enterrement civil et la suppression du service des cultes dans l'armée* c'est au nom de la liberté pour tous, que vous devez, en conscience, vous imposer le devoir immédiat d'aller cueillir, au prix du sacrifice s'il le faut, les noms qui doivent couvrir les feuilles de pétitions.

C'est un devoir social et une obligation morale : aussi tout les cultes adhérent à cette pétition ; et parmi les vice-présidents du Comité, nous voyons : M. Gruner, président de la Commission syndicale des Eglises Evangéliques libres de France.

Nos camarades qui n'auraient pas dans leur paroisse le modèle ci-joint peuvent le demander à l'Ajonc, 45, rue St-Melaine, Rennes et nous retourner au plus tôt les feuilles signées par le père ou la mère de soldat ou par tout homme ayant passé sous les drapeaux depuis dix ans, c'est-à-dire depuis la classe 95.

COMITÉ DE PROTESTATION

Contre l'enterrement civil et la suppression du service des Cultes dans l'armée.

PÉTITION

A M. le Ministre de la Guerre ;

A MM. les Sénateurs et Députés ;

Nous soussignés de toute opinion, de toute religion, pères, mères, épouses, parents et amis de soldats, considérant :

1° Que les dispositions de la nouvelle circulaire du 24 janvier, portant que « les obsèques seront célébrées conformément au culte auquel appartenait le militaire décédé » et que les ministres des cultes sont autorisés, sur la demande des malades, à remplir dans les hôpitaux militaires les fonctions de leur ministère, ne pourront être appliquées que si le culte des malades et des défunts est connu, et qu'il ne peut l'être que si le livret et la plaque d'identité en font mention ;

2° Que les ministres des cultes ne peuvent remplir les fonctions de leur ministère que s'ils ont liberté d'accès auprès des malades appartenant à leur religion ;

Considérant, d'autre part,

1° Qu'en l'absence des parents, nul n'est plus qualifié que les ministres des cultes pour assister les malades, les soutenir et les consoler dans leurs derniers moments comme pour recevoir et transmettre leurs dernières volontés ;

2° Que les malades sont le plus souvent hors d'état de demander le ministre de leur religion dans les conditions imposées par la circulaire précitée, soit parce que, trop profondément atteints, ils sont incapables de l'effort de volonté nécessaire, soit parce qu'espérant toujours, ils ne veulent pas croire à l'imminence de la mort.

Nous sollicitons :

a) De M. le Ministre de la Guerre :

1° L'inscription de la mention de religion ou d'absence de religion, sur le livret du soldat, sur sa plaque d'identité et sur les registres d'entrée à l'hôpital ;

2° L'autorisation pour les ministres des différents cultes de visiter à des heures déterminées, et à toute heure en cas d'imminence de mort, les malades désignés sur ce registre comme appartenant à leur religion ;

b) Des pouvoirs législatifs :

Le rétablissement des crédits nécessaires pour assurer le service des cultes dans les diverses formations sanitaires de l'armée, crédits dont l'article 2 de la loi du 9 décembre autorise l'inscription au budget.

NOM ET SIGNATURE	PRÉNOMS	PROFESSION	DOMICILE : N°, RUE
HUET	J.-F.-Régis	Cordonnier	Rue de l'Action (un fils au service).
RONSin	Pierre	Clerc de notaire	A Liffreville (classe 98, dragons).

N. B. — Un Vœu. — Sur les nouveaux livrets, il y a une empreinte ogivale pour les inscriptions qui seront sur la plaque d'identité, pourquoi ne pas y mettre une lettre indicatrice de la religion de l'absence de religion du soldat.

C., signifierait Catholique ; J., Juif ; P., Protestant ; N., Néant.

MUTUALITÉ

PREMIÈRE CAUSERIE

Mutuelle contre la Mortalité du Bétail.

Jean. — Il est étrange que dans une commune comme celle de Bellone, où les cultivateurs sérieux et intelligents sont nombreux, vous ne vous occupiez pas de fonder une Caisse d'Assurance mutuelle contre la mortalité du bétail.

Pierre. — On en a parlé déjà plusieurs fois, en ce moment-ci on en parle davantage encore. Mais je t'assure que ça ne me dérange guère. D'abord, moi, j'ai bien le moyen de supporter les pertes qui m'arriveront.

Jean. — Mon Dieu, tu es bien heureux de pouvoir te suffire. Mais tout le monde n'est pas dans le même cas. Tu te rappelles le désespoir du voisin Jean-Marie, quand l'autre jour il vit sa vache crever : pauvre bête, disait-il, un sanglot dans la voix, et qui me donnera de l'argent pour en avoir une autre ? Comprends-tu sa joie si l'assurance était accourue sécher ses larmes en disant : De l'argent, je t'en donnerai.

Pierre. — Je ne dis pas non.

Jean. — Eh bien ! il faut faire une assurance ; et dans une assurance il faut qu'il y ait du monde, plus il y en a et plus elle est forte et moins grands sont les risques pour chacun. Si tu perds une bête tu seras récompensé comme les autres, si tu n'en perds pas tu as la chance ; et puis tu auras fait une bonne action en aidant ceux qui en ont perdu.

Pierre. — Je n'ai jamais été habitué à tendre la main, ça ne me va pas. Quand je perds, je perds, c'est tout !

Jean. — Qui est-ce qui te parle de tendre la main ? L'argent que tu recevras, si tu fais une perte, t'est dû. Ce n'est pas une aumône qu'on te fait, c'est une dette qu'on te paie. Tu n'as pas honte de tendre la main pour recevoir l'argent d'une vache que tu as vendue parce qu'on t'en doit le prix ; pas plus d'une vache que tu as perdue, l'assurance t'en doit la valeur suivant les règles établies dans les statuts.

Pierre. — Toutes ces inventions-là, des trucs pour attraper l'argent au monde. Si tu veux que je te parle franchement, voilà ce que c'est.

Jean. — Oh ! la la ! en voilà, oui, de tes inventions. comment ! nous avons un président choisi parmi les gens de chez nous, un secrétaire trésorier que nous connaissons et qui nous rend des comptes ; tout le monde sait ce qu'il a versé et reçu, puisqu'il appelle le nom de tous les sociétaires pour dire combien chacun a donné et a obtenu. Comment pourraient-ils nous tromper ? Et puis, nous les connaissons et nous nous connaissons.

Pierre. — Mais avec quoi paie-t-on les vaches qui périssent ?

Jean. — Tiens ! bien ! avec de l'argent, c'te question.

Pierre. — Faudrait voir à ne pas rigoler de ma figure, mais l'argent, où le prenez-vous ? Vous n'en pondez pas, je suppose.

Jean. — Nous n'avons pas de poule aux œufs d'or, et pourtant tout le monde est payé quand il fait une perte. Faut pas que ça t'épate. Chaque associé verse une cotisation. A Liffreville, par exemple, cette cotisation est fixée à un franc pour cent de la valeur assurée. Ces sommes sont réunies en une masse et c'est cette masse qui sert à payer les pertes.

Pierre. — Comme qui dirait dépouiller saint Pierre pour habiller saint Paul.

Jean. — Mais non, nous ne dépouillons personne, nous ne recevons que les cotisations qui nous sont librement versées. Et nous donnons d'une main ce que nous avons reçu de l'autre. Toi, qu'est-ce que tu fais, quand avec l'argent que t'a rapporté ton sac de blé tu achètes une faux ? C'est un marché, un arrangement. Ce n'est pas autre chose ici.

Pierre. — Et qu'est-ce qui arrive, si avec votre masse vous n'avez pas de quoi payer ?

Jean. — D'abord, la cotisation est assez forte pour payer les sinistres ordinaires. Connais-tu la statistique ? Je vais t'en faire. A Bellone, vous avez près de deux mille vaches, valant peut-être un peu plus de 400.000 francs. Chaque année il y en a une vingtaine à périr, ce qui fait une perte d'environ 4.000 francs. Comprends-tu que 400.000 francs à 1 pour cent donne juste 4.000 francs.

Pierre. — Et s'il y a épidémie ?

Jean. — Eh bien ! il y a aussi de bonnes années, et les réserves de ces années-là vont aux années calamiteuses. Et puis, nous avons les subventions, les membres honoraires.

Pierre. — Les subventions, qu'est-ce que c'est que ça ?

Jean. — C'est une somme versée par l'Etat pour encourager la fondation des caisses d'assurances contre la mortalité du bétail, il y a plus de trois millions de votés chaque année par la Chambre des députés pour subvenir à ces besoins. Vous êtes vraiment bien bons de ne pas être là quand l'Etat vous propose sa monnaie, il faut bien

que vous y soyez quand il vous réclame ses impôts. — Vous pourriez obtenir au moins 500 francs.

Pierre. — Et les membres honoraires ?

Jean. — Ce sont des particuliers qui s'intéressent à cette œuvre et fournissent leur obole, ordinairement de dix francs, pour participer à notre association.

Les propriétaires, les gens aisés, qui ont un peu de sentiment, se font ordinairement un plaisir de contribuer à cette union de solidarité qui est une œuvre de progrès et d'avenir. Bellone, qui a une bonne réputation, vous fournirait un bon nombre de membres honoraires dont les cotisations augmenteraient vos réserves pour les années de malheur.

Pierre. — Mais on dit qu'à Malassa, où il y a une assurance, on ne verse pas de cotisation fixe ?

Jean. — Je sais, c'est un autre système. Là, pas de cotisation fixe à la fin de l'année, seulement on fait la somme des pertes subies par les associés, on divise le chiffre par le montant de la valeur assurée, le résultat vous donne ce que chaque franc de valeur assurée doit verser pour rembourser les pertes. Il n'y a plus ensuite qu'à faire la répartition. Par exemple, vous avez 1.000 francs de pertes et 100.000 francs de bestiaux assurés. Cela fait 0 fr. 01 par franc. Si vous avez 2.400 francs pour votre part d'assurance, vous aurez à verser 2.400 multiplié par 0 fr. 01, égale 24 francs.

Pierre. — Ça me paraît bien plus chic.

Jean. — Pas à moi, la cotisation varie tous les ans. Une année, vous pouvez payer seulement 0 fr. 40 comme c'est arrivé, puis 1 fr., 1 fr. 25, et même 1 fr. 50 pour 100. Il vaut mieux une moyenne. On sait toujours ce qu'on aura à payer.

Pierre. — Et comme ça, aussitôt la bête périe, on peut passer à la caisse.

Jean. — Non, le règlement des comptes se fait à la fin de chaque année. D'abord, on ne paie jamais que 80 pour cent de la bête sinistrée, à prix d'estimation, au moment de la mort. De plus, il peut arriver qu'une année soit fortement éprouvée et que les cotisations ne puissent suffire. Dans ce cas, toutes les indemnités seront réduites en proportion des ressources. Le cas est rare, mais enfin il peut arriver et c'est pour cela qu'on renvoie le règlement des comptes à la fin de chaque année, au moment où l'on est définitivement fixé sur le total des pertes.

Pierre. — Eh bien oui, mais si je n'ai pas d'argent pour acheter une autre vache, me voici le bec dans l'eau jusqu'à la fin de l'année et mes betteraves seront perdues.

Jean. — Mais tu peux emprunter l'argent, qui te sera certainement rendu à la fin de l'année.

Pierre. — Emprunter, tu dis bien, mais où ?

Jean. — Oh ! ça c'est une autre affaire. A Liffreville, par exemple, il y a une caisse rurale, qui, dans ce cas, fournit immédiatement de

l'argent à 3 et demi pour cent à ceux qui en ont besoin pour acheter une bête. Je t'expliquerai une autre fois cette machine-là. Mais tu vois que c'est pas si bête que ça, notre mutuelle.

Pierre. — Ma foi ! ça n'est pas bête du tout.

Jean DE BETTON.

La Vie du Sillon en Bretagne

ILLE-ET-VILAINE

Le « Sillon rennais » a reçu, ce mois-ci, un regain de vitalité ; outre que les camelots repandent toujours à profusion l'« Eveil », il y a eu une éclosion d'idées et de projets qui ne tarderont pas à devenir un fait accompli : le Cercle d'études donne naissance à l'Institut populaire, la vie intérieure intense produit l'apostolat.

Le 15 juin, à huit heures et demie du soir, commença une série de conférences dans le but de faire connaître nos idées et nos méthodes, de susciter des dévouements pour la Cause et de rompre cette conspiration du silence ou de la calomnie que quelques-uns ont voulu faire autour de nous.

Puis bientôt, nos jeunes camarades, familiarisés avec la parole et les auditoires élargis, sortiront de la « rue Saint-Melaine » : ils iront à l'exemple du Maître répandre la bonne semence dans les salles de cabarets et feront hardiment et vaillamment connaître le nom de Dieu là où, hélas ! il n'est trop souvent que maudit et blasphémé. Ainsi se réaliseront ce que l'on est résolu de fonder à Rennes, des « conférences de quartier » ! Voilà qui promet de rendre la vie de notre « Sillon » bien intéressante à l'avenir.

Le fait important de ce mois pour le « Sillon rennais », c'a été d'avoir notre « petit Châtenay », notre retraite congrès, le jour de l'Ascension. « Elle a été vraiment bonne parce qu'elle a permis à quarante de nos camarades d'approfondir nos doctrines et de raviver leurs énergies ». Voilà bien, en effet, le double but que l'on se propose dans ces sortes de retraites. Et puis, quelle reposante et féconde intimité unit les Rennais et les camarades de Liffre, Saint-Grégoire, Saint-Malo et Plélan ! Là, dans le calme, dans la prière et l'étude, ils retremperont leurs âmes au contact d'un vrai pré-

Une
conférence
privée

La conférence
de quartier

Notre
Châtenay

tre du bon Dieu qui leur parut un connaisseur éclairé de l'Evangile, de la théologie et des livres de spiritualité — et aussi aux accents de la chaude et vibrante parole d'un jeune camarade de Paris, Louis Meyer, qui n'était pas un inconnu, puisqu'il assista aux débuts du « Sillon » dans la capitale de notre vieille Bretagne.

La vraie Vie

« De nos jours, dit l'abbé Morice, on s'occupe beaucoup de la vie intellectuelle, de la vie corporelle, de la vie morale, mais on néglige la vie spirituelle, cette intimité avec le Christ réellement présent en nous et que nous sentons au fond de nos consciences. Le Christ Jésus, en effet, pénètre notre âme et influe sur nos pensées, sur nos jugements et nos appréciations. Il modifie nos sentiments, devient pour ainsi dire la norme de nos actions et il n'est pas jusqu'à la physionomie même qu'il ne transfigure.

La source de Vie

Cette vie à une source et cette source se trouve dans l'eucharistie, car c'est dans le commerce intime avec Jésus que nous trouverons le secret de l'humilité, c'est en nous nourrissant de sa chair que nous pourrions garder nos âmes pures et c'est en inclinant souvent notre tête sur la poitrine du Sauveur que nous apprendrions à aimer nos frères.

Sa manifestation

Mais la vie, en général, se manifeste par le mouvement, elle porte à agir ; il faut donc que la vie intérieure se manifeste aussi à l'extérieur, il faut qu'il y ait en nous une telle surabondance de vie qu'elle déborde d'elle-même hors de nous. Cette expansion de la vie, c'est l'apostolat. Dans les temps difficiles, tout chrétien est prêtre et confesseur de la vérité : le vrai chrétien possède la vérité, mais celle-ci, de sa nature, est comme la lumière, elle est rayonnante et nous ne devons pas résister au devoir de faire connaître la vérité qui ne doit pas rester cachée. Nous devons être apôtres parce que chrétiens, nous devons l'être aussi parce que Français, parce que fils de la France semeuse d'idées et éprise d'idéal. A notre époque, il est impossible de rester indifférents ; étant influents ou pouvant le devenir, nous devons faire œuvre d'apôtre et si nous résistons à cet appel de Dieu, il nous sera difficile plus qu'à d'autres de conserver la foi et la pureté, car nous aurons commis une première faute et cette faute pourrait avoir de terribles conséquences car l'apôtre, comme le prêtre est responsable non seulement de lui-même, mais aussi d'un grand nombre.

Résolutions

Ainsi, convaincus de la nécessité de la vie intérieure, nos camarades prirent en commun, dès le mercredi

soir, certaines résolutions qu'il faut indiquer ici, car n'est-il pas bon que tous les Sillonnistes prennent ces mêmes résolutions et les tiennent !...

1° Lire chaque matin, après la prière, quelques versets d'Evangile, qui seront la bonne pensée ou la lumière de la journée.

2° Lire chaque jour, d'une façon régulière (cela est important), quelques pages d'un livre sérieux, tel que la Vie de Lacordaire, de l'abbé Péreyve, les Sources du P. Gratry.

3° Faire chaque soir un examen spirituel et se demander à soi-même, en tête à tête avec le crucifix : « Ai-je fait aujourd'hui œuvre de Sillonniste ? Me suis-je toujours conduit d'une façon digne de la Cause à laquelle j'ai consacré ma vie ? »

4° Enfin ne pas se contenter d'avoir un confesseur comme tout le monde, mais demander un directeur avec lequel on puisse causer et dans le cœur duquel on puisse s'épancher.

C'était là une partie de la retraite-congrès, ce n'était pas tout. Il fallait situer le « Sillon » dans le présent : ce fut le rôle de Meyer. Prenant d'abord un numéro de l'« Aurore », il nous lut un article de Paul Boncourt, montrant que si l'affiche du « Sillon » avait été mal comprise par quelques-uns de nos amis, elle avait été « justement » appréciée par certains anticléricaux. Aussi bien, le peuple ne veut plus des hommes à tentatives équivoques ou imprécises. Sans être foncièrement hostile à la religion, il redoute le gouvernement des curés soupçonné encore dans l'Action Libérale populaire et il veut une politique ouverte et sincère et un programme net de revendications sociales positives. N'a-t-il pas l'ambition plus affirmée chaque jour de faire lui-même ses affaires ? Il ne donnera sa confiance qu'à ceux-là qu'il verra loyalement « à l'avant-garde des réformes populaires ».

Puis Meyer nous vanta un livre qu'il faudrait pouvoir lire à petite dose et méditer à son aise afin de s'en pénétrer et, comme aurait dit Montaigne, de se nourrir de « sa substantifique moëlle ». Je veux parler d'un discours de Mgr Spalding ayant pour titre « Opportunité ». — Comment dois-je vivre et comment faire œuvre d'homme ? Telle est la grave question à laquelle Mgr Spalding répond, et ses idées sont à l'antipode de la conception de la vie bourgeoise et égoïste si en vogue aujourd'hui parmi nos contemporains : Le premier souci, en effet, ne doit pas être de savoir ga-

Le Sillon à l'heure actuelle

Le peuple parle

Pour être un homme

gner sa vie, mais de savoir vivre. Nous avons été mis sur la terre pour d'abord, connaître, aimer et servir Dieu.

Si donc notre vie était imprégnée de plus de christianisme, comme nous pourrions transformer en or tous les petits événements de la vie, car la vie est une « opportunité » !

Un homme de quelque condition sociale peut être un instrument de la justice et faire pencher la balance de ce côté, a dit le père Gratry, mais il faut avoir le courage de vouloir, de vouloir soulever l'indifférence des milieux où nous vivons et remarquons bien que ce ne sont pas tant ceux qui parlent et ceux qui écrivent qui font progresser nos idées, que les petits camarades épars dans les campagnes qui offrent pour la Cause leurs travaux, leurs succès, leurs peines. — Meyer nous le fit bien comprendre en commentant quelques passages de Brant, ce drame d'Ibsen, si terrible, si sauvage même dans la froideur écoeurante de son protestantisme et qui nous met en face du sacrifice dans tout ce qu'il a de plus pénible et de plus déchirant.

Car, pour servir la Cause, on est obligé parfois de lutter contre les êtres qui vous sont le plus chers... Et certes, on ne trace son sillon que dans les sacrifices journaliers et dans le renoncement perpétuel. Il faut aller au vrai avec toute son âme.

Et quand nous sommes tout cela, des réfléchis, des êtres conscients et maîtres d'eux-mêmes, amis de Dieu, connaisseurs de notre temps, des volontaires désintéressés et sacrifiés, nous pouvons entendre et comprendre « la leçon d'une défaite », et marcher ensuite droit devant nous, malgré l'escarpement du chemin et les obstacles qui gênent notre marche, les yeux levés vers Celui pour lequel nous voulons nous donner tout entiers. C'est en Lui qu'est notre espérance et c'est par Lui que nous vaincrons.

Pour revivre les bons souvenirs de cette retraite-congrès, et rendre grâce à Dieu, nos camarades de Rennes feront l'adoration dans la nuit du 23 au 24 juin.

Région Malouine et Dinannaise

Depuis quelques mois déjà nos camarades de cette région n'ont pas donné signe de vie à l'Ajonc. Rappelés à l'ordre à Lorient nous recevons d'eux de consolantes nouvelles.

Au retour du Congrès national et avant la période électorale, une retraite les réunit tout un dimanche dans

Les obscurs
travaux

Notre
espérance

Adoration
nocturne

Bonnes
nouvelles

la Communauté du Rocher, mise aimablement à leur disposition par M. le Curé de St-Malo. 11 cercles d'études y étaient représentés par 90 camarades. L'abbé Chesnais de Fougères avait bien voulu se charger de la direction spirituelle de cette retraite et à midi Michel Even et Henri Colas arrivaient de Rennes se joindre à nos amis. Ce fut une journée toute de prières et de recueillement. D'heure en heure nos camarades se succédaient à la Chapelle où le Très Saint-Sacrement était exposé, et dans le grand jardin de la communauté, par groupes entourant Michel et Colas on parlait du Sillon, on demandait des conseils, on prenait des résolutions. Trop vite la journée s'acheva. Une dernière fois dans une salle d'école on se réunit et Colas parla : Ce fut au cœur de nos amis qu'allèrent ses paroles et, comme il fit vibrer ce que, pendant cette bonne journée Dieu avait déposé de grand et beau dans leurs âmes !

Très touchés nos camarades applaudissent, mais mieux que leurs applaudissements, les larmes que beaucoup ne pouvaient retenir, prouvèrent à Colas combien il avait été compris. En paroles émuës Berest remercie l'abbé Chesnais, Colas et Michel « C'était force et courage que nos camarades de la Région Malouine et Dinannaise venaient chercher près de Jésus ». Berest était bien l'interprète de tous en disant que cette force, ce courage ils l'avaient trouvé et qu'ils sauraient bien s'en servir.

Les occasions n'ont pas manqué à nos amis pour prouver qu'ils étaient courageux. Ce fut d'abord la période électorale pendant laquelle à Saint-Malo, un des candidats chercha à se servir du Sillon, tandis que certains partisans de l'autre traitaient nos amis de lâches et de traîtres ! Courageusement nos amis conformèrent leur conduite à notre affiche et ni leurs idées, ni la place qu'ils sont arrivés à occuper dans l'opinion de leurs concitoyens, n'ont eu à souffrir de l'agitation et de la méchante polémique électorale.

La vente de l'Eveil s'imposait, après quelques hésitations nos camarades comprirent. Et plaquant tout respect humain, le 20 mai, 9 camelots Servannais vendaient 400 Eveils et avec un peu plus de mal 2 autres camelots en vendaient 180 à Saint-Malo. C'était une victoire, le soir à Saint-Servan un joyeux punch en l'honneur des camelots, réunissait les Malouins, les Servannais et nos amis Ruault et Barbu du C. E. de Dinard, camelots de la 1^{re} heure et qui sont tout à

Une Retraite

Où l'on trouve
force
et courage

Pendant
les élections

Honneur
aux
Camelots !

Les toasts

fait du métier. Aux toasts, Charpentier qui a vendu ses 110 *Eveils*, Plateau, Ruault et les autres camelots nous racontent leurs impressions : « Cela paraît dur, mais quand on y est et que l'on sait que c'est pour la Cause, celà devient un vrai plaisir. » Cochet et Delène aux noms des Malouins, auxquels certains empecrements n'ont pas permis de descendre crier l'*Eveil* dans la rue, disent combien le matin leur cœur était serré de n'avoir pu servir la Cause d'une manière aussi courageuse. Notre camarade Berest ne veut pas remercier les camelots, car dit-il, ils doivent être ce soir rudement contents et se sentir du bonheur plein le cœur. On ne peut que les envier ! Il rappelle la mauvaise nouvelle apportée par notre ami Richard de Pleurtuit, qui nous a appris la maladie assez sérieuse de notre bon camarade Douet actuellement militaire à Saint-Malo. Notre ami Lacoste malade lui aussi n'a pu assister à cette réunion de famille. C'est à ces deux camarades qui souffrent que Berest porte un toast. Clôturant la soirée l'abbé Populaire, conseiller du C. E. Servannais se lève. Il rappelle les luttes qui viennent d'agiter notre pays. Le *Sillon* seul, quoique ne s'en désintéressant pas, est resté calme et a vu juste : « Les lecteurs de l'*Eveil* même des adversaires, avouent que notre journal est assez intéressant ; combien d'autres qui nous ignoraient hier, ont vu, dès la première lecture que le *Sillon* c'était tout de même quelque chose et attendent impatiemment le prochain *Eveil* ».

Nous avons une force entre les mains, servons-nous en ! Aux applaudissements de nos camarades l'abbé boit au *Sillon* et à l'avenir *Le Sillon Malouin*.

Congrès de

Nous nous sommes d'abord rendus au Saint-Sacrifice de la Messe, pour offrir à Dieu nos labeurs et le prier de bénir nos travaux. M. le chanoine Blanchet, curé de Dinard, a bien voulu nous adresser la parole.

Le Sillon dans la région Malouine et Dinannaise

La Messe a été immédiatement suivie d'une séance de travail où il a été donné lecture d'un rapport du camarade Bérest, sur l'œuvre du « *Sillon* » dans la région malouine et dinannaise. De nombreux cercles ruraux ont été fondés, il en existe actuellement quatorze. Des cercles de dames existent depuis quelque temps à Saint-Malo, Saint-Servan, Dinard, et si nous n'avons point fondé d'œuvres sociales, de nombreux camarades sont entrés dans les œuvres existantes et essayent d'y faire pénétrer notre esprit. Le travail intime des cercles est malheureusement quelquefois un peu négligé, et on se livre, à tort, presque entièrement

Maux et remèdes

à l'étude des questions sociales avant de s'occuper de se former une mentalité sillonniste. Mentalité absolument nécessaire à la vie des cercles, et dont l'absence est cause, comme le fait remarquer le camarade Coudron, de ce que certains cercles cités existants, ne le sont plus guère que de nom, ainsi celui de Callorguen, qui au début se composait de trente membres, peu à peu s'est émietté, résultat fatal du manque d'esprit sillonniste des jeunes gens qui le composaient. Il serait bien préférable dans une localité où l'on veut former un cercle, de bien pénétrer un ou deux individus de cet esprit catholique, démocrate et républicain qui est le nôtre, que de former de ces groupements à qui manque l'« âme commune », et qui, pour cette seule raison, se divisent à la première épreuve.

Sur cette difficulté générale que nous avons toujours de bien faire comprendre notre esprit, viennent se greffer des difficultés particulières capables d'entraver notre action : Ici, comme à Corseul, dans un milieu conservateur, notre esprit paraît trop hardi ; là, comme à Callorguen, milieu anticlérical, il faudrait un laïque possédant de l'initiative pour prendre la tête du mouvement ; ailleurs, comme à Pleudihen, on fait pression sur les camarades pour les obliger à abandonner la cause. Malgré tous ces embarras, nous sommes confiants dans l'avenir, nous avons foi dans le succès final. Là même où nos efforts semblent couronnés d'insuccès, il reste quelque chose de la bonne semence et elle finira bien par germer.

L'après-midi, le camarade Trottin de Dinard fit un rapport sur la *tâche du Sillon*, tâche qui n'a rien de commun avec celle de l'opposition actuelle, qui est un mouvement d'opposition aux poussées populaires, et dont la politique souvent peu loyale serait en contradiction avec notre devise : *Aller au vrai avec toute son âme*. Nous nous tenons donc loin de ces luttes stériles et épuisantes pour nous livrer à l'éducation populaire, rendre le peuple digne de sa souveraineté, réaliser ainsi l'idéal démocratique, qui n'est qu'une résultante des principes chrétiens. Avoir une forme de gouvernement dans lequel les individus seront assez instruits pour se gouverner eux-mêmes, voilà ce à quoi nous voulons arriver, et ce gouvernement sera forcément une république, car si un gouvernement monarchique peut avoir au plus haut degré l'amour du peuple, il n'aura jamais assez de confiance dans ses vertus pour lui confier le pouvoir. Et si nous ne pré-

La tâche du Sillon

tendons pas que la démocratie soit la seule forme de gouvernement chrétienne possible, nous croyons trouver assez de forces sociales dans le christianisme pour la réaliser : c'est pourquoi l'on n'a pas le droit de nous reprocher de n'avoir point fait de propagande pour les députés catholiques ; car si nous avons la même foi religieuse qu'eux, nous ne voulons point être les restaurateurs du vieil édifice social qui croule, nous voulons en édifier un nouveau, et pour ce grand travail nous devons garder toutes nos forces et toute notre vigueur. Mais pour être fort, il faudra nous appuyer sur le Christ qui seul est la source de toute véritable énergie.

LOIRE INFÉRIEURE

Nos chers camarades de Nantes ont inauguré, le 27 mai dernier, un nouveau local où il sera fait, pensons-nous, de la bien bonne besogne.

Partout les commencements sont durs, mais comme le dit notre camarade Morice, la persévérance et la foi en la Cause amènent les meilleurs résultats.

Les chanceux ! ils ont eu la visite de Marc qui leur demanda de répandre nos idées, de faire connaître quels sont nos points de vue sur les questions agitées à l'heure présente. Vous avez un cercle d'études bien vivant, leur dit-il, animé d'une grande amitié profitez de cette réserve de forces pour faire autour de vous une action profitable pour le *Sillon*.

Si la plupart de nos camarades peuvent servir la Cause au grand jour il en est pourtant un certain nombre qui doivent rester encore un peu dans la pénombre, témoin ce petit cercle d'études de sept membres qui est obligé de se réunir en cachette de peur de l'autorité ou de peur de perdre la place qui permet de vivre. On travaille dans ce petit groupe, on y a étudié les mutualités, chaque camarade a fait un petit rapport sur quelques-uns des points à étudier. Vite, nous écrit le conseiller de ce cercle, nous avons constaté l'absence totale de l'esprit démocratique dans les mutualités fondées jusqu'à ce jour. Cela est si vrai que sur huit pages de statuts il y en a près de six consacrées aux punitions réservées aux mutualistes infidèles. On les considère comme des bêtes que l'on fait marcher avec le fouet. Peu de mutualistes se rendent compte des devoirs qu'ils ont à remplir et des responsabilités qu'ils endossent en entrant dans une société.

D'autres petits camarades sont parfois obligés de s'interdire même un abonnement à notre *Ajonc* ou au *Sillon* de peur que l'on ne découvre les secrètes machinations auxquelles ils se livraient pour les lire, afin de ne pas retarder l'heure de la liberté dont ils ont si grand besoin pour pouvoir répondre à l'appel qu'ils ont entendu.

Que ces heures difficiles soient pour eux une préparation à l'avenir et qu'ils se consolent en pensant que leurs sacrifices d'aujourd'hui ne sont pas étrangers aux succès de nos congrès nationaux et régionaux.

Ed. LUCAS.
du *Sillon Rennais*.

ÉCHOS

La Vie et la Doctrine du Sillon

Un livre intéressant, complet, précis, comme Louis Cousin sait les faire, vient de paraître. C'est *la Vie et la Doctrine du Sillon*. Nous estimons que tout cercle d'études devra le posséder au plus tôt dans sa bibliothèque.

En voici l'économie générale : trois titres principaux ; la vie intime du *Sillon* et sa position actuelle ; — la démocratie ; — quelques réponses.

Dans la première partie, l'auteur révèle comment le *Sillon* s'est prouvé autonome dès son origine, etc...

Voici quelques titres de la deuxième partie : Etude justificative de la définition de la démocratie propre au *Sillon*. — Les inégalités artificielles, maudites par le Christ. — Les vraies inégalités. — L'impossibilité de l'égalité anarchique et du socialisme intégral. — La hiérarchie naturelle et l'ordre providentiel. — La conception exacte de l'élite démocratique. — Si aujourd'hui le peuple est désorienté, à qui la faute ? etc...

Dans la troisième partie, M. Cousin se borne à préciser les idées du *Sillon* sur quelques questions, maintes fois agitées dans le pu-

blic : Faut il aborder les questions ou les éviter ? — Justice ou charité. — Action sociale ou politique. — L'idée de patrie. — La séparation et le parti catholique. — La propriété, le capitalisme et le salariat. — La lutte de classes. — Le socialisme et le *Sillon*.

En vente au *Sillon rennais* : 3 fr. 50

— Achetez aussi les **Quatre Conférences sur la foi chrétienne**, de M. l'abbé Léon DÉSERS, curé de St-Vincent de Paul.

— *La Foi et ses conditions*. — *La Foi et la Sainte Ecriture*. — *La Foi et l'Eglise sa gardienne*. — *La Foi et les rapports de l'Eglise et de l'Etat*.

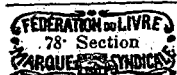
Ces conférences ont été prononcées dans la salle de réunion du *Sillon* de Paris, devant un auditoire de jeunes gens et d'hommes.

On y trouvera un certain nombre de questions dont se préoccupent àprement les consciences de notre temps.

Ce sera donc une lecture utile aux chrétiens désireux de méditer sur les fondements de leur foi.

Lecture utile aussi pour ceux qui, étant hors de la foi, veulent s'informer des garanties que Dieu propose aux âmes sincères, avides d'aller à la vérité.

Prix : 1 fr. 50



Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp Bretonne,
38, rue du Pré-Botté, Rennes.

Le Gérant : M. EVEN.

AVIS AUX CAMARADES

PROCUREZ-VOUS AU SILLON RENNAIS

Les différents livres, brochures, tracts et chansons du « Sillon »

Réduction de 5 0/0 pour quantités

Le Congrès de Saint-Brieuc, 1905	franco	0 fr. 60
Le Petit Catechisme liturgique	—	1 »
Préface de Huysmans	—	2 »
Les questions Rurales, de Félix Mousnier	—	1 »
Les Cartes Postales du « Sillon », la douz.	—	1 »
Le Répertoire des Cercles d'études	—	0 40

★★★

SPECIALEMENT RECOMMANDE a nos camarades des Cercles d'études RURAUX

Les Associations Agricoles	franco	0 fr. 20
Par René Massot, du « Sillon de l'Yonne »	—	—
L'Héritage de Jacques Faruel	—	1 »
Par Le Gal-la-Salle	—	—
Ouvrage couronné par l'Académie	—	—

★★★

DEMANDEZ LES DERNIERS TRACTS A 0 fr. 15 DE

Une Méthode d'éducation démocratique franco 0 fr. 20

S'adresser à M. PALAUX, service de propagande au « Sillon »
Rennais, 45, rue Saint-Melaine.

MARC SANGNIER

Une Méthode d'Education démocratique

Un volume in-18. Prix 1 fr. franco 1 fr. 25

Cette brochure expose en trois chapitres très développés : I. Les Universités populaires. II. Cercles d'études et Institut populaires. III. Une expérience d'une des époques les plus intéressantes de l'histoire du mouvement d'éducation populaire. Elle oppose à la conception laïque et soi-disant neutre des américains, la conception du « Sillon » que l'on voit évoluer, se modifier et se préciser au contact de la vie quotidienne de nos camarades. — En vente au « SILLON RENNAIS ».

A LIRE

L'Éducation sociale de la Femme

Par l'abbé BEAUPIN

Prix franco

0 fr. 20

Le 5^e Congrès National du Sillon

Une forte Brochure. Prix 1 franc; franco : 1 fr. 20

Vient de paraître

UNE RETRAITE DE DAMES AU SILLON

Notes et souvenirs

Compte-rendu de la retraite prêchée du 21 au 25 février par
M. l'abbé Desgranges et M. l'abbé Beaupin.

Franco : 0 fr. 60

Les catholiques de France et la Séparation

Discours prononcé le 6 février 1906, aux Sociétés Savantes

par Marc SANGNIER

Un Tract. Prix : 0 fr. 15; franco : 0 fr. 20.

Pour paraître au 15 Juillet.

Compte-Rendu Sténographique DU CONGRÈS DE LORIENT

Prix : 1 franc.

Hâtez vos commandes, le nombre des Comptes-Rendus
est limité.

3^e Année

N° 7

15 Juillet 1906

Le Sillon de Bretagne

Red e Trezek ar wirionez

Kerzet gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

Ar " Sillon "

Goazed ha merc'hed,

Ar vortoloded, galouperien bro, a g'lever o kounta kalz mar-
vaillou; hag e chomer d'ho zelaou, round an daoulagad ha digor
ar c'hinou, oc'h ober hano, me laka, divarbenn an aneval-ze a zo
kiet he c'houzoug ma ve red sevel he rastel ken huel ha prenestr
ar zolier aze.

Evidhon-me ne meuz netra ken souezus da gounta deoc'h hi-
rio.

TRADUCTION

Au " Sillon "

Messieurs et Dames,

Les marins, grands voyageurs, racontent merveilles : on les écoute
des yeux tout ronds et bouche bée, parler, je suppose, de cet animal
au col si long qu'il faudrait lui monter son ratelier, là, jusqu'aux fenê-
tres du grenier.

Quant à moi, je n'ai rien de si épatant à vous conter aujourd'hui.

Eun dra nevez eo goulzcoude ar pezh a hanver e gallek ar « Sillon ». E Paris ez eo bet diwanet hag he hano zo c'hoas a veac'h erruet euz a geit all beteg aman.

Eun dra nevez eo, a lavaren, ha dishêwel, me gred, diouz ar pezh a c'helfec'h da zonjal.

Ar « Sillon » n'eo ket eur vreuriezh da c'houmid induljantou ; evit mont ebars ne zeus pedenn ebed da lavaret bemdez, aluzenn ebed da rei (na dit ket da gredi avad e ve dirêussoc'h eged ar Breurieziou a bep seurt, en em droumpla a rafec'h).

Ar ger « Sillon » a ziniti êro. Kenta-ze, ar « Sillon » a zo eun dachen labour digoret eur ho feun ho-unan gant eur rumad tud ar bed. An dachen-ze, bet tennet varnhi bennoz Doue gant hon Tad Santel ar Pab he-unan, a gresz bemdez a êro da êro ; fizians zo e savo varnhi eun eost mad hag a deuio eun deiz, da renezi en hor bro eienenn ar gwir frankiz.

Pa mézo lavaret deoc'h peur ha penaoez eo bet ganet ar « Sillon » ; petra hen deuz great ha dreist-holl petra hen deuz ioul da ober. E daou c'her, pa mezo lakeat dirag ho taoulagad, sklear ha herr, d'am fossubl : « *Histor ha Labour ar Sillon* ». Lod ac'hanozh martreze a gompreno e zeuz c'hoas pec'hed o tizesperi euz hor bro Frans, hag a grogo en ho labour, skoaz ouz skoaz gant an oll gamaraded, skignet, du-man, du-hont, en ho c'halounou ar memes ioul, ar memes karantez birvidik.

C'est pourtant chose nouvelle que le Sillon. C'est à Paris qu'il a poussé et, de si loin, c'est tout juste si le nom en est seulement arrivé jusqu'ici.

Nouvelle est la chose, disais-je, et différente probablement de ce que vous pourriez penser.

Le Sillon n'est pas une confrérie pour gagner des Indulgences : pour y entrer, ni prières quotidiennes à réciter, ni aumônes à faire (gardez-vous bien de croire tout de même, qu'il soit moins difficile que les confréries de toutes sortes, vous seriez dans l'erreur).

Le Sillon est une œuvre laïque. — Le Sillon, c'est un champ mis en labour par un groupe de laïques, de leur propre initiative. Ce champ sur lequel N.S.P. le Pape lui-même a fait descendre la bénédiction de Dieu, s'agrandit chaque jour, sillon par sillon, et l'on espère que la bonne moisson qui viendra régénérer dans notre pays la source de la vraie liberté, y germera abondante.

Quand je vous aurai dit où et comment est né le Sillon, ce qu'il a fait et surtout ce qu'il a l'ambition de faire. En deux mots, quand je vous aurai mis sous les yeux, clair et bref, à mon possible, « l'histoire et l'œuvre du Sillon », peut-être quelques-uns comprendront-ils qu'il

Ar *Sillon* a goumansas, daouzek vloas zo, en eur skobach vras euz a Paris. An hini a zo hirio o vleunia hon labour hen doa d'an ampoent naontek vloas. Bez hen doa eur vouiziegezh dreist he oad. He vistri a ica leun a istim evithan, hag he gamaraded feun a zoujans. Hên hag eun nebeud paotred iaouank euz he oad ho devoue lakeat en ho feun ober eun dra benag evit mad ar Relijion ha mad ar vro. Da genta, e rajent prezegennoù d'ho c'hamaraded skol hag e savjent en ho skolach ar c'hiz da ober eur bodadeg ar zisun. Ar pezh a glasket dreist oll er bodadegou ze eo an tu da lakaat ar Relijion da veza istimet el leac'h ma zeo dreist-oll dianavezet.

M. Sangnier, echu ganthan he studi, a iear d'ar skol Polytechnique, skol an offiserien vras. Goude beza bet eur pennad offiser, e roas he zilez hag hiviziken ne reas ken labour nemed an hini a ra seiz vloas benag zo.

Setu aman petra lavare araog kregi da vad en he labour :

Tud iacuank, va c'hamaraded, o velet doare hor bro, an dud dianveaz a lavar ken etrezho : « Setu-ma great gant ar Frans ! ».

« Ac'hanta, kamaraded, daoust ha laosker a reomp-ni hor bro da zisparissa, keit ha ma vezo he c'haloun en hor c'hreiz, he goad en hor goazied ? Ni zo iacuank, difizicut euz an amzer da zont n'eo ket permettet deomp. Ni eo a zo d'hen ober an amzer ze da zont... Kement hini ta zo en he galoun eun ioul vad benag, ra zeuint d'hon heuilh-ni ; asamblez e labourimp, e pedimp, hag e stourmimp... Daoust ha ni n'omp ket mipien dar memes bro e kaon, breudeur d'ar memes Krist hirio harluet ? »

n'est pas encore permis de désespérer de la France, et s'attèleront à la besogne côte à côte avec les camarades qui sont, de ci de là, ayant au cœur la même ambition, le même amour ardent.

Le berceau du Sillon. — Le Sillon a commencé, voilà douze ans, dans un grand collège de Paris. Celui qui est aujourd'hui notre chef de file était alors âgé de dix-neuf ans. Il avait un prestige au-dessus de son âge. Ses maîtres l'avaient en très grande estime et ses condisciples en très grand respect. Lui et quelques jeunes gens de son âge s'étaient mis en tête de faire quelque chose pour le bien de la Religion et du pays.

1° Ses débuts : La Crypte. — Tout d'abord, ils firent des conférences à leurs compagnons d'écoles, conférences qui devinrent même hebdomadaires. Le but de ces réunions était surtout de faire apprécier la Religion là où elle était méconnue.

M. Sangnier, ses études achevées, entre à l'école Polytechnique.

Hag euz an eil penn d'egile d'ar Frans e za heb ehan, hano Jezus bepred var he vuzellou.

Aman hag ahont, paotred iaouank divorfiled ganthan a stag d'ar studi goude ho dervez labour. « Cercles d'études » eo hano gallek ar bodadegou tud iaouank-ze. A gantchou e c'heller hirio ho c'hounta. Pevar bloas zo e oue e Paris eur vodadeg evit ar Frans a bez ha n'en em gavas en dro da V. Sangnier nemed pevar gamarad pa tri-ugent, e miz c'huevrer diveza ez oa triwec'h kant (1800). Guelet a rit dre ze e za mad al labour. Starteat en hor Feiz ha peurzesket dre ar « Cercle d'études » bez hor beuz levriou a bep seurt hag eur gazetenn evit startaat hon emgleo, bez hor beuz zoken chansonioù expres. Evelse, ni aman a c'hoar petra ra hon oll gamaraded zo dre ar vro. N'eo ket e souez m'ac'h en em gavomp evel breudeur en eur vodadeg vras evel an hini zo bet e Lorient da lun ar Pentekost.

Er c'heariou dreist-oll, a re vouieziega ac'hanomp a ia da zelaou prezegennoù ar zosialisted hag ho seurt evit dislavaret anezho ; pe aotramant a ra ho unan prezegennoù hag a bed hon adversourien da zont evit difenn ho c'haoz. Hiviziken netra vras ne erru er vro heb ma lavarfe ar *Sillon* he c'her. Savet en deuz he vouez a enep al lezenn a gase kuit ar venac'h hag ar seurezed ; a enep ar re zo o klask dismantra an arme ; a enep lezenn an disparti.

Ni n'hor beuz ket ezom archerien, na polised da zalc'her urz vad en hor reunionoù. Er *Sillon* pephini a gav fred diouz he

Après avoir été quelque temps officier, il démissionna pour se livrer à l'apostolat qu'il exerce depuis sept ans environ.

Voilà ce qu'il disait au moment de se mettre définitivement en route « Voyant ce qui se passe chez nous, les étrangers se disent entre eux : « C'en est fait de la France ! »

Premier manifeste. — « Qu'en dites-vous, camarades ? Laisserons-nous mourrir la France tant que son sang coulera dans nos veines, tant que son cœur battra dans nos poitrines ?... Nous sommes jeunes : nous n'avons pas le droit de désespérer de l'avenir, parce que l'avenir, c'est nous qui le ferons. »

Quiconque se sent quelque généreuse ardeur, qu'il vienne avec nous. « Nous travaillerons, nous prierons, nous lutterons ensemble : ne sommes-nous pas les fils de la même patrie qui pleure, les frères du même Christ qu'on outrage ?... »

Et sans relâche il s'en va d'un bout à l'autre de la France, le nom de Jésus toujours sur les lèvres.

c'halloud. Ar re ne c'hellont ket rei sikour ho c'homzou a ro sikour ho divreac'h. Bet e zeus en hon touez eur vreurie pe mar kirit eur regiment « la jeune garde » he hano, hag ar re zo enni a zifenn an urs vad e riskl ho buez oc'h red. Int-hi ivez eo a verz hon journal, dre ar ruiou, ar plasennou hag e tal dor an ilizou.

Setu aze histor ar *Sillon* ; setu aman he bortred.

Paotred ar *Sillon* a zo digamambre evel ar gwir vignoured etrezho. Ne man ket ar c'hiz gantho da lavaret « monsieur » an eil d'egile, ha ne gaozeer dre c'houi nemed cuz ar veleien. Evelse, jamez ne leverer « monsieur M. Sangnier » moes : « te Marc, en tu-man, te, Marc, en tu hont ». Pa ne c'heller ket lavaret dioustu « Per, Ian pe Jakez » ec'h en em hanver « camarad » Er *Sillon* ta ne zeus den fier.

Ne man ket ar c'hiz ganeomp da voti evel ma vez great en eur « mutuelle-bétail » evit choas eur Presidant pe eun all benag. Bet e vez atao, etre pemp pe c'houec'h, unan pe unan, mad evit an dra- m'an dra, abalamour ma zeo goueziekoc'h en eur c'hiz pe c'hiz ; ar re all a dle beza tout a du ganthan. Mar deuz unan benag jalouz e c'hell en em jacha. A volentez vad eo e renk pephini beza en hon touez-ni. Pa vez eun tam debat e ranker plega, nan d'ar majorite, moes d'ar, pezo zo à dosta da « idée » ar *Sillon*.

Ar zosialisted n'int ket, na tost, ker bras mignoured ha ni. Avi ho deuz ouzomp ha ne c'hellont ket koumpren hor mignouniach. Eaz aoualc'h eo goulscoude da goumpren. An oll

2^e Organisation, Cercles d'étude. — Par ci, par là, des jeunes gens par lui réveillés se réunissent après leur journée de travail en des cercles d'étude. C'est par centaines qu'ils se comptent aujourd'hui. Il y a 4 ans, il y eut à Paris un congrès national et il ne se trouva que 64 camarades autour de M. Sangnier. Au mois de Février dernier, il y en eut 1800. Comme vous le voyez, on va de l'avant.

Publications. — Raffermiss dans notre croyance et instruits, nous avons livres, brochures, tracts, revues et journal pour resserrer notre union ; nous avons même des chansons à nous. Aussi il n'est pas étonnant de nous voir tous comme des frères à une grande réunion comme celle qui s'est tenue à Lorient le lundi de la Pentecôte.

Réunions publiques. — Dans les villes surtout, les plus forts d'entre nous se rendent aux conférences des socialistes et autres pour donner la contradiction ; ou bien, nous organisons nous-mêmes des conférences auxquelles nous invitons nos adversaires à venir défendre leur cause. Désormais il ne se passe rien d'important sans que

sillonnistes gwirion a zo kristenien euz ar re vella hag an dra-ze eo, netra ken, ar penn-kaoz m'ac'h em glevont ken brao. Ar garantez etrezho ne ia ket tout e komzou goullo, hag an humilite zo eur vertuz a ouezont da bratika.

Evel am euz deja lavaret, ar *Sillon* n'eo ket eur vreuriezh da c'hounid induljansou, n'eo ket eur skol katekiz. Ar pezh a glask eo gwellaat doare an dud, gwellaat gouarnamant cor vro.

Penaoz en em gemeret evit an affer-ze ? D'ar goulenn-man ne c'heller ket respount en eur ger.

Pa deu ar medisin da velet unan klanv, e rank klask mad ar c'hlenved evit gellout rei louzou mad. Henvel eo aman. Sellet a rankomp piz en dro deomp evit anaout mad petra zo kaoz ma za fall an traou. An dud, e kear koulz ha var ar meaz, a zo diantk dezho kalzig traou. E kear dreist-oll, meur a louzou zo bet kinniget. Syndicajou zo bet great a forz, societou a bep seurt ; da galz labourerien eo bet diminuet hirder an derveziou labour ha kresket ar bae ; serret eo bet ar c'houentchou hag eun darn vras euz ar skoliou kristen, breman e maer a zevri o touza ar peuri d'ar veleien ; kement-se oll, censet evit kountanti an dud maléurus. Mes nul eo klask rei he c'houlenn d'an nep zo

le Sillon n'y dise son mot. Il a élevé la voix contre l'expulsion des religieux. Contre les antimilitaristes et, récemment contre la loi de séparation.

Jeune garde. — Nous n'avons besoin ni de gendarmes, ni d'agents pour maintenir le bon ordre dans nos réunions. Au Sillon chacun trouve à s'employer selon sa capacité. Ceux qui ne peuvent apporter le secours de leur parole, apportent le secours de leurs bras. Nous avons ce qu'on appelle « la Jeune Garde », dont les membres se chargent du service d'ordre au péril de leur vie s'il le faut. Ils se chargent encore de la vente de notre journal dans les rues, sur les places et à la porte des églises.

3^e Caractère, l'amitié du Sillon. — Voilà l'histoire du Sillon ; en voici le portrait : Les gâs du Sillon sont sans façon comme les vrais amis entre eux. Il n'est pas d'usage chez eux de s'appeler « Monsieur » et on ne « vous voie », que les prêtres. Ainsi, on ne dit jamais « Monsieur Marc Sangnier » mais toi Marc, par ci ; toi Marc, par là. Quand on ne peut tout de suite s'intituler Pierre, Jacques ou Jean, on s'intitule « camarade. » Au Sillon donc, nul n'est fier.

Chez nous, il n'est pas d'usage de voter comme dans une « mutuelle-bétail » par exemple, pour choisir un président ou autre. Entre 5 ou 6, il se trouve toujours quelqu'un tout désigné par ses qualités pour telle ou telle fonction ; tous doivent s'incliner devant lui. Quelqu'un en est-il jaloux, il n'a qu'à se retirer. C'est de bonne volonté

ganthan an derzien vras. Seul-vui, seul-c'hoas eo a c'houlennet ha tostig eo bet deomp kaout revolution d'an deiz kenta a Vae, evel ma ouezit.

En eur ober reflexion var ar pezh a c'hoarvez, paotred iaouank ar *Sillon* ho deuz sonjet eo red kabesta an ioulou fall evit lakaat da dalvezout eul louzou mad benag. Ar syndicajou hag ar sosietou all a bep seurt n'ho deuz ket great aliez muioc'h a vad eged eur palastr var eur c'har goat. Perag an dra-ze ? Abalamour pep-hini zo o chacha diouz he du, prest d'en em zrailla an eil egile evel daou gi war eun tam askourn ; dre-ze, al lealded n'eo mui nemed eur ger. An dud ne zeus ket aoualc'h a garantez etrezho, ha ne vezo ket pareet ar gouli-ze, penn-kaoz d'an oll gouliou all, o serra an ilizou el leac'h ma zeer justamant da zeski en em garet. Setu perag e fell deomp renevezi ar Feiz etouez an dud.

Bet e zeus c'hoas eun dra all.

Tud zo hag a gav eaz chom epad ho buez e renk ar vugale,

qu'il faut être des nôtres. S'il survient une discussion on doit se rendre non pas à la majorité mais à ce qu'il y a de plus conforme à l'esprit du Sillon.

Les socialistes sont loin d'être aussi grands amis. Ils nous envient et ne comprennent rien à notre amitié. Elle est pourtant bien facile à comprendre. C'est que les vrais sillonnistes sont d'excellents chrétiens et voilà la seule raison de leur si bonne entente. Entre eux la charité n'est pas un vain mot et l'humilité est une vertu que l'on sait pratiquer.

1^o But du Sillon. — Comme je l'ai déjà dit, le Sillon n'est pas une confrérie pour gagner des indulgences, ce n'est pas une école de catéchisme. Ce qu'il veut, c'est améliorer le sort des gens et le gouvernement du pays.

Comment faut-il s'y prendre pour cette affaire ? A pareille question il ne saurait être répondu d'un mot.

Quand le médecin arrive voir un malade il lui faut observer attentivement la maladie afin de prescrire les remèdes qui conviennent. C'est pareil ici. Nous devons observer attentivement ce qui se passe pour découvrir la source du mal. A la campagne aussi bien qu'en ville on fait bien des réclamations.

Le Sillon est une vie. — En ville particulièrement, bien des remèdes ont été essayés. On y a fait des syndicats en grand nombre ainsi que toute espèce d'associations, on a diminué les heures de travail, augmenté bien des salaires ; on a chassé des bonnes sœurs, fermé des centaines d'écoles chrétiennes ; et voilà qu'on est en train de vouloir couper les vivres aux curés. Tout cela, censé, pour satisfaire les prolétaires. Mais rien ne sert de vouloir satisfaire tous les

koulz lavaret. Tud hag a zo nul d'en em zikour. Hogen ne zeus klanvour ebed diessoc'h da barea eged an hini ne fell ket dezhan beza pare. Dibrofit eo sevel kefiou da zikour tud zo evel ar goukou ne ra nemed digeri he beg da reseo.

Setu perak e fell deomp lakaat an dud da evesaat muioc'h ouz ho afferiou.

Kement-se zo red dreist-oll pa vez ar Republik gouarnamant ar vro. Gant ar Republik, interest an oll zo etre daouarn pep-unan ; pep-unan a dlefe'ta kaout eur zoursi vras ouz ar pezh hen deuz da ober.

Guelet a rit, labour ar *Sillon* n'eo ket eul labour divar c'horre ; n'eo ket labour ar c'higner, mæs labour ar poumper, labour ar palarer guechall. Eul labour hirr ha lugud, mæs eul labour vad ha paduz.

Al labour-ze eo a reomp er « cercle d'études ». Ah ! n'eo ket o brandierez e tromen an amzer er bodadegou bihan-ze. Guelit

désirs d'un févreux. Au peuple aussi l'appétit vient en mangeant et, la révolution a été imminente au 1^{er} mai comme tout le monde le sait.

Considérant tout cela, les sillonnistes se sont dit qu'il fallait brider les passions pour faire aboutir de bonnes réformes. Les syndicats et autres associations n'ont servi souvent à rien plus qu'une emplanture sur une jambe de bois. Eh ! pourquoi cela ? C'est que chacun tire d'aprement de son bord, tels deux chiens sur un os. Par suite, la justice n'est plus qu'un mot. C'est donc que la charité est absente des relations sociales et on ne remédiera pas à cette absence, source de tous les maux, en fermant les églises où les hommes viennent justement apprendre à s'entraimer.

Voilà pourquoi nous voulons régénérer la Foi dans les masses.

Autre chose encore. Il est des gens qui se trouvent fort bien, toute leur vie, au rang des enfants, en quelque sorte. Gens qui n'essaient même pas de se relever. Or, nul malade moins facile à guérir que celui qui ne veut pas sa guérison. C'est faire œuvre stérile que de fonder des caisses de secours pour ceux-là qui ressemblent au coucou lequel, dit-on, se contente d'ouvrir le bec pour recevoir sa pitance (1).

Voilà pourquoi nous voulons développer autour de nous la conscience et la responsabilité.

Ceci est surtout nécessaire quand on est en République, car alors, l'intérêt général est confié à un chacun, dans une certaine mesure ; il importe donc à un chacun d'avoir conscience de son rôle.

Base d'une œuvre profonde et durable. — L'œuvre du *Sillon* n'est donc pas une œuvre superficielle, l'œuvre de cette charrue qui se

petra reont e Lannilis : eun daouzeg benag int eno, labourerien ic'ht, hag a deu teir gwech ar zisun da studia epad diou heur holoraj goude ho dervez labour.

Hor c'hamarad Marc a lavar deomp aliez : « araog chench ar re all, red eo deomp chench hon-unan da genta. Komzou mad zo nebeud a dra ma ne zeus ket skueriou mad, oberiou mad d'ho-harpa. Deomp-ni eo rei da gompren dre hor buez da betra e servich ar Religion. »

Red eo kaout courach evit mont da heul paotred ar *Sillon* hag eaz eo deoc'h kompsonen e zeus nebeud anezho e pep leac'h. Ne glaskomp ket zoken beza eur maread ; gwelloc'h e kavomp ar « galité » eged ar « gantité ». Nebeud a voged, eur maread a dan. Setu aze an dalc'h evidomp.

Evel da eun ti, ni fell deomp rei d'hon labour eun diazez euz ar c'houeka. Setu m'ho peuz gwelet ar « plan » euz an diazez-ze.

Breman, sevel an ti a zo eun affer all.

contente d'écorcher le sol, mais de celle qui pénètre profondément et fait venir à la surface une terre bien féconde. Œuvre de longue haleine mais durable.

Les cercles d'études sont nos ateliers pour ce travail. Ah ! le temps ne s'y passe pas en balivernes, je vous assure. Voyez ce qui se fait à Lannilis. Ils sont là une douzaine, tous ouvriers, qui se groupent trois fois la semaine pour étudier, deux heures durant, après leur journée.

Notre camarade Marc nous dit souvent : « Pour changer les autres, commençons nous-mêmes par changer ». De belles paroles sont peu de chose, s'il n'y a de bons exemples et de bonnes œuvres à l'appui. C'est à nous, par notre vie, à faire de l'apologétique.

Pour être sillonniste, il faut du courage, et que nous soyons peu nombreux en chaque endroit cela se comprend bien. Du reste, nous n'avons pas la superstition du monde. A la quantité, nous préférons la qualité. Peu de fumée, beaucoup de feu, voilà le joint pour nous.

Ainsi qu'une maison, nous voulons asseoir notre œuvre sur une base solide. Cette base, vous venez d'en avoir une ébauche.

Maintenant, bâtir la maison, c'est une autre affaire.

A suivre.

PER AN ENEZ.

L'ŒUVRE DES VACANCES

Dans quelques semaines, tous nos camarades collégiens et étudiants vont se trouver en vacances, et ce sera le moment, ou jamais sans doute, de travailler sérieusement pour le Sillon. Les uns, en rentrant chez eux, trouveront des cercles d'études déjà existants et vivaces, les autres auront à faire connaître notre mouvement, et leur activité sera peut-être le point de départ d'un grand nombre de fondations nouvelles. Mais il importerait, maintenant que le Sillon est définitivement lancé dans notre province, qu'il est connu en bien ou en mal dans les moindres recoins, que l'on s'appliquât à mettre de la précision un peu partout. Ceux d'entre nous qui visitent journellement les cercles d'études sont en effet à même de constater que nos amis ont en général plus de bonne volonté que de connaissances précises sur le but de notre action. Cela tient à ce que presque tous ont été beaucoup plus attirés par la générosité que par l'opportunité du Sillon, car, il faut bien l'avouer, il en est très peu qui nous connaissent exactement, même parmi ceux qui aiment à se dire nos « camarades ». Les uns, et ce sont en général les jeunes gens, pensent : « Le Sillon....., c'est très simple.... Etre bon catholique, ne pas faire trop de sottises, avoir certaines connaissances plus ou moins vagues sur des questions sociales (toutes vieilles rengaines d'ailleurs) Mutualité ou Coopération... ». Les autres — ce sont en général les conseillers de cercles prêtres ou laïques — disent : « Le Sillon... : bons jeunes gens, beaucoup d'ardeur, plus pratiquants les uns que les autres, républicains (ce qui ne nuit pas, à l'heure actuelle surtout), et que l'on a entre les mains ». Alors, mus par de vagues sympathies, on bâcle des cercles d'études qui n'existent que sur le papier, ou dont les séances mal combinées sont aussi ennuyeuses que celles d'une Académie. Le malheur, enfin, est que lorsqu'on visite ces groupements, on est naturellement en devoir de franchise obliée de dire que si tous les jeunes gens qui les composent sont bons, très bons, ils ne sauraient cependant être du Sillon, et l'on se heurte à des étonnements parfois assez vivement exprimés !

Souvent, je m'empresse de le dire, on ne risque pas ces avanies, parce que le cercle d'études établi sur de telles bases croule au bout de deux mois.

Il importerait donc que nos camarades, en se répandant de toutes part, travaillent à se rendre véritablement utiles, s'appliquent à donner des idées nettes sur l'œuvre très particulière du Sillon. Il faudrait tout d'abord que tous ceux qui se décident à venir courageusement nous tendre la main lisent plus régulièrement la revue, seul moyen de se donner notre mentalité propre. — Que l'on comprenne, lorsqu'il s'agira de grouper ces camarades bien pénétrés de notre esprit, qu'il ne s'agit en aucune façon d'organiser des congrégations ou des patronages, ni même des cercles d'études apologetiques.

« Nos cercles du Sillon sont des groupements de jeunes catholiques filialement soumis à l'autorité religieuse, agissant sur le terrain civique dans leur pleine indépendance, profitant de la liberté laissée par l'Eglise aux initiatives privées et aux méthodes d'apostolat », et puisque nous croyons que l'œuvre importante, dans le moment présent, c'est la conquête et l'organisation d'une démocratie républicaine fondée dans l'amour du Christ et sur la force sociale du catholicisme, tous nos efforts doivent donc converger vers ce but précis : faire œuvre d'éducation populaire et développer en nous et autour de nous les vertus démocratiques.

Avant de parler de l'organisation des cercles d'études, si souvent défectueux, étudie que l'on entreprendra une autre fois, il était bon qu'il fut rappelé à nos camarades la nécessité absolue pour eux de savoir ce qu'ils veulent exactement, afin qu'il n'y ait pas d'équivoque, ni de tromperie... Apprendre eux-mêmes et à tous la raison pour laquelle nous sommes républicains et démocrates, comment le Christ-Jésus est la seule solution de la crise actuelle, voilà quelle devra être la besogne des vacances qui viennent, et nous savons bien que nos camarades de Bretagne n'y failliront pas. Agir courageusement, forts de la vérité, n'excommunier personne, parce qu'on a le droit absolu de ne pas penser comme nous sur tout ce qui n'est pas le domaine de la doctrine, mais être fermes dans nos idées parce que dans toute la liberté de notre conscience, nous les estimons les meilleures, les seules vraiment libératrices, les pousser enfin jusqu'à leurs dernières conséquences sans les diminuer jamais.

Laissons surtout ceux qui détestent les idées précises crier à l'exclusivisme ; n'acceptons parmi nous que ceux qui ont foi dans nos idées et dans nos méthodes. Faire le contraire serait nous tuer. Mais, tout en travaillant avec cette énergie, cet entêtement bien breton, n'oublions pas que nous sommes les fils de la charité et de l'amour, et que si nos frères ne sont pas avec nous sur le terrain de l'application, ils n'en sont pas moins nos frères. Alors, si nous agissons toujours avec la charité des enfants de Dieu et la loyauté de tous ceux qui suivront la droite ligne, personne, sauf les esprits mesquins et aigris, ne saurait nous en vouloir, et à la fin de nos journées de labeur, nous pourrions chanter les hymnes d'allégresse puisque nous aurons accompli le bon travail de Dieu.

MICHEL EVEN.

Rien de nouveau sous le soleil

Saint Dominique et les Conférences publiques au XIII^e Siècle

Ce fut à la controverse que saint Dominique et ses compagnons eurent recours. Ils indiquaient à l'avance le lieu et le jour d'une conférence contradictoire ; hérétiques et catholiques s'y rendaient de toutes les régions avoisinantes ; l'assistance comprenait à la fois des chevaliers, des femmes, des paysans. Sans doute par acclamation, la foule désignait un président et des assesseurs chargés de tenir la balance égale entre les deux partis ; le bureau constitué, on se livrait à des débats sérieux et approfondis. De part et d'autre, on présentait des libelli, vrais mémoires rédigés à l'avance sur une question

controverse et qui servaient de base à la discussion. Alors commençait entre les chefs des deux groupes une lutte oratoire, un tournoi d'argumentations qui se terminaient le plus souvent par un vote de l'assemblée. Jourdain de Saxe parle de scrutins qui avaient lieu à la fin de ces réunions ; c'étaient sans doute des ordres du jour par lesquels l'assistance émettait son sentiment sur la discussion qu'elle venait de suivre.

Jean GUIRAUD,
Prof. à la Faculté des Lettres
de Besançon.

Saint Dominique. Collection « Les Saints ». LECOFFRE.

La Vie du Sillon en Bretagne

ECHOS DE ROME

L'abondance de matières et la préparation du congrès de Lorient nous avaient empêché de dire quelques mots ainsi que nous l'avions promis au sujet du voyage que fit à Rome en mai dernier Michel Even. Mais nous n'avions pas oublié la promesse faite et nous allons tout de suite la mettre à exécution.

Nos camarades comprendront qu'il est impossible de noter exactement les conversations de notre camarade avec les différents cardinaux qui l'ont reçu dans la Ville éternelle. Une grande réserve naturelle s'impose.

Reçu avec la plus grande affection à la procure des Pères Marianistes de Rome, toujours nos amis si dévoués, M. Even s'employa tout de suite à rendre visite aux Eminentissimes cardinaux, aidé par les aimables prélats qui depuis longtemps se sont faits à Rome les protecteurs de toutes nos jeunes idées. Il se rendit au

couvent des Capucins de la Via Merulana, chez le cardinal Vivès y Tonto ; il y resta longuement, reçu avec une bienveillance charmante par le vénérable prince de l'Eglise, qui, après l'avoir questionné sérieusement sur la marche du *Sillon* en Bretagne lui dit entre autres choses cette parole que nous pouvons considérer comme un grand encouragement : « Vous trouverez à Rome beaucoup de sympathies, mais je tiens à vous dire que l'on aime le *Sillon* peut-être autant que moi ; plus, cela n'est pas possible ».

Il congédia ensuite notre camarade, lui faisant promettre de venir le voir avant son départ de Rome.

Les cardinaux Ferrata, Mathieu et Rampolla reçurent également Michel avec une grande bienveillance et beaucoup de sympathie.

Michel Even put causer très intimement pendant une heure avec Son Eminence le cardinal secrétaire d'Etat. Là, quelle bonne réception lui fut faite ! Le cardinal affectionne particulièrement les jeunes gens. De plus, étant par sa mère d'origine galloise, il s'intéresse à tout ce qui touche de près ou de loin la race celtique. Notre camarade, tout à fait mis à son aise par la grande bonté du cardinal, put donc dire très sincèrement les progrès accomplis par le *Sillon* sur notre sol de Bretagne, les victoires remportées, comme aussi, hélas, les difficultés à surmonter et les blessures reçues. Blessures d'autant plus sensibles qu'elles viennent de ceux que l'on voudrait pouvoir compter comme des amis.

Enfin, non sans peine et grâce à la bienveillance de tous, notre camarade eût l'insigne honneur d'être reçu le jour de son départ par le Saint-Père. Quelle joie et quelle consolation pour toutes les tristesses et les angoisses ressenties ! A peine notre ami était-il entré dans le grand cabinet de travail de Pie X que celui-ci le relevant le fit asseoir avec bonté à sa gauche ; puis la conversation s'engagea. Le dévoué Mgr V..., qui accompagnait Michel Even, dit au Pape, qui était notre président, ce qu'il avait fait et ce qu'on avait fait autour de lui pour le *Sillon* en Bretagne.

Le Saint-Père écouta avec bienveillance, puis questionna Michel sur plusieurs points. Il parut notamment très intéressé lorsque notre ami lui parla des adorations nocturnes organisées par quelques cercles de Bretagne, et comme on lui demandait de bénir très particulièrement tous ceux qui les ont organisées et

Visite de Michel Even à Son Eminence Mgr Merry del Val.

Audience particulière du Saint-Père

Bienveillant accueil

qui y assistent, il répondit vivement : « Oh oui ! je les bénis de tout mon cœur, vous leur direz que par toutes ces œuvres pieuses ils attireront les bénédictions du ciel sur leur *Sillon*, qui est appelé à faire tant de bien en France. » La conversation dura encore quelque temps, puis le Saint-Père se levant après avoir donné sa photographie et quelques faveurs spirituelles très précieuses à notre camarade, indiqua que l'audience était terminée. Michel Even demanda plusieurs bénédictions spéciales pour le *Sillon*, pour les siens, qui furent accordées avec beaucoup de bienveillance, et le Saint-Père ajouta en souriant : « Je bénis encore tous ceux, quels qu'ils soient, qui vous tiennent à cœur. »

Le soir même, Michel regagnait la France avec notre camarade, l'abbé Pommeret, qui avait eu le bonheur de voir le Pape avec Michel à la messe pascale et dans une audience semi-privée.

Nous avons été obligés d'être brefs, mais nous savons que notre dévoué président fit encore beaucoup d'autres visites. Il a pu se convaincre partout que le *Sillon* est connu et vivement apprécié et que l'on estime à leur juste valeur les récentes et mesquines attaques qui avaient pu troubler quelques-uns.

Notre camarade n'eut garde d'oublier pendant son voyage qu'il se trouvait dans la ville des Saints. Il avait le devoir de prier pour lui-même et pour tous. Nous savons qu'il n'a pas oublié le *Sillon* de Bretagne.

ILLE-ET VILAINÉ

Les projets élaborés par nos camarades du *Sillon* Rennais ont enfin été mis en pratique ; deux conférences ont été faites dans le courant du mois : l'une sur nos raisons d'espérer, par Pierre Becdelièvre, sous la présidence du camarade Marcel Lebreton. Notre jeune type montra d'abord la situation lamentable de notre pays à l'heure actuelle, surtout au point de vue social, et ensuite comment l'on pouvait y trouver un remède dans le catholicisme, c'est là l'œuvre du *Sillon*. Une discussion suivit la conférence et permit de préciser certaines idées. L'autre conférence sur le *Sillon* fut faite par le camarade Picoux, sous la présidence de Pierre Becdelièvre. Après avoir fait l'historique de notre mouvement et montré ce qu'était le *Sillon*, ce qu'il fallait pour en être, notre camarade développa ces trois idées, que nous ne pouvons faire qu'annoncer

Le pape bénit ceux qui organisèrent et assistèrent aux adorations nocturnes

Les compagnons de voyage de Michel

A Rome on connaît le Sillon et on l'aime

Sil on Rennais

Conférence sur nos raisons d'espérer

Conférence sur le Sillon

ici : Au *Sillon*, nous nous disons fervents catholiques, sincères républicains et ardents démocrates.

Indifférence
du public

Malheureusement, le public Rennais est bien difficile à attirer, et en ce moment où les étudiants partent tous en vacances, nos camarades ont résolu de suspendre ces conférences ou du moins de les espacer davantage, jusqu'au mois d'octobre. Ils profiteront de ce moment d'accalmie pour travailler le sujet des futures conférences, l'expérience leur ayant montré que leur petit bagage de connaissances était bien léger.

Adoration
nocturne

Dans la nuit du 23 au 24, eut lieu l'adoration nocturne présidée par l'abbé Populaire. Comme l'on prie bien lorsque l'on se trouve ainsi dans le calme de la nuit, à côté de camarades qui ne font qu'un avec vous par la pensée, par la prière, par les aspirations, en face du Dieu de toute grandeur et de toute bonté. Un détail vint rendre plus touchante encore cette cérémonie intime, ce furent les adieux de ceux de nos camarades étudiants, qui forcés par leurs études, iront ailleurs exercer leur apostolat.

Punch d'adieu

Outre le départ définitif de quelques camarades, les étudiants nous quittent tous pour plusieurs mois, c'est-à-dire la durée des vacances. Selon la coutume, les camarades Rennais se réunirent en un punch fraternel, au cours duquel bien des toasts furent portés, notamment par le camarade Le Faucheur, sur l'*Ajone*, par l'abbé Huet, qui rappela tout ce que l'on avait fait et les bonnes journées que l'on avait passées au cours de l'année, enfin, par le camarade Salmon, dont le toast si délicat fit une profonde impression sur tous nos camarades. La soirée fut, somme toute, assez gaie, malgré que ce fût une soirée d'adieux. La séparation, d'ailleurs, n'est-elle pas seulement apparente ? et l'âme commune ne continuera-t-elle pas de vibrer dans nos cœurs ? Elle se traduira par la correspondance d'une part et par le *Pater* et l'*Ave* de chaque soir, que nous dirons au pied de notre lit, tout près du buis béni et de l'épi symbolique.

Processions
de la
Fête Dieu

Les dimanches 17 et 24 juin, nos camarades ont assisté en corps à la procession de la Fête-Dieu, montrant ainsi que tout en nous disant indépendants du clergé au point de vue de notre action sociale, nous entendons donner ouvertement l'exemple de la pratique franche, mais sans ostentation d'une religion sans laquelle nous ne pouvons rien, tant au point de vue individuel qu'au point de vue social.

Une réunion en forêt avec goûter champêtre, c'est démocratique et... très agréable. Le parfum si hygiénique des pins (avant-goût d'une eau ferrugineuse à Gahard), nous a fait vivre sagement de délicieuses minutes l'amitié scellée entre Rennes, Liffré, Gahard, Ercé et Livré. Les cinquante camarades ont écouté avec bonheur et la conférence si bien documentée de notre ami Picoux, sur le *Sillon*, et les paroles si autorisées de M. l'abbé Crublet. Maître en fait d'œuvres sociales, le vicaire de Liffré a fondé une caisse rurale ; deux syndicats, l'un d'agriculteurs et l'autre d'industrie agricole, une mutuelle-bétail. Bientôt une mutuelle-incendie enrichira encore le pays. Et après ? Après... d'autres œuvres modernes n'effraieront pas plus le zèle de l'apôtre calme, réfléchi, prudent, au cœur ardent et généreux.

Réunion
à Liffré

Œuvres

En cette trop courte journée du 8 juillet, la semence est tombée abondante sur le *Sillon*. Daigne le Dieu que nous avons prié ensemble en assistant aux vêpres, à la bénédiction du très Saint-Sacrement et à la procession de la Vierge, la bénir et la faire rendre cent pour un. Avec le prêtre, nous disons tous : *Amen ! Amen !*

Le dimanche 26 mai, (c'est déjà de l'histoire ancienne), à six heures du matin, nos jeunes camarades de la Verrerie de Laignelet s'empilaient joyeusement dans une immense voiture avec Michel Even, et partaient en pèlerinage à Notre-Dame de Pontmain.

FOUGÈRES

Un pèlerinage

Le voyage fut un peu long, mais pas précisément triste. Que diable, on ne peut pas toujours argumenter sur la démocratie ni potasser le maniement austère des coopérations. Arrivés à la basilique, nos camarades assistent à la messe et communient en grand nombre. M. l'abbé Rouleaux, supérieur des chapelains, leur adressa quelques mots de bienvenue et leur rappela que tout bon chrétien doit chercher fréquemment la force dans l'Eucharistie et la prière. On se promena joyeusement toute la matinée, puis, à midi, banquet frugal et très démocratique. Le camarade Chupin quoique frappé ce jour-là même par un deuil cruel, avait tenu à nous accompagner, ainsi que l'aumônier de la Verrerie.

Les
saints tristes
sont de biens
tristes saints

Aussitôt après le déjeuner, on se réunit dans la grange de l'apparition, et là, Michel nous adressa la parole.

Il nous dit combien il était heureux de pouvoir faire ce pèlerinage avec nous au pied de cette Madone du Bas-Maine, qui lui est toujours chère. Il faut que nous demandions à la Vierge, au Christ sanglant le courage et la force ; que nous n'oublions pas de prier enfin pour le *Sillon* et pour tous nos camarades de Bretagne que nous représentons aux pieds de l'Immaculée. Il nous donne enfin quelques conseils sur la façon de travailler utilement, car il ne suffit pas de s'agiter beaucoup. Il nous explique enfin comment les plus petits peuvent rendre d'immenses services au *Sillon*, pourvu que leurs efforts soient bien orientés vers le but commun.

M. l'abbé Rouleaux reprenant la parole nous donna des conseils sur la pratique de la vie chrétienne. Enfin, pour terminer la journée, visite de la basilique et une dernière prière. De nouveau l'entassement dans la gigantesque voiture et retour en chantant à la Verrerie. Ce fut une bonne journée de prière, de gaieté, dans la douce amitié du *Sillon* et nous sommes rentrés plus décidés que jamais à travailler pour la cause.

D'autre part, nous savons que nos camarades de Fougères ont décidé d'organiser pour le mois de septembre une retraite-congrès.

Une retraite
congrès
en perspective

COTES-DU-NORD

Maël-Carhaix

M. Even, appelé de nouveau en Cornouailles par l'affection de nos amis, se fit un plaisir de se rendre à Maël-Carhaix, où il adressa quelques mots aux jeunes gens réunis pour l'entendre et qui sont résolus à travailler avec nous, la main dans la main.

St-Nicolas-du-
Pé em

Le conseiller du cercle du Sacré-Cœur envoie de bonnes nouvelles.

Dans leurs réunions du mois de juin, les camarades se sont surtout nourris des impressions et des notes rapportées du congrès de Lorient. Deux mots entr'autres qu'ils ont retenu du toast merveilleux de Marc : « Restez intrépidement vous-mêmes ! » leur ont fourni matière à une intéressante causerie sur la fidélité inébranlable que nous devons à notre esprit et à nos méthodes.

Le vendredi 22, en l'honneur de notre fête patronale, « le Sacré-Cœur » les camarades ont tenu une séance intime, qu'ils ont fait suivre d'une autre séance, avec projections lumineuses pour le public. Les chants du

Sillon ont provoqué dans la foule la plus enthousiaste sympathie et l'animation la plus joyeuse. Le matin, quelques camarades non empêchés par les rudes travaux de la saison inaugureront la fête par l'assistance à la messe et la sainte communion.

Le congrès de Lorient a donné une nouvelle vitalité à nos camarades. L'abbé Fraval leur ayant fait un rapport circonstancié et ému de ce qui s'était passé fit passer dans leur âme un peu de l'âme commune du *Sillon*. D'autre part, certains de leurs condisciples, après avoir assisté au congrès, en sont revenus pleins d'ardeur et d'enthousiasme.

Michel est allé leur rendre visite et a eu le bonheur d'y faire sa profession de congréganiste de la Sainte-Vierge. Comme toujours un banquet et, comme toujours, démocratique, avec abondance de toasts portés par les camarades Collet, Gallais, Lescot, Rouxel, Le Rudulier, Keranflec'h, etc... à remarquer celui de l'abbé Jouanny, montrant que les programmes du silonniste et du congréganiste ont un point commun : « la réforme individuelle ». M. le Supérieur clôtura la série des toasts en donnant la raison de ses sympathies évidentes pour le *Sillon*, sympathies qui, du reste, n'ont rien d'exclusif. En somme, c'était original et épatant.

Nos camarades du cercle Saint-Maurice ont maintenant leur « cercle de gosses » eux aussi. Il est installé depuis le 24 juin. En quelques mots, Maurice Enaud expliqua aux jeunes aspirants ce qu'était le *Sillon* : une âme commune, une amitié, une vie... Il leur montra notre idéal et fit ressortir par des exemples la nécessité pour réaliser une démocratie, de faire d'abord des démocrates.

— L'*Eveil* s'écoule dans le pays avec une rapidité effrayante. Le 1^{er} juillet, Loudéac recevait 270 numéros, Plémet en vend 40, Plouguernevel (P.-S.), 40 ; Uzel, 20 ; Merdrignac 20 ; Saint-Caradec, 15. Et ces chiffres vont aller en augmentant.

A Vannes, nous n'avons de nouvelles que du cercle d'études de Sauzon. Là, les camarades ne font pas de bruit, mais font de la besogne en profondeur. Ils rêvent, disent-ils, mais en causant beaucoup du congrès de Lorient, et ils semblent décidés à se mettre sérieusement à vendre l'*Eveil*.

Qu'ils y aillent donc ; cela coûte la première fois, mais après, c'est un vrai plaisir. En attendant, ils ont

Plouguernevel
Les effets d'un
congrès

Un
congréganiste
de la
Sainte-Vierge

Loudéac

Un cercle de
« gosses »

La vente de
l'Eveil

Sauzon

fondé un petit cercles d'études élémentaires, qui est encore tout jeune, quinze jours ou trois semaines. Bonne et excellente vie à nos petits camarades.

Dans la bonne ville de Vannes, le congrès de Lorient a eu bien du retentissement, il nous a valu à tous des ennuis, qui n'ont fait, après l'excitation heureuse produite en nous par la vue et la parole de Marc, que nous enraceriner dans la voie déjà suivie.

L'Eveil

La vente de l'Eveil nous occupe toujours. Après un ralentissement, elle vient de reprendre, si bien qu'il a fallu faire une commande supplémentaire. Peu émus des attaques, les camarades sont décidés à marcher dans la paix et dans la charité.

Une
conférence
socialiste

Ils ont assisté à la conférence faite sous les halles par le citoyen Blanchard, de la Bourse du Travail de Nantes. Ils ont été enchantés de se rendre compte de l'action socialiste. Le conférencier fut d'ailleurs d'une modération dont on ne peut que le louer.

Un peu
d'apostolat

Quatre des camarades ont été faire de l'apostolat aux environs. Le dimanche 1^{er} juillet, ils ont fait une bonne course à pied pour aller porter le bon exemple et la bonne parole dans une paroisse voisine — où, paternellement accueillis par M. le Curé et ses vicaires, deux ont pris la parole devant une centaine de jeunes paysans. L'un leur a parlé du respect humain et de la manière de s'en débarrasser. L'autre leur a expliqué ce que c'était que le *Sillon*, et ce que l'on entendait par l'amitié du *Sillon*, en même temps qu'il leur rappelait l'amour que nous devions au Christ, à la cause duquel nous voulons donner notre vie.

Les vingt *Eveils* qu'ils avaient apportés ont été enlevés rapidement, et cela leur a montré, ainsi que les applaudissements qu'avait soulevés leur parole, plus chaude que brillante, qu'ils avaient été bien compris et que la semence qu'ils ont essayé de jeter ne tardera pas à germer et à lever.

Un congrès en
perspective.
Qu'en
pense-t-on ?

Un dernier mot pour les cercles d'études du Morbihan, qui se connaissent peu entre eux. Que pensent-ils d'un petit congrès pendant les vacances, en fin août, par exemple ? On recevrait volontiers leurs réponses au *Sillon* de Vannes, rue Porte-Poterne.

Pontivy

Le 1^{er} juillet, pour la première fois, l'Eveil démocratique a été vendu, à Pontivy, par trois camelots ludo-décadiens. Péniblement, 80 numéros ont été placés. Pontivy reflète la mentalité transparente d'un bon nom-

bre de villes du Morbihan : les gens « bien pensants » affichent ou dissimulent des sentiments réactionnaires tandis que les autres, ceux qui se réclament du parti « avancé », haïssent la religion sans trop savoir pourquoi. Dans ces conditions-là, la tâche du *Sillon* paraît assez difficile, mais non impossible.

Quant au clergé, dame, il ne marche pas précisément dans le *Sillon*. Un jeune abbé, en nous prenant le journal, ne craignait pas, par exemple, de nous reprocher « nos » tendances socialistes !...

Le petit noyau de sympathies qui s'est formé à Pontivy aura donc à surmonter pas mal de difficultés. Nous ne doutons pas qu'il en viendra à bout. Un peu de patience, seulement. — J. M.

Nos camarades de Lorient font aussi de bon travail. Ils sont en train de constituer deux nouveaux cercles d'études (sans compter celui des soldats et celui de Caudan), ce qui va porter à 5 le nombre des cercles d'études de l'agglomération que fait vivre l'arsenal de Lorient. Les nouveaux venus sont pleins d'enthousiasme, disposés à devenir de bons sillonnistes, mais ils ne connaissent pas encore le *Sillon* et c'est à nos camarades qu'il incombe de les instruire, avec l'aide de Dieu ils arriveront à constituer l'élite.

LORIENT

FINISTÈRE

Le dimanche 10 juin, nous avions l'avantage et le bonheur de recevoir dans notre cercle le camarade B... de Guingamp. Passant le matin par la Roche-Derrien, rempli d'amour et de zèle pour la Cause, il réussit à décider M. l'abbé Le Pennec, accompagné de quelques jeunes gens de cette ville, à venir assister à la causerie qu'il devait faire aux camarades de Langoat.

Langoat

Cercle
St-Iugduat

Après la prière d'usage, l'Evangile et la lecture d'un rapport sur l'adaptation pratique des méthodes du *Sillon* dans notre milieu. M. Le Pennec a pris la parole et nous a indiqué les principales difficultés qu'il rencontrait pour la création d'un cercle d'études à la Roche-Derrien.

Le camarade B..., dans sa causerie, insiste surtout sur une formation chrétienne très forte, flétrit le respect humain et montre par quelques exemples les conséquences avantageuses d'une volonté ferme de pratiquer et de défendre sa religion.

Quelques questions sont échangées de part et d'autre et l'on récite la prière.

Le cercle des dames ne pouvait pas être oublié. Le camarade B... a bien voulu leur dire quelques mots sur le rôle de la femme au *Sillon*, puis répond aux diverses questions qui lui sont posées de tous côtés. On a parlé étude profonde de l'Evangile, vie intérieure, apostolat, surtout par l'exemple, puis diverses autres questions, on en est même arrivé à l'internationalisme ! un mot aussi de la propagande de l'*Eveil démocratique*.

Quelques anciens, s'intéressant à notre mouvement, sont venus assister à cette séance et nous ont laissé espérer que sous peu ils pourraient former un cercle d'études entre eux.

Pour terminer, on a émis le vœu suivant : « Diffusion et spécialement lecture en commun de l'Evangile dans la famille. »

Bonne journée pour la Cause.

Nos camarades de Quimper ont quitté le patronage où ils se trouvaient jusqu'alors, afin de pouvoir agir plus librement et aussi pour ne pas nuire au patronage.

Les camarades sillonnistes qui se trouveraient de passage à Quimper pourraient venir nous rendre visite.

Notre local se trouve rue Saint-Marc, numéro 1. Permanence tous les jours, de 7 heures à 9 heures.

Une évolution depuis longtemps prévue s'est accomplie à Morlaix. Le cercle du *Sillon*, qui avait son siège dans un patronage, vient de s'en séparer et de se constituer une organisation autonome plus conforme au véritable esprit du *Sillon*. Dans une ville comme Morlaix, où le *Sillon* a pénétré déjà depuis longtemps, l'organisation même du *Sillon* ne pouvait rester, à cause de raisons multiples, indéfiniment liée à celle d'une œuvre d'un caractère et d'un but immédiatement différents. L'une ne pouvait continuer à abriter l'autre, surtout à mesure que le *Sillon* précisait ses méthodes d'action sociale et que les camarades plus pénétrés des idées sillonnistes cherchaient à les vivre intégralement. Ceux-ci se rendaient bien compte qu'ils ne pourraient donner à leur action son maximum d'effet qu'en agissant sous leur entière responsabilité.

Aussi, c'est dans un esprit de loyauté réciproque qu'on sépara l'organisation du *Sillon* et celle des patronages. Cette séparation, qui eût pu donner lieu à des froissements regrettables, fut singulièrement facilitée par la bienveillance que montrèrent en cette occasion

QUIMPER

Une nouvelle
adresse

MORLAIX

Une
séparation
qui s'imposait

les directeurs de patronages et en général tout le clergé de Morlaix.

Les patronages restent, comme par le passé, assurés de la collaboration des sillonnistes. Chaque patronage a son cercle d'études élémentaires en simple relation avec le *Sillon*. Seul le groupement du *Sillon* Morlaisien représente et incarne à Morlaix le *Sillon*, puisqu'il comprend l'ensemble des camarades qui se donnent à la Cause avant tout et qui entendent vivre intégralement la vie et la doctrine du *Sillon*.

Le groupe a pris possession de son nouveau local au commencement de juin. Il a voulu débiter par une manifestation publique de sa foi religieuse. A l'occasion de la Fête-Dieu, les membres du *Sillon* Morlaisien après avoir ensemble puisé en Dieu la force nécessaire pour persévérer dans la tâche qu'ils ont entreprise, se retrouvèrent derrière le Saint-Sacrement, qu'ils accompagnèrent dans son passage à travers la ville. Grâce à de précieux concours, le local avait reçu une décoration spéciale du meilleur effet. Une grande gerbe de blé, nouée d'un ruban rouge et surmontée du drapeau national occupait la fenêtre principale. Aux autres fenêtres, on avait placé des élégants cartouches, avec le monogramme du *Sillon* et de l'Ajonc, et des étendards portant les devises du *Sillon*.

Le 17 juin, les sillonnistes morlaisiens faisaient une démarche près du pasteur de leur paroisse, M. le Recteur de Saint-Melaine, afin de lui faire part de leurs intentions, ainsi que pour l'assurer de leur respect et de leur constant désir de rester fidèles aux enseignements et aux directions de l'Eglise. Le mardi 26 juin, M. le Recteur de Saint-Melaine daigna bénir le local du *Sillon* Morlaisien. Après un échange de vues très intéressant, qui permit de faire voir de part et d'autre la sincérité des intentions, M. le Recteur assura les sillonnistes de son plus ferme appui et de sa paternelle bienveillance.

Fort de cet appui du pasteur de leur paroisse, et confiants en la douce autorité de l'Eglise, qui en signalant les écueils les empêchera d'errer, les camarades morlaisiens vont donc maintenant pouvoir continuer avec une ardeur renouvelée et dans la plus entière sécurité, leur travail de développement des nécessaires vertus démocratiques, sans lesquelles la démocratie n'est qu'une étiquette sans valeur, cachant la plus hypocrite et la plus basse des tyrannies.

Concours réci-
proque du
Sillon
et des
patronages

Manifestation
publique de
foi religieuse

Décoration
symbolique

Relations ami-
cales entre le
Sillon et le
clergé paroissial

Développement
des vertus
démocratiques
Base
nécessaire
d'une vraie
démocratie

NANTES

Une
conférence
privée

Deux
contradictions

L'âme
commune

Un
cercle d'études
féminin

Faire connaître le *Sillon* autour de nous, à nos parents, aux personnes avec lesquelles nous sommes en rapport, par notre travail quotidien, voilà ce que nous faisons en ce moment, à Nantes.

C'est pourquoi le 18 juin nous organisons une conférence privée, faite par notre camarade Bernard Chancrelle, sur le *Sillon* et le catholicisme.

Deux contradicteurs se sont présentés, et ainsi ont fait préciser la conférence.

Un des contradicteurs avait compris que le mouvement de l'Action Française, dont le camarade Bernard avait dit quelques mots, était un mouvement d'athées et de matérialistes, alors qu'il avait été dit que c'était un mouvement athée et matérialiste. Quoique peu content de cette classification, le camarade reconnut qu'en ce qui concerne notre mouvement notre idéal de démocratie était superbe et il en serait de tout cœur.

Le second contradicteur nous a donné l'occasion, une fois de plus, de trancher notre attitude vis-à-vis des autres groupements catholiques.

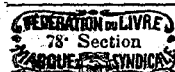
Nous ne voulons pas une union factice de toutes les bonnes volontés catholiques, courant les risques de se rompre à chaque instant, étant donné les tendances sociales et politiques opposées.

Nous ne voulons qu'une seule chose : c'est l'unité catholique, sous l'autorité des pasteurs légitimes.

Entre nous, nous désirons vivement que les relations soient des plus cordiales et cela est si vrai que jamais les jeunes Gardes n'oublieront la bonne soirée qu'ils ont passée à l'inauguration du cercle Pie X, de tendances plutôt monarchiques, mais où les toasts et les chaudes discussions qui suivirent ont permis de se mieux connaître et de s'aimer davantage.

Nos camarades ont trouvé écho dans les cœurs de leurs sœurs, aux natures ardentes et généreuses qui spontanément ont formé un cercle en s'inspirant de notre esprit. Ne sentons-nous pas déjà l'influence que nous acquérons dans nos familles et quelles précieuses et indispensables auxiliaires formeront plus tard le cœur de nos jeunes démocrates.

Edouard LUCAS.
Du *Sillon* Rennais.



Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
38, rue du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. EVEN.



AVIS AUX CAMARADES

PROCUREZ-VOUS AU SILLON RENNAIS

Les différents livres, brochures, tracts et chansons du « Sillon »
Réduction de 50% pour quantités

Le Congrès de Saint-Brieuc, 1905	franco	0 fr. 60
Le Petit Catechisme liturgique	1	»
Préface de Huysmans		
Les questions Rurales, de Félix Moustier	2	»
Les Cartes Postales du « Sillon », la douz.	1	»
Le Répertoire des Cercles d'études	0	40

SPECIALEMENT RECOMMANDE à nos camarades des Cercles d'études RURAUX

Les Associations Agricoles	franco	0 fr. 20
Par René Massot, du « Sillon de Yonne »		
L'Héritage de Jacques Farrel	1	»
Par le Gal de La Salle		
Ouvrage couronné par l'Académie		

Pour toutes les commandes de livres, tracts et brochures,
s'adresser au camarade

AUBÉ, 45, rue Saint-Melaine, chargé du service de propagande.

VIENT DE PARAÎTRE

Librairie Beauchesne, rue de Rennes, Paris

L'existence de Dieu prix 2 fr. 50

Par M. le chanoine Dubot, supérieur du petit
séminaire de Ploërmel

Nous recommandons vivement à nos camarades des cercles
d'études cet ouvrage d'un de leurs amis, qui facilitera grandement
leurs travaux en cette question si difficile et si délicate.

A LIRE

L'Éducation sociale de la Femme

Par l'abbé BEAUPIN.

Prix franco..... 0 fr. 20

Le 5^e Congrès National du Sillon

Une forte Brochure. Prix 1 franc; franco : 1 fr. 20

Vient de paraître

UNE RETRAITE DE DAMES AU SILLON

Notes et souvenirs

Compte-rendu de la retraite prêchée du 21 au 25 février, par
M. l'abbé Desgranges et M. l'abbé Beaupin.

Franco : 0 fr. 60

Demandez la CARTE POSTALE du "SILLON RENNAIS"

L'unité.	0 10
La demi-douzaine.	0 50
La douzaine.	1 00

Pour paraître Prochainement.

Compte-Rendu Sténographique DU CONGRÈS DE LORIENT

Prix : 1 franc.

Hâtez vos commandes, le nombre des Comptes-Rendus
est limité.

3^e Année.

N° 8

15 Août 1906.

Le Sillon de Bretagne

*Red ê trezek ar Wirionez
kerzet gan an ie a-bez*

*Il faut aller au Vrai
avec toute son âme*

TROUVONS MIEUX

On parle toujours du Parti catholique. Le Parti catholique seul, on nous le redit, deviendra « le parti libérateur de notre nation » ; il saura, seul, mettre au dessus de toutes les autres questions, la question « du devoir social à remplir et de la défense religieuse », il contribuera seul à restaurer « l'unité catholique en France » ; et il sera, en 1910, « victorieux (1) sur toute la ligne..... »

Mettons d'abord de côté cette question de l'unité catholique, — ou il s'agit d'unité religieuse et dans ce cas disons nettement que ce n'est pas à un parti qu'il incombe de veiller à cette unité : elle relève du Pape et des Evêques, ses défenseurs-nés, — ou il s'agit de l'unité d'action des catholiques dans le domaine *politique* et *social*. Et c'est ce qu'on semble désirer quand on prône les avantages d'un parti catholique.

(1) *Jeune Bretagne* du 1^{er} juillet.

« Mais non ! mais pas du tout ! nous dit-on. Il ne faut pas soulever la question *politique*. Là dessus, l'unité est impossible. Donc n'en parlons pas. Mais réalisons l'unité dans l'action sociale. Faisons comme les catholiques belges, imitons les catholiques allemands. Ils n'en sont pas à se chamailler sur leurs préférences politiques. Ils vont tout droit au peuple, ils font des œuvres sociales, et ils conquièrent ainsi cette influence à laquelle rien ne résiste ».

Nous reconnaissons volontiers que jamais la question politique n'a été une entrave à l'union des catholiques allemands ou belges. Mais pourquoi ? Tout bonnement, parce que les catholiques, sujets belges, adorent leur vieux roi catholique, parce que les catholiques de l'autre côté du Rhin, idolâtrèrent leur impétueux Kaiser protestant. Ils reconnaissent, ils aiment, les uns et les autres, la forme de gouvernement que la nation s'est donnée. Le loyalisme est leur première vertu civique. Et ceux qui les combattent ne s'aviseront jamais de les présenter au peuple comme les ennemis du régime établi. La question des préférences politiques ne se pose donc pas pour eux : elle s'est trouvée résolue dès le principe. Dès lors, il ne restait plus que la question sociale, et c'est sur le seul terrain social que les catholiques de ces deux pays sont parvenus à se grouper en un parti.

En est-il de même chez nous ? Qui l'oserait prétendre ? Nous sommes, nous, les catholiques français, vis à vis de la masse de la nation, dans une situation unique au monde. On suspecte notre loyalisme, on nous prend partout et on nous fait passer pour des ennemis irréconciliables du régime établi. D'où cela vient-il ? De ce que nous sommes un peuple amené à son émancipation — j'entends ce mot au sens juridique — par l'Eglise et la Monarchie ; de ce que la Monar-

chie avait réussi, chez nous, à s'identifier avec l'Eglise ; de ce que, au sein de la masse, *catholique* est resté longtemps et resté toujours en beaucoup d'endroits, synonyme de royaliste autoritaire ; de ce que cette masse, comme c'est son droit, veut maintenant la République et n'entend plus se soumettre en tutelle. Les Allemands et les Belges, de formation relativement récente, sont encore en tutelle, et ils s'y plaisent. Les catholiques font comme les autres : et, ce faisant, ils sont dans ces pays-là, de leur temps : et ils se trouvent à l'unisson du reste de la nation. Qu'ils soient en retard, c'est possible, mais ils sont en retard avec leurs compatriotes, ils marchent du même pas qu'eux.

En France, il n'en va pas de même. Au point de vue politique, comme en bien d'autres choses, nous sommes et nous resterons, espérons-le, à la tête du mouvement qui emporte l'humanité vers l'avenir. La nation française, après des siècles de tutelle — quel est le peuple qui a le long et glorieux passé du peuple français ? — a revendiqué son autonomie. Elle l'a revendiqué brutalement sans doute, et elle a confondu peut-être autonomie et indépendance. Elle s'est laissée entraîner à l'anarchie, à l'athéisme, au matérialisme, à l'immoralisme, d'autant plus aisément qu'elle n'a pas trouvé sur son chemin les éducateurs qu'il lui eût fallu. Les catholiques qui tenaient à l'attitude de dirigeants, l'ont traitée comme un enfant révolté, et ont exigé d'elle qu'elle se remit tout d'abord en tutelle.

Or la France *tient* à son autonomie politique et sociale ; elle *veut* la république, elle devient une démocratie. De là, sa répulsion instinctive pour les catholiques qui sont antirépublicains et antidémocrates. De là, pour les catholiques qui veulent, en France, reprendre une influence au sein de la

vie sociale du pays, la nécessité de respecter, de vouloir, d'aimer la forme républicaine, à laquelle la nation donne maintenant ses préférences ; la nécessité aussi, de travailler à satisfaire tout ce qu'il y a de bon, de sain, de généreux dans les aspirations démocratiques de la masse.

Or nous, catholiques français, nous sommes-nous mis à l'unisson de notre pays ? Tous, acceptons-nous loyalement, aimons-nous, sommes-nous prêts à défendre la République et la Démocratie ? — Non. — Les uns passent leur temps à gémir, à jeter l'anathème à tout ce qui touche, de près ou de loin, aux institutions républicaines, aux aspirations démocratiques. D'autres dénigrent ceux de leurs coreligionnaires qui, mieux instruits des inconvénients de l'isolement au sein de la nation, se proclament franchement républicains et résolument démocrates. Car ils sont tout de même quelques-uns, en France, parmi les catholiques, à faire passer au premier rang de leurs devoirs civiques, le loyalisme le plus absolu.

Inutile de dire qu'ils sont parmi les plus chauds adversaires d'un parti catholique français.

On leur reproche de ne pas marcher sur les traces des catholiques belges et allemands.

Ils prétendent, eux, être les seuls à le faire : à l'exemple de leurs frères catholiques de Belgique et d'Allemagne, ils sont les seuls, en effet, à aimer leur pays comme leur pays veut être aimé.

Quand tous les catholiques français aimeront la République et la Démocratie, chez eux, avec autant de vigueur que les catholiques belges aiment leur vieux roi et les catholiques allemands aiment leur impétueux Kaiser protestant, il sera possible, peut-être, de songer à faire, en France, le parti catholique.

Vous me dites que c'est demander l'impossible. C'est entendu. Mais alors, une bonne fois, souffrez que l'on enterre la question du parti catholique français...

Et trouvons mieux...

Paul RIVIÈRE,
du *Sillon Briochin*.

UNE PRÉCISION NÉCESSAIRE

Le " Sillon " et les Fédérations Diocésaines

La situation du *Sillon* vis à vis de l'Eglise s'est merveilleusement précisée ces derniers temps. Il semblerait qu'aucune équivoque ne fut plus désormais possible. Et pourtant certains de nos amis continuent à se méprendre sur le caractère véritable du *Sillon* et s'entêtent à le considérer comme une sorte d'œuvre confessionnelle à la disposition des autorités ecclésiastiques. C'est surtout dans les diocèses où les évêques ont établi des Fédérations diocésaines d'œuvres, que naissent de perpétuelles confusions au sujet de la nature des relations entre ces Fédérations et les groupes du *Sillon*.

Le *Sillon* d'une part, se déclare autonome, mais en fait certaines Fédérations diocésaines semblent contenir des groupements sillonnistes. Comment concilier cette déclaration d'autonomie et cette dépendance de fait ? C'est le problème qui embarrasse plusieurs de nos amis et auquel je voudrais apporter une brève réponse.

Le *Sillon* est un mouvement essentiellement unitif et autonome. Les caractères de cette autonomie ont été nettement déterminés par Louis Cousin dans son récent volume « Vie et doctrine du *Sillon* ». Aussi est-il inutile d'y revenir. Rappelons simplement, pour le sujet qui nous concerne qu'une conséquence de cette autonomie est « qu'un *Sillon* soit local, soit régional ne peut faire partie d'aucune organisation de quelque nature qu'elle soit », suivant les termes employés dans la circulaire relative aux Sillons locaux et régionaux, et reproduits dans « Esprit et méthodes » (p. 178). Une circulaire expédiée récemment aux groupes du *Sillon* précise encore mieux les termes : « Les *Sillons* locaux ou régionaux ne peuvent faire partie d'aucune *fédération, union diocésaine ou autre*. »

Une autre raison s'oppose à ce que le *Sillon* entre dans les Fédérations diocésaines. C'est que celles-ci sont avant tout — et il ne peut guère en être autrement, l'Eglise conservant sa neutralité en matiè-

re politique — l'union des œuvres strictement catholiques du diocèse, sans visées sociales, et surtout politiques *caractérisées*. Or, en acceptant le *Sillon* dans les Fédérations diocésaines, l'Eglise abandonnerait sa neutralité, puisqu'elle prendrait parti pour une forme particulière d'activité sociale et politique. La position serait fâcheuse pour le *Sillon*, car elle tendrait à faire croire qu'il tient à imposer ses idées à tout catholique, en acceptant ainsi de l'autorité ecclésiastique une investiture à laquelle il n'a aucun droit. Avec autant de raison, les cercles d'action monarchique, l'A. L. P. et tous les groupes d'action sociale ou politique pourraient ensuite demander leur affiliation aux Fédérations diocésaines.

Donc, le *Sillon* ne peut entrer dans les Fédérations diocésaines, ni celles-ci le recevoir. Il en résulte, que les groupes qui ont cru devoir entrer dans ces Fédérations ne sont pas des groupes du *Sillon*, mais tout simplement des groupes *en relation avec le Sillon*, et qui ne l'engagent en aucune manière.

Cette distinction est importante, car les cercles, *en relation*, tout en s'inspirant des méthodes sillonnistes, n'incarnent ni ne représentent le *Sillon*. En effet, dans ces cercles, tout le monde peut ne pas être du *Sillon*, et en fait plusieurs cercles de ce genre comprennent des camarades qui font des réserves sur les idées du *Sillon* et n'acceptent pas toute sa discipline. Ces cercles, *en relation*, jouissent alors d'une indépendance plus grande. Comme ils ne vivent pas intégralement le *Sillon*, ils peuvent s'affilier à toutes les organisations qu'ils veulent, en prenant toutefois la précaution d'indiquer qu'ils ne sont *qu'en relation avec le Sillon*.

Mais de ce que des cercles *en relation avec le Sillon* entrent dans une Fédération diocésaine, on ne doit pas conclure que le *Sillon* fait lui aussi partie de cette Fédération ; pas plus, par exemple, qu'on ne pourrait dire que « l'Ecole de la Paix sociale », fondée par Le Play, fait partie d'une Fédération, uniquement parce qu'un cercle d'études qui s'inspire de ses méthodes pour l'observation des faits sociaux, serait entré dans cette Fédération.

Le *Sillon* est seulement engagé par les groupements qui portent son nom et qui vivent intégralement sa vie et sa doctrine. Or les *Sillons* locaux et régionaux ne sont pas entrés dans les Fédérations diocésaines.

Jean MARZIN.
du « *Sillon Morlaisien* ».

Lettre ouverte à Michel Even

* Michel Even nous communique la lettre suivante qui lui a été adressée par un de nos meilleurs amis du Morbihan, pensant que la lecture en serait utile pour tous.

Mon cher Michel,

Tu me demandes quelle est la situation du *Sillon* au pays de Vannes. Elle est bonne. Nos groupes sont encore peu nombreux, mais bien unis, bien « cohésionnés », pour employer ce barbarisme, dont tu es, je crois, l'inventeur. Dans quelques semaines nous allons nous réunir aux pieds de sainte Anne d'Auray pour demander à la patronne de la Bretagne de bénir ses *Sillons* et de conserver en nos cœurs cette confiance en la Cause qui fait notre force.

Nous avons en effet, besoin d'une confiance obstinée, inébranlable, pour ne point nous laisser démonter. Nous sommes attaqués, chaque jour, de tous les côtés, avec une violence inouïe. Un certain Monsieur, personnage considérable, n'a-t-il pas été jusqu'à dire que « si le *Sillon* n'était pas interdit dans le diocèse, il se ferait protestant, lui et toute sa famille ? » Ce qu'on nous reproche, ce sont ces vieux griefs, réfutés cent fois, mais que rien ne peut arracher de certains esprits : le *Sillon* est socialiste ; le *Sillon* veut la suppression immédiate du patronat ; le *Sillon* est hérétique... Mais l'objection la plus grave et qui empêche plusieurs prêtres, sympathiques à nos idées, de venir à nous, c'est que nous ne voulons pas nous soumettre à l'autorité épiscopale. Voici comment je réponds à cette difficulté. Si je ne suis pas dans la note sillonniste, je te prie de me rectifier ; si, d'autre part, tu trouves l'occasion de soumettre ces idées à un théologien, il aura la charité de te dire si je m'écarte de la saine orthodoxie.

Ce qui fait que beaucoup d'ecclésiastiques très distingués, très intelligents, se refusent à admettre notre autonomie, c'est qu'ils se représentent le *Sillon* comme une œuvre catholique, comparable à un patronage ou à une congrégation de la Sainte-Vierge. Ils supposent que nos groupements ont pour fin unique la conservation ou le progrès religieux de leurs membres. Mais ce n'est pas cela le but premier du *Sillon*. Nous voulons créer en France une république démocratique, c'est à dire une société où chaque citoyen, au lieu de se décharger sur d'autres du fardeau de la responsabilité, au lieu d'abdiquer par exemple entre les mains d'un roi, d'un parlement ou d'un patron, tiendrait à honneur de collaborer efficacement à la gestion des affaires publiques et des siennes propres. Voilà le but du *Sillon* ; il est tout profane, tout laïque. Et de là découle une double conséquence.

La fin que poursuit le Sillon est bonne. Au nom de quel principe, moral ou religieux, peut-on nous interdire d'avoir des préférences pour la forme républicaine et pour la coopérative ? Mais si nous avons le droit de vouloir cette fin, nous avons, par là même, le droit de choisir les meilleurs moyens de l'atteindre, tout en respectant, bien entendu, les principes de la justice. L'autonomie du Sillon, ce n'est pas autre chose que cela.

D'autre part, puisque le Sillon a un but laïque, il s'ensuit que dans nos cercles d'études le prêtre n'est pas nécessairement le président, le directeur. Une comparaison : il existe à Vannes une société, dite polynathique, qui s'occupe surtout d'histoire et d'archéologie. Je suppose qu'un ecclésiastique, admis dans cette association, vienne dire au président : « Monsieur, je suis prêtre, toute autre place que la première est indigne de mon caractère sacré. Je vous prie donc de me céder le fauteuil ». Le président ne serait-il pas en droit de répondre : « Monsieur l'abbé, vous êtes le premier à l'église, et là, nul ne vous conteste le premier rang. Mais ici ce n'est pas le titre de prêtre qui donne la présidence, c'est le mérite scientifique. Donnez des preuves de votre savoir, gagnez la confiance de vos collègues, et le jour où ils auront reconnu votre supériorité, soyez sûr qu'ils vous nommeront à ce fauteuil présidentiel que je vous céderai alors avec plaisir ». Il en est de même au Sillon. De fait, dans un grand nombre de cercles, surtout dans les cercles ruraux, le prêtre est le président effectif ; mais s'il l'est, ce n'est pas en tant que prêtre, c'est parce qu'il connaît mieux le Sillon et qu'il est plus animé de son esprit.

« Mais, dira-t-on, c'est une honte pour le prêtre d'entrer dans un groupe où il n'a qu'un rôle secondaire, effacé. Il fait partie de l'Eglise enseignante : qu'il reste à sa place et ne se mette pas à l'école des laïques ». Il serait en effet, fâcheux que, dans les questions religieuses, le prêtre en fut réduit à suivre la direction des laïques. La théologie, l'écriture sainte et son domaine propre, c'est à lui surtout de le cultiver, de l'enrichir, et il ne doit rien négliger pour s'y maintenir au premier rang. Mais dans les questions politiques ou sociales, il n'en va plus de même ; elles ont des rapports étroits avec la théologie, je le veux bien ; elles n'en sont pas moins des matières profanes. Et quand un laïque les a étudiées à fond, quelle honte y a-t-il à chercher près de lui la lumière ? A la Sorbonne et au Collège de France, plus d'un prêtre assiste aux cours d'un Bergson, d'un Boutroux ou d'un Brochard. Quoi de plus naturel pour qui veut acquérir la science philosophique, que de la demander à des maîtres d'une compétence incontestable ! De même, si un prêtre estime que Marc Sangnier a des vues nouvelles et justes sur la situation politique et sociale de notre pays, non seulement ce n'est pas un déshonneur, mais c'est un devoir pour lui de les adopter. Il n'abdiquera pas pour cela sa dignité ; il n'aura fait que soumettre son esprit à la vérité connue.

Tout à l'heure, j'ai comparé le Sillon à une société scientifique. Ce n'est pas que je méconnaisse les différences profondes qui l'en sépa-

rent et le mettent dans une situation spéciale par rapport à l'autorité ecclésiastique. Le Sillon est composé de catholiques exclusivement, — et il étudie des questions connexes au dogme et à la morale. Mais ni l'un ni l'autre de ces caractères n'est incompatible avec son autonomie.

Le Sillon se compose de catholiques. Comme catholiques, nous acceptons, pleinement et sans arrière-pensée le magistère de l'Eglise. Nous adhérons à toutes les vérités définies par elle ; nous étudions son enseignement social afin d'y conformer nos discours et nos actes. Mais les directions de l'Eglise laissent une large place à la Liberté. C'est dans les questions non définies, et là seulement, que nous réclamons le droit d'avoir une opinion et de la défendre. « Où l'Eglise commande, nous obéissons ; où elle laisse le citoyen à sa propre responsabilité, nous gardons notre autonomie avec toutes les responsabilités qui en sont les conséquences, sans lui demander de prendre parti là où elle n'a pas jugé bon de le faire ». En vérité, peut-on nous faire un crime de cette attitude si franche, si loyale, et qui concilie si bien les droits de la personne humaine avec la soumission du catholique aux pasteurs légitimes ?

Au Sillon, nous étudions des questions très graves, grosses de conséquences pratiques, dont plusieurs touchent de près à la théologie. Que conclure de là ? Que c'est un droit et un devoir pour les évêques de suivre de près nos études et notre propagande, de nous dire au besoin : « Halte-là ! Ce que vous avancez est en contradiction avec telle ou telle vérité de foi ». Ce droit de contrôle est incontestable, mais est-ce que nous nous refusons à l'admettre ? Loin de là.

D'abord nous avons pour principe d'agir au grand jour ; nous n'avons pas une doctrine pour les initiés, dans l'intimité des cercles d'études, et une doctrine pour le grand public des conférences contradictoires. Nous faisons en sorte que l'autorité ecclésiastique sache tout ce qui se passe parmi nous « afin que, si nous nous trompons, elle puisse remplir envers nous, par ses avertissements et ses réprimandes, son magistère de concision ».

Bien plus, nous appelons de tous nos vœux la présence d'un prêtre dans chacun de nos cercles d'études. Le prêtre est notre conseiller naturel. En effet, nous croyons que la démocratie véritable ne s'établira qu'à l'aide des forces sociales du catholicisme. Pour nous pénétrer de l'esprit démocratique, pour subordonner en toute circonstance l'intérêt particulier à l'intérêt général, nous avons besoin d'une force que nous ne trouvons que dans l'Evangile. C'est là une nouvelle et puissante raison de développer en nous la vie chrétienne. Dans ce travail de transformation morale, le prêtre sera pour nous un précieux auxiliaire. Il sera notre directeur spirituel, et nous commentera l'Evangile avec la compétence qui lui est propre, nous indiquera les lectures à faire, présidera à nos retraites et à nos veillées d'armes. En un mot, pour tout ce qui concerne la vie spirituelle, il sera un guide toujours écouté. Sur les questions libres, nous pourrions

n'être pas de son avis ; mais, en matière de foi, nous nous inclinons devant sa compétence.

L'autonomie que revendique le Sillon n'est donc pas l'indépendance absolue et sans limites. Nous ne sommes pas des protestants ; la doctrine du libre examen n'est pas la nôtre. Nous savons discuter où il faut et nous soumettre où il faut. Nous ne demandons qu'une chose : la liberté dans les questions libres. Que certaines gens nous refusent ce droit dont ils usent et abusent pour eux-mêmes, cela ne nous étonne ni ne nous arrête. Plaignons-les de leur intolérance et, chaque fois qu'ils forgeront contre nous une nouvelle arme, regardons avec confiance du côté de Rome. Ni leurs attaques ouvertes, ni leurs insinuations n'effaceront de la mémoire des Sillonnistes les encouragements et les bénédictions du Saint-Siège. Ils se rappelleront toujours ces augustes paroles par lesquelles Pie X a pour ainsi dire baptisé le Sillon naissant : « Laissez-Nous vous dire que Nous vous aimons et que désormais chacun de vous pourra Nous considérer non pas seulement comme un père, mais comme un ami..... Restez fidèles à votre bannière et la promesse de l'Evangile s'accomplira en vous, et vous règnerez ».

Forts d'une telle approbation, nous pourrions défier toutes les attaques. Nous poursuivrons notre œuvre dans la paix et dans la charité, et nous ne répondrons aux outrages de certains de nos adversaires qu'en montrant par nos actes qu'ils ne sont pas mérités. Si nous tenons ferme à ce principe, notre Sillon se creusera en dépit de tous les obstacles, et un jour ou l'autre, nous finirons bien par entamer le dur granit morbihannais.

Au revoir, Michel ; combattons bien chacun de notre côté pour le Christ et pour la Cause.

UN SILLONNISTE MORBIHANNAIS.

Le " Sillon " et la Presse conservatrice

Ce n'est certes pas sans avoir suscité des attaques haineuses, que le Sillon prend de jour en jour ce merveilleux développement dans toute l'étendue du sol français. Plus son rôle se précise, plus son action se fait sentir, et plus les combats à soutenir sont nombreux et rudes. Les coups semblent même lui venir plus drus de ceux qui devraient être catholiquement ses amis. L'abbé Barbier brandit « Les erreurs du Sillon » : la *Vérité Française* maintient, sans l'avoir lu, (1) que le Sillon est « américaniste, loysiste, réformateur des études ecclésiastiques... » (j'en passe, car il me faudrait recopier 60 lignes du journal, qui contiennent autant de faussetés que de mots).

(1) N° du 29 juin 1906.

Elle conclut « qu'elle a dès longtemps deviné que les hyperboles intransigeantes qu'il (Marc Sangnier) entassait pour se faire agréer comme un chevalier du Syllabus, n'étaient qu'un bluff imaginé pour qu'on le laissât ensuite se cavalier impunément vers les écuries anarchiques où l'attire nous ne savons quelle propension malade qui n'appellerait que la pitié si son caractère contagieux ne commandait, dans l'intérêt d'autrui, des mesures de prophylaxie ». Ce pauvre Sangnier !

Le *Nouvelliste de Bretagne* en est tout ému et lui donne le conseil « de s'arrêter à temps, de reculer même au besoin et de se montrer catholique sincère en suivant toujours la direction du Souverain Pontife ». Car ce journal qui se proclame l'organe d'union (1) entre tous les catholiques sans distinction de parti, d'opinion ou de préférences personnelles, croit de son devoir de crier casse-cou à tous ceux qui veulent « rendre à l'Eglise de France un peu de popularité ». Il pleure sur son péché passé et il avertit charitablement autrui : « Les catholiques et Marc Sangnier sont pour suivre l'Eglise et non l'Eglise pour suivre les catholiques » et le *Nouvelliste* !

D'ailleurs, il vient de découvrir l'homme qui sauvera la France : c'est Monsieur Biétry, et ce grand homme n'a-t-il pas écrit : « Le Sillon c'est une organisation de corruption sociale, issue d'une âme orgueilleuse et vile où les pires lâchetés se cachent sous l'intolérance anticatholique. Oui, anticatholique, le Sillon prétendant former lui-même une religion nouvelle... Si j'avais à choisir entre le dernier des anarchistes, entre le plus taré des socialistes et le meilleur des Sillonnistes, mon choix serait fait dorénavant, car le Silloniste a une âme de traître et des instincts de trahison ».

Et voilà comment il injurie gratuitement ceux de nos camarades brestois qui ont voté pour lui aux dernières élections, par discipline religieuse, quelle que fut l'antipathie que leur inspirait le président des *Jaunes*. Le *Nouvelliste* lui-même reconnaît que ce langage dépasse toutes les bornes de la violence, dans la bouche d'un défenseur de l'ordre et de la propriété. Car Monsieur Biétry a promis de défendre les portefeuilles des capitalistes contre les entreprises de ses anciens amis, les anarchistes ; et sans s'occuper de son passé, voilà les journaux de l'opposition qui se sont emballés à la suite du député de Brest. Leurs rédacteurs ont cessé de verser d'inutiles larmes sur les régimes disparus, pour entonner en chœur un hymne triomphal en l'honneur des syndicats jaunes et de leur président. Le voilà, le Messie attendu ; ce n'est pas un général armé du « sabre sauveur » ; non, c'est Monsieur Biétry, « l'homme de l'avenir, joignant à une intelligence remarquable, une volonté tenace et une éloquence irrésistible » (2).

(1) Vous connaissez son « fils spécial » !! Il s'est trouvé coupé ou fortement détérioré pour le Congrès de Brest : Oh ! la-la !

(2) La Jeune Bretagne, n° 7.

Ne faut-il pas que cette éloquence soit vraiment irrésistible pour avoir fait passer l'éponge sur tous les actes de son temps passé au service du socialisme et pour avoir fait oublier son vote approuvant les paroles blasphématoires de Clemenceau ? On ne lui demande pas d'où il vient ; on l'accepte dans le parti parce qu'on croit trouver en lui le chien de garde du capital (1) et... on oublie que c'est ainsi que Léo Taxil est venu vers certains catholiques et les a étrangement dupés. Sommes-nous donc si bas que notre cause ne trouve pas des partisans moins suspects et plus sincères ?

Son plus beau mérite est d'avoir « énoncé(2) des vérités sociales et économiques de sens commun » devant lesquelles le *Nouvelliste* est tombé en extase, et d'avoir changé brusquement d'opinion.

Ce journal n'est pas le seul à avoir manifesté pour Biétry un in-vraisemblable engouement ; il a imité en cela la plupart des journaux conservateurs, grossièrement dupés par ce transfuge de l'anarchisme et se lançant tête baissée vers un boulangisme social, selon un mot très heureux.

Notre confrère *La Jeune Bretagne* s'est laissée attirer, elle aussi, au miroir trompeur des belles paroles de Monsieur Biétry et ne cache pas sa vive admiration pour le « vaillant président des Jaunes, dont : « le grand succès la console un peu des échecs » électoraux et « qui a eu pour lui l'élite des électeurs brestois ». « Les déclarations qu'il a faites à plusieurs reprises, ajoute-t-elle, nous ont confirmé dans l'idée que le mouvement des Jaunes était un mouvement puissant, une organisation sérieuse, la seule organisation ouvrière, capable d'enrayer les progrès croissants du socialisme. Biétry est vraiment l'homme de l'avenir ».

Les *Annales de la Jeunesse Catholique* refusent de participer au concert de louanges qui célèbrent la gloire du député de Brest ; elles s'expriment ainsi dans leur numéro du 10 juillet :

« Le *Peuple Français* avait publié sous ce titre *Ni rouges ni jaunes*, un excellent article où se trouvait excellemment exposée la doctrine syndicale qui est la nôtre.

(1) Lisez le *Journal de Rennes* du 1^{er} août 1906. « Ceux qui s'enorgueillissent de leur naissance, — qui ne leur donne que le privilège de souvenirs glorieux dans le passé, mais qui implique pour eux dans le présent, de plus grands devoirs : « noblesse oblige ! » — tous ceux qui, par leur intelligence, leur situation, leur fortune se sont élevés au-dessus de la foule, à laquelle ils doivent protection et direction, ne sont-ils pas plus directement intéressés que les ouvriers à la conservation des bases de notre ordre social et SPECIALEMENT de la PROPRIÉTÉ, et ne sentent-ils pas qu'ils ont trop longtemps manqué à leur mission sociale, en même temps qu'ils ont trahi leurs propres intérêts, en ne cherchant pas les moyens de s'opposer, comme le tente la classe ouvrière, à la destruction de la France ?

Tel est l'exemple que Biétry nous donne.

H. T.

(2) Il ne les a pas trouvées : les catholiques sociaux et les démocrates chrétiens avaient rudement travaillé... au temps de son socialisme révolutionnaire.

« Cet article, de ton très modéré et de forme très prudente, contenait contre l'inspiration du mouvement *jaune*, de graves objections qui appelaient des réponses précises. M. Biétry a répondu, mais seulement par une longue diatribe où, sans formuler aucun argument sérieux, il injurie grossièrement et le *Peuple Français*, et le *Sillon*, et Marc Sangnier, et tous les catholiques qui n'admirent pas les *Jaunes*.

« Voilà un mode de polémique dont sans doute les syndicats *jaunes* ne sont pas responsables, mais qui, en tous cas, n'est guère propre à concilier à leur chef les sympathies des catholiques vraiment soucieux de justice sociale. — Si la cause est bonne, pourquoi la défendre si mal ? »

C'est l'opinion de la *Chronique du Sud-Est* (25 juillet 1906) reconnaissant que M. Biétry « s'est laissé aller à des injures violentes qui, pour si regrettables qu'elles soient à certains partis et à certaines personnalités, n'en sont pas moins dignes de la réprobation de tous les hommes de cœur. Il était permis de croire que l'on pouvait, dans le débat ouvert entre *rouges* et *jaunes*, revendiquer, comme l'a fait le *Peuple Français*, et comme nous tenons à le faire nous aussi, son indépendance d'attitude et de jugement, sans s'exposer à des insultes. L'intransigeante partialité de M. Biétry vient de nous apprendre que cet espoir était vain. Nous le regrettons pour ceux qui, aujourd'hui, l'acclament comme le nouveau sauveur ».

Mais ces sages conseils (1) ne profitent pas aux admirateurs de Biétry, et nous sommes en passe de subir un biétrisme comme nous avons déjà subi un boulangisme. Les conservateurs ont perdu leur ancienne foi dans le sabre sauveur qui devait rédimier la France, et n'ont plus espoir que dans un balai pour chasser leurs adversaires. Qu'ils restent donc en extase devant ce nouvel instrument de salut public ; pour nous, confiants dans le peuple de France, nous continuerons notre humble labeur et notre soc s'enfoncera dans la glèbe féconde en arrachant du sol les pierres ou les racines qui voudraient arrêter sa marche.

Paul MOYNE,
du *Sillon Rennais*.

(1) La *Semaine sociale de Dijon* n'a pas été tendre pour Biétry et son œuvre. Un homme qui ne fut pas de nos amis, n'est-il pas allé jusqu'à caractériser le mouvement des Jaunes de « polichinélisme social » ; aux applaudissements de tous.

Ar " Sillon "

Ar Republick hor beuz hirio a zo deja oajed a c'huec'h vloas ha tregont. Abaoue ar « Revolution » ne zeus bet gouarnamant ebéd da veva ker koz.

Ha goulscoude hon Republick he deuz manket aliez aoualc'h d'he ger ; e c'heller lavaret zoken n'eo bet, eur pemp bloas var'n'ugent zo nemed eur gaou. Penaoz ? diazezet eo a leverer var an tri c'her-man : liberté, égalité, fraternité, hag e kas d'an harlu, a gantchou, tud ha n'int bet biskoaz revolted en he eneb, tud hag a ioa ken profitabl d'ar c'houar namant eged n'euz forz piou ! Ar roue Louis XIV he-unan n'eo bet biskoaz eur seurt tyran.

Mad, ne zeus doare ebéd, evelato, e c'helfe eur roue chom var an tron hirio e bro Frans.

A hent all, ni a blij deomp ar Republik anezhi he-unan gant ma vezo badezet ha diazezet var al lealded.

Ma vije eur roue, ar gwella a c'houfet da gaout e c'helfe mont mad an traou, sur. Ar roue a zonje e pep tra, a vije evel kulator pe tad mager an oll. Mæs p'eo gwir hor beuz oll, a berz Doue, eun tam kourmprenêzoun, daoust ha n'eo ket gwelloc'h e teuffe an dud da gemeret perz ivez en ho afferiou ? E leac'h lakaat ar zam tout var gein ar memez hini, gwelloc'h eo he ranna etre an

Le " Sillon "

2° La démocratie. — Notre république compte près de trente-six ans, depuis la Révolution, elle tient le record de longévité gouvernementale.

Elle a pourtant maintes fois failli à sa parole ; l'on peut même dire que ce n'est qu'un mensonge voilà quelque vingt-cinq ans. Comment elle se prévaut de cette devise : liberté, égalité, fraternité, et elle exile par centaines des gens paisibles, et rendant service à l'Etat autant que quiconque ! Louis XIV lui-même n'a jamais poussé si loin la tyrannie !

Eh bien ! quelle apparence y a-t-il qu'un roi pourrait aujourd'hui régner en France

D'ailleurs, nous aimons bien la République en elle-même, pourvu qu'elle soit baptisée et fondée sur la justice.

oll ; ha pephini neuze da zougen he lod e koustianz nan avad d'he silapa e foz an hent.

Setu aze petra zonj paotred ar *Sillon*.

Ho mennoz n'eo ket taoler ar Republik d'an traon mæs gwellaat anezhi en eur lakaat an dud da veza evechantoc'h ouz ho deveriou.

Var ar poent-man c'hoaz n'ho deuz fizians da zont a ben ouz ho zaol nemed gant ma vezo eur rumad tud goest da zervichout da skuer d'ar re all ha d'ho jacha var an hent mad. sonjal a reont ne c'hell ket ar Republik mont mad en dro heb ar Relijion.

P'eo bet rannet etre an dud ar garg da c'houarn ar vro, n'ho doa bet tam skol ebéd divarbenn ho micher nevez. Pephini a rea he afferiou egiz ma vije bet he-unan, du-hont e kreiz an desert. Ne ioa d'an ampoent hini ebéd euz ar sasieteu a veler hirio. Ha goulscoude, a nebeudou eo e ranke an dud deski kas en dro evel m'eo dleet afferiou ar vro. Oc'h en em lakaat eun nebeud asamblez evit klask ho interest hag ober ho afferiou eo e teujent a nebeudou da zeski en em glevet divarbenn interest ar vro.

A nevez zo e zeus bet great lezennou mad var ar poent-se. Hiviziken e c'heller sevel societou a forz. Ar societou a blij d'ar « Sillon » abalamour ma z'int profitabl ha mad da greski an emgbo etoue an dud. Hano a vez divar ho fenn en hon bodadegou ha klask a reomp an tu da zevel ar muia possubl anezho.

E Lorient, dilun, e oa bet komzet divarbenn eur zosiete hag a ve talvoudus bras e pep leac'h. Guelit evit Plabennec.

S'il y avait un roi idéal, cela pourrait bien marcher, sûrement. Le roi songerait à toutes choses, serait comme le tuteur, le père nourricier de tous ses sujets. Mais, s'il est vrai, que, de par Dieu, nous soyons des êtres raisonnables, ne serait-il pas mieux qu'on ait aussi à s'occuper des affaires. Au lieu d'imposer le fardeau tout entier aux mêmes épaules, ne vaut-il pas mieux le partager entre tous et à chacun alors d'en porter sa part en conscience.

Voilà ce que pensent les sillonistes.

Leur intention n'est pas de renverser la République mais de l'améliorer par le développement de la conscience et de la responsabilité civique.

Moralité dynamique. — Sur ce point ils n'espèrent réussir que moyennant qu'il y ait un certain nombre de citoyens pouvant servir de modèles et donner le brant à la masse. Ils pensent que la République ne peut réussir sans la Religion.

E c'heller lavaret, ni a ro, an eil dre egile, vardro pevar mil lur ar bloas evit en em assuri a enep an tan goall ha mar teu deomp en dizro eur mil lur ar bloas eo keit ha tout. Setu aze ta mil skoued hag a c'helfe chom en hon touez, e leac'h mont da lakaat sevel paleziou d'an Amerik. Gant ar arc'hant-se e ve eaz sevel abenn nebeud bloavezion eur c'hef da bresti arc'hant gant nebeud a interest hag heb mizou. Deja e c'hellit santout ar profit zo oc'h assuri ar chatal ec'hiz m'oc'h euz great ; mad, assurans ar chatal a ve solid en he za, ma ve harpet var assurans an tan goall ; gant an dra-ze tout hag eur syndicat var ar marc'had, e c'helfet, me gred, gwellaat a galz doare an dud.

Ma fell deomp labourat a zevri var ar poent-se, n'eo ket peurliessa evit hon interest hon-unan, mæs abalamour ma kav deomp eo ar gwella feson da ober vad d'hon nesa.

Une éducation à faire. — *Quand la masse a été investie des fonctions du citoyen, elle n'avait fait aucun apprentissage de son nouveau métier. L'individualisme était seul connu ; la liberté d'association n'existait pas encore. Il fallait pourtant s'initier à l'art de gouverner, et cette initiation se serait faite dans les associations où les citoyens viendraient chercher leur commun intérêt, élargir leur conception de l'intérêt particulier.*

(A suivre).

La Vie du Sillon en Bretagne

LES ABONNEMENTS

L'administrateur du Sillon de Bretagne prie les chers lecteurs de l'Ajone dont l'abonnement est expiré le 15 juillet dernier, de vouloir bien envoyer avant huit jours le prix de l'abonnement ou de faire bon accueil à la traite postale qui sera servie dans la quinzaine.

ILLE-ET-VILAINE

Le Prêtre au Sillon.

« Les Sillonnistes aiment le prêtre dont la mission divine est de donner Jésus-Christ aux âmes, le prêtre qui a lumière et assistance pour conseiller et guider » (1). Ils l'aiment et ils ne veulent pas « s'en passer », et ils ne peuvent pas « s'en passer ». Le prêtre refusera-t-il de leur donner la vie chrétienne ? L'évêque chassera-t-il de son troupeau les Sillonnistes ?.... « Je ne comprends pas l'évêque

(1) Vie et Doctrine du Sillon, par L. Cousin.

de Quimper », me disait à Brest un brave ouvrier du port de Lorient.

Notre Liberté.

Suis-je mauvais catholique, parce que Silloniste, républicain, démocrate ; parce que je suis contre Biétry ? Et me faudrait-il fuir de ce chef les prêtres de Quimper qui, par ordre, sont obligés de me fuir et de me refuser leur sympathie dans un Congrès ? » Brave chrétien, laissez faire, souffrez et ayez confiance. L'Evêque, comme l'Eglise elle-même, respecte la liberté des citoyens en matière de préférences politiques et sociales. L'abbé Barbier peut rester à l'Autorité ; Mgr de Cabrières est libre d'aller aux conférences de l'Action Française ; le prêtre continuera de donner l'inspiration chrétienne aux Cercles d'Études du Sillon.

Plus de Cléricalisme.

C'est notre espérance : il suffit que de regrettables confusions disparaissent et que le cléricalisme meure pour laisser le catholicisme vivant dans toute sa beauté et sa fécondité merveilleuse.... Et cela, les prêtres le comprennent de mieux en mieux. Nous l'avons constaté avec joie, nous l'avons senti profondément dans ces belles réunions de prêtres réservistes faites par trois fois au Sillon Rennais. Leurs cœurs et leurs esprits « se tenaient » soumis à l'autorité diocésaine, dévoués au petit Silloniste, aussi épris d'horreur pour la politique militante qu'ardents pour la formation de caractères fermes et pour le développement des énergies chrétiennes, selon la manière du Christ et des Apôtres. Ils nous ont dit leur confiance, ils nous ont encouragé de leur amitié et de leurs conseils, ils nous soutiendront de leurs prières. « Rien ne se fait sans sacrifice et sans douleur.... Le Ruban du Sillon est rouge.... mais du Ruban rouge sort l'Epi du Sillon ». Oh ! qu'il fait bon et qu'il est doux de rencontrer des âmes de prêtre.

Une objection vite résolue.

Surtout, lorsque vous irez à Rennes faire vos études, ne vous mettez pas du Sillon, car sans être mauvais en soi, cela vous ferait perdre beaucoup de temps et vous conduirait à un échec certain. Tel est le conseil que nombre de nos camarades étudiants reçoivent avant de commencer leurs études, de la part de personnes s'intéressant à eux, mais incapables de sacrifier tant soi peu leur intérêt particulier ou l'intérêt de ceux qui leurs sont chers à l'intérêt général.

Nous sommes heureux de constater que les faits sont venus apporter un démenti formel à cette assertion qui ne repose sur aucun motif sérieux.

Tous les étudiants qui composent pendant l'année la majorité du Sillon Rennais, ont été reçus aux examens, plusieurs avec mention, et l'un d'entre eux même avec un éloge spécial.

LOIRE-INFÉRIEURE

Une réunion privée.

Le *Sillon Nantais*, continuant la série de ses réunions de quartier, en organisait une le 9 juillet, au local même du *Sillon*, 24, rue Harrouys. Une centaine de personnes y vinrent entendre Bernard Chancerelle sur « Le *Sillon* et la Démocratie », et un vicairé d'une paroisse voisine se chargea, fort courtoisement d'ailleurs, de la contradiction.

La peur des mots.

Il dit approuver nos conceptions sociales, mais nous blâma fort de leur donner ce nom troublant de Démocratie. Il ne faut pas effaroucher « les braves gens » avec de ces mots. Que ne glissons-nous nos théories en des formules bien pensantes ?

Qui nous ?

Et de même, « à ces bons jeunes gens, si dévoués, que nous avons au *Sillon*, que ne faisons-nous pas vendre dans l'intérêt du parti catholique et pour contenter tout le monde, la *Croix*, par exemple, en même temps que l'*Eveil* ? » — Notre ami, après avoir démontré le caractère objectif de notre définition de la Démocratie républicaine, expliqua comment il nous semblait plus honnête, et par là même, en notre naïveté, plus habile d'appeler les choses par leur nom.

Le droit d'être nous-mêmes.

Il ajouta que des réunions de ce genre avaient justement pour but de faire comprendre aux « braves gens » qui pouvaient s'y trouver, quel idéal d'une supériorité morale incontestable était, en réalité, la Démocratie, et comment nous avions le droit absolu de le défendre et de le propager sous ce nom. Puis, aux applaudissements de tout l'auditoire, notre camarade s'emporta chaleureusement contre la conception étroite et injurieuse qui ferait des Jeunes Gardes du *Sillon* des instruments inconscients de propagande, aux mains d'un Comité en exploitant à son gré le vulgaire dévouement.

Le Sillon est une vie.

De semblables réunions stimulent l'activité de nos camarades. Un Comité de conférenciers fonctionne régulièrement. Une Section sociale groupe librement un certain nombre de nos amis désireux de s'initier plus spécialement aux précisions de la sociologie pratique. Le Groupe de Dames s'est élargi de nouvelles recrues. Un Cercle militaire, que vient d'envahir joyeusement une trentaine de réservistes, séminaristes ou jeunes prêtres du Morbihan et du Finistère, est à la caserne un foyer ardent de propagande sillonniste. On répète activement *Par la mort* pour une journée de représentations en septembre. Quant à notre vieux Cercle Saint-Jean, sans cesse rajeuni, il s'efforce surtout, par le choix des sujets traités, de maintenir ses membres au jour le jour dans le sens de l'orientation générale du *Sillon* et de sa doctrine.

La *Jeune Garde*, malgré l'été qui rend la ville déserte et le nombre croissant d'abonnements que nous transmettons à Paris, parvient à force d'activité à maintenir ses ventes d'*Eveil*. La veillée d'armes qui va se faire prochainement en va accroître le nombre et renouveler encore l'ardeur.

Le Sillon est une amitié.

Mais nous avons aussi nos épreuves. Un deuil douloureux, frappant notre cher camarade Paul Odion en la personne de son père, est venu attrister les Jeunes Gardes Nantais, mais leur a fait sentir comme leur affection de frères d'armes était profonde et savait mêler les cœurs plus intimement encore dans la souffrance que dans la joie. Nos amis auront une prière pour celui qui avait ouvert d'un cœur si simple et si bon sa famille entière au *Sillon*, et au foyer duquel nous avons mieux compris chaque jour comme celui-ci était bien véritablement et avant tout une amitié.

En Loire-Inférieure, nous voyons chaque jour s'étendre notre champ d'action.

A Ancenis.

Le 15 juillet, le *Sillon Ancenien* inaugurait son modeste local par un punch intime. Beaucoup redirent en des toasts joyeux notre confiance tranquille en l'avenir.

Au Pellerin.

Le 22 juillet, c'est au Pellerin que nos camarades étaient conviés par le curé à visiter le Groupe de Jeunesse Catholique qui allait être inauguré.

Pénétration pacifique.

Ils s'y rendirent de très bon cœur : autant nous résisterions jalousement à tout semblant officiel d'union factice et d'artificielle action commune, qui ne correspondrait pas à nos méthodes, autant nous saisissons avec empressement toutes les occasions qui rapprochent les âmes et les cœurs dans la saine franchise et la bonne amitié qui doivent régner entre tous les jeunes catholiques. Aussi bien, est-ce un moyen excellent de faire connaître en leur originalité spontanée notre esprit et notre tempérament, et quelque discrétion délicate que mettent nos amis en ces circonstances à ne pas user d'une propagande trop directe, le *Sillon* y trouve toujours son compte. Donc la journée du Pellerin fut simple et fraternelle : devant une soixantaine de personnes, Félix Morice parla de la vie intérieure, Bureau de l'esprit d'apostolat, Blincau de la vraie conception du Cercle d'Etudes, et la salle du Patronage résonna gaiement sous le refrain du *Chant de la Jeune Garde*.

COTES-DU-NORD

Le Congrès de Pleudihen.

Le dimanche 22 juillet les camarades de la région malouine et dinannaise, organisaient à Pleudihen une promenade-congrès sous la présidence du camarade Bernard Chancerelle du « *Sillon Poitevin*. »

Dans une première réunion toute intime ; chaque camarade exposa tour à tour les difficultés de creuser le *Sillon* à la campagne et toutes les entraves que les réactionnaires ne manquent pas de semer sur leur route ; on discuta alors en tenant compte des situations locales, la manière de surmonter tous ces obstacles qui à vrai dire ne paraissent pas beaucoup effrayer les camarades. Et en vérité pourquoi s'en effraieraient-ils ? N'ont-ils pas à leur service la force morale la plus grande que l'on puisse rêver, celle qu'ils puisent dans leur catholicisme.

Comme toujours à la fin du banquet chacun dut piquer son laïus, et le fit d'une façon d'autant plus épâtante qu'il avait pigé le « *Sillon* » davantage.

C'est ainsi que l'on entendit successivement les toasts de l'abbé Méheust, de Pleudihen, des camarades Douet, de Pleurtuit ; Etrillard, de Dinan ; Plateau, de Saint-Servan ; Nogues, de Saint-Carné ; Robert et Trottin, de Dinard ; Albert Coudron, Jean Mainsard, de Saint-Malo ; l'abbé Hervé, Noury, de Pleudihen ; Ménard, de Corseul ; Touraine, de la Vicomté ; Magloire Breton, de Fougères ; Roussel et Dufayet, du Cercle des Jeunes ; Bernard Chancerelle. Bérest parla le dernier de façon tout intime de la confiance que les camarades doivent avoir dans la Cause.

Puis tous les camarades groupés sur l'herbe autour de Bérest et de Chancerelle engagent la discussion sur la manière de faire pénétrer le *Sillon* à la campagne. Interrompue par les vèpres, la discussion reprend et après des échanges de vues très personnelles entre les camarades, on est d'accord sur ce point que la création de Caisses contre la Mortalité du bétail serait un moyen puissant de propager nos idées ; le *Sillon* de la région malouine et dinannaise étant un « *Sillon* » rural, les camarades décident de mettre ce moyen en pratique et de commencer aussitôt une active propagande en ce sens.

Bérest donne alors la parole à Bernard Chancerelle qui devant un public de 150 personnes expose les idées du « *Sillon* » avec beaucoup de précision et de simplicité, après quoi la séance fut levée, aucun contradictoire ne se présentant malgré les invitations pressantes du camarade Bérest.

Congrès de Tréguier

Le dimanche 22 juillet, les cercles de la région de Tréguier et de Guingamp se réunissaient en congrès à Tréguier ; près de 350 camarades avaient répondu à l'appel du cercle, au nombre desquels Robert, du *Sillon Central*, Dubois et Becdelièvre, du *Sillon Rennais*.

Nos camarades se rendirent d'abord à la messe, célébrée dans la basilique de Saint-Yves. Après l'Evangile, M. le chanoine Hamon, supérieur du petit séminaire, dans une vibrante allocution, nous montre quel est notre devoir de sillonnistes, ce qu'il faut faire pour accomplir notre œuvre et rendre au Christ la démocra-

tie française. « Soyez purs, nous dit-il, car la pureté est la fleur des vertus, et c'est elle qui vous rendra forts. Soyez prêts à vous sacrifier pour votre Cause, car elle exige des sacrifices, et ce n'est qu'à ce prix que le triomphe vous est assuré. L'Eglise est attaquée plus que jamais, mais il ne faut pas croire que tout est perdu. Le plus grand mal que l'on puisse redouter pour elle, c'est de la voir glorifiée et flattée ; c'est dans la persécution qu'elle est forte et glorieuse. »

Après la messe, nos camarades se réunissent dans une salle de l'archevêché, celle du patronage leur ayant été refusée. Pierre Dubois de Rennes, préside la première séance consacrée à l'étude du rapport de Roparts, sur les caisses rurales. L'émigration bretonne vers les villes provient de ce que les paysans n'ont pas les fonds nécessaires pour exploiter une ferme. Pour parer à cet inconvénient, il est bon de fonder des caisses rurales, qui procurent aux paysans l'argent nécessaire pour faire leurs achats. Le but de la caisse rurale ne consiste pas seulement à satisfaire des besoins matériels, mais encore à développer l'esprit de prévoyance, d'ordre et de solidarité ; les camarades sont d'accord pour conclure que la caisse rurale n'est qu'un moyen partiel de développer l'esprit démocratique.

Dans une salle réservée, M. l'abbé Populaire avait réuni une trentaine de dames sillonnistes, pour les entretenir de leur devoir social et des nécessités de l'apostolat.

Pendant tout ce temps, Becdelièvre, de Rennes, et quelques autres camelots, faisaient une propagande acharnée pour l'*Eveil*. Jamais on n'avait vu à Tréguier de camelots aussi « rasant », entrant dans les boutiques et arrêtant tous les passants pour acheter le journal. 300 numéros furent vendus en peu de temps... et Tréguier est en révolution !...

Comme toujours, Michel Even joue de bons tours à nos camarades, en leur donnant la parole pour les toasts. Le camarade Besconte nous chante un morceau, composé par lui pour le Congrès. Puis des toasts sont portés par Livinec, Roparts, Dubois, Becdelièvre, les abbés Fleury, Bonniec, Pommeret, Gouasdoué, M. le chanoine Hamon, supérieur du petit séminaire qui but au *Sillon* et à son action chrétienne et démocratique ; l'abbé Populaire nous parle de Renan, qui est sorti de ce séminaire et qui a déversé sur le Christ le blasphème et la haine. Michel Even rappelle le souvenir de M. le chanoine Duchesne, qui fut autrefois supérieur du séminaire de Tréguier et qui aurait eu tant de joie à se trouver au milieu de nous. Robert, de Paris, prend enfin la parole pour nous dire sa joie de présider ces réunions d'études.

Les séances de l'après-midi furent consacrées à l'étude du rapport de Bellec, sur l'esprit et les méthodes du *Sillon*, et celui de Vinçot, sur les cercles d'études. La discussion permit de situer le *Sillon* en face de la *Jeunesse catholique* et de l'*Action libérale populaire* et de définir le rôle des conseillers de cercles.

Le travail fut excellent : souhaitons qu'il en soit toujours ainsi dans les congrès.

Saint-Brieuc.

Avons-nous été de bons et sincères ouvriers de la Cause ? telle est la question que se posèrent nos camarades de Saint-Brieuc lors de leur retraite du 8 Juillet. Aimons-nous le vrai, le recherchons-nous non pas seulement en un moment d'étude consentie pour fournir un rapport de cercle mais en nourrissons-nous notre esprit, nous sommes-nous contentés de l'agitation facile et de l'enthousiasme passager des congrès ou bien avons-nous gardé vivante en nous la flamme qui avait jailli dans ces grandes réunions ? C'est là l'examen de conscience sillonniste que chacun peut et doit faire en son cœur.

Puis jetant un coup d'œil sur la société qui les entoure, nos camarades se demandèrent comment vaincre l'apathie générale qui se rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale ? Michel répondit à cette question en précisant la méthode du *Sillon*.

Notre méthode à nous ne consiste pas à tracer à des bonnes volontés un champ où elles exerceront leur activité bienfaisante ; nous ne cherchons pas à faire cadrer la société avec des conceptions sorties toutes faites de notre esprit ; mais nous voulons avant tout nous adopter à notre époque — nous respecterons les évolutions quand elles tendent vers plus de justice, plus de conscience, nous les comprendrons, nous les ferons nôtres et à notre tour nous tâcherons de les imprégner du véritable idéal chrétien, seul capable de satisfaire les sociétés comme les individus. Dans cette méthode nous avons eu de glorieux précurseurs : Saint-François se faisait pauvre afin qu'entre lui et le peuple qu'il voulait gagner, il n'y eût plus aucun obstacle. Saint-Dominique, las de voir imposer la vérité, voulut la faire pénétrer librement dans les âmes.

Gardons à notre mouvement ce caractère d'adaptation qui a été la cause de son développement si intense déjà qui lui permettra étant continuellement de son temps de rester toujours jeune et toujours vivant.

Pour réussir il nous faut deux choses : l'étude pour cultiver notre intelligence et le sacrifice pour fortifier notre volonté ; le travail sachons-le sera lent, progressif et persévérant, sans cela aucun résultat satisfaisant possible.

Il est regrettable que le manque de place nous force à résumer le long compte-rendu qui nous a été envoyé, disons cependant que comme toujours, il y eut au banquet des toasts épatants, l'abbé Pommeret exhorta le sillonniste qui veut être plus près du Christ à montrer plus de justice que les pharisiens dont l'espèce n'est pas éteinte et constitue l'un des obstacles les plus sérieux pour la marche de la démocratie ; à remarquer aussi le toast du camarade Ferrières qui but entre autres choses à la suppression des réactionnaires, ou du moins à leur transformation ce qui était un peu moins radical.

La série fut close par l'abbé Populaire qui salua dans les sillonnistes autre chose que des blasés et précise les idées sur la démocratie que nous voulons fonder.

FINISTÈRE

La retraite de Rostrenen.

Avec vingt-cinq camarades venus de tous les points de Bretagne nous avons vécu pendant quelques jours de la vie commune dans la charmante propriété de Campostal. Le R. P. Populaire, mettant à notre disposition les précieuses ressources de son intelligence et les énergies aimantes de son cœur, voulut bien nous parler avec une chaleureuse éloquence de cette cause qui est la nôtre et en laquelle nous avons un invincible espoir parce qu'elle repose sur un fondement inébranlable : sur le Christ-Jésus. Ce n'est pas sans une réelle émotion que nous nous pressions autour de ce fils de Saint-Dominique pour écouter la parole de Dieu. Pendant qu'il nous parlait, notre pensée à tous s'envolait vers le grand Lacordaire dans lequel tout Sillonniste trouve de si admirables exemples car, on peut le dire, ce fut un père du *Sillon*. Insistant sur la nécessité du recueillement et de la réforme individuelle, le père Populaire nous fit comprendre toute la nécessité de cette vie intérieure qui est l'indispensable condition de la solidité de notre action.

« Le Christ est notre force, il est notre vie ». Mais, pour parvenir à vivre dans son intimité, il faut connaître et aimer Dieu. Or, comment le connaître ? Par une lecture et un commentaire assidu de l'Evangile, par une étude approfondie des enseignements donnés par l'Eglise, et par l'imitation des exemples donnés par les saints.

Comment l'aimer ou plutôt comment lui conserver notre amour ? Par la prière, la méditation et la pratique de la vertu.

Cependant des Cognets nous montrait comment le *Sillon* n'est pas seulement une œuvre de jeunes, mais bien un mouvement capable d'absorber notre vie toute entière. Puis, amené à distinguer le *Sillon* des divers groupements politiques, notre camarade nous expliqua pourquoi nous demeurons sceptiques sur le résultat fragile des élections qui ne peuvent que constater des réformes déjà accomplies mais qui sont impuissantes à conquérir les consciences, à travailler efficacement à la régénération de notre société Française. Ce fut un excellent plaidoyer en faveur de l'éducation populaire entreprise par le *Sillon*.

Le dimanche soir, plusieurs d'entre nous redirent en des toasts enflammés tout le bonheur ressenti pendant ces quelques jours de travail fécond. Ce fut d'abord Michel Even qui remercia Monsieur le curé de Rostrenen d'avoir bien voulu s'asseoir à notre table de famille. S'adressant ensuite au R. P. Populaire, Michel lui exprima toute notre reconnaissance pour son dévouement sans limite à notre égard, et pour le grand bien qu'il avait fait à nos âmes. Après lui, d'autres camarades se levèrent et burent successivement à Marc, au succès de la retraite, à la vie intérieure ; le Père Populaire nous

adjura de garder nos cœurs au Christ, puis Jean des Cognets nous entretenait une dernière fois de la Cause et de Celui sans lequel nous ne pouvons rien. M. le chanoine Le Péchoux nous redit enfin toutes les belles espérances qu'il fondait sur le *Sillon* et la grande admiration que lui inspire notre chef et ami Marc Sangnier.

C'était fini... nous nous séparâmes au matin, après avoir reçu Jésus-Christ dans nos cœurs. Les ennuis peuvent venir désormais, le découragement peut nous assaillir, la tâche se faire rude et morose à l'excès : il nous suffira d'évoquer les heures bénies vécues à Campostal, ce souvenir sera le meilleur réconfort et nous comprendrons qu'alors nous avons vraiment compris....

P.-L. GOURVINEC.

Le Congrès du Sillon à Brest, le 5 août.

« Vous ne réussirez pas, cela est impossible ! » nous disaient les timides, et d'autres, la colère au cœur, ajoutaient : « Cela ne sera pas, parce que nous l'empêcherons ». Ils voulurent l'empêcher de réussir, notre Congrès, Dieu sait par quels moyens : laceration et mutilation de nos affiches ; propagande acharnée tendant à faire croire à tous que le *Sillon* était excommunié par la bouche d'un évêque, et que sympathiser avec lui serait une faute ; et combien d'autres ? Et, malgré toutes ces timidités, toute cette colère, le *Sillon* n'est pas mort à Brest ; il renaît, il a accueilli une vie nouvelle, parce que, confiant dans le prolétariat brestois, il a puisé dans son contact avec lui, la conscience de la tâche qu'il a le devoir d'accomplir.

Donner un aperçu de cette journée est une tâche bien difficile pour qui est obligé de résumer. Comment exprimer en peu de mots les sentiments qui ont tour à tour agité notre âme au cours des différentes réunions : la tristesse qui nous étreignait à cette messe du matin où nous avons compté pouvoir chanter encore notre *Credo* ; tristesse bien grande, parce que de toutes les mesures prises contre nous c'est elle qui dénote le plus la volonté ferme de nous combattre ; tristesse passagère, parce que nos sentiments religieux étant concentrés se firent sentir plus fortement à notre cœur et nous unirent davantage au Dieu qui est notre consolation.

Nous invitons seulement nos lecteurs à prendre l'*Eveil démocratique*, du 19 août, qui racontera ces merveilleuses assises, et le discours de Marc. Qu'il nous suffise de nier simplement LES CATHOLOMNIES des bons journaux. AUCUN « ORDRE DU JOUR » NE FUT VOTÉ POUR « TRADUIRE Mgr DUBILLARD DEVANT LA CONGRÉGATION DES EVÊQUES ET RÉGULIERS ». Marc Sangnier est plus canoniste qu'on ne le pense ; que *La Croix* se rassure donc et, quoiqu'elle dise, la journée du 5 août n'est « assurément » pas regrettable : ce fut une belle journée catholique.



Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
38, rue du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. EVEN.



AVIS AUX CAMARADES

PROCUREZ VOUS AU SILLON RENNAIS

Les différents livres, brochures, tracts et chansons du Sillon.
Réduction de 50/0 pour quantités

Le Congrès de Saint-Brieuc, 1905	franco	0 fr. 60
Le Petit Catechisme liturgique	—	1
Preface de Huysmans	—	2
Les questions Rurales, de Félix Moustier	—	1
Les Cartes Postales du « Sillon », la douz.	—	0 40
Le Répertoire des Cercles d'études	—	—

SPECIALEMENT RECOMMANDE à nos camarades des Cercles d'études RURAUX

Les Associations Agricoles	franco	0 fr. 20
Par René Massol, du Sillon de l'Yonne	—	1
L'Héritage de Jacques Faruel	—	—
Par Le Gal-la-Salle	—	—
Ouvrage couronné par l'Académie	—	—

Pour toutes les commandes de livres, tracts et brochures,
s'adresser au camarade

AUBE, 45, rue Saint-Melaine, chargé du service de propagande

A Répandre par Centaines, le Tract

QU'EST-CE QUE LE SILLON

50
100
500
1.000

NOUVEAUTÉS

Tract à répandre par CENTAINES

CE QU'EST LE SILLON

1) Son but. — 2) Sa méthode. — 3) Objections contre le « Sillon » : 1° Le « Sillon » est socialiste ! 2° Le « Sillon » fait de la politique tout en déclarant qu'il n'en fait pas ! 3° Les Sillonnistes sont républicains avant d'être catholiques ! 4° Les Sillonnistes sont rebelles aux directions pontificales !

50	0 fr. 75
100	1 fr. 50
500	6 fr. 00
1000	10 fr. 00

PORT EN PLUS

Pour les Cercles douloureusement privés
de Conseillers ecclésiastiques

LES SAINTS ÉVANGILES

commentés par l'abbé PERDREAU ; 4 volumes, chez Lecoffre, rue Bonaparte, 20.

Il nous est confié en dépôt des traductions des Évangiles et des actes des apôtres, avec notes de l'abbé Crampon. Elles forment chacune de tout petits livres de poche, très commodes, d'une impression agréable et d'un prix minime.

L'exemplaire, c'est-à-dire l'Évangile de saint Matthieu ou celui de saint Marc, etc., coûte 0 fr. 15.

La série, c'est-à-dire saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, et les actes des apôtres, nous pouvons la donner à 0 fr. 50, port en plus.

RÉABONNEMENTS D'OCTOBRE

Nous invitons nos amis dont l'abonnement finit avec le présent numéro, de vouloir bien le renouveler le plus tôt, pour éviter tous frais d'administration.

3^e Année.

N° 9

15 Septembre 1906.

Le Sillon de Bretagne

Red é trezek ar Wirionez

kerzet gan an ie a-bez

Il faut aller au Vrai

avec toute son âme

Action Religieuse Action Sociale

Quelqu'un aurait récemment soutenu, paraît-il, que le « prêtre dans un Cercle d'études n'a qu'une action purement laïque, qu'il y fait une œuvre purement humaine, tout en remplissant, en matière religieuse, une fonction de contrôle. »

Malgré, et peut-être même pour cette dernière réserve, le propos est apparu comme déplorablement subversif à la *Semaine Religieuse de Quimper*, laquelle vient de lui opposer ce vigoureux rappel de principes :

« I) En ce qui concerne les questions religieuses, est-il vrai que le prêtre n'ait à remplir, dans les cercles d'études, qu'une simple fonction de contrôle, sans aucune initiative personnelle ? Voici les paroles que M. le chanoine Odelin prononçait au nom de Son Eminence le cardinal Richard au Congrès du *Sillon*, en décembre 1905 : « Ayez une forte instruction religieuse, vous en avez besoin pour arriver à convaincre vos adversaires. Qui vous donnera la science religieuse ? Le prêtre, qui en est le dépositaire et l'interprète officiel... »

Ce n'est donc pas, on le voit, une mission de contrôle, mais bien une mission d'enseignement qui est dévolue au prêtre dans

les cercles d'études. Et s'il est utile de laisser quelque initiative aux jeunes gens pour stimuler leur zèle, ce doit être toujours sous la direction de l'aumônier du cercle. Quand il s'agit de questions aussi délicates et sur lesquelles aujourd'hui plus que jamais toute témérité pourrait devenir funeste, il est nécessaire de ne s'avancer qu'à la suite d'un guide sûr. D'ailleurs, quand il s'agit de commenter l'Evangile, et il faut le faire, me semble-t-il, dans tout cercle d'études vraiment chrétien, qui ne voit que ce rôle appartient au prêtre, qui, par sa vocation même, a des grâces spéciales pour expliquer la parole de Dieu ? »

Sur ce premier point, nous sommes d'accord.

La *Semaine* de Quimper enfonce bruyamment une porte ouverte. « Contrôle », « direction », le mot n'importe guère, si l'on est d'accord sur la chose : et tout le monde l'est. En matière religieuse, le prêtre est sur son domaine, qui oserait lui disputer la prééminence doctrinale qu'il tient de son caractère et de sa fonction ? C'est à lui et à lui seul qu'il a été dit : *Ite et docete*. Que l'aumônier soit, au surplus, un « guide sûr » c'est la condition même qu'implique l'hypothèse.

Par contre, on ne saurait souscrire aussi aisément à l'argumentation du paragraphe II.

« II) D'autre part, dans l'étude des questions sociales, l'Eglise a aussi son mot à dire. A qui en douterait, je rappellerai la lettre du pape Pie X au cardinal Svampa, archevêque de Bologne, au sujet des démocrates autonomes : « S'il était nécessaire de prouver en détail qu'ils (les démocrates autonomes) sont devenus, par le développement logique de leurs principes, explicitement rebelles à l'autorité de l'Eglise, on en trouverait la démonstration par tout ce qu'ils affirment dans leurs réunions, en se déclarant indépendants, quand ils proclament que le Pape et les évêques ont le droit de juger des choses qui se rapportent à la foi et à la morale, mais non celui de diriger l'action sociale... »

...La conclusion est facile. Puisque l'Eglise doit diriger l'action sociale, elle ne doit pas non plus rester étrangère à l'étude des questions qui s'y rapportent ; elle doit être représentée et c'est le rôle de l'aumônier. Celui-ci ne doit pas être seulement un camarade pour les jeunes gens, il doit être aussi, il doit demeurer toujours le prêtre, le représentant de l'Eglise, qui doit en son nom diriger l'étude des questions sociales pour la maintenir en conformité parfaite avec la doctrine catholique.

Et c'est pour cette raison que l'évêque se réserve la nomination des aumôniers des cercles d'études. »

Telle quelle, cette dialectique sans nuances est simplement inacceptable. Le truisme s'y mêle aux équivoques, l'erreur de méthode s'y aggrave de confusions singulières. Il convient de le faire observer à qui procède avec tant d'impérieux dogmatisme, car ce qui est en cause, c'est l'utilité même des cercles d'études et leur efficacité en matière sociale. Ceux qui, comme nous, prennent ces œuvres au sérieux, se sentent le devoir de s'expliquer là-dessus avec franchise.

* *

On est d'abord tenté de se demander si le rédacteur de la *Semaine* de Quimper ne se méprend pas fondamentalement quant à l'objet propre des cercles d'études ; si l'obsession respectable de l'idée de *préservation*, ne lui fait pas perdre de vue que c'est d'*initiation*, de *formation sociale* qu'il s'agit.

Le cercle d'études n'a pas pour but, en effet, de soustraire ses membres aux dangers de l'investigation sociale, ni, non plus, d'endormir leurs curiosités ou de nantir autoritairement des auditeurs passifs de solutions toutes faites. C'est à une tâche positive et personnelle qu'il les convie, c'est à la mise en jeu de leurs facultés d'observation et de jugement qu'il les provoque ; c'est à la possession d'un minimum de notions indispensables, c'est à l'élucidation des éléments complexes de tout problème qu'il les prépare. Initiation, formation, c'est-à-dire, en bref, assujettissement à une méthode et à une technique, subordination de celui qui ne sait pas à l'égard de celui qui sait ; jusqu'à ce qu'une progression graduelle l'affranchisse de cette préalable dépendance. En d'autres termes, il n'y a ici de maîtres que pour aboutir à se passer de maître. Dans tous les cas, nous sommes sur un terrain scientifique, où, plus étroitement qu'ailleurs, il ne saurait y avoir autorité que là où il y a compétence.

Assurément, le domaine des sciences sociales est l'un de ceux dont les frontières sont le moins nettement tracées, et l'on approuve la *Semaine* de Quimper, lorsqu'elle objecte que « l'Eglise a aussi son mot à dire ». Mais ce mot, c'est simplement l'affirmation de sa doctrine ; il est évident que, pour des chrétiens, croyances et morale religieuse entrent comme données dans les problèmes sociaux qu'ils ont à résoudre. Ce n'est toutefois pas la seule, ce n'est même pas toujours la principale : croit-on que c'est par des raisons de catholiques qu'on pourrait exclusivement trancher la question de la « durée du travail » ou « du contrat collectif », celle du salaire minimum, par exemple ?

Or, remarquez la gradation suivie par la *Semaine*. Ce « mot à dire », c'est, peu après, le droit pour l'Eglise « de diriger l'action sociale », et en vertu de ce dangereux raisonnement par déduction, — familier aux théologiens — et trop contagieux, — c'est quelques lignes plus bas le droit « pour le prêtre » pour « le représentant de l'Eglise », de « diriger en son nom l'étude des questions sociales. »

Que de confusions, que d'équivoques en tout cela.

Notons, en passant, que les paroles de Pie X sur lesquelles s'appuie le rédacteur de Quimper visent bien moins une controverse de portée générale que le cas particulier de catholiques italiens, en tant qu'ils prétendent promouvoir une action *catholique* en dehors de la juridiction épiscopale. Ou, si d'une part, cette manifestation d'autonomie soulève divers problèmes fort complexes qui n'intéressent que les fidèles de la Péninsule, d'autre part, il faut bien convenir que l'Eglise a seule la *direction* de l'*action catholique*.

*
* *

Mais il s'agit d'*action sociale*.

Les catholiques, en face des questions sociales, sont exactement dans les mêmes conditions que n'importe qui ; les problèmes sociaux sont pour eux ce qu'ils sont pour tout le monde, sauf qu'aux données générales qui s'imposent à eux, s'ajoutent les principes irréductibles, qui commandent toutes les formes de leur activité. Ces principes n'ont heureusement rien d'ésotérique ; il se peut, il est vrai, que des catholiques les oublient par instants, et l'Eglise alors les leur rappelle ; c'est là « le mot » qu'elle a à leur dire. En conclure qu'elle a le droit de « diriger l'action sociale », c'est un vain et fastueux verbalisme. En fait, elle ne dirige rien du tout.

A bien plus forte raison, ne saurait-on laisser dire sans restrictions que l'aumônier d'un cercle d'études « doit en son nom, diriger l'étude des questions sociales. » En tant qu'aumônier, il doit, « en son nom », comme l'ajoute plus modestement la *Semaine*, maintenir cette étude en conformité parfaite avec la doctrine catholique ». Rien de plus. Mais cela c'est se tenir dans la mesure exacte et légitime du « mot à dire ». Ce n'est pas « diriger. »

Pour diriger, il ne suffit pas d'en avoir le mandat, il faut en avoir la maîtrise, et il faut que les dirigés le croient et le sentent. Bonne volonté, piété, dévouement, zèle apostolique, tout cela ne saurait tenir lieu de ce qui importe principalement ici :

la discipline technique et l'acquit de la science ; non pas un savoir de catéchiste, mais un savoir d'économiste et de sociologue. Car, on ne convainc pas en matière sociale par des syllogismes de théologien.

En vérité, trop de gens de nos jours sont en mesure de juger les connaissances des ecclésiastiques pour qu'on persiste dans la fiction de leur aptitude encyclopédique.

Répétons-le, il n'y a autorité que là où il y a compétence. Ce principe, qui consacre la prééminence absolue du prêtre en matière religieuse, marque sa subordination en matière sociale. Ici, il ne vaut effectivement que par ce qu'il sait. Et, en ce sens, c'est bien par une sorte d'action laïque qu'il intervient. Il ne tient de « l'autorité de l'Eglise », qu'on invoque bien à tort, rien qui lui confère une autorité personnelle dans des problèmes où son embarras, le plus souvent, est l'évidence même. C'est l'Eglise, en fin de compte, dont le prestige souffre de l'insuffisance ou de la suffisance de ses clercs.

Il est pénible de voir mettre à son compte toutes les fantaisies du sens propre.

Et puis, l'Evangile l'a dit : « Si un aveugle conduit un autre aveugle.... » Hâtons-nous de l'ajouter, le clergé semble de plus en plus pénétré des obligations qui incombent au prêtre, soucieux de promouvoir le progrès social, en même temps que les intérêts spirituels dont il a la charge. Aux affirmations massives du publiciste de Quimper, on est heureux de pouvoir opposer le réconfortant exemple d'ecclésiastiques nombreux, comme ceux que nous admirions l'an dernier à Orléans, et cette année à la *Semaine sociale* de Dijon. Ceux-ci précisément, parce qu'ils aspirent à faire de l'*Action sociale* positive et efficace, ne se targuent pas d'un savoir par délégation. Studieusement, ils se mettent à l'école des maîtres et se préparent à devenir des maîtres à leur tour, selon le conseil de saint Bernard : « Si vous voulez être sage, faites-vous réservoir avant d'être canal ».

Du Bulletin de la Semaine

45, rue Vanneau, Paris, VII^e.

DEUX SEMAINES RELIGIEUSES

A propos des Œuvres démocratiques d'apostolat chrétien.

Sous ce titre, la *Semaine religieuse* de Fréjus publie cette « communication de l'évêché » :

Il paraît opportun de mettre en garde l'opinion des hommes religieux contre la tendance regrettable de certains journaux, plus politiques que catholiques, à dénaturer le sens ou à outrepasser la portée d'actes publics de l'autorité ecclésiastique qui se justifient par eux-mêmes ou s'expliquent assez par les circonstances particulières de lieux ou de personnes auxquelles ils répondent exceptionnellement.

De ce que, par exemple, l'Encyclique *Pieni l'animo*, de Sa Sainteté Pie X, récemment parue, adressée aux évêques italiens, écrite en italien, traitant presque exclusivement de sujets se rapportant à la formation des clercs, interdit à ceux-ci l'affiliation à la Ligue démocratique nationale, à bon droit suspecte, il ne s'en suit nullement, comme on voudrait le faire accroire, que le Souverain Pontife a entendu condamner, par là-même, la démocratie chrétienne et les démocrates chrétiens, en Italie même et ailleurs ; alors qu'au contraire le Saint-Siège s'est plu à multiplier les encouragements aux œuvres entreprises par l'Action populaire chrétienne, placée par lui sous la direction de démocrates chrétiens, tels que le comte Medolago et le professeur Toniolo.

De même, à l'occasion d'une mesure adoptée par l'autorité épiscopale dans un diocèse de France, à l'égard d'un congrès, on s'est plu à dénoncer à la suspicion des catholiques, toute une association qui a été jugée digne, par ailleurs, dans le plus grand nombre des diocèses, des encouragements les plus formels.

Il conviendrait de ne pas étendre au-delà de leur portée naturelle les actes de l'autorité religieuse, seule juge des cas où elle doit intervenir, et de ne pas entretenir la division des esprits et des cœurs parmi nous en profitant de ses interventions à propos de quelques abus isolés pour jeter le discrédit sur des personnes ou des idées que rien n'autorise à présenter comme suspectes ou dangereuses. Rien n'est plus propre à décourager les hommes d'action que cette facilité trop grande parmi les catholiques, dès qu'une divergence de vues ou de goûts s'accuse, à s'excommunier les uns les autres. Il n'est pourtant pas trop de tous les concours pour mener à bien, à l'aide du temps et par le déploiement d'un zèle soutenu, l'œuvre longue et difficile de la réconciliation de l'Eglise et du peuple.

Il est nécessaire de le dire bien haut, en dépit de toutes les affirmations contraires : il n'est jusqu'ici, en France, ni groupe de catholiques ni personnalité en vue parmi ceux qui se livrent à l'Action populaire chrétienne qui aient été atteintes, soit par les actes du Saint-Siège, soit par les actes de l'épiscopat pris dans son ensemble. Tous les hommes de bonne volonté peuvent au gré de leurs convenances personnelles, s'affilier à tel ou tel mouvement, à telle association. Seuls — comme de juste — les ecclésiastiques restent soumis aux règles générales du droit canonique et aux règles particulières des statuts diocésains qui régissent la matière.

Messieurs les curés et tous les prêtres consultés sur ces sujets délicats s'inspireront, pour éclairer les fidèles, des déclarations qui précèdent ; car, dans les graves conjectures où nous entrons, il nous faut, en toute matière, marcher unis et dans la ligne théologique du vrai, suivant l'esprit et la direction du Saint-Siège.

* *

Sur le même sujet la *Semaine Religieuse* du diocèse d'Angoulême disait dans son numéro du 12 août 1906 :

Nous avons raison de nous défier quelque peu, ici même, des commentaires tendancieux que faisaient déjà subir certains journaux intéressés, à la pensée pontificale.

Certains articles de la presse régionale, et surtout la note émanée de l'évêché de Quimper au sujet du congrès du Sillon à Brest, nous font aujourd'hui un devoir de justice d'examiner très exactement la teneur d'un document si discuté et de mettre impartialement chaque chose au point.

* *

L'Encyclique publiée par le Pape le 28 juillet dernier, possède un intérêt et une portée qui dépasse de beaucoup la sphère de l'épiscopat italien à qui cette lettre est adressée.

Rédigée dans ce style ardent qui constitue la marque du pape actuel, l'Encyclique en question a le mérite d'apporter une solution fort nette à une question sur laquelle les catholiques de tous pays étaient, jusqu'à ce jour, fort divisés.

Elle condamne, en effet, dans les termes les plus explicites, l'agitation démocrate-chrétienne sous la forme où elle se manifeste en Italie.

La « démocratie chrétienne », au sens de la définition de Léon XIII, dans son Encyclique *Graves de Communi*, et de Pie X lui-même, par son *Motu proprio*, doit être exempte de toute arrière-pensée politique ; elle est essentiellement un système d'action sociale chrétienne

parmi le peuple qui ne peut être monopolisé par aucun parti ou par aucun groupement. Il appartient à tous les catholiques quelles que puissent être leurs aspirations particulières.

Bien qu'il ne soit pas nommé, l'abbé Romolo Murri, l'initiateur principal de ce mouvement religieux et politique, intransigeant et séparatiste, au-delà des Alpes, est très nettement visé et désavoué dans l'Encyclique pontificale.

La « Ligue démocratique nationale » est en effet la création personnelle de Dom Romolo Murri. C'est de Torrette, près d'Ancône, où il s'était retiré, que l'abbé Murri présidait aux destinées de sa Ligue et dirigeait une revue de propagande La Cultura sociale.

Une polémique retentissante mettait tout récemment aux prises la Cultura sociale et le célèbre périodique la Civitta catholica. Il s'agissait d'une question dogmatique qui n'est pas sans rapport avec le sujet de la dernière Encyclique pontificale : l'opinion de saint Thomas d'Aquin sur l'obéissance.

Cette discussion entre les deux revues ennemies contient peut-être la cause principale de la mesure qui vient d'atteindre l'abbé Murri.

Quoi qu'il en soit, est-on en droit d'inférer, comme on semble l'insinuer, en certains milieux catholiques, de la Ligue démocratique nationale à la condamnation du Sillon en France ?

Nous ne pouvons pas ignorer l'état original de l'Italie en regard de l'ensemble des autres états catholiques.

Par le fait du Non expedit toujours en vigueur, qui ordonne l'abstention électorale, l'activité des catholiques italiens est limitée à une action religieuse et sociale. Le Pape et l'autorité épiscopale, en Italie, ont donc tous les droits de directeur sur une organisation qui émane directement d'eux.

Or c'est le droit très légitime dont vient d'user Pie X pour condamner la Ligue démocratique nationale. Par ses tendances politiques elle était devenue un véritable danger, non seulement pour le succès mais pour la vie même des autres associations catholiques, ralliées autour de l'Œuvre des Congrès.

La Ligue démocratique nationale et le Sillon sont donc deux groupements d'un ordre différent et surtout ils évoluent dans des conditions tout autres de milieu et d'opportunité.

La note émanée de la Semaine religieuse de Quimper, si sévère qu'elle soit, ne juge qu'une question de forme et d'opportunité :

« Attendu, dit-elle, que nulle autorisation ne nous a été demandée, que cette réunion politico-religieuse sera contradictoire et pourra, de ce chef, donner lieu à des conflits regrettables entre catholiques ».

Voilà les motifs des diverses interdictions formulées. Le fond de la doctrine est entièrement sauvegardé.

Les œuvres catholiques, créées par le clergé, ayant un but plus particulièrement spirituel, comme les confréries, les patronages, les cercles d'études, etc., à cause de cela, relèvent directement de l'autorité religieuse, et à elle seule reviennent la direction et le contrôle.

Le Sillon, lui, poursuit un but plus particulièrement temporel : la réalisation de la République démocratique, par l'éducation du peuple. A cause de cela aussi, il ne relève de l'Eglise qu'indirectement, en tant qu'il doit se conformer en toutes ses entreprises à ses directions morales et sociales.

Le Sillon, de par son but même, est un groupement autonome : il s'assigne à lui-même sa mission et sa marche.

Il est heureux quand l'Eglise l'approuve ou l'encourage, il souffre quand Elle semble sortir pour lui d'une bienveillante neutralité, mais sans présomption comme sans découragement au milieu des approbations comme des contradictions, il continue la route qu'il s'est fixée — qu'il lui appartenait de fixer — en pleine indépendance.

La note de Mgr Dubillard prouve seulement que l'évêque de Quimper n'est pas un fervent des doctrines démocratiques, qu'il y en a d'autres, au contraire, qu'il considère comme meilleures et plus sages.

C'est son droit absolu. Ce ne sont pas les sillonnistes qui le lui contesteront jamais. Aujourd'hui comme hier, ils s'inclinent respectueux devant des préférences qu'ils croient ne devoir pas partager.

Voilà qui nous console de la dureté avec laquelle nous traitent certains de ceux que nous voudrions voir nos amis bienveillants, prêts à nous encourager et à nous soutenir dans la rude tâche que nous avons entreprise ; il est bon qu'à certaines heures nos camarades soient ainsi tenus au courant de ce que l'on dit d'eux, pour qu'ils ne se laissent point aller au découragement et qu'ils soient toujours aussi fermement résolus à servir la Cause.

E. LUCAS.

CHRONIQUE MILITAIRE

POUR LES BLEUS

La question du Sillon à la caserne a beaucoup préoccupé cette année nos camarades de la France entière qui ont encore présent à la mémoire l'article « Un sauvage » et les commentaires qui suivirent.

Une chose frappe tout d'abord : l'isolement dans lequel se trouve un jeune catholique et, peut-être encore davantage, un Silloniste lors de son arrivée au régiment ; isolement provenant non pas tant du nombre restreint de Sillonistes à la caserne, que d'un manque d'organisation de notre part.

Voilà pourquoi, en une réunion intime tenue au congrès de Lorient, nos camarades résolurent de tenter un effort en vue de modifier cette situation et de faire qu'entre frères d'armes « l'amitié du Sillon » ne soit pas un vain mot.

Il est bien rare qu'en partant au régiment nos camarades n'aient pas reçu, du curé ou du vicaire de la paroisse, une recommandation pour un prêtre de la garnison, mais cette recommandation a le grand inconvénient de ne pouvoir être utilisée qu'au bout de huit à dix jours, époque à laquelle les jeunes soldats peuvent seulement sortir. Or c'est surtout dans les premiers contacts avec cette vie nouvelle qu'il est nécessaire d'être guidé et conseillé.

Heureux celui qui rencontre dès les premiers instants un cœur ami pour s'épancher, lui dire toutes ses peines, toutes ses désillusions et aussi toutes ses espérances !

Il faut avoir passé par là pour savoir à quel point le découragement peut s'emparer d'un jeune soldat, voyant s'écrouler en un instant tous ses rêves de jeunesse au sujet de la caserne. Il faut avoir senti par soi-même ce qu'une affection véritable peut apporter de force et de consolation dans des moments aussi critiques pour se dire que nous ne devons rien négliger afin de faciliter à nos jeunes camarades leur début dans la vie militaire.

Voici donc, semble-t-il, ce qu'il conviendrait de faire pour l'instant :

1° Envoyer à l'Ajonc les noms et adresses de tous nos camarades restant sous les drapeaux après le départ de la classe (1).

2° Pour les jeunes soldats : aussitôt leur feuille de route reçue, demander à l'Ajonc les noms des camarades se trouvant dans leur régiment d'affectation ou tout au moins dans la ville.

3° Ecrire immédiatement à ces camarades pour les aviser.

Il convient d'insister tout particulièrement sur l'importance capitale de donner sans retard à l'Ajonc les noms des camarades soldats restant l'année prochaine, et comme ceux-ci sont très pris en ce moment par les manœuvres, c'est aux cercles d'études des villes de garnison à faire le nécessaire à ce sujet.

En tous cas, nous comptons sur la bonne volonté de tous pour ébaucher cette année un mouvement qui aidera puissamment nos camarades à exercer au régiment le maximum d'influence possible en leur évitant les tâtonnements inutiles, conséquence forcée de leur inexpérience.

X....., sergent.

(1) Ecrire au camarade Célestin Picoux, du Sillon Rennais, 45, rue Saint-Melaine.

Travail rédigé dans le Cercle d'Etudes Militaire DE SAINT-SERVAN

Aux Sillonistes Bretons qui doivent entrer au Régiment

Chers Camarades,

Je viens, sans phrases, brièvement, donner au Silloniste décidé à rester tel à la caserne, quelques conseils qui pourront lui être utiles dans cette vie nouvelle.

Je n'ai pas la prétention de tout dire ici ; le cadre est trop étroit. Au surplus, je pense bien que tous vous prendrez part aux retraites de conscrits qui se préparent dans toute la Bretagne ; je pense aussi que tous, une fois enrégimentés, vous vous mettrez en relation soit avec l'aumônier militaire, soit avec le conseiller du cercle d'études de votre ville de garnison.

Mais ce qu'on vous dira aux retraites de conscrits, ce que l'aumônier militaire vous dira, pourra bien s'appliquer à tous les soldats indifféremment. Il s'agit ici de ne parler qu'aux Sillonistes.

D'abord, dites-vous bien qu'il existe au régiment beaucoup de Sillonistes : aux pelotons de dispensés surtout, quelques bretons, des abbés, plus de parisiens que l'on ne pense.... de nombreux amis du Sillon, des sympathiques du Sillon.

Il faut donc vous mettre en relations avec tous ceux-là.

Pour cela, demandez à vos camarades soldats de faire parvenir à l'Administration de l'Ajonc, les noms, adresses, numéros de batterie, de compagnie, des camarades restant après la classe (1).

S'il ne reste plus de Sillonistes au régiment, qu'on écrive aux Sillonistes rentrés dans la famille, qui auront à cœur de donner à chacun tous les détails possibles sur la vie de caserne.

Permettez, chers camarades, que nous posions trois questions et que nous essayions d'y répondre.

1° Que faut-il faire pour rester Silloniste ?

2° Peut-on constituer un cercle d'études militaire ?

3° Moyens d'action.

*
*
*

Pour rester Silloniste :

1) Lire les revues — se les faire adresser soit chez l'aumônier militaire, soit chez des amis en ville.

2) Visiter, de temps à autre, au moment des permissions, le cercle d'études qu'on a quitté.

(1) Voir l'article qui précède.

3) Correspondre *fréquemment* avec les anciens camarades.

4) Fréquenter l'Œuvre militaire, s'il en existe dans la ville de garnison....

Un Sillonniste peut-il, comment dirai-je, *flanquer* ?... Oui, hélas, cela se voit. En voici les causes principales, retenez-les : les connaître, les retenir, *c'est se sauver* !

L'isolement — le dégoût — la fatigue physique — l'entourage.

Je ne puis développer ces causes ; qu'il vous suffise de les savoir.

Il résulte de là qu'il faut : 1° prendre de sérieuses résolutions avant le départ ; — 2° ne pas vivre isolé : « *Vae soli* ! » ; connaître un *prêtre*, avoir en lui une *confiance d'enfant* ; — 3° au régiment, un *ami*, deux au plus ; se soutenir mutuellement.

En somme, il faut voir, chers amis, dans ces deux années, un temps précieux pour votre formation, précieux pour votre apostolat, pour la propagation de vos idées.

*
*
*

Est-il facile de fonder un cercle d'études ?

Deux hypothèses existent :

a) Ou plusieurs Sillonnistes se rencontrent et alors la chose est facile.

Quel local trouver ? facile aussi : un coin, un cabinet de lecture à l'Œuvre militaire, une chambre en ville (il suffit de le vouloir et de s'ingénier), la chambrée à l'occasion, la salle de réunion à la caserne (elle est toujours vide), en demander la clef à un sergent, à un caporal, à un simple soldat désigné à cet effet.

b) Un Sillonniste est seul ?

Qu'il ne se décourage pas — attention — qu'il traite quelques questions banales au début ; qu'il y mette l'esprit du *Sillon*, à la chambrée, aux corvées, au réfectoire, aux haltes, etc., etc.. Il fera des recrues.

S'il n'en fait pas, il se sera fait du bien à lui-même et n'aura pas perdu son temps.

Veuillez bien, chers amis, noter ceci : si vous formez un cercle, pour qu'il fonctionne et prospère, fixez un jour de réunion ; n'attendez pas à être au complet pour tenir séance. Tenez séance à deux, s'il le faut.

Faut-il séparer le cercle militaire du cercle civil ?

Oui, évidemment. Vos heures de liberté ne sont pas les mêmes que celles des Sillonnistes civils. Vous traiterez des questions qui n'intéresseront pas les civils.

Mais il convient que les deux cercles soient en intimes, fréquentes, étroites relations : les militaires s'y reposeront l'âme près des civils qui leur feront oublier les ennuis du métier ; les civils, « *futurs bleus* », auront de leurs amis soldats des renseignements fort utiles sur la vie de caserne.

Convient-il de faire des discours ? des conférences ? Hélas ! la plupart du temps les instants manquent. Tous ne sont pas suffisamment doués. Une conversation préparée par tous sera moins monotone et habituera les camarades à la réplique. Pourquoi ne pas en indiquer le sujet d'avance, au moins pour les points importants ? La besogne sera machée, la discussion aura moins chance de dévier.

Surtout ne forcer personne à préparer — laisser chacun libre de le faire.

Quels sujets traiterez-vous dans un cercle d'études militaire ?

Les questions d'armée. — Les objections entendues autour de vous. — Les réponses à faire et celles que vous avez faites. — Les questions religieuses qui *passionnent* et *tourmentent* consciemment ou inconsciemment l'âme du jeune soldat français, vous le verrez. — Les devoirs du soldat. — Le principe d'autorité. — La démocratie dans l'armée (1) Quel vaste champ d'études et d'action !

*
*
*

Ah ! oui, d'action !

Chers camarades, quel bien vous pouvez faire !

Pour cela — avoir d'abord au cœur l'amour de Dieu et du prochain, mais profond.

Je *veux* faire du bien à la caserne ; je ne veux pas que mon passage y reste inaperçu.

Se mettre vaillamment à la vie du soldat, ne pas la boudier, ne jamais sortir de la règle commune.

L'exemple ! l'exemple !

Etre soldat *modèle*, surtout ni j'enfoutiste, ni découragé, ni *égoïste*. Faites-vous une âme large !

Renoncer aux privilèges : le privilège provoque la jalousie, l'antipathie... Faites de la propagande individuelle, la seule pratique... Oh ! si vous pouviez gagner à votre Cause les caporaux, les sous-off....

Faites-vous des amis en rendant service. Soyez bons zig *avec tous* ; gais, chantez, riez, montez des histoires, excitez la curiosité de tous à la chambrée en lisant un journal, une brochure. Oubliez l'un ou l'autre sur votre lit, au réfectoire, au poste.

De grâce, faites du bien autour de vous.

A bas le découragement.

Chers amis, que de choses j'aurais à vous dire sur ce sujet si intéressant. Je ne veux pas vous ennuyer. Consultez vos camarades libérés ; réfléchissez à ces quelques conseils sans ordre et sans lit-

(1) Lire au préalable la brochure de Sangnier : *Dans l'attente et le silence*, merveilleuse initiateur d'action et d'apostolat militaires.

térature ; pardonnez-en la forme et croyez à un cœur et n'a qu'un désir : voir nos régiments remplis de Sillonnistes.

Pierre d'ALETH.

P.-S. — Les jeunes Sillonnistes de l'arrondissement de Saint-Malo qui seront incorporés au 47^e régiment d'infanterie ou au 15^e bataillon d'artillerie à pied et qui désirent avoir des rapports avec un prêtre, pourront s'adresser :

A Saint-Malo, à M. de Lesquen, vicaire à la cathédrale ;

A Saint-Servan, à M. Verdier, chargé des soldats, rue Jeanne Jugan.

Le " Sillon "

A nevez zo e zeus bet great lezennou mad var ar poent-se Hiviziken e c'heller sevel societeou a forz. Ar societeou a blij d'ar « Sillon » abalamour ma z'int profitabl ha mad da greski an emgbo etoue an dud. Hano a vez divar ho fenn en hon bodadegou ha klask a reomp an tu da zevel ar muia possubl anezho.

E Lorient, dilun, e oa bet komzet divarbenn eur zosiete hag a ve talvoudus bras e pep leac'h. Guelit evit Plabennec. E c'heller lavaret, ni a ro, an eil dre eile, vardro pevar mil lur ar bloas evit en em assuri a enep an tan goall ha mar teu deomp en dizro eur mil lur ar bloas eo keit ha tout. Setu aze ta mil skoued hag a c'helfe chom en hon touez, e leac'h mont da lakaat sevel paleziou d'an Amerik. Gant ar arc'hant-se e ve

Ar " Sillon "

Les œuvres sociales. — Récemment nous avons eu de bonnes lois à se sujet. Désormais le droit d'association est reconnu. Le Sillon s'en réjouit car il estime beaucoup les œuvres sociales. On les étudie dans nos réunions et on s'efforce d'en réaliser autour de soi le plus possible.

A Lorient, lundi, il fut question d'une œuvre qui serait vraiment utile partout. Voyez pour Plabennec. On peut dire que, l'un portant l'autre, nous versons tous les ans 4.000 francs de primes d'assurances contre l'incendie ; de ces 4.000 francs, il nous revient en moyenne 1.000 francs de dédommagement, je suppose. Voilà 3.000 francs qui

eaz sevel abenn nebeud bloavezion eur c'hef da bresti arc'hant gant nebeud a interest hag heb mizou. Deja e c'hellit santout ar profit zo oc'h assuri ar chatal ec'hiz m'oc'h euz great ; mad, assurans ar chatal a ve solid en he za, ma ve ma ve harpet var assurans an tan goall ; gant an dra-ze tout hag eur syndicat var ar marc'had, e c'helfet, me gred, gwellaat a galz doare an dud.

Ma fell deomp labourat a zevri var ar poent-se, n'eo ket peurliessa evit hon interest hon-unan, moes abalamour ma kav deomp eo ar gwella feson da ober vad d'hon nesa.

Evit istimout eut vezenn, red eo gwelet pe seurt frouez a zoug.

Daoust hag ar « Sillon » ta hen deffe douget eur frouez benag evithan da veza c'hoas iaouankik-flam ? Oh ! ia, ha frouez talvoudus meurbed.

Ar re zo en he benn a zo tud dijipot.

Eun nozvez, goude eur reunion vras a eneb al lampoued a ioa bet e diou iliz euz a Baris oc'h, ober freuz epad ar zarmoun, e oue klasket laza M. Sangnier, eur maread euz he gamaraded a oue glazet a daoliou mein pe draou all. Antronoz, ar 24 a viz mae 1903, eun affich a lugerne var mogerious kear. Paotred ar « Sillon » a lavare pegen fier cant du veza skuillet ho goad evit ho Feiz.

pourraient rester parmi nous au lieu de s'en aller je ne sais où. Dans quelques années, une sorte de caisse rurale pourrait se greffer sur la mutuelle-incendie, etc.

Vous devez sentir l'utilité pratique de votre « mutuelle-bétail » Eh ! bien, cette mutuelle serait bien plus forte si elle s'appuyait sur une mutuelle-incendie ; avec tout cela et un syndicat par-dessus le marché, il y a de quoi, il me semble améliorer notablement le sort des gens.

Si nous voulons travailler ferme sur ce point, ce n'est pas le plus souvent en vue de notre intérêt particulier, mais parce que nous trouvons que c'est là la meilleure forme de bienfaisance.

3^e Les bienfaits du Sillon. — Pour apprécier un arbre il faut en connaître les fruits.

Est-ce que le Sillon, malgré sa jeunesse, aurait déjà porté quelques fruits. Oui, et des fruits très précieux.

A sa tête sont des gens résolus.

Une nuit, au sortir d'une grande réunion contradictoire à propos des troubles qui eurent lieu dans les églises de Paris, on tente d'assassiner M. Sangnier ; un grand nombre de ses camarades furent cruellement blessés par des projectiles divers. Le lendemain, 24 mai

An nozvez-ze zo merket, e lizerennou aour en ho buez. Meur a victor ho deuz gounezet abaoe. Nan avad en eur renta taol evit taol, insult evit insult ; morse, M. Sangnier nag hini euz he gamaraded ne reont d'ho adversourien eur rebech c'huerio be-nag.

Dre ho hardisegez hag ho goueziegez ho deuz forset ar re fall nan hebken da c'houzanv anezho, maes da zouja dezho.

Doue a c'hoar ped den, paianed en eur vro gristen evel ma zeus kalz, a zo bet lakeat var hent an Ilis dre brezegennou M. Sangnier. Rag M. Sangnier, evel eur misioner kalounek a gav bepred an tu da lavaret hano J. C., ha ne c'heller ket koumpren, anez he glevet, gant pebez Feiz, pebez karantez ha pebez nerz e teu an hano santel-se divar he vuzellou.

Nag a dud ze er c'heariou dreist-oll, a stank ho dious-kouarn ha a goumans da iou'hal « A bas la Calotte » kerkent ha ma velont eur beleg ; tud sot awalch da gredi ez eo an Ilis gant he beleien pennkaoz d'an oll gwaleuriou er vro, hag a goumpren hirio ne zaje tam ebed falloch an traou, ma ve losket gant ar Catholiked ar rankiz da ober vad evel ma karjent. An dud-se zo bet digoret dezho ho dooulagad pe, mar kirit ho diouaskouarn gant paotred ar « Sillon ». Ne c'hellent diskredi netra var ar re-man, rag an oll a c'hoar ne

1903, une affiche couvrait les murs de la capitale : les sillonnistes s'empresaient de publier combien fiers ils étaient d'avoir versé leur sang pour la Cause.

Cette date est inscrite en lettres d'or dans les annales. Que de victoires allaient suivre ! Victoires toujours pacifiques et charitables.

Une réforme des mœurs. — Par leur crânerie et leur talent, les sillonnistes ont conquis, je ne dis pas la tolérance, mais le respect de leurs adversaires.

Dieu sait, combien de gens, vrais païens en pays chrétien, ont été acheminés vers l'église par les discours de M. Sangnier. Car, M. Sangnier, tel un vaillant missionnaire, trouve toujours moyen de nommer J.-C. et on ne saurait comprendre sans l'avoir entendu, avec quelle foi, quelle amour et quelle force, ce nom divin tombe de ses lèvres.

La lumière dans les ténèbres. — Que de gens, surtout en ville, qui se bouchent les oreilles pour se mettre à gueuler « A bas la calotte ! » à la seule vue d'un prêtre. Pauvres malheureux qui croyaient que c'est l'Eglise avec ses prêtres la seule cause de leur misère et qui aujourd'hui commencent à comprendre que cela pourrait aussi bien marcher si les catholiques avaient pleine liberté de faire

c'hounezont oc'h ober ar vicher a reont nemed skuisher ha testeni mad ho c'houztians : a hent all, ho buez zo direbech kaër.

Piou a gounto ouspenn ar re vad zo bet starteat en ho c'hre-deun gant sikour ar « Sillon ». Bet e zeus hirio kement a draou da ampouezouni ar Feig ma zeo diez bras en em ziouall ! Nebeud m'ac'h en em lezer, e tigor ar spered d'an douetans, hag e teuer buhan, gant ar vez, da guzat ar vadiziant zo var ar penn. A enep ar pouezoun-ze, ne zeus louzou ebed par da eur reunion evel au hini hor beuz bet, da lun, e Lorient. Pevar mil den a ioa eno, kalz sosialisted a bep seurt en ho zouez. Marc a brezegas, hag hervez he gustum, a grias ne zeus moyen da ober netra vad heb ma ve Doue e penn al labour ; n'eo bet gwelleat an dud nemed dre ma tosteant ouz taol zantel hor zaiver J. C. Ma vijec'h bet eno, o krial diouz ho tu evelomp-ni « bravo ! Vive le Christ ! » ho pije santet ho Feiz iaouankeat. Eur « hou ! hou ! » benag a glevet, gwir eo, dre douez hon iou'hadenn, maes pa deuaz, an eil var-lerc'h egile, tri euz ar zosialisted da bignat var an théâtre, nikun ne gredas skei a zoare var ar Relijion. Ar c'henta ne lavaras grik divar he fenn ; an eil, ar gouezieka a galz, a anza-vas hen doa doujans evithi ; an trede, bleo gwenn dezhan, a

le bien. Ne sont-ce pas les sillonnistes qui leur ont dessillé les yeux. Les sillonnistes échappent à leurs soupçons, car on sait bien qu'à faire le métier qu'ils font ils ne gagnent que de la fatigue avec le bon témoignage de leur conscience. Leur vie, par ailleurs, est à peu près irréprochable aux yeux de tous.

Un contre poison. — Qui comptera, en outre, les bons dont la foi s'est raffermie par le secours du Sillon ? Il existe aujourd'hui, dans l'air ambiant tant de miasmes empoisonnés que la Foi en est bien menacée. Pour peu qu'on se laisse aller, le doute prend possession de l'esprit et l'on en vient à rougir de son baptême. Or, il n'est pas de meilleur contre poison, assurément, qu'une réunion publique comme celle de Lorient. Nous étions là 4.000 dont bon nombre de socialistes de toutes sortes. Marc parla. Et, selon sa coutume, fit entendre bien haut que rien de bon ne se fait si Dieu n'est en tête du travail ; que l'homme ne s'améliore réellement qu'en s'approchant du banquet eucharistique. Si vous aviez été là, criant avec nous : « Bravo ! Vive le Christ ! » vous eussiez senti votre foi rajeunie. Sans doute, quelques « stupides » « hou ! hou ! » accompagnaient notre exclamation, mais quand trois socialistes monterent tour à tour sur l'estrade, aucun n'osa dauber sérieusement sur la Religion. Le premier n'en souffla

lavaras etre meur a dra all a dreuz hag a hed, ne zeus Doue ebeg hag e ve mad krouga tout ar veleien. Var he vëno, hën hag he gonsorted ho doa invanted pep tra vad. Mad, a respountas Marc, ar pezh ho peuz lavaret a vella a zo bet skrivet pe gant an abostol sont Paol, hag a tisplege komzou an abostol, pe gant sant Thomas pe gant sant Ian Chrysostom. Va aotrou koz a i eas goall lostog o klevet ar respount-ze servichet gant forz komplimanchou var ar marc'had.

Naz a dud zo dre ar Frans, kristenien moreded beteg m'int bet en eur reunion great gant ar « Sillon » hag a labour breman da skigna ho Feiz.

Piou c'hoar ha n'eo ket bet sounet gant M. Sangnier hag he gamaraded, heur ar Resurrection evit hor bro Frans ! Eo, fizians am euz. Ar re fall-n'int bet ket krënv beteg hent nemed dre ma zoa moreded ar re vad. Breman, setu hi divorfild. Ni hor beuz klevet ar zoun galv hag e fell deomp ivez sevel ha mont en hant. Aman, koulz hag el leac'h all, evit ma vezo an amzer da zont gwelloc'h eged an amzer dremenet e zeus da ober eul labour ha n'oa ket red gwechall. D'al labour-ze e fell deomp en em rei gant hon ene a bez. Kousto pe gousto, mont a raïmp gant hon hent, o sonjal ne zeus da fiziout

not ; le second, d'emblée le plus fort, avoua qu'il la respectait ; quant au troisième, un vieillard aux blancs cheveux, il dit au milieu d'un fatras sans queue ni tête que « Dieu n'existe pas », que les prêtres on pouvait bien les pendre tous. Il paraissait tout près de croire qu'il était avec ses consorts, l'inventeur de tout bien. Marc lui répondit : ce que vous avez dit de mieux se trouve dans les écrits, soit de saint Paul, soit de saint Jean Chrysostome, soit de saint Thomas. Cette réponse, avec les compliments qu'elle comportait interloqua pas mal le bon vieux.

Que de gens en France sommeillaient jusqu'au jour où ils ont assisté à quelque conférence du Sillon et qui, depuis, se montrent d'ardents propagateurs de leur Foi !

Qui sait si M. Sangnier et ses camarades n'ont pas donné le réveil de la France ? Oui, j'en ai l'espoir. Les méchants n'ont été forts jusqu'ici que de l'apathie des bons. Voilà que maintenant on secoue le sommeil. L'appel s'est fait entendre jusqu'ici et nous voilà debout résolus à descendre dans le Sillon. Ici, comme ailleurs, pour que l'avenir soit meilleur que le passé, un nouvel effort s'impose. Cet effort, nous le ferons avec toute notre âme. Coûte que coûte, nous

kaout perzh e rouantelez an ënv nemed dre ma vezo bet poaniet da astenn rouantelez Doue var an douar.

PER AN ENEZ.

marcherons jusqu'au bout de notre sillon entr'ouvert, sachant bien qu'il n'y a de place dans le royaume des cieux que pour ceux qui auront peiné à étendre le royaume de Dieu sur la terre.

PER AN ENEZ.

MUTUALITÉ — RÉSULTATS

Le 10 février 1906, *La Mutuelle Bovine* comptait 426 têtes de bétail, représentant une valeur de 78.500 fr.

Le 15 février, le Syndicat départemental remettait au Président une subvention de 113 fr.

A la même date, une demande de subvention était également adressée au Gouvernement, et M. Ruau, ministre de l'agriculture, par un décret en date du 23 avril 1906, accordait à *La Mutuelle Bovine* la jolie somme de 700 fr.

De plus, les souscriptions des membres honoraires s'élevaient à 205 fr.

3 présidents honoraires à 20 fr. ; 8 membres bienfaiteurs à 10 fr. ; 13 membres honoraires à 5 fr.

Enfin, les primes pour les cinq premiers mois d'assurance fournissaient 407 fr. 85.

L'avoir de la Mutuelle s'élève donc à 1.425 fr. 85 qui se décomposent ainsi : 113 fr. du Syndicat ; 700 fr. du Gouvernement ; 205 fr. Membres honoraires ; 407 fr. 85 primes.

Mais, de cette somme, il faut défalquer 65 fr., montant des frais d'impression, pour statuts, feuilles de visite, etc. Ce qui laisse l'avoir actuel et réel de la Mutuelle à 1.360 fr. 80.

Le Président, au nom de la Société, a pris un livret de Caisse d'Epargne de 1.300 fr. ; et voilà comme quoi la jeune Mutuelle se fait déjà des rentes.

Oui, disent les uns, c'est le beau côté de l'affaire ; et les pertes ? Actuellement, elles ne sont pas très élevées. Depuis le 1^{er} février, elles atteignent à peine 120 fr. (7 veaux et 1 vache dont la viande a été en partie vendue).

La Mutuelle est donc dans une situation prospère. Il est à souhaiter que les fermiers comprennent bien tout l'intérêt qu'ils ont à venir grossir le nombre des participants et à le faire sans tarder ; puisque, d'après les statuts, il y aura, l'année prochaine, un droit d'entrée à payer.

GRAIN D'ORGE.

AUX FUTURS ÉTUDIANTS

Mon cher Camarade,

Tu me demandes une adresse pour chambre et restaurant à Rennes. Je te souhaite le Phalanstère. Le Phalanstère était, l'an dernier, notre commune demeure de sillonnistes. Habitation simple, mais confortable, où nous avions des chambrettes variant de 16 à 25 francs par mois. C'était idéal. Oui, idéal !... Et parce que les patrons et la bonne vieille Marie, en particulier, nous tenaient lieu de père et mère, prenant soin de nos frusques d'abord, et de notre santé surtout. Et parce que c'était la vie sillonniste par excellence. On y bûchait ferme — la preuve, c'est que pas un n'a échoué à ses examens. — On s'y distrait aussi fort agréablement, en envoyant par dessus le mur du Grand Séminaire et les notes patriotiques et entraînant de la Marseillaise, et de tout le répertoire apostolique de notre barde Colas. A d'autres heures, nous y discussions ferme de tout — et à l'avantage de tous. — Ceci se passait aux heures nécessaires, à la création de tout étudiant.

A quelques pas du Phalanstère, nous avions le Sillon. J'en ai toujours la photo sous mes yeux. Elle me rappelle des heures si douces et si variées que c'est comme un cinématographe vivant qui déroule devant mon imagination des souvenirs impérissables. Plus loin, l'église Notre-Dame, où avaient lieu nos adorations nocturnes. Nous en avons parlé déjà. Les adieux sous le regard de Jésus-Hostie !... Le serment de fidélité !... Dans ces heures si intimes, tu n'oublieras pas ton vieux camarade ?... Et, pour reposer l'esprit, à deux pas, le Thabor et le Jardin des Plantes. Que je regrette le Phalanstère et Sillon, et chapelle et jardin ; mais, mon pauvre vieux, il faut aller au régiment ! A moi le souvenir, à toi le bonheur !

Au restaurant, nous avions une salle particulière, avec cuisine bourgeoise, simple mais bonne et suffisante. Il te sera difficile de trouver à moins de 60 francs par mois.

D'ailleurs, adresse-toi à l'abbé Huet, vicaire à Notre-Dame, et comme moi, tu lui adresseras bientôt toute la reconnaissance qui lui est due pour s'occuper avec tant de dévouement des camarades.

Crois bien...

La Vie du Sillon en Bretagne

COMMUNIQUÉ DE LA RÉDACTION

Nous tenons à dire merci de tout cœur et à faire appel à la constante bonne volonté de ceux qui, depuis quelque temps ont bien voulu se faire nos collaborateurs volontaires.

Un cordial
merci

La correspondance que nous recevons tous à Rennes atteste, en Bretagne, une pensée de vie qui se traduit dans la pratique par le besoin plus impérieux de communiquer les uns avec les autres, de collaborer dans un effort commun.

La Cause compte maintenant en Bretagne une bonne équipe d'ouvriers, mais pour que leur action soit féconde, il leur faut agir avec entente et méthode ; aussi voulons-nous demander deux choses à nos camarades :

Entente et
méthode

1° Qu'ils relisent avec attention les recommandations faites en tête de la vie du Sillon dans le numéro de l'Ajanc du 15 février dernier ; elles ont toutes une grande importance pratique.

2° Qu'ils se souviennent que les services ont été divisés et confiés à des camarades différents, en conséquence qu'ils n'adressent à chacun d'eux que ce qui le regarde ; sinon ils ne devront pas s'étonner s'ils ne reçoivent aucune réponse ou si l'on n'agit pas selon leur désir.

Si l'on veut bien se conformer en pleine conscience et responsabilité à ces questions de détail qui ont leur importance, notre mouvement, tout en grandissant, prendra de la force et notre revue méritera de recevoir des félicitations comme celles que nous adressait notre excellent camarade et ami, M. Lefas, député de Fougères, au sujet de notre dernier numéro « très intéressant à tous égards ».

Notre correspondance se trouvant de plus en plus chargée, il est bien convenu que toute lettre devra con-

Un encourage-
ment

*Avis bien
pratique*

tenir un timbre pour la réponse, sans quoi il n'y sera pas répondu. De même si l'un de nos camarades est demandé par un cercle d'études ou dans un congrès, le voyage de ce camarade sera aux frais de ceux qui l'auront demandé, notre bourse n'étant pas à même de satisfaire aux désirs de tous nos camarades.

Etudiant en ce moment le moyen de rendre régulier le service de renseignements qui nous permet d'établir la vie du Sillon en Bretagne, nous demandons à nos camarades qui nous envoient des comptes-rendus de congrès, de nous donner des faits, des idées, des documents et des méthodes et non des banalités et des généralités.

*Comment
faire un
compte-rendu*

Un rapport de congrès doit reproduire la physionomie de ce congrès, son originalité et son influence dans la région. Et que nous importe qu'il y ait eu une messe, un banquet, des toasts ! Chacun ne le sait-il pas déjà ? Ce n'est pas un procès-verbal qu'il faut, c'est au contraire quelque chose de vivant. Et en pratique, si ce que l'on dit d'un congrès pris en particulier peut se dire de n'importe quel autre congrès, il faut le supprimer ; ce n'est que du verbiage.

*Le congrès
régional de
1907*

Nous savons d'ores et déjà de source officielle que le prochain congrès régional du Sillon de Bretagne se tiendra à Rennes les dimanche 31 mars et lundi 1^{er} avril 1907 (dimanche et lundi de Pâques).

*Un nouvel or-
gane du Sillon
de Bretagne*

Notre plus cordial salut et nos meilleurs vœux de prospérité au bulletin mensuel des cercles féminins, dont le premier numéro vient de paraître.

Les personnes qui désirent avoir des renseignements ou qui voudraient s'abonner, sont priées de s'adresser à Mlle Jeanne Durant, boulevard Douville, à Saint-Servan.

ILLE-ET-VILAINE

RENNES

Les Sillonnistes Rennais ont adressé à leur nouvel archevêque, Mgr Dubourg, l'adresse suivante :

MONSEIGNEUR,

*Une adresse à
Mgr Dubourg*

Les camarades du Sillon de Rennes, réunis hier soir en assemblée générale, ont la joie de présenter à Votre Grandeur l'hommage de leur respect et de leur respectueuse soumission.

Le mouvement du Sillon, sans être une création officielle de l'Eglise, parce qu'issu de l'âme de quelques jeunes gens, n'en est pas moins composé exclusivement de catholiques et c'est à ce titre que nous

nous déclarons vos enfants les plus fidèles et les plus dévoués.

Nous venons à vous, Monseigneur, non pas seulement comme à un Chef auquel nous nous empresserons d'obéir avec bonheur, mais aussi comme à un Père que nous voulons aimer de tout notre cœur et dont nous nous efforcerons d'être les meilleurs fils.

L'Eglise nous a donné lumière et paix, nous lui devons tout notre cœur : c'est par Elle que nous croyons, c'est par Elle que nous aimons, aussi bien nous voulons lui consacrer toute notre vie. Et dans la pratique de l'action religieuse, nous nous rappellerons toujours qu'il faut être uni à la hiérarchie catholique pour combattre et pour vaincre ; jamais nous ne faillirons à cet impérieux devoir qui s'impose à tous les fidèles de France.

Nous espérons que sous votre Pontificat, fortifiés par vos encouragements et par vos conseils, nous nous acquitterons courageusement de la libre tâche que nous nous sommes imposée.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage renouvelé de notre profond respect et de notre filial attachement en Notre Seigneur Jésus Christ.

LES SILLONNISTES RENNAIS.

Quelques jours après, ils recevaient la lettre suivante :

« L'Archevêque de Rennes remercie bien cordialement les Sillonnistes Rennais des sentiments si élevés, si catholiques et si affectueux qu'ils veulent bien lui exprimer. Il approuve de tout cœur ces sentiments ; et s'ils sont traduits exactement dans la vie pratique, il n'y aura pas à Rennes ces malentendus qui se sont produits dans d'autres villes, et les Sillonnistes peuvent compter sur les sympathies, le dévouement et les meilleures bénédictions de leur nouvel Archevêque ».

*Réponse de
Mgr Dubourg
aux
Sillonnistes
Rennais*

Notre ami Michel Even reçoit en même temps que nous, la lettre suivante :

« L'Archevêque de Rennes remercie bien cordialement Monsieur Michel Even, président du Sillon de Bretagne, des sentiments si catholiques et si dévoués qu'il veut bien lui exprimer. Il peut également compter sur ses meilleures sympathies et sur son plus affectueux dévouement ».

*Un mariage
Silloniste*

Le 21 août, notre excellent ami P. Dubois, épousait à Bain-de-Bretagne, Mademoiselle Anna Jacquart. L'abbé Jacquart dans une touchante allocution appela les bénédictions de Dieu sur le foyer qu'allaient fonder les deux époux, tous deux pleinement acquis aux idées du *Sillon* et résolus à marcher toujours la main dans la main, passionnés pour le même idéal et le cœur vibrant d'enthousiasme pour la Cause qui nous est chère à tous. Grâce à cette parfaite communauté d'idées qui unit les deux époux, nous sommes sûrs de la faillite du proverbe, vrai parfois, hélas ! : un camarade marié est un camarade perdu pour la Cause.

*L'essai de
Noyal-
sur-Seiche*

Il y a de nos camarades, qui, à la veille d'exposer en public, leur doctrine et leurs idées, se récusent promptement, envahis qu'ils sont par la peur et une timidité excessive, pourquoi craindre le grand jour des réunions publiques, des discussions loyales dans les conférences contradictoires ?

*Une victoire
sur soi-même*

Est-ce que tous, nous ne sommes pas fortement convaincus d'avoir la vérité pour nous. C'était là ce que se demandait notre camarade Pierre Becdelièvre ; — aussi alla-t-il le dimanche 26 août, après une longue journée de propagande captiver l'attention d'un certain nombre de cultivateurs de Noyal et Châtillon-sur-Seiche, en développant devant eux les causes économiques, sociales et morales, de leurs souffrances cachées. Il leur montra qu'ils trouveraient des soulagements à leur misère, en remplaçant l'individualisme, auquel ils semblent si attachés, par l'esprit d'association et qu'enfin cet esprit d'association ne donnerait tous ses fruits qu'après une transformation de leurs idées morales, quand l'égoïsme qu'ils apportent dans tout le cours de leur vie ferait place à un plus grand esprit de solidarité et d'amour.

*L'apostolat est
plus fort
que nature*

*Plus de fra-
ternité et de
solidarité*

Après avoir revêcu, pour ainsi dire, avec ses auditeurs, l'histoire du *Sillon*, leur avoir fait entrevoir notre vie religieuse, politique et sociale, ce fut, de la part de notre ami, un nouvel appel à plus de fraternité par l'union des cultivateurs dans les œuvres sociales et la mise en garde, surtout des ouvriers agricoles contre le malheureux exode rural.

L'abbé Lamusse, vicaire à Châtillon-sur-Seiche, monta à la tribune, y donna des explications très nettes et très précises sur la Mutuelle, fondée par lui dans sa paroisse, encouragea ses paroissiens et ceux de Noyal à mettre en commun leurs efforts en vue de

*Œuvres so-
ciales : caisse
rurale*

la fondation de nouvelles mutualités et syndicats : il leur montra, en leur parlant des caisses rurales, comment le crédit auquel la plupart des cultivateurs ont tant besoin de recourir, au lieu d'être demandé à un grand établissement central créé par les financiers et les capitalistes dont le concours est toujours fort onéreux, peut être fourni plus pratiquement par de petites caisses locales, basées sur la mutualité et animées du véritable esprit mutualiste, qui n'embrassant qu'une faible circonscription où tous les cultivateurs se connaissent, donneront ainsi au crédit une base plus juste et plus solide.

FINISTÈRE

Cher Monsieur Even,

Je vous passe ci-joint un mandat de trois francs pour un abonnement à l'*Ajone*, que je vous prie de faire courir depuis juillet. Jusqu'à présent, j'ai toujours lu votre excellente revue, mais désormais je veux la recevoir directement, et n'avoir plus à l'emprunter à quelque camarade. Bien que j'aie déjà beaucoup de revues et de journaux, je tiens à donner au *Sillon*, au moment où il est si vivement combattu, à L....., comme ailleurs, cette nouvelle preuve d'attachement et d'affectueuse sympathie.

Ici, la situation reste telle que je vous l'ai décrite jadis, et elle a même empiré. M. le curé, qui a toujours été opposé au *Sillon*, a maintenant pris nettement position contre lui, et a avoué aux camarades qu'il avait reçu mission de Monseigneur de l'empêcher de se propager à L..... Mais il n'y réussira pas bien certainement, les membres du cercle lui ont respectueusement déclaré qu'ils feront néanmoins de la propagande comme autrefois, par la diffusion de l'*E-veil*, et peut-être, bientôt, par des conférences. Ils continuent également à avoir régulièrement leurs réunions hebdomadaires. On peut attendre avec patience que la situation se modifie.....

Ah ! vous croyez que c'est amusant d'être rédacteur de la vie du *Sillon de Bretagne*, quand, malgré vos écrits ou vos démentis solennels, vous voyez votre loyauté méconnue, votre sincérité niée, et cela, non pas par un franc-maçon, ni par un impie, mais par la *Semaine religieuse* de Quimper (17 août 1906). Lisez-la : « Malgré toutes ces dénégations, nous affirmons catégoriquement que, au Congrès silloniste de Brest, il y a eu une décision prise contre l'ordon-

*Correspon-
dance*

Liberté

BREST

« nance de l'Evêque de Quimper ». Et le vote, dit-elle, a eu lieu immédiatement après la réunion du matin, dans les bureaux du congrès. Cela est faux, absolument faux. Il n'y a eu ni ordre du jour, ni vote, ni décision prise. Et celui qui a répandu cette nouvelle ferait bien de donner son nom : ce ne serait aucunement « superflu ». Ne faut-il pas combattre toujours visage découvert ? Pour nous qui avons assisté à tout le congrès, qui aussitôt après la réunion du matin, avons accompagné Marc Sangnier au café de la Glacière, nous nions fermement le fait.

Au reste, le dossier de toute cette affaire des Jaunes, de l'Evêque de Quimper et de toute la polémique autour du congrès de Brest vient d'être constitué dans le numéro du *Sillon* (25 août) (1). Chaque Sillonniste doit le posséder pour connaître les éléments du procès ; il suffit, pour l'en convaincre, de produire les titres de ce consciencieux travail : *Ce que pense le Sillon des Jaunes. — Les injures du Jaune. — Mgr l'Evêque de Quimper et le Sillon* : trois communiqués officiels de l'Evêché. — *Articles et réponses : La Dépêche de Brest, Le Matin, La Croix, Les Débats, Le Gaulois, Le Figaro*, les anathèmes du *Temps*, *La Dépêche de Toulouse*, les *Annales de la Jeunesse Catholique*. — C'est à lire très impartialement : le pour et le contre sont exposés, la véritable physionomie des faits est reconstituée. Aussi nous ne craignons pas le verdict des gens de bonne foi. Lisez et faites lire. Vous ne serez plus étonnés de notre marche en avant, de notre confiance invincible et de notre paix intérieure.

E. LUCAS,
du *Sillon Rennais*.

QUIMPER

Malgré la fatigue des deux réunions de Brest et de Morlaix, notre ami Marc exposa avec son éloquence habituelle comment, puisque nous ne possédons pas la vraie Démocratie, il nous faut tâcher de la réaliser, comment ni la législation, ni les œuvres sociales, bien qu'utiles, ne suffisent pas pour faire pénétrer l'esprit Démocratique et qu'il nous faut élever les citoyens à plus de conscience et de responsabilité en faisant leur éducation Démocratique. Puis il montra l'impuissance du socialisme matérialiste et égoïste à créer les vertus de dévouement et de sacrifice que réclame la Dé-

(1) En vente au *Sillon Rennais*, 0 fr. 50

mocratie, et dans une belle envolée il s'écria que le ressort nécessaire pour faire naître ces vertus dans l'âme des citoyens, nous le trouvons dans le Christianisme.

Abordant ensuite hardiment la question des rapports du *Sillon* avec l'autorité religieuse, il établit nettement la situation du *Sillon* œuvre des catholiques (mais non œuvre catholique) ayant un but civique, et la distinction des deux sociétés spirituelle et temporelle, d'après la doctrine même de l'Eglise.

Après cet exposé fait avec une clarté et une précision peu ordinaires, et aussi avec une éloquence chaude (ce qui fit dire à l'une de nos châtelaines que Marc était un « charmeur »), vint le tour de la contradiction. La note dominante fut la note anticléricale. Nous ne nous y attarderons pas. Disons seulement cet aveu du contradicteur, à savoir que « Marc Sangnier eut incontestablement le beau rôle (Réveil du Finistère).

Et la réunion qui avait été d'un calme parfait se termina tranquillement. Les camarades se pressaient autour de Marc, jaloux de lui témoigner leur admiration pour la manière si éloquente dont il avait exprimé leurs sentiments.

Puisse cette conférence fortifier de plus en plus nos amis dans la confiance dans la cause — et en même temps éclairer tant d'adversaires imbus de tous les préjugés contre notre mouvement démocratique.

A. LECLAIR.

Le mardi 7 août, le *Sillon Morlaisien* organisait à Morlaix une réunion publique où Marc Sangnier montra que notre conception démocratique est « au-delà du socialisme ». Le compte-rendu de cette belle réunion a été donné dans l'*Ouest-Eclair* et dans l'*Eveil* du 19 août. Aussi est-il inutile d'y revenir.

Le dimanche 26 août, quelques camarades morlaisiens, Laviac, Désiré Le Goaziou et Marzin, allèrent rendre visite aux groupes ruraux de Plougoum et de Plouénan, où ils reçurent l'accueil le plus empressé et le plus fraternel. Ils emportèrent avec eux un ballot d'*Eveils* qu'ils eurent la joie de voir épuiser pour le soir. A Plougoum, devant les camarades du cercle, augmentés de quelques collégiens Sillonnistes en vacances, on discuta la question des rapports du *Sillon* avec l'autorité religieuse. La discussion fit voir que la situation du *Sillon* est des plus sûres parce que très orthodoxe. Nous n'avons point l'injurieuse prétention de fixer

Morlaix

Plougoum

Achiez tous
le Sillon
du 25 août

à l'Eglise son rôle et de délimiter son champ d'action, mais dans les questions qu'elle-même laisse libre, nous vous en user de notre liberté. Aussi nos camarades ruraux n'ont rien à craindre : les prêtres ne peuvent leur refuser leur concours pour les aider à se réformer, à devenir meilleurs et à se rapprocher chaque jour davantage du Christ.

Plouénan

C'est de cette nécessité de la vie intérieure du Silloniste que l'on parla le soir à Plouénan devant les camarades assemblés. On ne donne que ce qu'on a ; si on n'a pas dans le cœur la passion du Christ on n'en pourra pas animer ses semblables et les pousser à accomplir les nécessaires transformations qui feront notre société plus conforme à la Vérité et à la Justice. Le Silloniste doit donc travailler sans cesse à mettre sa vie à la hauteur de son idéal. C'est peut-être là l'œuvre la plus indispensable et la plus urgente, s'il est vrai comme l'a dit un penseur moderne, que nous avons plus d'action parce que nous sommes, parce que nous devenons en nous, que par ce que nous nous efforçons de faire directement sur les autres.

J. M.

LOUDÉAC

COTES-DU-NORD

« Ce n'est pas un esprit de timidité que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de modération. » Et cet esprit se manifeste chaque jour dans la vie du Sillon, à mesure que nos camarades prennent conscience plus profondément de leurs devoirs démocratiques. Aussi bien, nous devons le constater sans cesse, c'est une loi au Sillon, que le recueillement observé dans l'intimité du cercle d'études pousse au don de soi-même et à l'expansion, et c'est un réel besoin pour les jeunes de donner ce qu'ils ont de meilleur en eux-mêmes.

Ils le donnent à leurs camarades, et c'est ainsi que Loudéac, fêtant saint Maurice, le patron du cercle, à l'« assemblée » du petit village qui porte ce nom, s'unit aux « gâs » de Laniscat et de Saint-Caradec, dans une douce fraternité.

Ils le donnent au public et aux adversaires. C'est une nécessité quand, comme à la Chêze, on se fait une fausse idée de notre mouvement. Maurice Enaud ne craignit pas de le tenter le 15 juillet, devant une cinquantaine de jeunes. Les instituteurs furent convoqués, et ils vinrent dans la modeste chaumière inhabitée, où chacun se casa du mieux qu'il put...

C'était ultra-démoc. et ça ne manquait pas de charmes... Les idées s'entre-choquèrent... Maurice Enaud avait bien senti, pendant qu'il parlait sur le but, la doctrine et les méthodes du Sillon, qu'il n'était pas assez clair pour tous, et il invita les assistants à lui poser des questions. L'instituteur, M. Le Pape, demanda pourquoi il fallait être catholique pour être vrai démocrate. — Il fut facile de lui prouver comment le Christ, en identifiant l'intérêt général et l'intérêt particulier, était pour nous un merveilleux ferment démocratique et qu'un athée logique devait faire son possible pour jouir sur cette terre, sans s'inquiéter de son ensemble. — Mais non, répondit M. Le Pape ; moi, par exemple, je suis athée, mais je fais le bien pour le bien, pour ma satisfaction personnelle et non pas pour gagner le ciel. J'aime autant mon prochain qu'un catholique. » — Nous, dit Maurice, nous ne travaillons pas seulement pour gagner le ciel (et certes c'est bien légitime de travailler pour son bonheur, sa satisfaction personnelle), mais aussi par amour du Dieu en qui nous avons foi. Au reste, je suis heureux de constater que M. Le Pape a une excellente nature, aux trois quarts chrétienne, puisqu'il pratique le second commandement qui est l'égal du premier : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ceci n'existait guère avant le Christ.

Alors, M. Le Pape vint à avouer que du catholicisme il ne connaissait rien et comme il avait l'air de suspecter la bonne foi de notre camarade, celui-ci s'écria : « Je n'ai pas suspecté votre bonne foi, quand vous vous êtes dit athée et cependant j'aurais quelque droit de le faire puisque vous venez d'avouer que vous n'avez pas étudié le catholicisme. Du moins, ne suspectez pas la mienne, car je ne me suis pas contenté d'étudier comme vous, une seule doctrine, j'ai comparé ma religion aux autres et je l'ai jugée infiniment supérieure. N'ayant pas étudié ma religion, vous ne pouvez pas dire que j'ai tort d'y croire.

— A quoi bon la religion ? Pourquoi des prêtres ? s'écria le contradicteur. — Pourquoi des prêtres ? C'est tout simplement, puisque vous ne connaissez pas la religion, pour vous l'apprendre. »

Maurice Enaud termina en invitant M. Le Pape à étudier la religion et en le remerciant d'avoir bien voulu, d'une façon si courtoise, apporter la contradiction qui précise les idées et les éclaircit.

Les applaudissements de l'auditoire prouvèrent que le *Sillon* avait désormais des sympathies à la *Chêze* et la création d'un cercle qui n'existait qu'à l'état embryonnaire fut décidée.

Nos amis (il en était venu de Plémet et aussi quelques membres de l'A. J. C., de Saint-Barnabé). s'en retournèrent, enchantés de cette bonne journée et l'on se promit de recommencer ailleurs.

Le dimanche suivant deux de nos amis allaient voir les Sillonnistes du 48° de ligne, de passage à la Trinité-Porhoët.

Pendant leur voyage au camp de Coëtquidan, nos amis « biffins » ont vu des tas de camarades, si bien qu'un petit pioupiau disait ce joli mot : « C'est chic le *Sillon* ! Je voudrais bien en être pour avoir autant d'amis ! » — La charité, c'est la diffusion de l'esprit et du cœur.

MORBIHAN

Congrès de
Sainte-Anne
d'Auray

Ce fut à Sainte-Anne, la « capitale » « tant aimée de la Patronne des Bretons, que les camarades morbihannais se réunirent en congrès le 19 août. Ils voulaient, une fois de plus, en compagnie de quelques camarades venus de Rennes, de Nantes et même du Maine, demander à Sainte-Anne, la bonne grand'mère, de bénir leurs rudes travaux.

Une fois les 150 congressistes installés et la prière dite, le camarade Robic donne la parole au rapporteur pour la lecture de son travail remarquable par sa clarté et sa précision sur « la Vie intérieure du Sillon et la Formation du Silloniste (1) ».

Il faut bien le dire, la première partie de la discussion ne fut pas aussi claire. Pourtant, Robic essaya de la rendre méthodique en posant dès le début cette question précise : « Que doit-on faire dans un cercle d'études qui commence ? » Trois solutions sont données : ou l'on fera des conférences, ou l'on discutera sur un sujet préparé d'avance et sur lequel un camarade apportera un rapport ; ou l'on discutera à bâtons-rompus sur un sujet quelconque. Tous furent d'accord pour rejeter les grandes conférences, à moins qu'elles ne soient propres à éclairer un point d'une discussion précédente. On se perdit bien un peu sur la question de

(1) L'abondance des matières nous oblige à ajourner l'analyse de ce rapport, ainsi que le compte rendu de la conférence du camarade Robic que nous reproduirons dans notre prochain numéro.

savoir s'il fallait préférer la conversation préparée à la conversation à bâtons-rompus ou vice-versa. Mais en réalité, il était facile de s'entendre car, pour M. l'abbé Guillon, comme pour Robic et Michel Even, il s'agissait bien de discuter au cercle sur un sujet désigné d'avance et que chaque camarade aurait médité en son particulier. On différait seulement d'opinion sur la question de savoir si l'on devait charger ou non un camarade de faire un rapport écrit sur le sujet à discuter. Michel prétendait que, pratiquement, les rapports édités par des mains inhabiles étaient toujours pitoyablement faits. Robic, au contraire, soutenait que le système des rapports écrits serait bon quand bien même un seul camarade sur dix réussirait à donner quelque chose de convenable. Cela permettrait aux camarades de vaincre l'émotion ressentie par chacun d'eux quand il faut parler devant tous les membres du cercle et les accoutumerait à faire des efforts pour servir la Cause. De plus, le succès des uns en encourageant les autres, on arriverait toujours à faire mieux. : « Quand ce serait difficile, dit un camarade, il faudrait le faire tout de même. Dans un cercle, chacun doit faire ce qu'il a à faire ! » Sur cette belle réponse, on passe à la discussion de la seconde partie du rapport, qui parle de la « Formation du cœur du Silloniste. »

L'entretien porta surtout sur le commentaire de l'Evangile dans les cercles. Quand il y a un conseiller c'est à lui qu'appartient de faire un commentaire simple de l'Evangile, d'expliquer clairement aux membres du cercle les principes éternels de Vérité et de Justiee sur lesquels pourront se baser les camarades afin de pouvoir, comme le demande Gustom, répondre à tout socialiste qui viendrait vous dire : « Trouvez-moi donc dans votre évangile la solution de tous les problèmes sociaux ? » Pour les cas où il n'y a pas de conseiller de cercle, M. l'abbé Laizé propose qu'un camarade aille trouver un prêtre, lui demande l'explication d'un chapitre d'évangile (ce qu'aucun prêtre ne peut lui refuser) et mette par écrit cette explication, si cela lui paraît nécessaire, pour la donner exacte à ses camarades du cercle.

Michel appuie ensuite sur les adorations nocturnes comme moyen de développer la vie intérieure : il nous dit tout le plaisir qu'elles causent au Saint Père. Quel encouragement pour nous à en organiser ! « Il suffit, ajouta M. l'abbé Laizé, que les camarades ne se croient pas dispensés pour cela d'assister aux

Faut-il
des rapports
écrits ?

Qui
commentera
l'Evangile ?

Adorations
nocturnes

adorations paroissiales. » On fit cependant remarquer que, vu le caractère tout spécial de l'apostolat du Silloniste, il était préférable que celui-ci n'assistât qu'aux adorations de sillonnistes s'il ne pouvait aller et à celles-ci et aux adorations paroissiales.

Conclusions
pratiques

Enfin, on rappela les bons effets des retraites fermées sur la vie intérieure des Sillonnistes et on termina cette discussion dont on eut le bonheur d'entendre dire « qu'elle avait eu des conclusions pratiques ».

Le déjeuner fut vite expédié, pour permettre aux quinze ou vingt « toasters » désignés par Michel Even d'y aller de leur petit laïus. La plupart des toasts vraiment intéressants — je ne dirai pas lesquels pour n'induire personne en tentation d'orgueil, — furent visiblement inspirés par les événements du congrès de Brest et les récentes attaques contre le « Sillon. » Espérance, malgré tout, et enthousiasme sans emballement, enthousiasme réfléchi de l'apôtre pénétré de la bonté de sa cause. Tels furent, avec variations plus ou moins heureuses et fleuries, les deux grands thèmes développés. Et après un salut éloquent et ému d'un ancien de Paris, le docteur Chambrun, les camarades s'en allèrent chercher un peu de fraîcheur au pied de la « Scala sancta », en attendant la conférence de Robic.

CE QU'IL FAUT DIRE ET REDIRE

Dans une Lettre pastorale de Noël 1797, le cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, deux ans plus tard Pie VII disait :

« Non, mes Chers frères, non la forme du gouvernement démocratique, introduite aujourd'hui parmi nous, n'est pas en opposition avec les maximes de l'Eglise et ne répugne pas à l'Evangile. Elle exige, au contraire, toutes les vertus sublimes qui ne s'apprennent qu'à l'école de J.-C. »

Et il faisait de ces vertus naturelles et surnaturelles le seul fondement solide de la démocratie, telle que pouvait la concevoir une nation chrétienne.

(Voir Mgr Baunard : Un siècle de l'Eglise de France, page 8).

I. — Faites maintenant vos commandes de l'**Almanach du Sillon** (année 1907). Il doit paraître vers la fin d'octobre. En vente au **Sillon Rennais**.

II. — Ne manquez pas d'envoyer 0 fr. 25 pour les changements d'adresse de l'**Ajanc**.

Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
38, rue du Pré Botté, Rennes

Le Gérant : M. EVEN.

CONVOCACTIONS

FOUGERES

Dimanche 23 Septembre. — Retraite-Congrès.

NANTES

Réunion des Cercles d'Etudes de la Loire-Inférieure au chapeau de la Boissière, au Pont du Cens, près Nantes.

Dimanche 23 Septembre

7 heures. — Messe de Communion à la chapelle de N.-D. de Lourdes.

8 h. 1/2. — Première séance de travail. Rapport de E. PAILLEUX sur le « Sillon » en Loire-Inférieure.

11 heures. — Banquet.

12 h. 1/2. — Deuxième séance de travail. Rapport de F. MAISON sur le « Sillon » en face des autres mouvements.

4 h. 1/2. — Représentation de « Par la Mort », drame en deux actes de Marc Sangnier.

LIFRE, près Rennes.

Dimanche 30 Septembre

8 heures. — Première séance de travail. Rapport sur les œuvres existant à Lifre. — Résultats obtenus. — L'esprit du « Sillon » dans les œuvres rurales.

10 heures. — Grand-messe.

11 h. 1/2. — Banquet démocratique.

2 heures. — Promenade dans la forêt. — Deuxième séance de travail. — Qu'est-ce que le « Sillon » ? par le camarade AUBÉ, de Rennes. — Chansons du « Sillon ».

CONGRÈS DU SILLON

Un congrès du « Sillon » aura lieu au Mans les 22 et 23 septembre 1906, avec le programme suivant :

Samedi 22 septembre. — 2 h., avec l'autorisation de Mgr de Bonfils, réunion de MM. les ecclésiastiques. Présence de Henri Colas. — 4 h., réunion pour les dames, rapport et discussion : le rôle de la femme au « Sillon ». Présence de Philippe Berthel. — 6 h. 1/2, repas mangé en commun. — 8 h., réunion réservée aux congressistes.



NOUVEAUTES

Feuille volante à répandre par CENTAINES

CE QU'EST LE SILLON

1° Son but. — 2° Sa méthode. — 3° Objections contre le « Sillon ». — 4° Le « Sillon » est socialiste. — 5° Le « Sillon » fait de la politique tout en déclarant qu'il n'en fait pas. — 6° Les Sillonnistes sont républicains avant d'être catholiques. — 7° Les Sillonnistes sont rebelles aux directions pontificales.

50	0 fr. 75
100	1 fr. 50
500	6 fr. 00
1000	10 fr. 00

PORT EN PLUS

Pour les Cercles douloureusement privés

de Conseillers ecclésiastiques

LES SAINTS ÉVANGILES

commentés par l'abbé PERDREAU. 4 volumes, chez Lecoffre, rue Bonaparte, 90.

Il nous est confié en dépôt des traductions des Évangiles et des actes des apôtres, avec notes de l'abbé Crampon. Elles forment chacune de tout petits livres de poche, très commodes, d'une impression agréable et d'un prix minime.

L'exemplaire, c'est-à-dire l'Évangile de saint Matthieu ou celui de saint Marc, etc., coûte 0 fr. 15.

La série, c'est-à-dire saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, et les actes des apôtres, nous pouvons la donner à 0 fr. 50, port en plus.

RÉABONNEMENTS D'OCTOBRE

Nous invitons nos amis, dont l'abonnement finit avec le présent numéro, de vouloir bien le renouveler le plus tôt pour éviter tous frais d'administration.

3^e Année.

N° 10

15 Octobre 1906.

Le Sillon de Bretagne

*Red e trezek ar Wirionez
kerzet gan an ie a-bez*

*Il faut aller au Vrai
avec toute son âme*

VERS L'AVENIR !...

L'Eglise catholique, dit-on, ne représente plus, à l'heure actuelle, que trois choses : la réaction à outrance, une religion de pratiques extérieures et sentimentales, l'immobilité et l'amoindrissement de l'esprit. N'est-elle pas un dogme, une croyance qui se glorifie d'être incompréhensibles pour la raison humaine, et dont les partisans se déclarent dédaigneux des enseignements de la science ? Puis, quel culte suranné ! Les enfants, les prêtres et les femmes sont les seuls à s'adonner à ses pratiques. Enfin sa hiérarchie n'est-elle pas obstinément liée à certaines formes politiques, et dès lors, toujours prête à lancer l'anathème au monde moderne affamé de liberté, de justice et de progrès.

Rien n'est plus faux.

La vieille et rugueuse écorce cache toujours une sève étonnamment jeune. Et quand bien même des faits, des hommes, des peuples auraient donné prétexte à ces outrageants préjugés, pourquoi toujours confondre une institution avec ceux qui la déforment ? Qu'importe au principe, si la passion en tire de fausses conséquences, à l'idée, si des sots ou des aveugles en saisissent mal la clarté. Le drapeau doit-il répondre de toutes les choses honteuses ou lâches qui se commettent à

l'ombre de ses plis ? L'Evangile est-il responsable des médiocrités et des inconsciences de ceux qui se proclament ses disciples et auxquels le Maître ne cesse de répéter : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ».

Non, le catholicisme n'est pas l'ennemi de la vérité scientifique. Loin de la proscrire, il l'appelle pour la compléter et la transfigurer. Esprit et vie, il ne demande qu'à faire, sous le rayonnement de l'âme du verbe, la vaste synthèse de la science divine et de toutes les sciences humaines.

Puis, alors même que des pratiques pharisaïques en diminueraient la mâle beauté, la grandeur primitive, lui faisant une façade mesquine qui le rendrait insupportable à beaucoup, pourquoi s'en troubler ? Les sincères sauront bien apercevoir le marbre éclatant de la statue et ses formes harmonieuses, à travers les guirlandes et les fleurs qui l'envahissent.

Enfin, ne nous laissons pas de le dire, jamais l'Eglise n'a jeté et ne jettera l'anathème à ce qui est bon et vrai. Il ne lui viendra pas en pensée de maudire le mouvement providentiel qui emporte nos sociétés vers une nouvelle organisation sociale, donnant en toutes choses à la personnalité humaine, un rôle plus actif et une prédominance plus marquée, car elle se souvient incessamment qu'elle est placée dans le monde pour arracher l'âme à la servitude des instincts pervers, pour résister à l'arrogance des forts et épouser les revendications des faibles, pour ouvrir la voie à tous les affranchissements et faire épanouir dans sa plénitude le règne de l'éternelle justice.

Et voilà pourquoi nous avons une invincible confiance dans l'avenir, malgré les ouragans que déchainent les faiseurs de ruines et les oppositions de faux conservateurs enchaînés à une tradition qui s'immobilise et se meurt dans leurs mains.

Quoiqu'on en dise, les sociétés sont en marche vers la Démocratie, et c'est parce que nous avons pris conscience de cette force intime, qui les pousse en avant, que nous avons résolu de lui consacrer les meilleures énergies de notre vie d'âme. C'est parce que nous sommes des vivants que nous voulons non pas travailler à des restaurations, mais tenter les progrès, et si nous sommes respectueux de la tradition, nous

ne tenons pas à être annihilés par la routine, ressemblant à des vieillards réduits à marcher d'un pas timide et alourdi dans les sentiers où s'ébattait leur jeunesse. Ce serait méconnaître la loi de la vie qui travaille à transformer les sociétés. L'arbre le plus vigoureux ne se dépouille-t-il pas à chaque automne des feuilles jaunies, et la tempête ne se charge-t-elle pas d'abattre les branches desséchées pour laisser la place aux pousses nouvelles ?

Tant pis pour ceux qui ont le culte de la désespérance et des larmes ! N'ayant pas foi dans l'avenir, ils ne méritent pas de le voir ni de survivre à leurs traditions vieilles. Tant pis pour les entêtés qui, ne voulant point abandonner les formes que la vie a usées, opposent à l'esprit providentiel la frêle barrière de leurs erreurs et de leur obstination ! Que sont-ils pour empêcher Dieu ? Ils seront emportés par le torrent des événements divins et ne verront pas le triomphe des aspirations généreuses qui passent sur les générations nouvelles, comme un souffle printanier.

Quant à nous, nous sommes convaincus que la Démocratie sera parce qu'elle répond aux besoins intimes qui fermentent dans l'âme des nations, et comme nous voulons en être les ouvriers inlassables et assurer son triomphe définitif dans la vérité et la justice, nous rapprocherons sans cesse nos âmes de la grande âme de Celui qui avait pitié des foules et qui cherchait à leur faire prendre conscience de toutes les énergies saintes accumulées en elles. *Nous voulons vivre pleinement du Christ*, le cherchant dans toutes ses révélations, mais surtout dans l'inspiration qui passe en nos âmes pour les subjuguier totalement à la lumière et à la force de la vertu. Persuadés que son esprit veille sur les germes et désigne l'heure du soleil destiné à les faire éclore, nous creuserons notre sillon dans les sueurs et les larmes, au milieu des injustices, des injures et des calomnies, et nous ne lâcherons pas le manche de la charrue, même s'il nous brise les mains et le corps tout entier. La Démocratie sera, et elle sera par le Christ Rédempteur.

PLEBS D'ALETH.

EXAMEN

Jamais, depuis qu'il existe, notre modeste *Sillon de Bretagne* n'avait connu les attaques comme à l'heure présente... Certes les débuts avaient été pénibles et le soc de la charrue s'enfonçant dans la terre dure de nos landes, nous avions constaté une fois de plus que les grandes œuvres ne s'établissent point sans de pénibles efforts.

Mais il faut pourtant dire qu'aux heures des premières luttes, ceux qui parcourent la Bretagne, abandonnant tout autre travail pour y semer à pleines mains les espérances démocratiques et chrétiennes du *Sillon*, y rencontrèrent des sympathies profondes et des enthousiasmes qui ne se sont pas refroidis. Dans tous les coins les plus reculés, des cercles d'études s'organisèrent où l'on travaille depuis très sérieusement, « sinon encore avec beaucoup de méthode ». Et parmi ceux qu'un autre travail empêche de se donner au *Sillon* aussi entièrement qu'ils le voudraient, nous comptons de ces amitiés sincères et chrétiennes qu'il est précieux de retrouver aux instants de crise et de découragement.....

Mais nous avons grandi depuis quatre ans et les enthousiasmes juvéniles se sont précisés, appliqués à quelque chose de positif : et c'est ce qui nous vaut d'être attaqué à l'heure actuelle avec une violence qui nous étonnerait si nous n'avions été accoutumés à la voir employée contre tous les autres groupements du *Sillon*.

Tant que nous n'avons été que de petits jeunes gens très pieux et très doux, dont la seule turbulence pouvait être une gêne, on n'a trop rien dit ; mais dès lors que l'on a constaté que ces mêmes jeunes gens, ayant un peu vieilli, s'efforçaient de mettre en pratique l'idéal qu'ils avaient conçu dans leur âme, qu'ils étaient résolus à pousser leurs principes jusqu'aux extrêmes conséquences, alors on les a attaqués de toutes parts et, pour détruire cette secte gênante, une fois de plus *la fin justifie les moyens*. Alors, par exemple, qu'une très haute personnalité du monde ecclésiastique a donné officiellement ce conseil : *Ne découragez jamais les jeunes gens du Sillon, surveillez-les seulement, parce qu'on doit éviter à ce groupement d'avant-garde*

l'erreur qu'il ne doit jamais connaître. Cela se traduit, dans certains milieux : « Ils sont à surveiller, c'est donc qu'il faut les combattre à tout prix ».

Tous les moyens d'attaque sont à employer et ce sont, des articles tronqués, des paroles intentionnellement rapportées de travers, des hypothèses risquées, des insinuations que rien ne justifie, mais qui sont toujours commodes pour détruire une cause décrétée mauvaise, beaucoup d'autres procédés enfin sur la valeur desquels je ne me reconnais pas le droit de me prononcer, mais qui nous blessent d'autant plus profondément qu'ils viennent des mains que l'on voudrait sentir amies et paternelles. Tout cela nous le constatons avec douleur mais nous remercions Dieu de l'épreuve qu'il envoie parce que nous savons qu'il veut mesurer nos forces pour les luttes à venir, et qu'au jour où luira plus d'espérances nous nous retrouverons plus courageux que jamais, mieux instruit ayant souffert. Mais prenons garde et profitons bien dans nos cercles d'études de cette concentration qu'on nous oblige à faire.

On peut nous tuer car nous sommes vulnérables, il faut l'avouer, par plus d'un point encore, nos ennemis connaissent à merveille la fameuse devise : *diviser pour régner* ; et depuis le jour où nous nous sommes affirmés comme quelque chose de très original, de très personnel, démolissant toutes les petites combinaisons d'*arrière-boutique*, ils en ont cherché toutes les applications possibles.

Tout d'abord ils s'efforcèrent de séparer le *Sillon* de son chef. Mais ce procédé, employé à diverses reprises, était évidemment trop grossier pour que tous s'y laissent prendre. Il en est un autre dans l'utilisation duquel certains sont passés maîtres : l'ennemi pénètre dans nos groupements et travaille, exaltant les uns, diminuant les autres, s'efforçant de nous rapetisser à nos propres yeux.

Non, leur espoir cette fois encore sera déçu. Nous avons trop de confiance en nos camarades pour briser une union nécessaire, et nous savons que le plus humble d'entre nous s'il comprend bien son devoir est un instrument merveilleux de travail démocratique. Nous savons enfin que ni les uns ni les autres nous ne sommes des êtres parfaits et que la plus grande affection que nous pouvons nous manifester chaque jour : c'est de nous pardonner beaucoup, jugeant plutôt les intentions que les actes, n'oubliant pas que *le frère ne doit pas découvrir la nudité de son frère...*

On pourrait encore nous anéantir, s'il était prouvé que nous ne savons pas exactement comment diriger cette œuvre de conquête et de pénétration que nous avons consacrée chaque jour au service du Maître. Que nos camarades étudiant chaque jour davantage dans leurs cercles d'études les raisons d'être du « Sillon », soient des nôtres non seulement de cœur, mais à la suite d'une conviction réfléchie.

Enfin il ne leur suffirait pas d'être mû perpétuellement par l'ardente charité catholique, ni d'être en théorie d'excellents démocrates. Aussi est-il nécessaire qu'ils connaissent exactement les grands principes de l'action sociale dont ils auront à poursuivre les applications immédiates chacun selon son tempérament particulier. Et que ces trois points principaux de notre travail ne soient pas poursuivis séparément, mais simultanément si nos camarades veulent être bien complets, parce que il est très sûr qu'un cercle d'études où l'on s'occupera exclusivement d'études sociales, ou d'études apologetiques, ou d'études démocratiques, serait un groupement très utile sans doute, mais qui ne répondrait en aucune façon au but que nous nous sommes proposés : *Etablir une élite démocratique qui galvanisera la masse et la préparera peu à peu à plus de conscience civique et à plus de responsabilité : voilà quel est notre but.* Travaillons donc en conséquence, en partant des principes que nous avons posés et sans rien négliger, pour que notre labeur soit véritablement fécond et complet.

Enfin que nos camarades profitent du temps qui leur est accordé et que s'aimant avec toute leur simplicité ils poursuivent leur but à travers les douleurs et les agonies fécondes, confiant les uns dans les autres, désireux tous les jours d'un travail plus profond et plus positif sans rien amoindrir de ce qu'ils croient la vérité et toujours appuyés sur le Dispensateur de toutes forces : « CELUI qui nous fortifie ».

Michel EVEN.



CHRONIQUE MILITAIRE

Nous remercions les camarades qui ont bien voulu répondre à l'appel qui leur avait été adressé dans le dernier numéro de l'« Ajonc », pour les questions militaires.

Il est cependant à regretter que tous n'aient pas compris l'importance de cet appel et que beaucoup se croient dispensés d'y répondre, car cela risque de les laisser isolés à leur arrivée au Régiment et de retarder l'action qu'ils doivent exercer à la caserne.

Ce qui surtout a fait défaut, ce sont les adresses des camarades restant sous les drapeaux. Il n'y a que deux régiments qui ont donné signe de vie. Aussi, à la plupart des lettres reçues, ai-je été obligé de répondre que nous n'avions aucun nom de sillonnistes pour ces régiments. Il aurait cependant été préférable qu'en arrivant à la caserne, chaque camarade ait pu rencontrer de suite un ami sûr.

Enfin, espérons qu'à l'avenir, ce service étant préparé de plus longue date, aura tous les renseignements nécessaires pour répondre aux besoins de nos camarades militaires.

En attendant, que tous ceux qui sont enrégimentés, à l'heure actuelle, redoublent de zèle et d'activité, pour se créer un milieu sympathique à la caserne et assurer partout le bon fonctionnement de cercles d'études de soldats.

Célestin PICOT.

I

LA RESPONSABILITÉ DANS L'ARMÉE

Le départ de la classe n'a pas été sans provoquer bien des réflexions à nos camarades restant sous les drapeaux. Il leur a remis en mémoire tous les petits incidents journaliers dont ils furent les témoins, les conversations tenues avec beaucoup et surtout les critiques faites contre l'armée, son esprit, son fonctionnement, son organisation.

En se rappelant les récits des « vieux » d'il y a dix ou quinze ans, ils ont pu comparer avec aujourd'hui : plus de brimades, plus d'exploitation des « bleus », plus d'insultes envers les subordonnés, salles de réunions et de consommation dans les casernes, bibliothèques, jeux divers, etc...

Pourquoi donc cette joie intense au moment du départ ? Dans la vie civile beaucoup travaillent plus qu'au régiment sans en avoir

bien des avantages : sortie le soir à cinq heures et demie, dimanches libres, trente à quarante jours de congé par an, soins assurés pendant les maladies, pensions en cas d'infirmité contractée dans le service, etc...

Un salaire ne rendrait pas la situation plus enviable. La dernière loi assurant aux soldats rengagés des primes assez fortes n'a pas donné les résultats attendus.

Toutes les améliorations matérielles ne feront pas accepter de gaieté de cœur le séjour à la caserne. Le mal est plus profond, il relève d'une cause morale. Le soldat a besoin de ce qui fait défaut à la plupart de nos concitoyens : un idéal.

Dans notre société désorganisée, où l'individualisme domine, où le seul but de la vie est dans la satisfaction d'appétits matériels, le manque de ressort moral engendre la peur de l'effort et la crainte des responsabilités.

Combien de fois n'entend-on pas cette phrase courante : « Je m'en moque, ce n'est pas à moi », ou bien : « Cela m'est bien égal, je suis de la classe ! »

De plus, une chose est à remarquer : tous se plaignent tant qu'ils sont victimes, mais, dès qu'il s'agit d'accepter un poste conférant autorité, chacun cherche à en faire retomber la responsabilité sur ses subordonnés.

Devant cette insouciance, la grandeur de la tâche entreprise par le Sillon apparaît avec plus de netteté. On comprend mieux pourquoi nous ne devons pas être des passifs, mais bien des positifs marchant résolument à la conquête de l'âme française.

C'est par l'acceptation pleine et entière de notre responsabilité que nous développerons celle des autres. La transformation de l'armée est intimement liée à celle de la France entière, puisque, de nos jours, constituée par la nation même, elle se trouve être la résultante des forces morales du pays.

Nous ne voyons donc pas d'autre solution que de lui donner un idéal tendant à développer sa conscience et sa responsabilité : au Sillon nous l'avons trouvé dans le Christianisme.

En cherchant à le réaliser avec toutes les énergies que Dieu nous donne, nous vaincrons nos adversaires de la supériorité d'une doctrine qui amènera la solution pacifique de tous les problèmes sociaux, devant lesquels d'autres systèmes auront échoué.

L'armée est une vaste machine, dont le bon fonctionnement est intimement lié à celui du moindre rouage. Elle sera réellement démocratique le jour où les conscrits y viendront pénétrés de cette idée que, dans le corps social, toute fonction a son utilité, que le soldat est aussi nécessaire que le paysan ; quand le jeune soldat se dira : « En faisant cette corvée, cet exercice, cette marche, je suis aussi utile que le général en chef ».

Envisagée de cette façon, la caserne, au lieu d'être l'école du vice, comme on se plaît à le dire, deviendra une école d'où les indi-

vidus sortiront avec une conscience plus exacte de leur responsabilité et une notion plus juste de leur devoir social.

Que nos amis arrivant au régiment puisent dans leur amour du Christ et de leurs camarades assez de volonté pour réagir contre l'indifférence générale ; que les jeunes ne négligent rien pour être dès leur arrivée au régiment, en pleine possession de leurs moyens d'action. Ce sera le vrai moyen d'assurer le triomphe de nos idées.

Pierre Pons,
Sergent.

II

LETTRE D'UN ANCIEN

Mon Cher Ami,

Je me croirais coupable envers cette Cause à laquelle tu t'es donné tout entier, et je m'en voudrais à moi-même de te laisser inaugurer la vie du régiment, sans te faire profiter de mon expérience du service militaire. Il y a huit jours que tu es soldat et tu l'es pour deux ans. Tu connais les raisons d'un tel sacrifice. Accepte-le de bon cœur. Ne dis pas, à l'exemple de beaucoup d'autres : « Je sacrifie les deux plus belles années de mon existence. Je ne veux pas qu'elles me pèsent, je vais m'amuser de mon mieux ». Dieu sait de quels amusements sont capables ceux qui résonnent ainsi. Que pour toi cette interruption de ta vie d'ouvrier soit l'occasion de devenir une individualité plus forte, plus intensément chrétienne. C'est le cercle d'études que tu vas continuer. Tu expérimenteras les notions que tu y as acquises. Ton apostolat près de tes camarades sera en proportion de ta vie intérieure. Le Sillon ne dit pas autre chose, à mon sens. Marc ne définit-il pas le Sillon « une vie intense et conquérante ? » Je ne trouverais cependant pas bon que tu sois entré au service, ayant rêvé de luites, de victoires, d'apostolat constant et fécond. Combien d'autres avant toi ont bercé de tels rêves et sont revenus désillusionnés, parce que le milieu est trop souvent rebelle à nos idées et que trop souvent aussi le Sillonniste est à la caserne « ce sauvage » dont parlait un récent numéro du Sillon. Le rêve c'est trop haut ; la désillusion c'est trop bas et ça déprime même ta tâche de Sillonniste au jour le jour, sans plan arrêté, selon les circonstances, mais courageusement et avec confiance. Le résultat sera ce que tu auras fait.

Mais, au moins, as-tu profité de ton passage au cercle d'études pour te cuirasser solidement ? Te sens-tu de taille à terrasser le respect humain ? Contre lui tu auras à mener le premier et le plus rude combat. Il y a plus de mérite à sortir vainqueur d'une pareille

lutte, à se vaincre soi-même, qu'à se rendre maître des adversaires, des « ennemis extérieurs ». Ta victoire t'ouvrira la route très large vers l'apostolat.

La Cause exigera donc de toi, pendant deux ans, du sacrifice et du dévouement. Je ne ferais jamais l'injure à un fervent Silloniste de lui demander s'il peut se donner tout entier et s'il accepte tout sacrifice.

Mais pendant ces deux ans, tu ne seras pas sans rencontrer des amis, des camarades, et cela dans tous les grades. Ils étaient rares, il y a deux ans. Quel régiment aujourd'hui n'encasernait pas un Silloniste ? D'autres, sans être amis, sont sympathiques. Retrempe ton âme au contact des premiers au moment où la confiance s'éloignera de toi, où tu sentiras diminuer en toi cette intensité de vie que tu dois entretenir, tel le feu sacré, et sans laquelle tout effort serait nul.

L'amitié du Sillon ? A la caserne, mieux que partout ailleurs peut-être, on peut se rendre compte de son prix. Après l'entretien avec le Maître, c'est la plus belle source d'énergie et de réconfort. Quant aux sympathiques, « c'est bien simple, me disait récemment un ami, faut les chauffer jusqu'à ce qu'ils pigent ». Il disait vrai. Ils ne demandent qu'à être éclairés pour être tout à fait des nôtres. Près d'eux la tâche est donc facile.

Entre les amis et les adversaires, il y a la foule des indifférents. Des égoïstes pour la plupart, incapables de toute préoccupation, de dévouement à une Cause noble, désintéressée, pratiquants dans le civil, mais, par tradition, aussi cancrs au point de vue conscience civique qu'au point de vue religieux, un ramassis de « croûtes », de moules, malheureusement aussi, d'amoureux noceurs. Ils sont d'une classe de lâches. Je n'ai jamais eu à compter sur eux ; j'ai peut-être même perdu auprès d'eux et mon temps et ma peine. Autant j'aime que l'on soit ami ou adversaire, autant je déteste que l'on ne soit ni l'un ni l'autre.

Enfin, mon cher, tu rencontreras des adversaires. Vis à vis de ceux-ci, et particulièrement des adversaires de la religion, chez qui est entassé bien souvent un monceau de préjugés, sois tolérant, sans pour cela céder un pouce de la vérité, sois aimable. Un service qu'on leur rend de très bonne grâce, ou une discussion que l'on mène sans emportement, sans parti pris, leur va au cœur. Qu'auprès d'eux surtout le Christ te soit en aide. Le jour où ils reconnaîtront que tu les aimes et que tu les aimes dans le Christ, qu'à un désintéressement, un dévouement sans bornes, et qu'à de grandes vertus correspondent chez toi un profond attachement à ta religion et qu'il n'y a pas incompatibilité entre la tolérance et le christianisme, ce jour-là tu n'auras peut-être pas encore gagné leurs âmes, tu les auras du moins rapprochées de la Vérité.

Je te quitte sur ces lignes, qu'à l'instant je viens de parcourir : « Veille et prie. Il te faudra prendre ta croix pour être digne du

« Christ ; tu seras peut-être détesté à cause de son nom, mais si tu persévères jusqu'à la fin, avec confiance, tu seras sauvé ».
Bien fraternellement dans le Sillon.

D. JUNIOR.

P.-S. — Un conseil encore. Je te recommande la lecture du livre de Marc « Dans l'attente et le silence ». La vie de la caserne y est vigoureusement dépeinte et avec vérité ; ton rôle est tout tracé dans ce livre. Il a déjà profité à beaucoup d'autres. Il ne peut que t'être utile en te faisant du bien. Tire parti également de maints articles de la revue. Muni de cette recette, va de l'avant. Comme dans tout sillon que creuse le soc, tu rencontreras parfois de lourdes pierres sur ton chemin. Sous le regard de Jésus, creuse droit et profond, soulève ces pierres et rejette-les loin de ton champ si elles doivent arrêter ta charrue dans sa course et la réduire en morceaux.

D. J.

AU BORD DE LA ROUTE

Au Camarade JEAN L'E. MAREC,
de Loudéac.

*Je m'étais arrêté. La route blanchissante
Poudroyait sous un ciel de plomb zébré de feu,
Et dans l'espace vide une voix gémissante
Me jetait les sanglots d'un languissant adieu.*

*C'était une clameur ironique et cruelle,
Qui disait : « Chasse au loin le rêve de ton cœur.
« Il ne sera jamais de cité fraternelle
« En ce monde haineux, où le mal est vainqueur. »*

*Et je me dis : — Pourquoi poursuivre une chimère.
La route est si pénible et l'horizon si noir ;
Les hommes sont méchants, l'existence est amère,
Maudissons-les, alors, et vivons sans espoir.*

*...Pourquoi se consumer en un labeur extrême,
Pourquoi chercher un inaccessible trésor ?
Et mon cœur torturé proféra ce blasphème :
— Puisqu'il n'est pas de but, pourquoi marcher encor ?*

*Mais, honteux, n'osant pas revenir en arrière,
Puisqu'à l'œuvre j'avais déjà prêté la main,
Invinciblement las, contre une froide pierre,
Je m'appuyai pensif au bord du grand chemin.*

*Mon esprit obsédé d'une sombre hantise
Vers l'abîme du mal se sentait entraîné,
Et mon cœur était froid comme la borne grise
Près de laquelle, hélas, je semblais enchaîné.*

*Je sanglotais, brisé, l'âme livrée au doute,
Sentant déjà venir le désespoir fatal ;
Quand j'aperçus la croix au tournant de la route,
Divin Sacrifié, du plus bel idéal*

*Tu m'appris, ô Jésus, que fidèle à mon rêve,
Sur la Croix comme au sein de la félicité,
Je devais, généreux, me dévouer sans trêve,
A ton œuvre de Paix et de Fraternité.*

*Tu me dis : « J'ai souffert pour entrer dans la gloire,
« Pour la Cause, vois-tu, je fus jusqu'à mourir. »
— Je compris que la Croix achetait la victoire,
Et qu'il était toujours bienfaisant de souffrir.*

*Alors, rempli d'espoir et l'âme illuminée,
Acceptant le labeur obscur et sans retour,
Je repris, confiant, la route abandonnée,
Qui monte à la Cité de Justice et d'Amour.*

Merdignac, juillet 1906.

Jh. DUCHAUCHIX.

UNE IDÉE

Que chaque sillonniste fasse le sacrifice d'un sou par mois pour la propagande, comme cela se fait chez les socialistes et ailleurs. Ce serait peu pour chacun, mais le résultat pourrait être grand...

Les uns pourraient donner un sou seulement par an (les toutes petites bourses)... ce seraient les annuels. D'autres un sou par mois... les mensuels.

Un sou par semaine... les hebdomadaires...

Je n'ose proposer... les quotidiens : un sou par jour. Et cependant, comprenant l'importance de cette propagande par la presse et l'importance du mouvement du *Sillon*, quoique étant loin d'être riche... cependant, je ferai volontiers chaque année le sacrifice de mes 365 sous...

Un Sillonniste père de Famille.

La Vie du Sillon en Bretagne

COMMUNIQUÉ DE LA REDACTION

Nous remercions de tout cœur nos nouveaux abonnés et nous les prions de se considérer non pas seulement comme abonnés, mais comme amis dévoués et correspondants fidèles. Leur concours nous sera très précieux pour donner plus de vie encore à notre cher Ajonc. Ils ont bien compris que notre petite revue était un peu l'âme sillonniste de toute la Bretagne, ceux qui simplement nous disent les sacrifices qu'ils savent s'imposer pour nous adresser leur abonnement.

Certains ont quitté momentanément le restaurant pour la démocratique portion du fourneau économique, afin de payer leur Ajonc, acheter l'Eveil et se payer les livres et tracts nouveaux du Sillon. Tel qui aimait sa pipe et qui l'a liée fortement avec la cocarde rouge qui enlace son épi, a bien mérité de la Cause ; et celui-là, qui pour économiser ses 3 francs n'avait pas donné son nom pour le Congrès de Lorient, préférant prendre le train 11 et s'aligner plus de vingt kilomètres à l'aller et au retour, emportant son morceau de pain et son bout de saucisse fumée, qu'il trouva meilleurs que jamais, en buvant de l'eau claire plus douce à son palais que oncques ne fut jamais cidre d'Armorique.

Ne pouvant, à notre grand regret, augmenter tous les mois, (pour le moment du moins), le format de l'Ajonc, nous nous sommes vus dans la nécessité de remettre au mois prochain les compte-rendus de la retraite de Callac et du Congrès de Nantes. On comprendra qu'il convenait en effet d'accorder encore ce mois-ci la plus large place à la chronique militaire.

Four le mois
prochain.

Errata :
Un oubli.

Dans l'Ajonc du mois dernier, page 219, on a omis de mettre le sous-titre indiquant que la Mutuelle bovine dont il était question était celle de Betton.

Une
rectification.

Notre camarade Robic, de Lorient, nous envoie la rectification suivante : je ne suis pas le défenseur du rapport écrit (p. 231). J'ai dit seulement qu'il faut que tous les camarades du cercle préparent la question, mais qu'il faut de plus que l'un d'entre eux soit, avant toute discussion, chargé d'en faire verbalement et sans le secours de notes autant que possible, un exposé rapide, clair et court. J'y vois l'avantage de préciser les limites du terrain d'études, de mettre un peu de clarté dans un sujet qui semble souvent obscur et aussi d'obliger petit à petit tous les camarades à parler avec suite et méthode devant un auditoire silencieux. Ce rapport fait, on passe à la discussion, qui est à proprement parler, la conversation préparée.

ILLE-ET-VILAINE

RENNES

Tout en poursuivant leur œuvre de formation personnelle, nos camarades Rennais essaient de répandre et de faire connaître leurs idées, afin de créer autour d'eux un milieu sympathique et de fournir à leurs adversaires les moyens de se bien renseigner sur le but et la portée de notre mouvement.

Diffusion
des
idées du Sillon

C'est ainsi que le 15 septembre, quelques camarades assistaient à une conférence faite par le citoyen Rémiot, sur le repos hebdomadaire. Certes, la conférence n'avait pas dû coûter beaucoup de travail à son auteur, cependant, certaines idées ayant été émises, Pierre Becdelièvre demanda la parole afin de les compléter, et notre jeune typo souleva les applaudissements de la salle, lorsqu'il demanda le repos hebdomadaire pour permettre à l'ouvrier de faire son éducation sociale et de se rendre apte à remplir son rôle d'une façon à la fois consciente et responsable.

Une chose nous a peiné, nous l'avouons franchement. C'est d'avoir entendu le socialiste Rémiot, partisan du repos dominical, reprocher à M. Oberthür, catholique, (chef du parti clérical), suivant l'expression même du citoyen Rémiot, de s'être montré opposé à la fermeture du bazar le dimanche.

Quand même cela ne serait pas, il est regrettable que M. Oberthür ait donné prise à une telle interprétation de sa pensée.

Diffusion
de l'esprit
du Sillon.

Congrès
de Liffre.

Faire connaître nos idées, c'est bien, mais inculquer à des œuvres existantes l'esprit du Sillon, c'est mieux. Aussi, au congrès de Liffre, tout en apprenant à un certain nombre de jeunes gens venus de Livré, Ercé, Saint-Didier, Gahard, ce qu'était le Sillon, dans une conférence faite en forêt, avons-nous eu une séance de travail fort intéressante, présidée par le camarade Salmon, où nous étudiâmes deux questions : 1^{re} Qu'est-ce qui importe le plus ? Est-ce l'organisation matérielle ou est-ce l'esprit qui doit animer une œuvre ? Et comme conséquence : d'une façon générale, faut-il que les œuvres soient gérées par un ou deux hommes intelligents ou par un groupe de gens qui s'intéressent à la chose ?

Evidemment, et ce fut l'opinion unanime, il vaut mieux qu'il y en ait plusieurs. Peut-être ainsi l'œuvre sera-t-elle plus difficile au début ? C'est vrai, mais dans le cas où tout est centralisé sur une seule personne, que celle-ci vienne à quitter ou à disparaître, et une œuvre qui était bonne en soi tombe aussitôt. Conclusion : que l'organisation soit un peu moins bonne, c'est l'esprit qui règne dans l'œuvre qui doit intéresser. Quel doit être cet esprit, d'où : 2^o Quand on entre dans une œuvre, entre-t-on pour soi seul ou y entre-t-on en outre pour participer à une chose qui est d'intérêt général, pour rendre service aux autres ? C'est l'intérêt général qu'il faut rechercher. Si on demande de travailler gratuitement plusieurs heures, il faut le faire dans l'intérêt général. Ces idées furent fort bien comprises par les anciens des œuvres de Liffre, qui nous prouvèrent leur sympathie en venant en assez grand nombre assister à notre banquet, où quelques toasts permirent de préciser un peu leurs idées sur le Sillon.

Dans une ville d'Ille-et-Vilaine, nos camarades ayant à louer un logement se demandèrent comment chacun pourrait payer sa quote-part du loyer. Le système des cotisations fut rejeté comme pas assez démocratique, faisant payer la même somme au riche comme au pauvre. Alors chacun de nos camarades s'engagea à apporter ce qu'il pourrait ; voilà vraiment des gars conscients et responsables.

Bel exemple
d'esprit
démocratique.

St-SERVAN

*La retraite
des conscrits
et des libérés
au Rocher.*

Nous extrayons du journal *Le Salut* le passage suivant que nous voulons porter à la connaissance de tous nos lecteurs, cela rentre bien dans la Vie du Sillon.

« La Retraite commune aux conscrits et aux soldats libérés, suivie au Rocher par un grand nombre de jeunes gens, a pris fin hier matin, jeudi, à 8 heures.

« C'est toujours un beau spectacle de voir des jeunes gens de 20 ans à 25 ans s'élever au-dessus des vulgarités de l'existence, penser qu'il est autre chose ici-bas que l'oisiveté, la dissipation ou le plaisir, songer au sérieux de la vie et vouloir devenir ou rester des hommes !

« Je voudrais que tous les découragés pussent assister, une heure seulement à l'une des retraites données en ce moment dans notre département aux conscrits de la classe ou aux libérés. Ils comprendraient qu'une jeunesse forte et ambitieuse grandit et monte, avec le fier dessein de refaire une France chrétienne et vaillante.

« Au cours de cette Retraite, deux conférenciers sont venus apporter aux retraitants la bonne parole : M. Lenormand, docteur-médecin à Saint-Malo ; M. Bérest, président du Cercle d'études sillonniste de Saint-Malo.

« M. Lenormand, dans un langage d'une netteté, d'une précision remarquables, à la portée de tous, a exposé, avec preuves à l'appui, les ravages de l'alcoolisme, ses suites dans l'individu, la famille, la société.

« Le camarade Bérest, ancien soldat, lui aussi, fit voir à ses jeunes amis comment, au régiment, on doit et on peut être un homme, un soldat, un chrétien et un apôtre. Non pas un chrétien qui se contente de se préserver lui-même, mais un chrétien conquérant. Il parla bien, Bérest ; il parla à nos intelligences, à nos cœurs surtout ; c'est que Bérest est un convaincu.

« Décidément, ils ont du bon, nos jeunes. Quoi de plus réconfortant que de voir ces jeunes médecins comprendre ainsi leur noble métier, en mettant leur science au service du bien ? Quoi de plus rassurant que le spectacle de ces jeunes ouvriers parlant à des ouvriers comme eux et leur montrant que partout on peut être sérieux, si toujours on est convaincu ? Je vous salue, ô jeunes ! Courage, soyez fidèles à votre mission. »

FOUGÈRES

Depuis quelques mois-déjà les camarades du Sillon *Fougerais* se proposaient d'organiser une retraite-congrès. Différentes raisons nous poussaient à tenter cette réunion : d'abord le besoin de contact si nécessaire avec les Sillonnistes des villes voisines qui ne manqueraient pas de répondre à notre appel ; secondement, sur le désir et les instances des camarades Bernard Chancerelle et, plus récemment encore, Jean Minsard, une équipe de jeunes gardes étant entrée en formation à Fougères, il importait, pour le plus grand bien de ces camarades qu'une retraite les fit plus convaincus des obligations de cette voie, nouvelle pour eux. Cette retraite nous donnait aussi l'occasion de faire venir un Jeune Garde de Paris. Henri Colas n'ayant pu répondre à notre appel, le camarade Bénard fut désigné pour venir à sa place.

Le samedi soir, l'allocution du camarade Bénard roula sur l'esprit, l'amitié du Sillon et sur l'apostolat que nous devons faire pour la Cause. Ce fut là meilleure des préparations à la retraite du lendemain. Dans cette même soirée, Michel Even, l'abbé Populaire et Bénard nous engagèrent à organiser un congrès à Fougères, avec la venue de Marc et une conférence publique. Nos camarades apportèrent d'abord quelques objections vite résolues, et finalement la venue de Marc fut décidée pour le mois de janvier.

Le lendemain, la journée de retraite fut ouverte par la messe, à l'issue de laquelle nos camarades communieraient avec la plus grande piété. Nous eûmes le Saint-Sacrement exposé toute la journée, ce qui fut une grande joie pour nous de posséder le Divin Maître. L'abbé Populaire nous parla de la vie intérieure, si utile pour un Sillonniste, car elle le rapproche davantage de Dieu et lui donne un surcroît de courage inconnu jusqu'alors. Cette vie intérieure sera aussi pour nous un gage de victoire. En effet, si beaucoup de mouvements antérieurs au nôtre ont échoué, c'est que leur base ne s'appuyait pas sur Dieu ou que les hommes mis à leur tête ne conformaient pas pour la plupart leurs actes avec leurs paroles. Pour nous, aimons Dieu avec passion et la Démocratie se fera en France, il est impossible qu'elle ne se fasse pas.

Pour acquérir cette vie intérieure, il faut prier, mais prier avec cœur et non pas du bout des lèvres. L'amour du Christ doit dominer en nous, d'une façon absolue, afin que nous puissions dire : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ». Si nous en arrivons

là, nous pourrions dire alors, et avec raison, que nous puissions dans le catholicisme les forces sociales nécessaires pour réaliser la Démocratie. Sachons donc nous montrer partout et toujours des chrétiens convaincus, remplis de l'amour du Christ que nous aimons.

Dans la matinée, deux dépêches furent rédigées et adressées, l'une à notre vénéré archevêque, Monseigneur Dubourg, ainsi conçue :

« Sillonnistes région fougéraise, réunis en retraite, envoient à leur archevêque breton leurs vœux pour un long épiscopat et sollicitent paternelle bénédiction ».

L'autre, adressée aux camarades du Mais, réunis ce jour-là en congrès. Monseigneur Dubourg nous répondit en ces termes :

« Envoie de grand cœur paternelle bénédiction. — Auguste ».

A midi un banquet réunit en une douce intimité tous nos camarades qui, en dehors du recueillement nécessaire, manifestèrent aux heures de récréation un entrain et une camaraderie très intenses. A l'issue du repas, quelques toasts furent portés, entre autres celui de M. l'abbé Chesnais, notre cher aumônier, qui pria le camarade Bénard de dire à Marc combien les Sillonnistes fougérais ont confiance en lui et d'attachement à la Cause.

M. l'abbé Populaire nous rappela les débuts pénibles du *Sillon Fougérais* et nous engagea à creuser toujours plus profond notre sillon dans l'amour du Christ et de nos semblables. Michel Even, prenant la parole, nous engagea à bien suivre le mouvement du *Sillon* et à ne pas faire de nos cercles d'études de petites boutiques, fondées exclusivement sur des amitiés personnelles. Enfin le camarade Bénard dont le costume de Jeune Garde jetait une douce impression parmi nous, termina la série des toasts en nous promettant de dire à Marc Sangnier notre attachement à la Cause, et nous dit l'espoir qu'il fondait sur ce *Sillon de Bretagne* qui, avec les difficultés qu'il rencontre, se creuse plus profond qu'ailleurs.

Nous quittâmes la maison de la retraite pour utiliser les quelques instants qui nous restaient avant le départ du train à faire visiter la ville à nos camarades. Ce fut une vraie promenade artistique, sous la direction de l'abbé Chesnais, qui s'improvisa notre cicérone.

En résumé : 1° au point de vue religieux, cette retraite donna à nos âmes un essor de ferveur très utile en ces temps de lutte ; 2° elle nous fit connaître et apprécier les camarades venus de Rennes et Saint-Servan, et nous pûmes, à ce sujet, sentir combien est douce l'amitié du *Sillon* ; 3° au point de vue pratique, elle eût aussi sa raison d'être. Elle nous démontra qu'en unissant les cœurs et les bonnes volontés, on peut arriver à organiser quelque chose d'assez présentable, et cela donne bon espoir pour l'organisation du grand congrès de janvier 1907, pour lequel, nous l'espérons, Marc Sangnier viendra à Fougères, et auquel nous vous convions tous, chers camarades du *Sillon de Bretagne*.

Le rapporteur : Noël TRÉVY.

COTES-DU-NORD

Nous avons goûté la joie de vivre pendant les mois d'août et de septembre. Le soleil, si obstinément généreux durant cet été, nous a permis de jeter nos chansons sillonnistes aux échos des collines et d'abriter nos réunions contre ses feux à l'ombre fraîche des taillis, près des rochers géants au bord des étangs paisibles. Oh ! les bonnes séances à Beaucours, à Faudeil, à Bothoa !....

Il y a une autre joie de vivre, intérieure celle-là, intensément douce et réconfortante, qui nous vient non plus des charmes de l'été, mais de l'amitié même du *Sillon*. Nous nous aimons bien mieux dans la Cause depuis que le camarade briochin Jean Cojean est venu exercer au milieu de nous un fécond apostolat. Il a véritablement de la flamme au cœur pour le *Sillon*. Les hasards de sa profession nous l'ont amené pour un mois et demi ; durant ces quelques semaines, je vous prie de croire qu'il n'a pas perdu son temps, ni nous non plus, avec lui. Nous avons particulièrement profité de ses connaissances assez approfondies sur le socialisme. Avec lui nous avons fait de la pénétration à Corlay où, sous le prétexte de projections lumineuses, nous avons pu atteindre un groupe d'environ quarante jeunes gens (adressons en passant nos meilleurs remerciements à M. le curé de Corlay pour sa généreuse hospitalité). Après les projections, Corjean a fait une conférence sur le *Sillon*, son esprit, ses méthodes, son idéal ; il a été bien écouté et goûté. Quelques uns manifestaient tout haut leur contentement à la fin de la

S^t-NICOLAS -
DU-PELEM

Avec
la permission
de M. Soleil.

Une autre joie
de vivre.

Une
conférence
à Corlay.

Un bon
camelot.

M. de X...
veut l'Eveil à
2 centimes.

PLOUARET
Une retraite
silloniste

séance : « Tu m'as fait le plus grand bien ! » disait à notre camarade un petit jeune homme de seize ans.

L'Eveil démocratique !... Achetez l'Eveil démocratique ! et des mains de notre camarade briochin les feuilles disparaissent comme par enchantement. Cojean fait le camelot avec un chic et un entrain épatant. Au pardon de Saint-Eloi, trente Eveys s'écoulent en un rien de temps. Un autre dimanche il se rencontre avec des gens de la Haute, le jeune monsieur de X... le regarda avec un étonnement très drôle... « Monsieur, l'Eveil démocratique... 5 centimes !... » et Cojean lui tend la feuille. M. de X..., avec dédain : « Je vous en offre deux centimes. — Très bien, Monsieur, reprend Cojean, j'ajouterai le reste de ma poche, je suis ouvrier plâtrier et ne serai guère plus pauvre. » Même à ce prix, M. de X... n'en veut pas.

J. LEMOINE,
Conseiller du Cercle.

Le Sillon est avant tout une vie intérieure. Notre action la plus enthousiaste demeurerait une agitation inutile si elle n'était soutenue et fécondée par cette vie profonde. Forts de cette vérité, nos camarades de Plouaret se réunissaient le 10 septembre dernier, voulant retremper leurs âmes dans le silence et la méditation d'une retraite.

Monsieur l'abbé Goasdoué, conseiller du Cercle Charles de Blois de Guingamp, parla devant nos amis de l'amour du Christ qui doit toujours vivre dans nos cœurs ; et, qui seul peut nous donner pour réaliser la Démocratie un idéal de noble désintéressement et la force de sacrifier notre égoïsme aux intérêts de tous.

Notre ami Charles Guidon expliqua les doctrines de notre mouvement et montra comment nous voulions mettre au service de la démocratie, la force sociale du christianisme, seule capable de réaliser ce rêve de justice et de fraternité qui hante notre esprit et habite déjà dans nos cœurs. L'après-midi Louis Livinec parla des Cercles d'Etudes, ces ardents foyers de vie silloniste où s'apprennent non pas tant les solutions toutes faites de la sociologie que la science plus vivante et plus vraie de l'amour de la Cause et du détachement de soi par la pratique constante d'une vie d'apostolat et de sacrifices.

Le soir même un petit repas tout intime réunissait nos camarades sous la présidence de M. le curé de Plouaret qui avait tenu à nous donner de nouvelles

preuves de sympathie en nous offrant l'hospitalité. Et lorsqu'à l'heure des toasts Guidon en quelques mots émus sortis du cœur, se fit l'interprète de tous en remerciant le vénéré pasteur de ses encouragements et de la grande affection qu'il nous témoigne, nous ne pûmes contenir notre enthousiasme qui éclata en chaleureux bravos. Livinec dans un toast au sacrifice, nous fit comprendre tout le prix de la souffrance qui est comme une autre communion puisqu'elle nous unit très intimement au Christ.

Puis M. le Curé nous redit une dernière fois combien il nous aimait ; nous adjura de demeurer toujours fidèles à notre foi et de nous approcher souvent de la table sainte afin d'y puiser des forces toujours agrandies près de Celui qui est la Vérité et la Vie.

Ce souvenir mémorable nous sera un joyeux réconfort aux heures prochaines de l'épreuve.

Le dimanche 23 septembre, Louis Livinec, accompagné du camarade Palette, se rendait à Callac redire les doctrines du Sillon devant quelques jeunes gens depuis longtemps déjà sympathiques à notre mouvement. En un très simple exposé notre ami leur dit nos aspirations et notre vie, il montra comment en présence du fait démocratique, le Sillon loin de reculer ou de dédaigner, désire appliquer les forces vitales du christianisme, seules capables de réaliser un idéal existant.

Répondant à quelques questions précises au sujet du Sillon et de la hiérarchie ecclésiastique, Livinec délimita notre attitude vis-à-vis de l'Eglise et montra comment, si en tant que catholiques nous affirmons notre entière soumission à la hiérarchie ecclésiastique, nous conservons dans le domaine temporel notre liberté de citoyens français.

La vente de l'Eveil continue avec une progression constante. Guingamp vient d'atteindre son premier cent avec le numéro du 19 août. Pour la première fois, nos camelots ont crié L'Eveil à la porte des Eglises, et désormais, ni les railleries imbéciles, ni les sourires réservés et dédaigneux, n'empêcheront plus nos amis de faire retentir nos places du « cri de guerre » du Sillon : « Demandez l'Eveil Démocratique, organe national du Sillon, le numéro 5 centimes ! ».

FINISTÈRE

Le Sillon de Douarnenez, formé quelques jours après le Congrès de Lorient s'est borné jusqu'ici à développer dans son cercle la connaissance du Sillon et l'amitié qui unit tous ses membres.

CALLAC

L'Eveil
à Guingamp.

DOUAR-
NENEZ

Cependant que l'âme se formait, nous répandions nos idées dans notre milieu par la vente de l'*Eveil*. Rapidement, le nombre des numéros vendus s'est élevé à 400.

*Contact avec
les adversaires*

Dimanche 23 septembre, nous avons, pour la première fois, pris contact avec nos adversaires de gauche. Devant une soixantaine de citoyens, venus à la Salle de Venise assister à une réunion du socialiste Roulhier, de la Bourse du Travail de Brest, nous avons pu développer quelques unes de nos idées. Le citoyen Roulhier, empêché, n'avait pu arriver à l'heure, et nous en profitons pour nous mêler aux groupes et parler du *Sillon*.

Le citoyen Jéquel, chef du parti ouvrier à Douarnenez, — je ne sais pour quelle raison, — prend d'assaut la tribune, et déclare la séance ouverte. « Les Sillonnistes, dit-il, sont prêts à répondre de leurs idées sociales et religieuses ».

Le camarade Le Merdy l'apostrophe aussitôt et lui fait comprendre que nous sommes encore à l'étude de toutes ces questions mais que nous ne reculerons pas devant la discussion courtoise quand nous nous sentirons assez forts et assez formés.

*Toujours
les vieilles ren-
gaines.*

Le citoyen Jéquel continue et, dans un langage exalté, commence ces vieilles tirades contre Dieu et contre l'Eglise, que notre camarade Jean Poulhazan, du haut de la tribune, n'a pas de peine à réfuter.

Dès lors les sympathies de l'auditoire nous sont acquises.

Avant de nous retirer, nous avons eu le plaisir de constater en parlant dans les groupes, que nos idées sociales répondaient merveilleusement aux aspirations encore imprécises de ces jeunes ouvriers, que la Démocratie que nous rêvons était aussi leur rêve, et que le Christ n'était pas pour eux un objet d'opprobre et de dérision, mais un Etre fort et digne d'amour, puisqu'il donne à ceux qui l'aiment la force de se sacrifier entièrement pour les autres.

*Les minorités
agissantes*

Bonne journée, où nous avons pu constater que la majorité dynamique existe et n'est pas un vain mot, car d'un auditoire hostile, nous qui étions de beaucoup la minorité, avons pu faire un auditoire sympathique.

Comportal.

Joseph LE MERDY, du *Sillon de Douarnenez*.

Lors de la retraite de Comportal, nos camarades ayant envoyé une dépêche au cardinal Vivès y Tuto,

celui-ci écrivit à Michel Even pour le remercier, le bénir, ainsi que tous nos camarades, et lui disant qu'il demandait à Dieu de multiplier les fruits de cette retraite.

MORBIHAN

N'ayant pu insérer la conférence de Robic au congrès de Sainte-Anne-d'Auray, dans le dernier numéro de l'Ajonc, nous le faisons aujourd'hui, regrettant de ne pouvoir donner également comme nous l'avions promis, le rapport qui y fut fait sur la vie intérieure et la formation du Silloniste.

Après la conférence de Marc au Congrès de Lorient, beaucoup avaient dit ou insinué que le « Sillon » était hérétique et socialiste. Robic expliqua que nous ne sommes ni l'un ni l'autre. Nous prétendons bien que toute autorité vient de Dieu, mais nous croyons que Dieu la délègue au peuple qui la délègue ensuite.

*Ni hérétiques
ni socialistes !*

Nous autres, Sillonnistes, nous préférons le système démocratique parce qu'il exige plus de vertus du citoyen et parce qu'il augmente par là-même la capacité morale de chaque individu.

Ne le pouvons-nous pas sans être hérétiques ? Sans être pris pour socialistes, ne serons-nous pas libres non plus de croire que le patronat pourra tomber comme les systèmes d'organisation du travail qui l'ont précédé : esclavage et servage ? Dans cette hypothèse, n'avons-nous pas le droit de penser que l'ouvrier, qui a aujourd'hui le plus de mal sans avoir sa part des bénéfices, pourra dans un temps plus ou moins long, trouver dans la coopération une amélioration à sa situation matérielle et morale.

Coopération

La Coopération est pour nous la maison bien aérée et bien distribuée où se trouvera plus à l'aise l'ouvrier qui étouffe dans la maison en ruines du salariat. De tous côtés, on nous fournit des plans d'une nouvelle maison sociale. Nous ne les trouvons pas bons. Nous ne voulons pas du plan jaune, qui veut l'ouvrier propriétaire et ne donne pas les moyens d'atteindre ce but ; le plan anarchiste part du mauvais principe suivant : l'homme est naturellement bon ; la société le pervertit ; le plan collectiviste étatiste ne donne pas assez de conscience et de responsabilité à l'ouvrier et quand au réformisme, nous pensons qu'il faut, dès ce moment des lois permettant à l'ouvrier de se former aux vertus démocratiques, mais nous affirmons de plus, que la loi, pour être efficace, doit être consentie par tous, et qu'ainsi entendue, elle est insuffisante pour changer

complètement l'ordre social actuel, pour solutionner le conflit entre patrons et ouvriers.

*Syndicat
professionnel
ni rouge ni
jaune*

Nous n'avons de commun avec tous ces systèmes que l'emploi du syndicat pourvu qu'il soit professionnel, pourvu que l'ouvrier y puisse garder ses convictions religieuses et démocratiques, pourvu par conséquent qu'il ne soit ni rouge, ni jaune.

Alors seulement l'ouvrier pourra au syndicat faire l'apprentissage des vertus sociales que demandera plus tard de lui la coopération. Il est probable que nous ne verrons pas l'achèvement de cette cité future mais nous pouvons y travailler en toute liberté avec la générosité que nous puisons dans la Charité du Christ.

*Précisions
et réponse*

Une question posée avec beaucoup d'à-propos par M. l'abbé Guillon permet à Robic de montrer que le *Sillon* ne veut pas tant la généralisation de la coopération que la création, chez les ouvriers, d'un état d'esprit permettant la disparition du patronat. Dans son discours de Lorient, Marc n'a fait qu'entrevoir la suppression des misères sociales. Au *Sillon* on ne pense pas le contraire de ce que N.-S. dit aux Apôtres au festin de Béthanie : « Vous aurez (certains textes disent « vous avez ») toujours des pauvres parmi vous ». Mais nous ne sommes pas des résignés et nous voulons tendre à la suppression des misères imméritées.

Il va sans dire que les 200 personnes qui assistaient à cette réunion soulignèrent de chaleureuses acclamations ces paroles si précises de Robic. Ne montraient-elles pas, en effet, combien, au *Sillon*, on a à cœur de conserver intacte la vraie doctrine du Christ tout en voulant la capacité morale de chaque citoyen augmentée par l'acquisition des vertus démocratiques et combien, en même temps, ont tort ceux qui essaient d'insinuer que c'est une vaine lutte de personnalités, non une lutte féconde d'idées, qui existe entre le *Sillon* et les Jaunes.

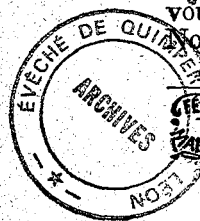
Etudiants ! il est grand temps de retenir vos chambres : Et si vous venez vous fixer à Rennes, camarades, adressez-vous pour tous renseignements à l'abbé Huet — vicaire à Notre-Dame.

Prière d'annoncer le jour et l'heure de sa visite.

Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
38, rue du Pré Botté, Rennes

Le Gérant : M. EVEN.



AVIS DE LA PROPAGANDE

De nombreux amis nous ont demandé le tract

CE QU'EST LE SILLON

a 0 fr. 15 franco

Nous n'avons pu le leur servir ainsi que

LES SÉRIES D'ÉVANGILES

de l'Abbé CRAMPON

parce que notre provision est épuisée depuis longtemps — aus-
sitôt l'annonce faite, et que nos nouvelles commandes ne se-
ront reçues QU'APRÈS LA REIMPRESSION de l'un et de
l'autre. Patience

Nos camarades Lorientais nous ont fait savoir que

LE CONGRÈS DE LORIENT

ne tardera pas à paraître. Enfin !

DEMANDEZ

LA CARTE POSTALE

du « Sillon Rennais »

L'unité	0 05
La douzaine	0 50
Francs L'unité	0 10
La douzaine	0 60

Le Sillon de Bretagne

*Red e trezek ar Wirionez
kerzet gan an ie a-bez*

*Il faut aller au Vrai
avec toute son âme*

Socialisme rural en Bretagne

Bien qu'il y dépense beaucoup d'efforts et de subtilités, le so-
cialisme, c'est un fait que les dirigeants reconnaissent et dé-
plorent de temps à autre, ne pénètre pas dans les campagnes bre-
tonnes. Les quelques anticléricaux élus sous une étiquette socia-
liste n'ont abordé devant les électeurs la question de la propriété
que pour célébrer les bienfaits de la petite propriété et promettre
la distribution de la grande. Qu'en eut dit M. Guesde ? Mais il
faut bien prendre les moyens de s'emparer du pouvoir politique.

Il suffit d'examiner un peu la situation des campagnes pour
s'expliquer qu'elles soient réfractaires aux doctrines de révolu-
tion sociale. Le prolétariat n'y existe pour ainsi dire pas et n'y
est presque jamais, sauf de très rares exceptions, que tempo-
raire. Le domestique de ferme n'est qu'une sorte d'apprenti qui
aussitôt qu'il a atteint l'âge et qu'il a fondé un foyer, s'établit
comme fermier. Il est très peu payé c'est vrai, mais il est très
jeune, et il trouve dans cette situation modeste trois grands avan-
tages : d'abord il n'est plus à charge à sa famille, ensuite il peut
réaliser quelques économies pour commencer son ménage, enfin
il apprend à cultiver la terre. Les désagréments de sa position
subalterne, que sa jeunesse lui rend naturelle, sont très diminués
par la véritable familiarité dans laquelle il vit avec son patron.
Il est le compagnon des fils de la maison, souvent il a plus d'ar-
gent qu'eux-mêmes dans sa poche étant payé, alors qu'ils ne re-
çoivent que de petites pièces pour leur tabac et leurs menus plai-

sirs. Enfin il sait, et l'on ne l'oublie pas autour de lui, qu'il sera lui aussi un jour, fermier et l'égal de son patron. Or, le fermier n'est rien moins qu'un prolétaire. Les caractères de sa condition le rapprochent beaucoup plus de l'entrepreneur que de l'ouvrier. La longueur du bail lui confère les avantages d'une quasi-propriété. Son annuité payée, il est maître chez lui et y reçoit son propriétaire comme il lui plaît. Il dirige sa ferme à son gré, met dans la terre les cultures qu'il veut, emploie les ouvriers qui lui conviennent. Quand la ferme est louée à son juste prix, c'est-à-dire au tiers de ce qu'elle rapporte, il peut avec de l'économie, faire de bonnes affaires et s'assurer la retraite idéal, c'est-à-dire constituée *par lui-même et proportionnée au travail qu'il a fourni et à l'intelligence qu'il a dépensée dans ses affaires pendant toute sa vie.*

Lorsque l'étendue de la ferme est proportionnée à l'importance de la famille, on calcule qu'un fermier peut économiser à peu près chaque année la moitié du loyer. Soit une ferme louée 1.800 francs sans impôts, un père de famille ayant six enfants et un domestique. Le revenu totale peut être évalué à $1.800 \times 3 = 5.400$. Le fermage payé, il dépense pour la nourriture et l'entretien de sa maisonnée, les soins à ses bestiaux et les réparations à ses instruments de culture 2.700 francs, soit un tiers et demi du revenu total reste un demi tiers, 900 francs, comme bénéfice.

Il y a évidemment, des fermes qui sont louées trop cher. Il y a les mauvaises années, la maladie, la perte de bestiaux, la mévente des récoltes et des produits. Pour les deux premières causes de perte les assurances apportent de grands allègements. Mais en dehors de ces trois causes, lorsque les affaires sont mauvaises, il faut presque toujours, hélas ! en chercher la raison dans l'ivrognerie ou dans les goûts excessifs de luxe, les robes de soie pour les filles, les gaspillages des garçons le dimanche.

Et puis il y a aussi l'émigration. Quand les parents vieillissent et que les fils après le service ne veulent plus toucher à la charrie, et s'en vont à la ville, les plus belles familles s'écoulent peu à peu jusqu'à la misère. J'ai vu des vieux, usés par la terre, venir, en pleurant demander la résiliation de leur bail parce que le dernier espoir, le dernier fils allait lui aussi s'en aller vers la ville et que l'on ne pouvait plus tenir la terre tout seul ni payer des domestiques. Et ils quittaient pauvres, derrière la charrette qui emportait leur lit, la maison où ils avaient laissé toute leur force, toute leur vie.

Que de préjugés imbéciles il a fallu entasser, que d'entrainements malsains il a fallu mettre en œuvre pour aveugler ainsi

toute une génération et l'empêcher de voir l'éclatant avantage de ce travail de la terre si libre, si noble et si vraiment rémunérateur sur les besognes serviles de l'atelier ! C'est un enseignement merveilleux de voir comme toutes les lois divines et naturelles qui assurent la dignité de l'homme, s'accordent avec le labeur primitif de la glèbe. N'est-ce pas là le seul endroit du monde où la famille soit la première des richesses ? Quand les enfants sont tout petits, ils ne sont qu'une charge légère, très vite ils deviennent utiles, suffisent à beaucoup de petites besognes souvent productives et quand ils sont grands, leur travail réuni à celui du père, assure l'aisance à la maison. Un jeune ménage qui s'établit dans une ferme un peu importante et qui n'a pas d'enfants est à peu près perdu d'avance. Plus un père a de fils qui se succéderont près de lui à mesure que les aînés s'établiront, plus la prospérité de la culture est assurée. Comme l'enfance fut utile, ainsi la vieillesse le demeure et le vieux grand-père qui se chauffe le soir dans le grand fauteuil, sous la cheminée, fait beaucoup de petites choses au long de la journée.

Et c'est tout cela que l'on quitte pour s'en aller à la ville, dans une chambre étroite, épouser une femme qui travaille ailleurs et que l'on voit à peine le soir quand tous deux rentrent harassés — redouter les enfants qui coûtent trop cher à élever — et finir désœuvré, aux fenêtres d'un hospice.

Si vous voulez faire du bon socialisme à la campagne, c'est-à-dire « travailler au bonheur du travailleur » comme dit le citoyen Goude, apprenez leur à aimer leur métier et la terre. Et puis aidez le à rendre ce métier et cette terre encore meilleurs en fondant des classes rurales qui permettront aux jeunes ménages de s'établir, qui allégeront les charges des parents à doter leurs fils et à économiser leur retraite. Et si c'est vraiment le bonheur des travailleurs ruraux que vous cherchez, vous aurez fait beaucoup pour qu'il existe.

Laurent COGNET,

(Extrait de la Correspondance sociale du 15 octobre 1906.

Nous recommandons très vivement à nos camarades les numéros du Sillon, où ont été réunis sous la rubrique « Un dossier », divers faits intéressants notre vie extérieure, particulièrement ceux concernant les rapports du Sillon et du clergé.

Nous insisterons plus particulièrement sur la lettre que Mgr du Vauroux, évêque d'Agen, a adressée aux Supérieurs et Directeurs de son grand séminaire ; cette lettre, que d'aucuns cherchent à nous opposer, sera très utile pour préciser et faire comprendre la portée de notre mouvement.

DANS NOTRE BOÎTE AUX LETTRES

Mon cher Marcel,

C'est avec grand plaisir que j'ai reçu de vous les « Sept conférences sur la démocratie », c'est encore avec plus de bonheur que je les ai lues et relues.

Quelle clarté ! Quelle logique cohérente dans la doctrine du Sillon.

Je ne peux pas croire qu'un observateur de bonne foi puisse ne pas saisir toute l'harmonie, toute la beauté de cette évolution des peuples allant de la primitive autocratie à la démocratie parfaite qui représente la forme dernière de l'organisation politique et sociale.

Et pourtant, que se répète-t-on de toutes parts, surtout dans les milieux réactionnaires : « Le Sillon est une utopie ».

Qu'appelle-t-on une utopie ?

Une idée, n'est-ce pas vrai, qui ne vous paraît pas pratiquement réalisable. — Or cette idée, est-elle bien impossible, ou seulement ne voit-on que l'impossibilité de la réaliser dans le présent ?

Si l'on admet qu'elle est possible en principe, dans un délai quelconque, fût-il d'un siècle ou plus, cette idée cesse d'être une utopie.

Il suffit de se convaincre de l'excellente idée démocratique, pour vouloir ensuite la réaliser, non pas de sitôt, comme les communistes et les collectivistes rêvent d'instaurer leur cité future, mais par une conquête persévérante des esprits et des cœurs.

Qu'importe le temps, pour les conquérants de l'idée ! On peut vous railler en disant que vous ne verrez pas la cité de votre rêve : il vous suffit d'avoir apporté à son édification, votre humble pierre et d'avoir fait le sacrifice de votre vie pour le triomphe de la Cause.

C'est par les chaînons de cette lignée d'ouvriers se succédant dans l'unité de l'idée que celle-ci se transmettra et réalisera finalement le triomphe de la démocratie.

Les premiers Chrétiens devaient paraître de pauvres illuminés aux riches païens, maîtres de la société romaine. Les tenants de la civilisation d'alors devaient regarder avec pitié ces gens de rien, qui prêchaient une doctrine insensée et qui ne paraissaient avoir rien qui puisse faire triompher leurs idées si subversives.

Et pourtant après quatre siècles de sang, de larmes et de souffrance, le Sillon creusé par les martyrs, fécondé par leur sang, était prêt à recevoir la semence de la civilisation nouvelle qui devait renverser à tout jamais la puissante et tyrannique organisation romaine.

Qu'avaient-ils fait ? Affirmer la vérité ! Vivre leur doctrine au prix de tout, de leurs biens et même de leur vie !

Faire leur œuvre d'apôtres, et cela avait suffi avec l'aide de Dieu, pour transformer non seulement la société romaine, mais le monde d'alors.

Pourquoi donc le Sillon ne pourrait-il espérer, sans qu'on puisse le taxer de visionnaire, l'avènement de la démocratie, appuyé qu'il est sur Jésus-Christ, pierre vivante nécessaire à quiconque veut construire quelque chose de ferme, Dieu de toute force et de toute vérité avec l'aide duquel les premiers chrétiens ont renversé les lois de la dure société antique ?

Vivez donc dans l'avenir, chers amis du Sillon : c'est le grand asile et le grand levier. Combien Dieu n'y a-t-il pas vécu et combien n'y vit-il pas ?

Mon cher Marcel, vous avez été appelé à travailler à cette régénération du peuple de France, et cette pensée doit vous consoler de tout ou du moins vous donner la force de tout supporter.

Laissez-moi seulement vous redire que j'éprouve une joie indicible en me rendant le témoignage que depuis le jour où j'ai rencontré le Sillon, j'ai dit peu de paroles, écrit peu de phrases qui n'eussent pour but de communiquer aux autres l'esprit de vie et de conquête qui vous amène au Sillon.

Je vous renouvelle, mon cher Marcel, l'expression de mes sentiments affectueux, et de l'estime sans limite que j'ai pour tous vos frères d'armes.

Tout vôtre :

Joseph PETIT.



NOTRE BUT & LES MOYENS D'Y ARRIVER

Il y a bientôt un an que le Parlement a déchiré le Concordat qui, depuis un siècle, faisait régner la paix religieuse dans notre pays ; et la France, au mois de mai dernier, a ratifié l'acte brutal de ses représentants, à la condition toutefois que la séparation ne soit point persécution.

Nous ne savons pas ce que nous réserve ce nouvel état de choses, tant pour la France que pour la religion. Cependant, dès maintenant, nous pouvons affirmer que les adversaires de notre religion continueront à la combattre par tous les moyens. Nous ne pouvons pas leur reprocher de lutter contre ce qu'ils croient être le mal, nous ne pouvons que critiquer les moyens qu'ils emploient. Nous pouvons encore affirmer que les catholiques qui, depuis vingt-cinq ans, ont commis fautes sur fautes, en commettront beaucoup d'autres ; nous pouvons affirmer également qu'ils dépenseront beaucoup d'argent et d'énergie, qu'ils feront preuve parfois du plus grand courage et des plus sublimes vertus ; mais tout cela sera inutile et vain parce qu'ils ne veulent, ni sacrifier leurs vieux préjugés, ni modifier leurs méthodes surannées, ni changer leur manière de vivre.

Demain dépend de nos adversaires et de nous, ou, plutôt, il ne dépend que de nous seuls, puisque le succès de nos adversaires est dû à notre ignorance, à nos faiblesses, à nos vices.

La plupart des catholiques militants ne connaissent pas leur siècle, vivent en marge de la nation française, et sont, comme on le voit souvent répété, des exilés à l'intérieur. Ils ne pensent pas, ils ne sentent pas comme la masse du peuple, ils ignorent ou méconnaissent les belles idées et les nobles sentiments qui l'agitent et le font tressaillir. Il faut que cela cesse, il faut que nous soyons vraiment de notre temps, que nous contribuions, pour une part très active, à l'évolution intellectuelle et sociale de notre pays, qui a besoin de notre concours pour marcher vers la justice et vers le progrès.

Et puis, parmi nous, combien sont nombreux ceux qui ne voient dans notre époque, que ce qu'il y a de mal, et refusent obstinément de reconnaître ce qui est bien. Gémir et maudire sont les seules occupations de cette innombrable congrégation des bras en l'air, qu'on devrait se hâter de dissoudre pour la remplacer par des hommes, aimant leur siècle tel qu'il est, et résolus à une action efficace pour le rendre meilleur.

Ce n'est pas à dire que, depuis trente ans, les catholiques n'aient rien fait : ils ont, au contraire, dépensé beaucoup d'argent et d'éner-

gie, fondé beaucoup d'œuvres, mené avec ardeur de nombreuses campagnes électorales ; mais tout cela a été inutile, ils sont allés de défaite en défaite, si bien que, maintenant, on se demande avec angoisse, si demain la France sera chrétienne. Je ne sais s'il y a une histoire plus triste que celle des catholiques français depuis 1880. Être vaincu par un valeureux adversaire, quand on a vaillamment lutté, c'est presque honorable ; mais se laisser vaincre par sa faute, parce qu'on n'a pas voulu sacrifier des opinions personnelles à l'intérêt supérieur du pays et de la religion, c'est un crime. En effet, les catholiques intimement unis aux royalistes, et même confondus avec eux, ont commis fautes sur fautes. N'est-ce pas, par exemple, à la *Croix* — qui, malgré un faux air de ralliement, garde toutes ses sympathies aux ennemis de la démocratie — que nous devons le ministère Waldeck-Rousseau et la loi contre les congrégations, puisque par ses manœuvres, en 1898, elle fit passer les radicaux contre les modérés ?...

A qui regarde superficiellement, ces fautes, politiques et autres, peuvent expliquer notre impopularité auprès des masses, et la diminution de la foi en France. Hélas, ces fautes ne sont pas l'unique cause du mal : nos vices ont été pour beaucoup dans la désaffection du peuple pour nous.

Si nous n'avons pas pu comprendre les belles et nobles aspirations de notre siècle, n'avons-nous pas excusé ses faiblesses, souri à ses folies, applaudi à ses fautes ?... Ne l'avons-nous pas compris et imité dans ses chutes et dans ses vices ?

Environnés par une atmosphère de sensualité et de matérialisme, non seulement nous n'avons pas eu le courage d'essayer de l'assainir, mais nous avons respiré sans répugnance, souvent même avec délices, les germes de corruption qu'elle contenait. Alors, corrompus comme le reste des hommes, nous avons été pour tous un sujet de scandale.

Nous nous réclamons du Christ dont la religion est esprit, et dont le royaume n'est pas de ce monde, et nous n'avons vécu que pour la chair et pour le monde. Le Christ a dit : « La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement » et nous avons préféré à la vie le luxe et les plaisirs. Nos adversaires n'ont, de notre religion, que l'idée que nous leur en donnons par nos paroles, nos actes et notre vie toute entière. De ce fait, cette religion leur a semblé un parti inféodé à un état politique et social, cher aux riches, mais abhorré par ceux qui travaillent et qui souffrent.

L'heure est critique, il est banal de le répéter ; nos ennemis sont puissants. Mais — et c'est pourquoi l'avenir est plein de menaces — nous ne sommes pas à la hauteur de la situation. Et pourtant, ce ne sont pas les remèdes qui manquent : chacun a le sien, et chaque jour en voit éclore un nouveau. — « L'union seule nous sauvera » disent les uns — c'est vrai, mais, pour s'unir il faut se ressembler ; et, comme parmi les catholiques il peut y avoir, et il y a des républicains, des royalistes, des plébiscitaires, des conservateurs, des démocrates, etc., on leur demande de n'être plus rien du tout, d'être uniquement

catholiques, d'être *catholiques tout court*. N'est-il pas triste de voir des catholiques s'enlever à eux-mêmes le droit de penser et d'avoir une action publique capable d'orienter dans un sens la démocratie française — Et encore, si ces *catholiques tout court* étaient vraiment catholiques et vivaient entièrement leur religion, ils pourraient avoir une action efficace par l'exemple de leur vie, mais leur catholicisme est un mélange de formalisme religieux, de conservatisme, de vieux préjugés réactionnaires, si bien que la vie du Christ en eux est étouffée et que souvent leur vie n'a rien qui ressemble à celle d'un chrétien.

D'autres mettent dans la presse leur suprême espoir. C'est très bien d'avoir une nombreuse presse ; mais ce n'est pas toujours celle qu'on intitule la bonne presse qui est la bonne. En général, cette bonne presse n'est point goûtée du peuple, et souvent ses articles sont inspirés par un esprit de haine qui n'a rien de commun avec l'esprit du Christ. D'autres, enfin, s'en vont de bourg en ville, et crient : « Organisons-nous. » — C'est encore excellent, et c'est très utile quand on peut organiser des forces, mais cela ne sert à rien quand on ne peut qu'ajouter les uns aux autres des zéros. Comme le cas n'est pas rare, je dirai même qu'organiser quelque chose dans ces conditions ne peut qu'être nuisible, car on arrive à croire qu'on a beaucoup travaillé, alors qu'on n'a rien fait.

Tels sont les remèdes les plus souvent proposés pour sauver la France et la religion, les plus recommandés dans les congrès, les conférences publiques et les articles à grands effets de certains journaux.

Si on les recommande si chaleureusement, c'est que, les efforts personnels qu'ils exigent sont presque nuls, et qu'il paraîtrait agréable à quelques uns, d'essayer de sauver l'église de France tout en continuant à mener une vie douce et facile. Malheureusement, l'histoire de ces dernières années, l'histoire de tous les derniers siècles est là pour nous prouver que les grandes victoires ne sont remportées qu'au prix des grands sacrifices. La tâche est immense ; il faut que tous les catholiques se mettent résolument au travail, mais, avant tout, il faut qu'ils aient une notion, exacte du but à atteindre et des moyens à employer.

Le but, ce n'est pas la restauration de la monarchie, ce n'est pas la conservation de l'état économique et social actuel, ce n'est pas de faire passer des députés, ni d'arriver soi-même au pouvoir ; le but, c'est de faire régner en France plus de justice et de fraternité, d'y faire connaître et aimer le Christ que le peuple méprise parce qu'il le connaît mal. Avant de prêcher une union irréalisable, avant de répandre une presse qui n'a de catholique que le nom, avant de songer à faire des organisations sans cohésion, il faut que nous nous réformions nous-mêmes, il faut que, suivant la parole de Pie X, « nous nous restaurions dans le Christ ».

Nous ne pouvons pas donner ce que nous n'avons pas. Nous ne pouvons faire régner la justice que si nous aimons la justice, répan-

dre la fraternité que si nous sommes tout amour, faire connaître et aimer le Christ que si, nous-mêmes, nous le connaissons, l'aimons et le vivons. Le *Sillon* l'a compris, et, s'il vit d'une façon si intense, c'est, qu'avant d'agir autour d'eux, nos camarades veulent se perfectionner eux-mêmes, et vivre vraiment leur christianisme. Ainsi réformés, ils iront porter aux autres ce qu'ils ont plein le cœur : le Christ.

Se réformer soi-même est donc l'œuvre primordiale essentielle, sans laquelle tout est inutile ; mais, après elle, les autres œuvres pourront donner tous leurs fruits. Les associations de toutes sortes seront fécondes parce qu'elles seront composées de vrais chrétiens ; la presse aura une action efficace, puisqu'elle ne tendra qu'à répandre la vérité et faire régner la justice ; l'union se fera d'elle-même, puisque tous nous aurons l'esprit de charité.

Maintenant que nous connaissons notre devoir, y failir serait une lâcheté. Essayons donc de réaliser en notre vie cet idéal d'amour, de justice, de vérité, qui y fera aimer en nous Celui qui doit être notre modèle ; ainsi nous travaillerons à l'œuvre urgente, à l'œuvre chère à tous ceux qui ont au cœur, avec l'amour du Christ, l'amour de la France.

P. DUBOIS,
du *Sillon rennais*.

LES ŒUVRES DE LIFFRÉ ⁽¹⁾

Caisse rurale & Syndicat agricole

I. — CAISSE RURALE

La caisse rurale peut se définir une association mutuelle de crédit fondée pour une commune. C'est une des formes si nombreuses de la coopérative, une banque simplifiée où chaque sociétaire est prêteur sous la garantie de toute la société, ou emprunteur sous la caution d'un voisin ou d'un ami. Elle a pour objet de prêter aux cultivateurs, ouvriers, artisans, l'argent nécessaire pour tous les besoins de leur métier, à un taux modéré, pour un délai aussi long qu'il est nécessaire, avec certitude de sécurité et de discrétion absolue.

Liffre reçut sa caisse rurale comme étrennes en 1904. M. l'abbé Crublet, avec trois cultivateurs, furent les fondateurs de cette œuvre (2). L'année même de sa fondation, 3.500 francs sortaient

(1) Chef-lieu de canton à environ quatre lieues de Rennes.

(2) Aussitôt ils l'affilièrent à l'Union des Caisses Rurales de France.

des mains du trésorier et allaient sur tous les points de la commune, aider les travailleurs honnêtes à faire divers achats, ou à attendre les bonnes occasions. Depuis trente mois qu'elle existe, elle a prêté 5.700 francs pour les causes les plus diverses, achat de bétail (1.250 francs), d'engrais (800 francs), de semences, d'instruments agricoles (700 francs), exploitation de taillis (750 francs). Même il y a mieux, sur le registre des délibérations se trouve un prêt pour l'achat d'un champ et d'une maison. Souhaitons que bientôt, il y en ait cent pour le même objet.

Près de 6.000 francs passant par la Caisse rurale pour soutenir et développer l'agriculture, c'est déjà un résultat considérable ; les avantages moraux et sociaux que présente la Caisse rurale sont plus appréciables encore. A la place d'une sorte de concurrence, d'un égoïsme jaloux, s'est établi entre les fermiers et sociétaires une franche amitié, une solidarité constante, un échange de vues et de conseils continuels entre les divers membres de la grande famille agricole, la plus intéressante, parce que la plus utile au pays.

Cette solidarité s'est manifestée depuis la fondation de la Caisse rurale par la création d'autres œuvres non moins utiles : le syndicat agricole, la mutuelle-bétail, le syndicat d'Industrie agricole, et pourquoi pas ? Le Cercle d'études aussi.

II. — SYNDICAT AGRICOLE.

Une fois partis dans la voie du progrès agricole, nos cultivateurs ont pensé qu'il ne fallait pas s'arrêter en chemin. Trois mois après la Caisse rurale était fondé le Syndicat agricole, dans le but d'acheter en commun et à prix réduit, les engrais, semences et articles agricoles de première qualité — de faire analyser les engrais et les terres — et d'étudier les perfectionnements à apporter à la culture locale.

Huit membres suffirent pour « lancer » ce syndicat ; au 31 décembre, ils étaient 21, un an après 46 et maintenant ils sont 52 qui, moyennant leur cotisation de 2 francs, participent à tous les avantages et réductions des sociétés syndiquées. Pour se donner plus de force, le syndicat agricole de Liffré s'est affilié aussitôt après sa fondation, au syndicat agricole d'Ille-et-Vilaine (Place des Lices, 32). Celui-ci, en échange de la cotisation de 1 fr. par syndiqué, s'est engagé à mettre gratuitement son service commercial et contentieux à la disposition de chaque membre — et à lui faire une remise de 1 % sur les commandes d'engrais. En plus, chaque syndiqué reçoit le bulletin du syndicat départemental.

Pour ce qui concerne le chiffre d'affaires faites par le syndicat agricole, il est assez difficile de le connaître, car chaque syndiqué peut faire ses achats seul, en tant que membre du syndicat, et jouit des mêmes avantages que la société entière. Ce chiffre cependant atteint près de 2.500 francs, car le livre de caisse porte à lui seul 2.085 francs.

Sur cette somme, le syndicat a trouvé les fonds nécessaires pour l'achat d'un trieur perfectionné, qui est maintenant sa propriété et qu'il loue chaque année à tous les membres qui le désirent. Les syndiqués savent même que faute d'en avoir acheté deux, le syndicat hérita d'un long procès qu'il gagna hureusement, grâce à sa cohésion en grande partie, car qu'eût pu faire un cultivateur isolé contre un des plus gros industriels de la région. Le syndicat de Rennes fut de la partie pour les frais du procès et paya gentiment 30 francs sur 80 qui étaient dûs comme honoraires à M^e Salmon, le sympathique avocat de Rennes.

Ceci n'est pas du tout pour décourager nos agriculteurs ; il est question, je crois, de faire un autre achat cet automne, un moulin concasseur qui adapté au moteur du syndicat d'industrie agricole, permettra aux syndiqués de concasser les peits blés, orges et avoines pour les bestiaux aux meilleures conditions, et si on le veut, de moudre le blé-noir pour toutes les ménagères de la commune (ce ne sera pas difficile cette année).

Enfin, grâce à ce syndicat agricole, nos cultivateurs ont pu aussi obtenir des conférences sur tout ce qui concerne l'agriculture, de la part d'hommes d'une compétence indiscutable.

En somme, c'est le syndicat agricole qui est la meilleure et la plus utile des œuvres agricoles. A défaut d'autres clients, il suffirait à expliquer et à faire fonctionner la caisse rurale. Ce sont ses membres qui dans leurs réunions, étudient, discutent, et fondent pour ainsi dire, les autres œuvres utiles à l'agriculture. Ainsi, ce n'est qu'après nombre de ces réunions, que le syndicat agricole de Liffré a fondé la Mutuelle Bétail, et tout dernièrement le syndicat d'Industrie Agricole...

Nota. — Le Syndicat a pour but non seulement d'acheter en commun, mais aussi de vendre en gros. Aussi j'avertis les membres ici présents qu'il y a deux adjudications de pommes la semaine prochaine : à l'Hospice de Saint-Méen et à l'Hôtel-Dieu. Il faut des quantités énormes. Le Syndicat peut prendre part à l'Adjudication. M. Crublet donne tous les renseignements.

III. — MUTUELLE-BÉTAIL

Il est très agréable de pouvoir faire ses affaires avec facilité, de trouver de l'argent dès qu'on en a besoin, acheter et vendre en commun pour bénéficier des livraisons en gros ; il est non moins utile de réparer les pertes de bétail lorsqu'un accident ou une maladie les enlève et creuse ainsi un trou profond dans le maigre budget du cultivateur. La mutuelle-bétail a pour but de parer à ces éventualités.

La mutuelle n'est que l'assurance du bétail (race chevaline, bovine ou porcine), faite par leurs propriétaires syndiqués entre eux, dans le territoire de la commune. Cette petite étendue permet de vérifier plus facilement les animaux assurés, et d'éviter les fraudes et les chicanes, qu'il s'agisse d'accidents ou de remboursements. Les mutuelles-bétail communales sont consolidées par la formation de caisses départementales ou régionales de réassurances.

C'est au syndicat agricole que Liffre doit sa mutuelle-bétail. Deux hivers durant, les membres du syndicat ont étudié la constitution et le fonctionnement de cette espèce d'assurances, ont pesé toutes les raisons pour et contre et ont enfin fini par la mettre debout. Il faut dire que déjà existait une assurance pour le bétail dans le canton, mais, paraît-il, tout le monde n'en était pas satisfait. Le territoire était trop grand pour vérifier exactement les bêtes assurées et les accidents. La commune doit se suffire à elle-même. Quitte à former une fédération de mutuelles pour les années extraordinairement calamiteuses.

Pour ne pas être trop long, je vous invite, messieurs à consulter le rapport si complet du camarade Th. Morel publié par *L'Ajone* du 15 février, il vous renseignera sur les avantages des mutuelles-bétail communales.

La mutuelle de Liffre est une assurance à prime fixe. 1 % de la valeur assurée pour l'espèce bovine, 2 % pour l'espèce chevaline. La première année elle a fait un bénéfice assez considérable qui a servi de début aux fonds de réserve, et pourtant elle a payé à tous les indemnisés, le maximum prévu par les statuts 75 % des animaux assurés.

Cette année ce sera plus difficile ; nombre de vaches ont péri, je ne sais pour quelle cause. Il reste un moyen, c'est d'obtenir une subvention du ministère de l'Agriculture. Le budget prévoit plusieurs millions pour ces assurances ; la mutuelle de Liffre est un syndicat légal, elle a donc autant de droit que les autres.

Il faut donc solliciter cette allocation, et la *resolliciter jusqu'à* ce qu'on ne l'obtienne.

Le capital assuré à la M.-B. de Liffre doit approcher de 50.000 francs, 25 à 28.000 francs pour la race bovine, 20.000 pour les chevaux ; c'est approximatif. M. le secrétaire étant absent lorsque je me suis présenté pour lui demander des chiffres. Ce n'est pas assez, il faudrait 60 à 80.000 francs pour faire de bonne besogne. 50.000 à 20.000 francs pour les chevaux et 30.000 pour les vaches ne donne que 400 et 300 francs (car les deux caisses sont distinctes), c'est trop peu. Mais bientôt, sûrement, on arrivera à mieux. Pour cette œuvre, comme pour bien d'autres, c'est le temps qui est le grand facteur. D'ailleurs, les années se suivent, mais ne se ressemblent pas. Lorsqu'on aura vu les résultats, tout le monde viendra à la mutuelle, et la mutuelle pourra facilement remplacer les pertes d'animaux les plus considérables comme les plus petites.

(A Suivre).

A. TANVET.

LA CONQUÊTE

Sans frayeur, malgré les difficultés, sans haine malgré les attaques, le « Sillon » continue son œuvre en toute sérénité, parce qu'il sait bien que son idéal est assez généreux pour conquérir les âmes les plus hésitantes, les esprits les plus méfiants. Chaque jour qui vient, fait tomber des méfiances, parmi les anticléricaux comme parmi les catholiques.

Lisez cette page des « Cahiers de l'Université populaire » (octobre 1906) *revue essentiellement laïque et libre-penseuse* :

« L'augmentation des délégués aux Congrès sillonnistes au tant que l'unanimité dans leurs principes, prouve jusqu'à l'évidence que l'on ne se trouve pas en présence d'un mouvement factice, d'une agitation de surface mais qu'il y a là un mouvement profond répondant aux aspirations de prêtres, intellectuels et ouvriers catholiques.

« Ne rejetons pas de parti-pris ces nouveaux travailleurs du chantier démocratique. Si la pierre qu'ils apportent pour construire un meilleur édifice social est solide, qu'importe qu'elle ait été bénie par un prêtre ? Le prêtre de Dieu pour les catholiques semble devenir pour certains libres-penseurs un être diabolique ; c'est une superstition ridicule. Qu'importe si la chanson dont s'accompagnent les sillonnistes au chantier com-

« mun est un cantique. Qu'ils chantent l'Ave Maria ou l'Internationale, l'essentiel est que l'édifice se construise et leurs efforts joints aux nôtres, ne seront pas de trop pour terminer le monument social où les déshérités pourront s'abriter. »

Du Soc de Gévaudan et d'Auvergne,
Journal d'action sociale,
11 novembre 1906.

CORRESPONDANCE MILITAIRE

Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de tous nos camarades le sermon prononcé à la cathédrale de Rennes lors de la Messe de Départ, par notre excellent ami, Monsieur l'abbé Chénais, conseiller du Cercle d'Etudes de Fougères.

MONSIEUR,
MES FRÈRES,

Dans une armée avec laquelle, jeunes gens, vous pouvez être appelés à vous mesurer un jour, et qui se trouve massée, là-bas, en bataillons compacts derrière la frontière des Vosges, il est d'usage de présenter aux jeunes recrues, dès les premiers jours de leur entrée dans la vie militaire, le drapeau, et de leur faire jurer, la main levée sur le drapeau, dans un serment solennel et sacré, de lui être fidèles et de le défendre jusqu'à la mort.

A vous jeunes gens, qui, pendant trois jours, avez suivi avec une docilité édifiante les enseignements et les conseils de la retraite, comme aussi à ceux de vos camarades qui sont venus à cette Messe du Départ grossir vos rangs, je voudrais, en m'inspirant de cette impressionnante et grandiose cérémonie d'une armée étrangère, notre redoutable rivale, vous passer une dernière consigne, vous donner un mot d'ordre suprême et vous dire :

Soyez fidèles ; soyez braves ; soyez purs ; et jurez d'être tout cela à la caserne.

A l'exemple de vos frères d'armes, dont tout à l'heure j'ai évoqué le souvenir, et qui, demain peut-être, seront pour vous des frères ennemis, jurez d'être fidèles au Drapeau.

Dans des jours sombres de notre histoire, dans des jours où le vent des discordes civiles soufflait en tempête, où grondait l'orage des émeutes et des révolutions, on proposait à un grand poète, en même temps un grand citoyen, que les événements avaient porté à la tête des destinées du pays, d'abandonner, pour le remplacer par un autre, l'oriflamme aux trois couleurs.

« Non, non, s'écria-t-il, je n'abandonnerai jamais le drapeau tricolore ! » Ne l'abandonnez jamais, vous non plus ! Il a fait le tour du monde, en enveloppant la gloire dans ses plis vainqueurs, dans ces plis, sur lesquels vous avez inscrit en lettres d'or la belle devise : Honneur et Patrie !

Mais ne séparez jamais de votre amour pour la patrie française votre attachement à la foi de vos aïeux.

La Croix du Christ, Elle aussi, est un glorieux drapeau : c'est le drapeau du chrétien. Dans ses courses triomphales, portée par des mains héroïques, elle n'a pas fait seulement le tour du monde, elle l'a conquis tout entier, pacifiquement, et sans verser d'autre sang que celui de ses martyrs. C'est par l'attrait irrésistible qu'elle exerce sur les âmes généreuses, qu'elle les a attirées toutes à elle.

A ce Drapeau qu'est la Croix, soyez fidèles. Cette fidélité a fait la force de vos pères, elle fera la vôtre !

Soyez braves !

L'heure des grands sacrifices et des immolations suprêmes pourra sonner pendant vos deux années de service militaire. Que cette heure, s'il plaît à Dieu qu'elle arrive, vous trouve prêts. Qu'elle ne trouve pas chez vous des cœurs timides, mais des âmes résolues ; et n'allez pas par peur de la mort, en désertant le devoir et l'honneur, perdre toutes les raisons que vous avez de vivre.

Soyez donc de braves soldats ; soyez aussi de braves chrétiens.

N'allez jamais fléchir, n'allez pas courber vos fronts virils et fiers devant cette peur plus lâche encore que celle dont je vous parlais à l'instant, parce qu'elle est l'abdication totale de la dignité, et qui s'appelle le respect humain. Tel serait intrépide sous une pluie de fer et d'acier, qui redoute le sourire railleur d'un camarade au cœur flétri. Un soldat français et chrétien ne doit pas plus trembler devant le sarcasme impie et méchant que devant les balles et la mitraille de l'ennemi.

Vous serez fiers de porter votre uniforme ; soyez-le également de votre baptême et de votre titre de chrétien !...

Elevez donc vos âmes et vos courages, jeunes gens, et grandissez-les à la hauteur de tous vos devoirs.

Et pour cela : soyez purs !

Un grand conquérant, qui fut un grand chrétien, Godefroy de Bouillon, le chef glorieux de la première croisade, disait à ses soldats, au lendemain de l'assaut et de la reprise sur les tours de Jérusalem, la ville sainte : « Vos mains ont été vaillantes, parce qu'elles étaient pures ! »

Que non seulement vos mains, mes amis, restent pures, mais que vos esprits et que vos cœurs le restent aussi. Au sortir de cette retraite, ils le sont. Vous avez juré à Notre Seigneur Jésus-Christ que vous les garderiez toujours ainsi : vos esprits, purs de toute doctrine, malsaine et débilitante qui, sous des apparences parfois séductrices, cachent mal ce qu'elles renferment de lâcheté inavouée. Il est des hommes qui blasphèment la Patrie, comme d'autres blasphèment

Dieu. Ceux-ci et ceux-là ne sont ni des Français; ni des Chrétiens. Vous ne les imitez pas.

Vous aimerez la France ; elle est Fille de Dieu, sa Fille aînée ; et longtemps elle fut à travers le monde son soldat valeureux et invincible, le soldat de l'idéal, de la vérité et du droit !

Mais ne l'oubliez pas : vous n'aimerez la France efficacement que dans la mesure où vous saurez mettre à son service ce que la foi catholique a déposé dans vos âmes de forces morales et de mâles énergies.

Pour cela il faudra garder vos croyances religieuses dans leur intégrité parfaite ; il faudra que votre cœur reste pur et ne demeure jamais l'esclave de la passion qui dégrade, qui aveugle et qui trouble.

Un philosophe, qui dans sa vie fut loin, hélas ! d'être chrétien, a dit cette parole : « Gardez toujours votre cœur en état de ne pas craindre qu'il existe un Dieu et vous n'en douterez jamais ! » Parole qui n'est d'ailleurs que le commentaire très affaibli de celle du Christ dans l'Evangile : « Heureux les cœurs purs, ceux-là verront Dieu ! » Dieu, la Vérité suprême, dont on n'a pas peur, et qui apparaît aux regards de l'intelligence sans éclipse et sans défaillance, toujours lumineux !

Un de nos meilleurs écrivains modernes, à l'ironie souvent malicieuse, mais à l'inspiration bien française, et dont beaucoup de pages sont animées par le patriotisme le plus ardent, le plus élevé et le plus pur, nous a laissé le récit suivant :

C'était en Alsace, quelques années après la terrible guerre de 1870-1871. Dans une école de village, un inspecteur prussien interrogeait une jeune enfant ; et après avoir complaisamment étalé les forces de l'Allemagne et marqué du doigt sur la carte de géographie ses vastes territoires, il demandait à la jeune élève, avec ironie, et comme dans un ricanement de haine :

« — Et la France, après cela, où est-elle la France ? »

Et alors l'enfant, regardant fixement, tranquille et fière, son interlocuteur, répondit en plaçant la main sur son cœur :

« — La France, Monsieur, elle est là ! »

Assurément, mes amis, le souvenir de la Patrie absente, l'amour de la terre natale, est une grande et belle chose. Mais je sais une passion plus belle et plus noble encore : c'est la fidélité à sa Foi, l'attachement d'une âme pour son Dieu, l'amour d'un Chrétien pour Jésus-Christ.

Gardez-la donc vivace au cœur, cette sainte et divine passion. Ce matin, Notre Seigneur Jésus-Christ est descendu dans vos âmes. Qu'il y reste comme en un sanctuaire inviolable.

« — Soldats, je suis content de vous », disait au soir d'une bataille qui avait été victorieuse, le plus grand soldat des temps modernes.

Quand, au soir des batailles de la vie, vous irez répondre « Présent » au dernier appel, à l'appel de Dieu, notre maître à tous, puisse-t-il dire à chacun de vous : « Chrétien, je suis content de toi ! Viens

donc recevoir la récompense que je donne à ceux qui, sur terre, ont été sans peur et sans reproche ».

C'est pour vous tous, Mes Bien Chers Amis, le désir de mon cœur, c'est la grâce que je vous souhaite, avec la bénédiction de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque.

Lettre à un jeune Soldat

Mon cher François,

Ta dernière lettre accuse un peu de tristesse. Tu as exposé tes idées : la façon dont elles ont été accueillies a complètement refroidi ton enthousiasme.

Pourquoi ? Tu es parti à la caserne rempli de ton idéal mais n'ayant pas une idée bien précise des moyens de le faire aboutir.

Le Sillon est un mouvement de conquête. Il exige, pour réussir, la connaissance exacte du milieu qu'il veut transformer.

A la caserne, toutes les classes sociales sont mêlées. Le Silloniste devra donc présenter ses idées à chacun par le côté qui lui est le plus accessible.

Un cultivateur, un ouvrier comprendra l'utilité des œuvres sociales auxquelles un étudiant n'attachera, au début, qu'une médiocre importance ; un jeune homme riche s'effarouchera de notre conception de la société, tandis que nous serons d'accord sur ce point avec certains autres d'idées plus avancées.

La connaissance exacte du caractère de chaque camarade est indispensable et il te faudra y consacrer plusieurs semaines, plusieurs mois même, pendant lesquels une grande réserve est nécessaire.

Le temps passé en observation ne sera pas perdu. Ton exemple entraînera tes camarades, ton esprit de tolérance et de discipline te les attachera, alors, sans crainte, tu pourras exposer tes idées, surpris parfois de les voir défendues par ceux qui, ne partageant pas notre foi religieuse comprennent cependant l'opportunité de notre mouvement.

Tu seras quelquefois embarrassé pour répondre à certaines questions : il n'y a que les sots à vouloir tout connaître. Ne crains donc pas de dire : « Je ne sais pas ; je réfléchirai ». Ce sera pour toi une occasion de préciser tes idées et d'approfondir le Sillon avec les Sillonistes, militaires ou civils, auxquels tu t'adresseras.

Sois toujours franc et loyal ; fortifie ta volonté par l'acceptation courageuse de tous les petits ennuis du métier militaire ; aime le Christ, montre-toi fier d'être son disciple et heureux d'être insulté pour Lui. Sois un « entêté de l'amour » et tu t'apercevras bien vite, comme nous aimons à le redire au Sillon, que « l'Amour est plus fort que la haine ».

Fraternellement à toi,

Pierre PONS.
sergent.

La Vie du Sillon en Bretagne

Région M.-loui-
ne et Dinan-
naise.

Au cercle
rural
de St-Carné

Le Sillon
est-il seule-
ment pour les
intellectuelles
et les villouins ?

Avant tout
catholiques
intégrés.

ILLE-ET-VILAINE

Nos camarades Robert et Trotin, de Dinard, et Be-
rest de Saint-Malo, rendaient visite, le dimanche du
14 octobre, au Cercle de Saint-Carné, près de Dinan.
La Chambre du bon abbé Prual, conseiller du C. E.
fut, bientôt trop petite pour les camarades de Dinan
venus vivre quelques heures dans l'amitié du Sillon. Et
il aurait fallu que ceux qui disent que le Sillon n'est
que pour les intellectuels et les jeunes gens des villes,
aient assisté à cette réunion de ruraux. Les regards
brillants de nos jeunes camarades en entendant Be-
rest leur parler de nos aspirations démocratiques,
leurs questions hardies et franches sur les équivoques
que certains essaient de jeter sur notre mouvement,
leur volonté de comprendre et de rechercher les res-
ponsabilités, faisaient deviner toute l'énergie de leurs
cœurs de paysans, qui les destine pour l'avenir à une
action féconde. N'est-il pas consolant pour ceux qui
ont peiné en propageant lentement nos idées, d'en-
tendre des paroles comme celles de Nogues, le jeune
président du groupe de Saint-Carné : « Nous ne vou-
lons pas être un groupe quelconque, nos âmes ont
vibré aux paroles des Sillonnistes que nous avons en-
tendus, nous sentons bien que quelque chose nous
appelle quand nous lisons nos Revues et nos bro-
chures, mais nous sommes trop jeunes pour créer des
œuvres, l'action nous manque, que faut-il faire ? »
Nous sommes tous remplis de ce besoin d'action et
de ce désir de conquête, lui répond Berest, mais de-
viendrons-nous vraiment conquérants en créant des
œuvres qui ne nous donneraient sans doute qu'un sem-
blant d'action ? Vivons d'abord notre Vie et laissons
nous faire par elle, si un jour autour de nous ou pa-
mi nous des œuvres deviennent nécessaires, grâce au
travail de nos C. E., nous serons les hommes capa-
bles de les créer et capables de les vivre. En atten-
dant, soyons fidèles à nos principes, catholiques inté-
graux, prouvons par notre vie que nos doctrines so-

ciales peuvent être mises en action justement à cau-
se de notre force de chrétiens ; devenons partout
meilleurs que les autres, surtout lorsque pour cela il
faudra nous sacrifier. Tous, quelque modeste que soit
notre position, nous pouvons avoir dans la Société un
rôle nous classant dans l'élite, il faut que ceux qui nous
entourent soient forcés de constater que le Sillon nous
a placés au-dessus de tout ce qui est méchant et
mauvais. Ils ne sont pas comme les autres, dira-t-on
de nous. Tant mieux, si n'être pas comme les autres
c'est avoir vaincu l'orgueil et l'amour-propre, c'est
savoir aimer et se sacrifier. Alors nous deviendrons de
véritables conquérants, peu à peu, nos idées s'impo-
seront à la masse, nous serons comme ces tout pe-
tits grains de musc qui suffisent à imprégner tout un
appartement de leur bonne odeur. A leur tour les cama-
rades Trotin et Dujardin parlent de la vie intérieure
et des bons moments que le Sillon fait vivre et qui
compensent bien les peines et les souffrances qu'il faut
bien s'attendre à rencontrer le long de notre chemin...
Mais les heures passent vite, il faut se quitter ; le
long de la route de Dinan les conversations conti-
nuent, mêlées au chant de la Jeune Garde, un à un,
nos camarades ruraux reprennent le chemin de leur
ferme où ils vont apporter un écho de la bonne jour-
née qu'ils viennent de vivre.

Le soir, Berest avec Etrillard et quelques camarades
de Dinan, un peu fatigués mais bien contents, sou-
pent dans un modeste restaurant. Des hussards et
des dragons y font payer la bienvenue aux bleus. Au
milieu du bruit, l'entrée de nos camarades a été aper-
çue... C'est le Sillon, dit-on. Des sourires échappent
à beaucoup en voyant le signe de Croix de nos amis
disant leur Benedicite. Mais leur tenue très digne,
leur conversation bientôt attentivement écoutée par
leurs compagnons de table, leur rire bien franc d'hom-
mes contents d'eux, firent bien vite contraste avec les
rires grossiers et les mauvaises plaisanteries de cer-
tains habitués du restaurant. Et quand nos cama-
rades se levèrent et dirent leurs Grâces, bien peu osè-
rent sourire à leur second signe de Croix. Là aussi ils
avaient été du Sillon, on s'était aperçu qu'il n'étaient
pas comme les autres. Qui sait, ils avaient peut-être
laissés derrière eux un peu de cette bonne odeur, dont
Berest parlait l'après-midi et qui émane, n'est-il pas
vrai, du petit quelque chose qu'a dans le cœur tout
Silloniste.

L'élite.

Agir
en conformité
avec ses princí-
pes.

BREST

*Réunion tri-
mestrielle des
cercles d'étu-
des sillonnaises
du Finistère.*

*But
du congrès*

Reproduire la physionomie exacte d'un congrès du *Sillon* est chose impossible : la vie active et joyeuse qui soutient et conduit tous les travaux, la bonne humeur qui éclate en gais propos et en chansons, tout cela est intraduisible et n'est cependant pas le moins important ; le fruit d'un congrès aussi court ne consiste pas tant dans un accroissement de nos connaissances que dans un renouveau d'enthousiasme et d'énergie que chacun a puisé dans son voisin et qui vient donner une vigueur nouvelle aux raisons que nous avons de croire à la vérité des doctrines du *Sillon*.

À la messe, par suite de la situation qui nous est faite, aucune parole n'est tombée de la chaire dans nos cœurs pour les embraser, mais notre prière n'a pas été moins fervente, et c'est Jésus-Christ lui-même qui est venu à nous dans la communion.

A neuf heures nous sommes soixante environ rassemblés dans l'une des salles de la Bourse du Commerce. Louis Meyer préside. Les membres des cercles de Brest et des environs, les délégués de ceux de Quimper, Morlaix, Douarnenez, Lannilis, etc., et des cercles féminins écoutent attentifs, l'excellent rapport du camarade Marzin sur « Le mouvement des Cercles d'études en Bretagne ».

*Mouvements
des Cercles d'E-
tudes en Bre-
tagne.*

*Action inté-
rieure.*

*Action
extérieure*

Les aspirations du peuple de France poussent notre pays vers la Démocratie ; mais de ce régime nous n'avons encore que le cadre. Faut-il le briser ou le remplir ? Il faut le remplir car la Démocratie est le plus idéal des régimes : c'est dans les cercles que s'élabore l'élite qui la fera. Le cercle ne doit donc pas se contenter de fournir à ses membres un aliment intellectuel, mais il doit aussi former leur cœur et affermir leur volonté. Les Cercles « doivent être comme des cellules vivantes où se prépare une élite, non pas intellectuelle, mais surtout consciente de son rôle et devenant chaque jour plus vertueuse et meilleure ». Les études que nous y pouvons faire ne doivent pas tendre à autre chose qu'à nous faire réfléchir, à nous montrer l'opportunité de notre action et à nous indiquer les moyens d'atteindre notre but. Si le prêtre, réserve inépuisable d'énergie et d'idéal, guide sûr dans l'étude des questions religieuses, ne peut demeurer dans nos Cercles, nous devons aller chez lui chercher cette aide dont nos âmes ont besoin. Ainsi formés, nous pour-

FINISTÈRE

rens conquérir, en versant dans les âmes le trop plein de la nôtre. C'est en vivant leur idéal, que les camarades font de l'apostolat.

Une discussion fertile en résolutions suit cette étude. Je rappellerai seulement quelques-unes de celles prises pour remédier aux inconvénients qui résultent de l'absence du prêtre des cercles d'études : un bulletin périodique reliera les divers groupes du Finistère, tiendra chacun d'eux au courant des difficultés des autres et indiquera les solutions qu'il convient d'y apporter : il sera le conseiller des cercles qui n'en ont pas et le stimulant de tous. Comme les difficultés sont plus grandes et que nous avons besoin de nous retremper dans des réunions plus fréquentes, un congrès trimestriel est décidé.

A dix heures, François Lirzin, de Brest, nous donne un rapport plein de verve sur la « diffusion de l'*Eveil Démocratique* » ; ce n'est pas un théoricien qui parle, mais un camarade qui sait où et comment il faut vendre, pour l'avoir fait lui-même. Il nous dit les multiples moyens mis en œuvre pour le propager : vente aux portes des églises et des usines, dans les rues, les cabarets, à l'atelier. L'ouvrier lui fait, en somme, bon accueil, et l'achète volontiers, mais les ruraux sont plus méfiants : « ils ont surtout peur de se faire rouler devant des témoins », aussi vaut-il mieux choisir le moment où ils sont seuls.

La causerie qui suit la lecture de ce travail vient le confirmer et préciser les desideratas : diminution du prix des tracts, brochures et chansons ; collaboration de tous aux publications du *Sillon*.

Après un repas pris en commun, nous nous retrouvons à deux heures dans la même salle où le camarade Philippe, de Brest, dans un travail très documenté, nous fait l'historique du mouvement syndical en Bretagne. Mais la discussion nous écarta rapidement du cadre trop étroit imposé au rapporteur.

Après avoir reconnu l'impossibilité pour un syndicat de garder une rigoureuse neutralité politique et religieuse, le danger que font courir à la démocratie les syndicats rouges, révolutionnaires et anticléricaux, les congressistes concluaient que le syndicat doit s'occuper à la fois de l'amélioration matérielle du sort de ses membres et de leur éducation professionnelle, sociale et morale.

En quelques mots simples et touchants Meyer ouvre nos âmes et nous dispose à la prière qui clôtura les travaux du Congrès.

1) *Bulletin
périodique*

2) *Congrès
trimestriel*

*Diffusion de
L'Eveil*

*Le Mouvement
syndical
en Bretagne*

*But du
Syndicat*

Le Banquet

Nous sommes au dernier acte, dans la salle du banquet. Ah ! ce traditionnel banquet, toujours démocratique ! C'est bien là qu'éclate la gaieté, cette bonne gaieté qui jaillit d'âmes pures et fortes et qui sonne comme un jet d'eau vive retombant dans un bassin de cristal ; l'esprit se repose de l'effet qui le tenait toujours tendu dans la discussion et c'est à cœur ouvert que nous parlons des amitiés qui nous unissent, des grands désirs qui nous dévorent. Qui pourrait soutenir, en nous voyant, que nous ne sommes pas de vrais enfants du Christ ? N'est-ce pas à notre amour qu'on doit nous reconnaître !... L'heure du départ approche ; Meyer se lève et malgré les fatigues de la journée que celles d'une nuit de voyage ont mal préparées, il parle... Sa parole, lassée, douce et sans apprêt, tombe droit dans nos âmes ; c'est un cœur qui chante à nos cœurs l'apaisante chanson de l'amour, de l'amour qui doit nous unir entre camarades, de l'amour pour les adversaires qui nous méconnaissent et qu'il faut gagner, de l'amour pour les adversaires qui nous haïssent et à qui il faut pardonner... Le Congrès est terminé, Meyer parti ; l'écho des acclamations qui l'ont salué au départ s'est tu : nous nous retrouvons seuls en face de notre lourde tâche, mais nous sentons en nos cœurs une énergie nouvelle qui nous empêche de croire à l'impossible...

Le soc est passé : Vive le *Sillon*.

LOIRE-INFÉRIEURE...

NANTES

Des groupes de la Loire-Inférieure, un seul, Ancenis, avait répondu à l'appel du *Sillon Nantais*, le 23 septembre dernier, l'absence des autres groupes étant due sans doute à la confusion produite par l'information publiée dans deux journaux de Nantes, annonçant la suppression du congrès au Pont du Cens. La place ayant fait défaut dans le dernier numéro de l'*Ajonc*, et le compte-rendu étant arrivé trop tard, nous tenons à revenir sur ce petit congrès qui peut être pour nos camarades le point de départ d'une vie nouvelle et plus active par cela même, qu'il a été pour eux l'occasion d'un sacrifice cruel mais méritoire comme il l'a été déjà pour un certain nombre de nos camarades.

La première séance était consacrée à l'étude du *Sillon* en Loire-Inférieure et à la méthode pratique pour le développement d'un jeune groupe.

Le camarade Pandiheur, après avoir montré l'orga-

nisation des divers cercles nous lit un rapport de l'abbé Davot.

Posant tout d'abord ce principe qu'un cercle ne doit pas être un cours de questions sociales, mais une vie où tous apportent leur savoir faible ou fort, la question se posait de savoir quelle était la meilleure méthode d'éducation démocratique. On parla de la discussion, de la lecture d'articles, de la revue, de l'*Eveil*, et surtout de la conférence. La méthode par la conférence a son utilité pour l'exposé des idées ; dans le début d'un cercle elle est préférable aux autres, mais ne peut porter de fruits vraiment efficaces qu'à la condition que tous les camarades aient le soin d'étudier en particulier le sujet, pour permettre d'avoir une discussion à la fois animée et intéressante. Il y aurait inconvénient à ce que le conférencier fut toujours le même camarade : le cercle deviendrait alors « cours de questions sociales, le résultat serait la lassitude, le dégoût et, bientôt, l'abstention de tous les camarades.

Il est à recommander au jeune groupe d'étudier primitivement le *Sillon*, son but, ses aspirations, de bien connaître ses idées en lisant la revue, des livres comme *Vie et Doctrine*, *L'Esprit Démocratique*, laissant pour plus tard les questions sociales.

De la discussion qui suivit sur les divers groupes de la région, il s'ensuit que la pénétration se fait lentement, l'apathie et la timidité ne seront vaincues que par de nombreuses conférences et une propagande acharnée de l'*Eveil Démocratique*.

Dans la seconde séance de travail, le camarade Morice précisa le but du *Sillon*, son esprit, ses méthodes et les différences qui le séparent des divers autres groupements : royalistes, socialistes, Association de la Jeunesse Catholique. Cette dernière, dont le programme est « piété, étude, action », consiste surtout à conserver le principe religieux dans les âmes jeunes ; ce mouvement comprend tous les jeunes gens catholiques sans distinction d'opinions ; une grande divergence existe avec le *Sillon*, celui-ci faisant d'abord de l'apostolat religieux et travaillant en même temps au mieux être social, tandis que tous ses membres ont les mêmes aspirations et poursuivent tous le même but.

Les syndicats jaunes furent créés pour combattre l'abus qui existait dans les syndicats rouges : celui d'être des foyers de politique. Nous constatons aujourd'hui que les syndicats jaunes ont complètement dévié de leur but en ce qu'ils sont presque tous confession-

*La
Conférence,
ses avantages
ses
inconvénients.*

*Une
recommanda-
tion très utile.*

*Le Sillon
et
l'A. C. J. F.*

*Le Sillon
et
le mouvement
jaune*

*Le syndicat
véritable
champ d'ac-
tion et d'apos-
tols de nos
idées.*

*Toast
au clergé.*

VANNES

La Trinité-sur-
Mer

Un peu

nels. Un syndicat, pour bien remplir ses devoirs, pour faire œuvre utile, doit laisser à l'écart toute politique, sous peine de nuire à son développement ainsi qu'à sa durée. En attendant les syndicats démocratiques qui nous apparaissent comme défendant le mieux les intérêts des syndiqués, il serait nécessaire que tous les Sillonnistes entrent dans le syndicat de leur métier ; seuls au début pour la défense de leurs idées, cela importe peu, ils tâcheront par leur franchise, leur sympathie, de s'attirer quelques amis ; puis lorsqu'ils auront gagné la confiance d'un certain nombre, ils feront connaître leurs opinions et diront ce en quoi le syndicat diffère de celui de leurs rêves.

A la fin du banquet de nombreux toasts furent portés aux abbés de la Loire-Inférieure, empêchés par l'accomplissement du devoir, d'être des nôtres ; ils ont montré par leur soumission à la discipline ecclésiastique leur attachement à la Cause, car c'était pour eux un grand sacrifice, après une journée tant souhaitée, de voir briser au dernier instant toutes leurs espérances. Nous savons du reste que, séparés antérieurement, nos amis étaient de cœur avec nous.

MORBIHAN

« Il nous faudrait un excitant quelconque et nous ne savons guère où le prendre », nous écrit l'un de nos bons amis. De fait, à Vannes, le *Sillon* progresse peu, le recrutement ne se faisant pas. Que la vente de l'*Eveil* ait baissé, rien d'étonnant à cela, c'est un fait général auquel il fallait s'attendre dès lors que *Eveil* devenait hebdomadaire ; nous croyons savoir d'ailleurs que deux camelots de Rennes doivent aller un beau dimanche remuer l'indifférence ou exciter l'hostilité des Vannetais.

Les Sillonnistes du Cercle Saint-Joseph ayant étudié la démocratie chrétienne et la démocratie du *Sillon*, ont revu en commun les questions traitées au Congrès de Saine-Anne, du mois d'Août et ont émis le vœu que la conférence de Robic soit publiée en tract.

Edouard LUCAS,
du *Sillon* rennais.

Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
88, rue du Pré-Botté, Rennes.

Le Gérant : M. EVEN.

CONVOICATIONS

REGION MALOUINE ET DINANNAISE

Samedi 1^{er} Décembre à 8 heures du soir

Remontrance des Sillonnistes de la région au local du
Sillon Malouin, rue Sainte-Catherine

Dimanche 2 Décembre

Journée de retraite à la communauté du Rocher, en Saint-
Servan. Messe de communion à 8 h. 1/2.

Dépenses pour la journée, y compris le petit déjeuner
1 fr. 50. — Repas facultatif le soir 1 franc.

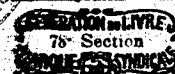
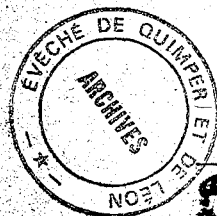
Un nombre de prix limité sera mis **gratuitement** à la dispo-
sition des camarades envoyant leur adhésion les premiers.

CONGRES SYNDICAL DU SILLON

les samedi 15 et dimanche 16 décembre 1906

Demandez le programme au *Sillon*, 34, Boulevard Raspail

50 % de réduction sur les chemins de fer



Quelle part le Sillon pour il retour de ces deux écoles ? Rôle de la loi et de l'Etat ? Rôle des syndicats, leurs conditions, leurs limites ?

II — LE SOCIALISME EN BRETAGNE

Sous quelle forme se présente-t-il principalement ?

a) Dans les villes.

1° Les ouvriers considèrent-ils seulement le socialisme comme un parti favorable à leurs revendications immédiates ou comme une doctrine de transformation sociale ?

2° Sont-ils partisans du collectivisme d'Etat ? Pour quelles raisons ?

3° Préfèrent-ils le syndicalisme révolutionnaire ? Et qu'en attendent-ils ?

4° Sont-ils entretenus dans l'attente et l'espoir de la grève générale expropriatrice prochaine ? Quelle idée ont-ils de la lutte de classe ? Comment se manifestent leurs convictions socialistes ?

5° Sur quel terrain vous semble-t-il que le Sillon doive se placer pour combattre, dans votre milieu, les excès du socialisme ?

b) Dans les campagnes.

Le socialisme a-t-il pénétré dans vos campagnes ?

Sous quelle forme ?

A-t-on fait approuver par les paysans la nationalisation du sol, ou bien a-t-on seulement soulevé contre la grande propriété foncière ? Les a-t-on engagés à se grouper entre eux en des associations agricoles ?

Le socialisme a-t-il conservé sa doctrine intégrale, lorsqu'il est propagé dans vos campagnes ?

Existe-t-il dans votre région un prolétariat agricole ? Quelles sont ses opinions ?

Quelles seraient, selon vous, les méthodes à employer pour s'opposer aux excès du socialisme dans les campagnes ?

Tel est le programme de la question principale du Congrès du Sillon de Bretagne. Il est doctrinal, il est pratique. Chaque cercle d'études, chaque camarade va commencer immédiatement à l'étudier à fond sans attendre les renseignements complémentaires et nécessaires sur la tenue de l'organisation de ce grand Congrès. Chaque cercle d'étude, chaque camarade va économiser et saura se priver des choses superflues, dès maintenant, afin de coopérer par sa présence au travail de ces belles assises, et de venir entendre pour la première fois peut-être, notre ami Marc Sangnier.

LE SILLON RENNAIS

Le Sillon de Bretagne

Red é trezek ar Wirionez
kerzet gan an ei a-bez

Il faut aller au Vrai
avec toute son âme

Catholique et Républicain

Il est de mode, aujourd'hui, d'accorder l'épithète de « réactionnaires » aux hommes qui fréquentent les églises, tandis que l'on pare sans difficulté du titre pompeux et sonore de « républicains » les citoyens qui se montrent indifférents à l'égard des choses divines ou qui persécutent avec acharnement ce que jadis eux aussi ont adoré.

Catholique devient donc synonyme de réactionnaire, et républicain d'anticlérical, pour ne pas dire d'antireligieux. Voilà ce que nous constatons.

Mais il est temps que cette équivoque cesse et que l'on rende aux mots la signification qui leur est propre.

Est-il vrai, par exemple, qu'un catholique, parce que catholique, soit l'ami des régimes déchus et s'oppose, par principe, à toute réforme sociale, qui apporterait autour de lui un peu plus de bonheur ?

Non ; un catholique n'est pas nécessairement attaché aux vieilles institutions. Jamais l'Eglise n'a enseigné à ses enfants qu'ils doivent porter dans leur cœur l'amour inaltérable de la monarchie, sous peine de commettre une faute grave. Une telle attitude eût été en contradiction avec ses principes ; car l'Eglise « dominant les contingences humaines », s'accommode de toutes les formes de gouvernement, « pourvu qu'elles ne répugnent ni à l'honnêteté, ni à la justice. » — La royauté a disparu et sur ses

ruines s'est élevée la République. Qu'a fait l'Eglise ? Nous a-t-elle commandé de nous révolter et d'anéantir le nouveau régime ? Nullement ; l'Eglise nous a rappelé que nous devons obéissance aux ordres légitimes du gouvernement républicain. Récemment encore, n'avons-nous pas vu Pie X « repousser avec indignation comme une fausseté l'accusation de ceux qui prétendent que la forme de la République en France lui est odieuse et qu'il seconde pour la renverser des partis adverses ? » Et, un mois plus tard, tous nos évêques n'unissaient-ils pas leurs voix à celle du Souverain-Pontife pour déclarer « qu'ils ont accepté la Constitution que la France s'est donnée » ?

Il serait superflu d'insister. Quiconque a l'esprit libre de préjugés et veut comprendre, reconnaît aisément que l'Eglise, bien loin de défendre, ordonne à ses enfants de se placer sur le terrain constitutionnel, pour rendre à César ce qui est à César et s'assurer ainsi, comme l'a écrit M. Léon Harmel, dans le « Peuple Français », la possibilité de rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

Que répondre, maintenant, à ceux qui nous reprochent d'être systématiquement hostiles à toute réforme capable d'augmenter le bien-être des malheureux, des deshérités de la terre ?

Qu'ils se souviennent des enseignements du Christ ! N'est-ce pas lui, en effet, qui nous a appris que pour aimer Dieu de tout notre cœur il faut que nous aimions notre prochain ? Qu'ils ouvrent pour un instant l'Evangile et ils y verront comment Jésus a prêché d'exemple, lui dont il a été écrit : « transiit benefaciendo : il a passé en faisant le bien ».

Voilà pourquoi, ceux qui veulent être de vrais disciples du Christ et qui désirent aimer Dieu comme il le convient n'ont pas le droit de « se confiner dans la contemplation mesquine et égoïste de leurs intérêts personnels et de leurs intérêts de classe » ; ils doivent sortir d'eux-mêmes pour venir en aide à leurs semblables.

Si donc « être républicain », (cette définition je l'emprunte au président d'un comité radical-socialiste) c'est accepter la Constitution et surtout croire que : « l'ordre des choses actuel est loin d'être parfait et qu'il est perfectible ; que la République n'est qu'un mot dépourvu de sens si elle ne réalise pas les réformes qui remédieront aux injustices et aux inégalités sociales », nous ne nous expliquons pas pourquoi un catholique serait incapable de porter le titre de « républicain », puisque, encore une fois, dans notre religion rien ne nous empêche

d'accepter la constitution et que tout nous commande de faire régner ici-bas la justice dans la mesure de nos moyens ; nous ne comprenons pas davantage pourquoi on accorde aux anticléricaux seuls le droit de se proclamer républicains.

Qu'on les regarde, en effet, à l'œuvre, et en particulier ceux qui ont été jugés dignes d'arriver au pouvoir et sont, par conséquent, l'élite. Qu'ils adhèrent à la Constitution, nous n'en doutons pas. Mais affirmer qu'ils travaillent uniquement pour la justice serait, il nous semble, exagéré. Que font-ils donc ? Sans crainte de se tromper, on peut dire qu'ils se préoccupent avant tout de leurs propres intérêts, quand ils ne passent pas leur temps à tramer quelque mauvais coup contre ceux qui ne partagent pas leurs idées. C'est là, il faut l'avouer, une politique peu républicaine. Car, pendant que nos édiles se reposent, insoucieux du lendemain, que l'on ferme les couvents et que l'on démolit les calvaires, les réformes, les plus urgentes même, restent lettre morte. On « mange du curé » avec un insatiable appétit ; mais on se soucie fort peu d'assurer aux travailleurs, par des lois sagement élaborées et appliquées sans faiblesse, une existence plus conforme à la dignité humaine. Les injustices ne diminuent donc pas, et la République perd chaque jour de son crédit ; grâce, en effet, à une fâcheuse confusion qui porte à identifier le principe et l'homme qui l'applique, on ne veut plus voir en elle qu'un régime d'oppression et de tyrannie.

Et quand les scellés auront été apposés sur les églises, — pourquoi n'envisagerait-on pas cette hypothèse ? — la République aura reçu le coup de grâce. Car, s'il est vrai que la République est le gouvernement qui exige le plus de vertu et de désintéressement, où trouvera-t-on à l'avenir cette force morale qui incline l'intérêt particulier devant les exigences de l'intérêt général, et dont la religion catholique est, quoi qu'on en dise, l'unique dépositaire.

Mais ne désespérons pas. Les hommes qui occupent aujourd'hui la scène disparaîtront pour faire place à une génération de citoyens qui sauront unir à leur amour de l'Eglise leur dévouement à la cause républicaine.

Dès ce jour, la vieille équivoque qui s'est malheureusement en partie accréditée grâce à l'attitude de certains catholiques aura vécu ; et l'on pourra saluer avec joie l'aurore d'une ère nouvelle : la République Démocratique sera née, apportant avec elle un peu plus de Justice et d'Amour.

CLAUDE.

CONGRÈS RÉGIONAL

Le Congrès Régional Breton aura lieu, comme on l'a déjà dit, à Rennes, le lundi de Pâques.

Nous prions instamment nos camarades de lire très attentivement les premières feuilles roses du présent numéro, où se trouve le questionnaire du Congrès, afin de se mettre dès maintenant à l'ouvrage.

Les camarades chargés de présenter les rapports seront incessamment désignés.

Nous comptons sur la bonne volonté et l'entrain de tous pour faire un Congrès plus important encore que ceux de Saint-Brieuc et de Lorient.

L'AJONG.

Le meilleur moyen de jouir de la vie

Un libre-penseur me posait un jour cette question : « Comment se fait-il que ce soit au XIX^e siècle, siècle de science et de lumineuse civilisation, que le Catholicisme ait contre lui ses plus nombreux et ses plus terribles adversaires ? Ne serait-ce pas qu'à mesure que la science se développe, le but de la vie apparaît plus clairement. Le progrès nous fait concevoir l'existence sous un jour tout nouveau, et rejette dans le néant toutes les vieilles conceptions du fétichisme catholique ».

La question, ainsi posée, me dérouta tout d'abord, je l'avoue, et je ne fis que balbutier quelques paroles insuffisantes.

Ce terrible paradoxe, que l'on trouve à l'heure actuelle sur les lèvres de tous nos adversaires, mérite d'être étudié sérieusement par tous ceux qui ont à cœur de devenir, à l'occasion, de bons apologistes du Catholicisme. Et voilà pourquoi j'ai voulu envisager ce point de vue particulier de l'apologétique, qui ne s'est jamais présenté aussi lumineusement que vers la fin du XIX^e siècle.

La question n'est donc plus de savoir, du moins pour le moment, s'il existe un Dieu dont le Fils a fondé une religion... Il y a beau temps qu'on ne nous écoute même plus lorsque nous posons le problème de cette façon.

Mais il s'agit de savoir si la science a démontré que le catholicisme est une religion contraire à la vie et si cette religion doit en conséquence disparaître.

— 235 —

Les idées que je vais émettre ne sont pas de moi. Je les ai trouvées pour la plupart chez deux admirables penseurs de la fin du siècle : MM. Ollé-Laprune et Fonsegrive. Tous deux nous ont démontré que le catholicisme n'est pas seulement une doctrine philosophique à laquelle la raison adhère, qu'il consiste moins encore en quelques pratiques formalistes dans lesquelles certaines personnes intéressées se plaisent à les renfermer, mais que plutôt *il est une vie qui absorbe toute notre personnalité*, de la même façon que nous disons du Sillon qu'il est une sève qui nous féconde tout entier.

Si donc nous mettons l'une en face de l'autre les conceptions que la science et le Catholicisme se font de la vie, non seulement nous trouverons qu'elles ne se contredisent pas, mais qu'au contraire, la doctrine catholique complète et surpasse les affirmations de la science, en nous promettant l'épanouissement total de la vie, dans le sein de Dieu.

Les dernières théories de la science évolutionniste, celle qui est en grand honneur chez nos contemporains, nous ont démontré que le but de la vie humaine était de s'élever de plus en plus au dessus de l'animalité, de sacrifier les instincts inférieurs, afin de développer les aspirations supérieures. La loi fondamentale de la vie, c'est la mortification de l'inférieur au profit du supérieur. C'est en cela précisément que consiste le progrès dont on fait si grand cas aujourd'hui.

Or qui donc nous a mieux appris la grande loi de la mortification et du sacrifice que Celui qui nous a dit : « Si quelqu'un veut être sauvé, qu'il se renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive ». Et saint Paul, lui aussi, nous disait en d'énergiques versets, la lutte que l'homme spirituel doit engager avec l'homme charnel.

Et ce grand principe de la mortification qui semble tant scandaliser la nature humaine, le Christianisme l'avait paré vingt siècles avant que la science évolutionniste vint l'établir sur des bases solides.

Mais si nous consentons à nous mortifier, ce n'est que pour vivre d'une vie plus haute, ce n'est que pour mieux agir. L'action nous réclame : nous avons une intelligence, une sensibilité qui nous séparent de la bête et qui demandent d'être exercées, de façon à produire leur maximum d'effets. C'est en cela précisément que consiste notre devoir d'homme.

Mais nous nous rendons bien compte des innombrables difficultés qui nous barrent le chemin, lorsque nous voulons agir. Depuis que l'humanité existe, elle a toujours tendu à subordonner à son action toutes les immenses forces que cache la nature et que la science découvre chaque jour. Et à mesure que la civilisation progresse, il est bien certain que les obstacles se font moins rudés et que les bornes de notre puissance s'élargissent.

Aussi, il faut constater que dans la proportion où nos besoins se trouvent satisfaits, l'infinité de nos desirs et de nos aspirations augmente. Isolés, nous ne pouvons rien, ni naître, ni grandir, ni

agir ; mais voici que, même en profitant du merveilleux travail que la société a édifié depuis qu'elle s'est constituée, notre activité, notre curiosité intellectuelle, notre sensibilité morale ne se déclarent pas satisfaites. Aussi a-t-on pu comparer cette humanité en quête de science et de progrès, à quelque enfant qui voudrait boire l'immense Océan avec une coque de noix.

Nous voici donc convaincus de deux vérités :

1° Nous ne pouvons rien par nous mêmes ; il nous faut le secours de coopérateurs.

2° A mesure que la civilisation diminue les obstacles à notre action, nos aspirations augmentent et créent de nouveaux abîmes infranchissables.

Mais ces vérités ne sont pas étrangères à des oreilles de catholiques. Elles ont entendu l'Apôtre s'écrier : « Tout ce que je possède, je l'ai reçu, je ne suis rien par moi même. Mais je puis tout avec le secours de Celui qui est ma force ». Vingt siècles avant les affirmations de la science, Jésus a pu dire : « Sans moi, vous ne pouvez rien ». Mais pour calmer les infinités des aspirations humaines, il a ajouté : « Si vous avez de la foi, gros comme un grain de sènevé, vous soulèverez les montagnes ».

Voilà donc le dernier mot du Christianisme sur la vie humaine : « L'homme, fécondé par la grâce de Dieu, renversant tous les obstacles qui s'opposent à son action ». Le but du Christianisme, c'est, selon la parole de saint Pierre, de faire de nous des « participants de la nature divine ». « Dieu s'est fait homme, afin que l'homme fut fait Dieu », ajoute saint Augustin. Et l'Eglise, commentant ce passage, assure qu'il s'agit bien là d'une véritable apothéose, d'une véritable divinisation. — Etre nous-mêmes des dieux, c'est-à-dire parvenir à l'expansion complète d'une vie toute puissante et sans entraves, où les plus sublimes de nos aspirations recevraient complète satisfaction. Quel beau rêve !

(A Suivre).

Jules HANRAS.

IDÉES ET MÉTHODES

Le " SILLON " et les Patronages

Ce n'est pas sans hésiter un peu que j'aborde ce sujet délicat. Le *Sillon* a tant d'obligations envers les patronages qu'il y a quelque ingratitude, semble-t-il, à se tourner aujourd'hui contre eux, et j'ai peur qu'on ne l'accuse de déchirer le sein qui l'a porté. Mais, chez nous, nous avons horreur des équivo-

ques, nous aimons les situations franches, quoiqu'il puisse nous en coûter. Or il est incontestable que les rapports entre le *Sillon* et les patronages (1) deviennent plus difficiles, plus tendus de jour en jour ; que, de plus en plus, entre les buts poursuivis par l'un et par l'autre apparaît une véritable antinomie. De part et d'autre il y a malaise et souffrance : il faut à tout prix sortir de cette impasse.

Je ne prétends nullement d'ailleurs épuiser la question dans un seul article : mais je voudrais, sans tenir compte de cas particuliers que je ne nie point, donner franchement mon opinion, opinion basée un peu sur mon expérience personnelle et beaucoup sur celle de plusieurs camarades dont je ne suis ici que le faible écho, et dire quels doivent être les rapports du *Sillon* avec les patronages, et quelle doit être l'attitude du sillonniste qui fait partie d'un patronage.

1

Un « Directeur de patronage », dans le *Sillon* du 10 août, a déjà répondu à la première question. Pour lui ces rapports pourraient et devraient être excellents ; le *Sillon* ne serait que le couronnement du patronage, et le patronage le « Séminaire » du *Sillon* : « *l'œuvre des patronages et le Sillon, dit-il, sont faits pour s'entendre.* »

L'auteur de l'article est de la partie et doit avoir une compétence à laquelle je ne saurais prétendre. Mais peut-être aussi voit-il trop son patronage à lui, ou mieux sa conception personnelle du patronage ; cette conception n'est malheureusement point celle de la plupart de ses collègues, et, il faut le dire, ne répond point du tout au but du patronage. Quoi qu'il dise et qu'il veuille, le patronage est resté et restera, malgré d'heureuses et d'intelligentes exceptions, une œuvre non de formation et d'éducation, mais de *préservation*. C'est une erreur sans doute, une grave erreur, mais c'est une erreur nécessaire à la vie de ces œuvres qui cesseraient d'être du jour où l'idée révolutionnaire de la formation supplanterait celle de la préservation, parce que les ressources pécuniaires seraient immédiatement taries : les soutiens de ces œuvres étant le plus souvent de ces catholiques « bien pensants » qui ont toujours eu un mépris profond pour le peuple, une peur intense de le voir s'instruire et s'élever. Nous connaissons trop cette mentalité : elle a enlevé au catholicisme sa force politique, lui a ravi son influence sociale et prochainement lui fera perdre ses écoles et ses collèges. Avec une obstination qui ne manque pas d'une certaine grandeur mais qui paraît surtout déplorablement bête, on s'est acharné à replâtrer une vieille muraille au lieu de rebâtir un

(1) Il est évident que nous ne parlons pas ici des petites œuvres de campagne, véritables centres de formation et pépinière de sillonnistes, mais seulement des grands patronages des villes.

mur solide et inébranlable : on s'est absorbé dans le passé, incapable de prévoir et de préparer l'avenir.

Or le *Sillon* est précisément d'un tout autre esprit. Alors que l'esprit du patronage est éminemment conservateur et craintif, celui du *Sillon* est essentiellement hardi et progressiste : nous prétendons bien nous rattacher au passé, mais nous ne voulons à aucun prix nous y figer dans une admiration béate ; le patronage, par son but même, veut marquer le pas, et parfois faire demi-tour, le *Sillon* marche toujours en avant : son idéal est dans l'avenir, et non dans le passé.

Cette antimonie entre les deux esprits a été admirablement mise en lumière par Marc lui-même, au Congrès de Lyon du 10 juin 1906. Je cite ses paroles d'après les « Semailles » (15 juil.)

« Il faut avoir le courage de le dire, il y a conflit entre l'esprit du *Sillon* et l'esprit du patronage. Vouloir faire pénétrer l'esprit du *Sillon* dans un patronage, c'est la plupart du temps y apporter la lutte, et c'est ce que certains directeurs redoutent. Le patronage est une œuvre de préservation dont les méthodes s'opposent à celles du *Sillon*, œuvre de conquêtes.

« Au patronage, on donne tout à l'enfant qui reçoit des jeux, des amusements, qui subit continuellement une impulsion et une direction extérieures à lui ; au *Sillon*, au contraire, on exige de nos camarades leur vie, leurs peines, leurs efforts ; on leur demande sans cesse et on leur apprend à se diriger par eux-mêmes et par des motifs intérieurs.

« Si donc les patronages rendent des services, de très grands services, leur forme n'est pas adoptée à notre action, et si nos camarades y veulent agir, il faut qu'ils s'attendent à des difficultés, car on les accepte à cause des services qu'ils rendent, mais on ne veut pas de leurs idées qui perturberaient l'atmosphère de ces œuvres closes. »

J'avoue qu'après avoir lu Marc, j'ai été un peu surpris de trouver, dans le *Sillon* du 10 août, la conclusion que j'ai déjà citée, mais je tiens à rappeler en la complétant : « L'œuvre des patronages et le *Sillon* sont faits pour s'entendre. Cette jeunesse qui trouve, un abri, du reste indispensable, au patronage, est toute disposée à tendre la main au *Sillon* pourvu que le *Sillon* la lui tende loyalement de son côté. » — Non, le *Sillon* et le patronage ne sont point faits pour s'entendre, et de fait, — j'en pourrais citer de nombreuses preuves sans sortir d'Ille-et-Vilaine, — ne s'entendent presque jamais. Est-ce « simples malentendus » ou « démarches malheureuses » comme le pense le « Directeur de patronage » ? Parfois, en effet, cela peut être une occasion de rupture, mais la cause profonde, Marc l'a indiquée : elle est dans l'opposition irréductible des deux esprits. C'est pour cela que non seulement je ne crois pas possible la « bonne entente », mais que je ne la crois pas même désirable, à moins que le patronage ne change radicalement d'esprit et de méthode, ce qui ne sera pas de longtemps.

Encore une fois, il se trouvera d'heureuses exceptions. Il y aura des directeurs assez intelligents pour comprendre que le prêtre a autre chose à faire qu'à être organisateur de sports ou régisseur de théâtre, et que la formation de l'âme doit aller de pair avec le développement du corps ; qui « s'efforceront, comme le « Directeur » du *Sillon*, de renforcer peu à peu les convictions religieuses des enfants et des jeunes gens par une instruction progressive dans le sens du développement de leur raison, et un exercice, progressif aussi, de la volonté, tendant de plus en plus à en faire des hommes complets au sens vrai du mot, c'est-à-dire des chrétiens ne séparant jamais leur vie naturelle d'hommes et de citoyens de leur vie de catholiques. » Oui, il se trouvera de ces prêtres, et je prie Dieu qu'ils soient nombreux. Mais hélas, j'ai bien peur qu'ils ne soient jamais que l'exception, que leur comité ne les trouve trop amis du progrès pour les soutenir de son influence et de son argent, et qu'ils n'apprennent à leurs dépens combien il est dangereux parfois de se refuser à suivre les vieux errements et de vouloir être moderne avec les modernes.

Qu'on ne m'accuse pas de vouloir, par mon radicalisme, décourager des amis sincères et éloigner de précieuses sympathies. Je ne fais que constater un fait : l'opposition entre les deux esprits, sans me préoccuper de ce qui se passe dans telle ou telle œuvre déterminée. Le conflit est plus aigu ici, là moins évident, mais tôt ou tard il se manifestera et la scission sera nécessaire sans qu'on puisse pour cela accuser le *Sillon* d'ingratitude. Nous ne songeons nullement à nier tout ce que le *Sillon* doit aux patronages ; nous savons que souvent il y a pris naissance et s'y est développé, surtout quand on ne voyait pas très bien encore ce qu'il serait, quand on pouvait le considérer comme une sorte de rouage dans l'œuvre, le rouage religieux et social à côté du rouage sportif ou théâtral. Mais, par la force même des choses, le *Sillon* s'est précisé ; s'il ne sait pas encore bien tout ce qu'il sera, si même il ne peut le savoir, au moins commence-t-il à savoir ce qu'il n'est pas. En grandissant son tronc vigoureux a brisé les auteurs dont on l'avait entouré aux premiers jours : tant pis si les jardiniers ne sont pas contents, et si l'arbre ne prend pas la direction voulue : il suit la nature.

II

D'ailleurs, si je crois nécessaire la scission entre le Patronage et le *Sillon*, je ne veux nullement conseiller à nos jeunes camarades « patronnés » de briser les vitres et de se retirer en faisant claquer les portes. Ici, comme partout, il faut laisser faire la vie et s'adapter aux circonstances. Mais il y a certains principes auxquels ils doivent demeurer fidèles s'ils sont vraiment sillonistes, et ils me permettront de les leur rappeler.

Nos amis occupent souvent au patronage une situation importante et se sont rendus presque indispensables. Or, il faut « que, si nos camarades se dépendent sans compter dans ces œuvres, on sache que c'est parce qu'ils sont sil-

lonnistes qu'il sont les meilleurs et les plus dévoués ; il faut qu'on admette non seulement leurs services *mais aussi leurs idées*, car on ne peut pas faire couler le fleuve en supprimant la source. » (1) Marc n'exige évidemment pas que le directeur du patronage soit sillonniste et accepte comme sienne toutes les idées du *Sillon* ; mais seulement qu'on laisse à nos camarades toute liberté d'être et de se montrer sillonnistes ; de sorte que si leurs devoirs de sillonnistes appellent en dehors du patronage même ceux qui sont la « cheville ouvrière de l'autre », il faut que le directeur ait assez de désintéressement pour les laisser faire. En un mot, *pour les sillonnistes le Sillon doit passer avant le patronage*, et ils ne peuvent souffrir qu'on leur dise : « Soyez d'abord assidus et tout entiers à l'œuvre, le *Sillon* viendra en surcroît.

Il faut aller plus loin. L'esprit de *Sillon* est un esprit de conquête. Croyant posséder la vérité, le sillonniste n'a pas le droit de la garder pour lui seul, mais il doit s'efforcer de la répandre autour de lui. Ce sera la grande pierre d'achoppement. A la rigueur, en effet, le directeur, même sans être sympathique, laissera libre en dehors du patronage : il en sera ennuyé peut-être, mais, ayant besoin de nos camarades, il se taira. Au dedans du patronage la situation est autrement délicate, et le plus souvent, sinon toujours, l'action du sillonniste sera entravée, tout apostolat absolument interdit, sous prétexte de divisions très possibles d'ailleurs, et surtout par crainte des ressentiments d'un comité fournisseur de fonds. Que faire ? Cesser l'apostolat, c'est impossible. Alors il faut « se dévouer » jusqu'à la gauche », se rendre indispensable jusqu'au jour où le directeur priera de ne plus réparaître au patronage. » Et j'imagine que ce jour là ce sera une délivrance pour tous.

Que nos amis ne se chagrinent pas trop de cette nécessaire séparation, et que nos adversaires n'affectent point de s'en scandaliser. Il n'y a rien à faire qu'à accepter joyeusement un fait inévitable, à s'y préparer tranquillement. Cette séparation n'empêchera point d'ailleurs le bien de se faire : plus libres dans leur action, le *Sillon* et le patronage pourront travailler plus efficacement à réaliser leur idéal particulier, en conservant toujours ces bonnes et fraternelles relations qu'il doit y avoir entre œuvres chrétiennes, se rendant volontiers, à l'occasion, de mutuels services : mais l'un ne doit point dépendre de l'autre. Dans le champ immense du Père de famille chacun remplira sa tâche : peut-être le champ n'en sera-t-il que mieux cultivé, la moisson plus abondante, le Père plus heureux quand, au soir de la rude journée, il viendra distribuer à chacun son salaire.

R. D.

(1) Marc Sangnier, Congrès de Lyon.

Aux nouveaux « JEUNES GARDES » de Rennes

Mes chers amis,

C'est de tout cœur, qu'en souvenir de notre commune veillée d'armes, je vous donne la primeur de cette poésie.

Puisse-t-elle vous rappeler aux heures difficiles, les graves engagements que vous avez pris envers le Christ et le « *Sillon* », faire revivre en vos âmes les heures de la divine rencontre...

Puisse-t-elle aussi vous être une preuve que mon cœur de breton n'a pas cessé de battre à l'unisson du vôtre. Nous sommes de ceux qui se donnent « pour de bon », cela veut dire, qui savent se « re-donner » tous les jours.

« N'est-ce pas que Marc, que la « Cause », que le Christ, peuvent compter sur vous, toujours. »

A vous, fraternellement dans la « Jeune Garde »,

Henri COLAS,
sergent de la « Jeune Garde ».

Paris, le 11 Décembre 1906.

LE REVE DU « JEUNE GARDE »

Ce matin dans sa vieille église,
Le Jeune Garde a tout donné.
Ce soir, en un rêve qui grise,
Aux pieds de son Christ, prosterné,
Il répète : « O Jésus, mon frère,
« Mon ami, je suis tout à toi.
« Mon corps, mon âme toute entière
« Et toujours tu vivras en moi ».

Et voici qu'au lieu de sourire
Jésus semble souffrir encore,
Et de sa croix, Il semble dire :
« Tu veux m'aimer jusqu'à la mort.
« Mais souviens toi de ta faiblesse,
« Mourir c'est peu. Vivre c'est tout.
« Sais-tu bien toute ta promesse
« Et la tiendras-tu jusqu'au bout ?

« Demain ce sera la lutte obscure
« Sans uniforme et sans témoin,
« L'obéissance est toujours dure,
« Quand la foule n'applaudit point.
« Ton pénible métier d'apôtre,
« Te semblera bien « lourde croix »
« Demain peut-être ; et plus d'un autre
« Ont déjà trahi maintes fois.

« Demain, là même où tu travailles,
« Les hommes, voyant ton ardeur,
« Voudront t'enserrer dans leurs mailles ;
« Leurs rires glaceront ton cœur,
« Ou bien d'un insolent blasphème
« Ils couvriront ton cri d'amour :
« Sauras-tu les aimer quand même,
« Et tenir tête tout le jour ?

« Demain, des âmes criminelles,
« Pour compromettre tes succès,
« Sous leurs baves pestilentielles
« Voudront arrêter tes progrès :
« Seras-tu, sans hair personne,
« Impitoyable pour l'erreur,
« Pardonnant, comme je pardonne,
« Et plaignant surtout le menteur ?

« Dès demain, ta chair exigeante
« Voudra reprendre tous ses droits ;
« Et sa voix se fera troublante
« Plus troublante encor qu'autrefois,
« Ma croix te semblera trop dure,
« Trop jalouse, surtout, dis-moi :
« Garderas-tu ton âme pure,
« Pourrai-je alors compter sur toi ?

Et soudain, sortant de son rêve,
Le Jeune Garde est pris de peur,
Autour de lui, le jour s'achève,
Mais un refrain lui monte au cœur :
« Jeune Garde, ô Christ, lorsqu'on t'aime,
« Sûr de ton éternel secours,
« On l'est par delà la mort même,
« On est Jeune Garde toujours ».

Henri COLAS,
Sergent de la « Jeune Garde ».

La Vie du Sillon en Bretagne

ILLE-ET-VILAINE

« Venez et goûtez combien est aimable le Dieu
« que vous avez choisi pour votre unique partage.
« Désormais, je ne vous regarderai point comme des
« serviteurs, car le serviteur n'entre pas dans tous
« les secrets de son maître ; mais je ne veux plus
« vous appeler que du nom d'amis ; parce que tout
« ainsi qu'un ami n'a rien de caché pour son ami,
« mon cœur non plus n'aura plus de secret pour
vous »....

Et tandis que les futurs Jeunes Gardes montaient,
dans la nuit, avec attention et avec amour, ils écou-
taient Jésus. Ils étaient heureux et ne regrettaient
point la maison paternelle : cette nuit-là, Dieu leur
devait servir de père et de mère. Ils allaient appren-
dre à l'école d'un si bon Maître, l'avantage de porter
dès sa jeunesse, le joug aimable du seigneur, se pré-
parer dans le silence d'une longue oraison aux hautes
destinées auxquelles Jésus les réservait et les conviait.

...Mais depuis plusieurs heures déjà, nous contem-
plons à loisir l'intérieur de notre bien-aimé ! Dieu,
quel ravissant spectacle !... « Soyez pauvre, soyez
« doux !... heureux les cœurs détachés de la terre !...
« heureux ceux qui ne cherchent pas à rendre le mal
« pour le mal ! Votre Félicité, comme votre Perfection
« consistent dans les bonnes dispositions de l'âme,
« dans le détachement, la mortification, la miséricor-
« de, la pureté du cœur, le sacrifice et le dévouement
« pour la Justice... Ces dispositions sont le gage de
« l'amitié du Christ en cette vie et de sa possession
« en l'autre »... Et tout le long de ce discours de
Jésus sur la Montagne, au contact si saint de l'âme
d'un Fils de saint Dominique, tout resplendissant dans
son vêtement blanc, nos âmes ont trouvé la lumière,
l'élévation, la pureté, le calme qui ne sont pas de
l'homme, et avec le Père Gratry, nous étions tentés
de nous écrier : « Nous avons réellement vu Dieu dans
« ces pages : nos larmes d'admiration les ont mouil-
« lées et nos baisers d'adoration les ont usées. »

Veillée
d'armes

Invitation
divine

Recueillement

Sacrés
enseignements

Puis, tour à tour, Colas, l'aumônier Michel, nous parlent simplement, sans mot, sans appareil, de la « Cause » et de Dieu, du Christ et de la France.

« Ils nous disent : « Le Maître est là : Il vient à vous, « ses privilégiés, ses élus qu'il a tout spécialement « désignés pour tracer dans le monde des âmes, les « sillons rénovateurs. Courbez joyeusement vos jou-
« nes épaules sous son joug : ce joug est sa croix, symbole du vigoureux amour. »

Sacrifice !

Ils nous parlent encore et nous disent : le grand travail d'amour imposé aux siens par le Christ, la nécessité pour lui obéir, d'aimer ses pires adversaires, le devoir de se dévouer corps et âme, afin de hâter la venue sur terre du règne du Dieu de Justice et d'Amour.

Quelques instants seulement, nous séparent de notre consommation dans le Christ, et Colas nous apprend de quel esprit nous sommes, de quel esprit de renoncement, de charité, de pureté et d'amour toute la Jeune Garde doit être animée, enfin quel sacrifice suprême doit être le nôtre : — « Nous allons vouer à la « Cause le sang de nos veines et nous serons prêts « à le donner jusqu'à la dernière goutte, mais nos « ennemis riraient de notre sacrifice, s'ils voyaient « notre sang versé par eux se répandre impur et décoloré. »

*Soyons
des saints !*

« Oh ! camarades, soyons toujours purs, soyons « toujours dignes d'accomplir notre tâche, soyons dignes de servir la Cause qui nous réclame. »

Méditation

... Mais tous se sont tus, et nous laissons nos cœurs sentir ce que la bouche de nos amis n'ont pu exprimer...

*Le pain
des forts*

Et voici que le jour, trop rapidement, se montre, le mystère d'Amour va bientôt s'accomplir : Jésus descend dans nos cœurs : « O Jésus, tout mon désir, « c'est de m'embraser de votre amour immense, de « travailler jusqu'à la mort à vous faire connaître et « aimer de tous les hommes, surtout de ceux-là qui « paient vos bienfaits de tant d'ingratitude, heureux si « je pouvais vous gagner tous les cœurs. »

« Dans ce baiser du Christ, on aimerait mourir,
« Mais mourir, c'est trop peu, ce qu'il faut, c'est souffrir. »

La sainte Messe est terminée, la Divine Hostie, toute blanche, comme notre uniforme, est là exposée sur l'autel attendant les serments de ceux qui veulent être ses soldats :

« Mon Seigneur et mon Dieu, je vous supplie de « vous servir de la « Jeune Garde »... je vous supplie « aussi de vous servir de moi, votre enfant... »

Jeunes Gardes

A tout jamais, ô Christ, nous sommes tes soldats. Tes conquérants, c'est nous, à Toi la « Jeune Garde ».

Et voici que nos quatre nouveaux chevaliers sont à peine sortis, tout transfigurés, du lieu saint, qu'à travers les rues de notre ville de Rennes, ils crient à tue-tête l'Eveil démocratique.

Au printemps !

Vrai, tout nous porte à l'espoir ; c'est le printemps qui revient ; courons donc aux sillons, car voici la sève qui monte.

Enfin, est il fête au Sillon sans banquet démocratique ? Non, n'est-il pas vrai, c'est pourquoi nous n'en parlerons pas, et, ne mentionnerons même pas la façon toute démocratique avec laquelle il fut servi par nos « Jeunes Gardes ».

*A « l'honneur »
puis
à « la peine »*

Nos jeunes chevaliers avaient été à l'honneur toute la nuit, aussi furent-ils à la peine tout le jour.

Notre repas, aux toasts traditionnels, venait de s'achever, et Colas nous quittait pour aller porter la bonne parole à près de cent âmes féminines, les unes déjà sillonnistes, les autres, fort désireuses de savoir ce qu'est le Sillon. C'est à ces dernières surtout qu'il s'adresse, leur disant ce qu'est notre mouvement, sa portée, son opportunité. Puis il montre ce qu'il exige des mères, des sœurs, des épouses : qu'elles ne craignent pas de céder à la Cause du Christ et du peuple, leur fils, leur frère ou leur époux ; qu'elles sachent consentir généreusement à se priver de leur présence pour les laisser se dévouer, même si le foyer doit en être plus triste, même si l'atmosphère de la famille doit en être et moins douce et moins chaude.

*Réunion
de Dames*

Mais voici que cette consolante journée, et surtout toute pleine d'espérances fécondes, va toucher à sa fin. Et tandis que nos « Jeunes Gardes » s'abandonnent à l'écart, aux reconfortantes impressions qui les ont remplis, nos camarades et amis s'assemblent pour un punch tout intime et fraternel, où nous dirons « Courage » aux nouveaux Chevaliers et « au Revoir » à H. Colas.

*Courage
et au revoir*

Quelle vie dans nos âmes, au cours de cette charmante soirée ! Quelle ardeur dans nos intelligences ! Comme chacun dans son toast chante merveilleusement le culte de son drapeau et de sa « Cause ». Comme nous avons bien foi dans notre Marc, après que

Colas nous a si chaudement confirmé sa mission providentielle !

Encore une fois, c'est le printemps qui revient : courons donc aux *Sillons*, car voici la sève qui monte...

Marcel LEBRETON, *jeune garde*.

Une bolée

Le 25 novembre, Paris eut sa journée de camelots et le camarade Cognet, qui en rendit compte dans l'*Eveil* du 2 décembre, souhaitait, en terminant, que l'exemple fut suivi en province. Le *Sillon Rennais* n'a pas attendu cet appel pour organiser lui aussi son concours de vente. A l'heure même où Marc Sangnier procédait à sa distribution de prix, nous étions joyeusement attablés « pour manger des châtaignes avec du cidre doux » en l'honneur de nos braves camelots. Nous étions là cinquante, dans une modeste salle affectée d'ordinaire à l'étude, mais qui s'était donnée pour la circonstance des airs de caboulot. Toute la Bretagne était là, de Douarnenez à Saint-Malo, en passant par Quimper, Vannes et Saint-Brieuc. Etudiants, curés, commis-voyageurs, typos, ronds-de-cuir, rince-bouteilles, toutes les classes et toutes les professions s'y trouvaient représentées et l'on jouait des mâchoires et doucement le cidre dévalait la pente réjouie de nos gosiers bretons.

Autour des tables, la conversation s'anima, et les nouveaux venus, se sentant en famille entrèrent du premier coup avec leurs camarades dans cette bonne et franche intimité dont le *Sillon* a le secret. Et tandis que circulaient les bouteilles et les paniers de châtaignes, chacun narrait à cœur ouvert ses exploits et ses mésaventures de la journée. On s'est heurté au classique dédain de la grande dame en fourrures et du beau Monsieur à londrès. On cueille au passage une ample provision d'injures ; mais quand le cœur est trop plein, on le soulage un tantinet en décochant à droite et à gauche une petite flèche trop aigüe. Tel ce petit « apprentif » de « Saint-Môlo », qui, avisant un bon bourgeois, lui court après en lui tuyaillant vigoureusement : « Achetez l'*Eveil démocratique*, cinq centimes ! » — « Je n'en veux pas, de ton journal ; je ne crois pas au bon Dieu, moi. » — « Pas épatant, M'sieur, il y a chez nous deux petits chats qui n'y croient pas non plus ». Et le minuscule camelot poursuit sa course, criant plus fort, et plus gaiement que jamais : « Demandez l'*Eveil démocratique*, cinq centimes ! »

Lorsqu'entre deux bolées, chacun eut dit ses impressions, l'on établit le bilan de la journée. L'un a vendu peu et l'autre beaucoup, mais chacun y est allé de toute sa bonne volonté. Point de contrôle, point de discussion, mais entre tous une noble émulation, et sur les lèvres de tous, de sincères félicitations à l'adresse du vendeur le plus heureux.

Et alors, notre bon abbé Huet se lève ; et après nous avoir adressé quelques paroles tout empreintes d'affection pour ses chers sillonnistes, tout illuminées d'espoir en Celui à qui appartient l'avenir, il nous fait connaître la récompense par lui réservée au lauréat du concours. Cette récompense fut telle qu'on pouvait l'attendre d'un prêtre, telle aussi que pouvait la désirer un jeune homme qui venait de peiner toute la journée pour l'amour de son Dieu et de ses frères. Dimanche, en présence des camarades moins fortunés, la sainte Messe sera célébrée pour lui et pour les siens.

Nous étions venus là pour vivre un peu cœur à cœur après avoir été séparés toute une longue semaine par le travail ou l'étude. Nous étions venus suivant l'expression de l'un de nos camarades, demander aux châtaignes cette vigueur qui est nécessaire pour mener bravement la lutte et puiser dans le cidre cette gaieté et cet entrain sans lequel il n'y a point de bons soldats, partant point de victoire. Mais nous n'eûmes garde d'oublier que notre grande force nous vient du Maître et avant de nous disperser dans la nuit, nous nous agenouillâmes pour réciter ensemble les prières du soir.

Il y eût un souvenir pour vous, camarades qui êtes à la caserne, où l'apostolat est si rude et si souvent infructueux. On ne vous oublia pas, vous tous qui, dans les villes où les bourgs de Bretagne travaillez sans relâche à la même cause que nous, ni vous qui l'an passé étiez des nôtres à pareille époque et qui avez été conduits loin de nous par les nécessités de la vie.

Cette charmante réunion a permis à tous nos nouveaux camarades étudiants de faire connaissance entre eux et avec les camarades de Rennes ; le travail va maintenant marcher merveilleusement, la vente de l'*Eveil* est en hausse, les cercles d'études se déboulent et accusent une volonté très ferme de se livrer à un labeur sérieux et pratique. Des conférences sont faites chaque jeudi, tantôt par un camarade sur une question quelconque du *Sillon* ou en fonction du *Sillon*,

tantôt par un de nos conseillers sur une question d'apologétique, enfin une permanence est organisée chaque soir, de 6 heures à 7 heures, où l'on vient de temps à autre respirer l'air du *Sillon*. L'élan est donc bien donné.

COTES-DU-NORD

LOUDÉAC

*En vue
d'un congrès*

Une réunion tout intime, à laquelle assistaient 22 délégués des cercles d'Etudes de : Merdrignac, Plémet, La Chèze, Saint-Caradec, Plouguernevel (P.-S.), Saint-Nicolas-de-Pélem, Guingamp (C. M.) et Loudéac, a eu lieu le dimanche 2 décembre, au siège du *Sillon loudéacien*.

Un congrès départemental devait avoir lieu à Loudéac dans le courant de Janvier. La réunion avait donc pour objet de choisir et de délimiter le terrain des discussions.

*Pas de
conférenciers !*

Mais nous n'avions pas compté avec la déveine : au *Sillon* central, « aucun camarade susceptible de faire des conférences contradictoires » ne se trouvait disponible pour l'époque indiquée.

Alors, comment faire ?

Partie remise

La question fut posée, et d'un accord unanime, il fut décidé d'ajourner le Congrès. Ce n'est donc que partie remise. Nous en aurons un, soit au printemps, soit au commencement des grandes vacances. Espérons qu'à ce moment-là, le S. C. pourra nous procurer un conférencier rupain !

*Une réunion
intéressante*

Malgré ce fâcheux contre-temps, la séance fut extrêmement intéressante. On aborda une foule de questions d'intérêt général, telles que : l'utilisation des veillées pour la propagande de nos idées, l'apostolat par les projections, suivies de causeries appropriées, l'opportunité pour nos camarades de posséder quelques notions pratiques de droit, et spécialement de droit rural ; et cela afin d'arriver par des services répétés à soustraire les populations rurales à l'influence néfaste des fameux avocats de campagne, qui jouissent souvent sans droit d'une confiance illimitée.

*Les réunions
trimestrielles*

On parla encore de quantité d'autres choses, notamment de l'utilité des réunions trimestrielles, dans lesquelles seraient discutées et résolues toutes les questions intéressant le mouvement du *Sillon*. Reconnues indispensables, ces réunions auront lieu désormais régulièrement, et le compte-rendu en sera envoyé à l'*Ajonc*.

La discussion aiguisant l'appétit, il n'était guère possible de lever la séance sans casser une croûte. Le sergent « Pierre Pons », dont on a remarqué les intéressantes chroniques dans la correspondance militaire de l'*Ajonc*, ouvrit la série des toasts. Il parla de l'armée, naturellement, et insista sur la nécessité de se donner une formation morale très sérieuse avant d'entrer à la caserne. Puis, ce fut le tour de Cojean, qui s'étendit assez longuement, lui aussi, sur la *vie intérieure*, d'où dépend incontestablement le succès de notre action. Enfin, Maurice Enaud dit en quelques mots les progrès réalisés depuis quelque temps, et exprima aux camarades venus à la réunion les remerciements du *Sillon loudéacien*.

En somme, excellente journée pour la Cause. En attendant le congrès, ma foi... c'est toujours ça ! — J. M.

*La collation
et ses toasts*

*Une bonne
journée*

GUINGAMP

Plusieurs cercles ont vu leur effectif diminuer lors du départ de la classe et des étudiants, tel est en particulier le cas de Guingamp ; ce fait donne lieu à la création de cercles de jeunes dont nous avons entretenu nos lecteurs il y a quelques mois. Châtelaudren possède deux cercles de jeunes.

*Difficultés
à vaincre*

Dans les Côtes-du-Nord, les difficultés à vaincre sont à peu près les mêmes que partout ailleurs, cependant nos camarades voient dans l'anti-alcoolisme une œuvre urgente et nécessaire si l'on veut arriver à avoir des gens tant soit peu conscients et responsables de leurs actes.

*La lutte
contre
l'ivrognerie*

MORBIHAN

Nos quelques camarades de Vannes voient enfin leur nombre s'accroître peu à peu ; la vente de l'*Eveil* est, paraît-il agrémentée chaque dimanche de moult incidents.

VANNES

FINISTERE

Brest languit, Brest est mort ! chuchote-t-on tout bas. Plus de nouvelles ! C'est à peine si quelque Congrès de minime importance vient parfois réveiller les gars de là-bas de leur somnolente torpeur. Eh bien, non, Brest vit, d'une vie latente et cachée, il est vrai, mais non moins réelle pour cela. Bien des difficultés matérielles sont venues nous barrer la route. Nous avons dû quitter le Patronage qui autrefois nous offrait un abri... à bon marché. Mais Dieu ne permet

*Une
séparation
nécessaire*

pas que ceux qui l'aiment ardemment soient rebutés par des obstacles de ce genre et se laissent meurtrir au contact de la réalité parfois si cruelle et si douloureuse. Nous nous réorganiserons tout doucement en nous efforçant de surmonter le mieux possible toutes les difficultés qui à présent nous enserrent... sans parvenir à nous étouffer. Bientôt nous aurons une section officielle de Jeunes Gardes. Quel regain de vitalité et de ferveur cela va donner à notre cercle ! Combien nous serons heureux de sentir près de nous ces âmes simples et fortes, pleinement conscientes de leur rôle, et qui se seront données toutes entières et sans retour au Christ Jésus.

*De futurs
jeunes-gardes*

*Mieux connaître sa religion
pour la mieux
défendre.*

Charité !

Nous suivons avec fruit, chaque semaine, une conférence religieuse traitant uniquement des sujets d'apologétique et résolvant, pour le plus grand bien de tous, les attaques incessantes dirigées contre notre foi. Dans ces moments douloureux pour notre cher département, il est particulièrement heureux que nous puissions encore nous retremper et prendre de nouvelles forces à des sources intensivement et exclusivement catholiques. Pour mieux approfondir notre foi et en goûter plus intimement les sublimes beautés, nous allons incessamment nous abonner à la *Revue d'apologétique*.

Mais, désireux de répandre au dehors cette Vérité qui nous fait vivre, nous continuons à aller vers les déshérités de ce monde. C'est toujours avec joie que nous leur apportons — selon nos faibles moyens — un peu plus de bien être et que nous cherchons à faire luire dans leurs taudis malsains un petit rayon de Lumière et d'Amour. C'est là un soutien solide pour nos jeunes ardeurs en même temps qu'un spectacle édifiant de nature à nous inciter à faire davantage. Tous les Sillonnistes devraient avoir à cœur de propager autour d'eux ces œuvres si louables et si utiles qui ont pour but de soulager dès maintenant une « misère imméritée » en attendant qu'ils puissent, sinon la faire disparaître complètement, du moins l'enrayer de plus en plus.

*Quelques affiches au sujet
du repos hebdomadaire.*

Notre vente d'*Eveils* a diminué, par contre, la vente dans les kiosques augmente sensiblement. Nous allons tâcher d'éclairer un peu l'opinion en placardant quelques affiches sur la nécessité et la moralité du repos hebdomadaire. C'est une heureuse initiative à prendre un peu partout et par tous nos camarades. Il

suffit de demander des affiches à Paris. Elles vous seront envoyées franco.

De plus, nous allons essayer de susciter des relations plus étroites entre les soldats — unités sillonnistes disséminées ça et là — afin de les préserver eux-mêmes et de pouvoir peut-être dessiner un mouvement plus profond de conquête et d'éducation dans les casernes — milieux encore assez fermés à nos idées et où cependant les idées adverses ont un trop facile accès.

Enfin, c'est avec un immense plaisir que depuis quelque temps nous remarquons l'ardeur avec laquelle quelques jeunes filles essaient de s'initier à notre mouvement et la générosité avec laquelle elles tentent dès à présent de concilier la théorie et la pratique. Elles se sont décidées à donner signe de vie dans le *Bulletin des Dames*, de novembre, d'où nous sommes heureux d'extraire ce passage : « Notre champ d'action si difficilement cultivable est obligé d'être labouré à coups très discrets et des plus prudents. Ne pouvant tenter autre chose, nous avons imaginé de nous réunir toutes, le jeudi, rassemblant des enfants de neuf ans, afin de les instruire avant l'année de leur première communion. C'est tout, je crois, ce que nous pouvons faire, mais c'est beaucoup, n'est-ce pas, puisque nous avons là le moyen de nous donner aux autres ! A part cela, nous devons nous contenter d'infiltrer l'esprit du Sillon, dans nos conversations, en attendant le temps où, peut-être, nos adversaires deviendront nos alliés. »

Nous-mêmes, prenant chaque jour un peu plus conscience de notre force et fermement convaincus que si nous sommes faibles par nous-mêmes, nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie, nous avons accepté avec plaisir la discussion courtoise que nous demandait avec instance le groupe de la « Jeunesse Socialiste » de Brest. Que de douces heures vécues auprès de ces « farouches révolutionnaires », qu'une misère parfois par trop profonde a comme nous douloureusement émus. Nous avons rencontré là des âmes droites, sincères, avides de justice, mais auxquelles la lumière n'arrive encore que voilée. Quelle conception fautive de notre religion d'Amour ! Il est vrai qu'ils ne l'ont étudiée que dans des ouvrages peu sérieux, souvent haineux et donnant à foison des caricatures malsaines de nos dogmes les plus saints et les plus beaux. L'Eglise oppressive, désireuse de do-

*Un
cercle d'études
militaire
en perspective.*

*Action
féminine*

Une rencontre

miner les corps et les consciences, cherchant toujours à enserrer les âmes dans un réseau étroit de dogmes autoritaires, voilà l'angle sous lequel ils l'ont vue ! La morale de l'intention et de l'Amour pur, la plus juste sans conteste et la plus noble, car elle vient de Dieu — l'âme de l'Eglise si large et si reconfortante, ont été pour certains d'entre eux presque une révélation.

Points de contact et points de dissidence.

Avec nous, ils ont admis le fait démocratique, voire même la définition que nous donnons de la démocratie, sans se douter des conséquences auxquelles cette adhésion devra logiquement les entraîner bientôt quand nous allons nous rencontrer pour discuter sur les idées socialistes. Il nous sera loisible alors de leur faire voir combien l'Etat-Patron sera une contrainte extérieure faite pour restreindre énormément, sinon pour abolir totalement, dans chaque citoyen, la conscience et la responsabilité que nous voulons, nous, élargir pour ainsi dire à l'infini. Enfin, ils ont rejeté la force sociale que nous puisons dans le catholicisme. Que mettront-ils à la place pour soutenir un édifice qui, sans le Christ comme pierre angulaire, ne peut manquer que d'être chancelant et instable ? Oui, là encore, notre force éclatera sans conteste, car, pour nous, le Bien, le Beau, le Vrai, ne sont pas des chimères, des mots vides de sens, mais c'est bien le tringle et indissoluble aspect sous lequel le Christ, réalité vivante et éternelle, nous apparaît toujours.

Loyauté

Cependant, nos adversaires ont fait preuve de grande sagesse en même temps que d'intelligence, en reconnaissant que nos convictions peuvent être « pour nous » un puissant levier pour réaliser la démocratie. Quant à eux, ils méconnaissent cette force, mais bien loin d'être sectaires, ils nous accordent, avec loyauté, le droit de prendre part, à côté d'eux, à la construction de l'édifice qui devra nous abriter tous. Qu'avions-nous de plus à réclamer ? On nous reconnaît le droit d'entrer, pour lutter, dans l'arène. Cela nous suffit amplement. L'idéal païen et chrétien se disputeront encore le monde. Mais comme autrefois, nous vaincrons, car nous avons pour nous la doctrine de vie. Cependant, pour que la Victoire soit prochaine, la Cause réclamera bien des efforts et bien des sacrifices. Pour être réellement forts soyons prêts à tous les renoncements, car il faut que notre victoire profite bien plus à nos ennemis qu'à nous-mêmes. Fidèles toujours à l'Evangile, nous combattons pour la Jus-

tice seule, sans nous soucier individuellement du peu que nous avons reçu ou des désavantages qu'un état de choses — meilleur pour d'autres — pourrait nous causer à nous-mêmes.

C'est l'esprit sain de ces saines pensées et le cœur rempli par ces nobles sentiments que nous nous sommes quittés, après force poignées de mains très fraternelles et plus que jamais épris d'amour pour ces brebis égarées que nos prières et nos sacrifices pourront peut-être un jour ramener au bercail. Puissent-elles du moins rencontrer le Christ sur leur route. Nous avons semé ; à Lui de faire germer. *Non nobis, Domine, non nobis.* Oui, que de futilités pensées d'orgueil ou de vanité humaine ne viennent pas nous enlever le mérite de joutes aussi belles !

On se quitte très bons amis

Désormais, dans les heures de trouble et de découragement — et Dieu ne les ménage pas à ses véritables privilégiés — nous nous porterons avec joie vers ces moments où il nous a été donné de combattre le bon combat et dans ce retour sur le passé, nous puiserons un nouveau courage pour l'avenir. En effet, nous avons le cœur plein d'espérance car nous sommes heureux et fiers de songer que c'est dans ces réduits souvent mal éclairés et aux portes disjointes, que se trouvent les cellules vivantes où s'élabore petit à petit la démocratie future. Que ceux qui ne savent que jouer se dépêchent, car une forte poussée vers plus de justice et de véritable fraternité se fait sentir partout. Si d'une part, nous avons à tenir compte des socialistes loyaux qui veulent, par des moyens pacifiques, obtenir plus de justice sur terre, eux aussi doivent savoir qu'il est des catholiques convaincus, en même temps que démocrates ardents — jeunes encore, il est vrai — qui veulent à tout prix que le règne de Dieu arrive bientôt ici-bas.

Courage pour l'avenir

Bravo donc, pour ces tournois pacifiques où on laisse à la porte les querelles mesquines et viles des personnalités, pour ne discuter que sur le terrain des idées, le seul noble, le seul réellement digne d'hommes conscients. Quelle preuve plus éclatante pourrions-nous donner pour montrer que l'esprit démocratique s'infuse peu à peu dans les masses bretonnes. Cet esprit ne peut que s'affermir chaque jour davantage grâce au labeur persévérant des petits démocrates ouvriers. Il deviendra si fort qu'il fera éclater un jour les cadres rigides où la vie étroite fait tous ses

Heureux résultats de semblables discussions

efforts pour l'endiguer et cherche en vain à le maintenir. A cette tâche de propagande active et éclairée nous avons donné notre vie dans un élan généreux et réfléchi. Et toujours appuyés sur le Christ, nous ne pouvons ni errer, ni faillir, car Lui seul a les paroles de la vie éternelle.

Ami Job.

FOUGÈRES

APPEL
à tous nos
camarades
de Bretagne

Pour
les petits

Pour
nos camarades
éprouvés

La Presse régionale et l'*Eveil démocratique* ont porté à votre connaissance qu'une grève de chaussonniers plonge nos camarades de Fougères dans la plus noire misère et cela dure depuis un mois, de par le mauvais vouloir patronal. Pour remédier à la situation des grévistes, la Bourse du Travail de Rennes a, à l'exemple des grévistes de Verviers, pris l'initiative de recevoir les enfants des grévistes à Rennes et de les placer dans des familles qui voudront bien leur servir le couvert et le gîte. Le *Sillon* ne pouvait rester étranger à un si beau mouvement de solidarité ! Il s'est donc inscrit à la Bourse du Travail, demandant à recevoir dix à douze des petits malheureux que l'état de grève atteint plus que leurs parents. Pour subvenir aux frais qu'occasionne cette décision, ainsi que pour venir en aide à nos camarades de Fougères, nous faisons un pressant appel à la générosité de tous nos camarades de Bretagne. Nous recevons de bon cœur les dons de toute nature qui nous seront adressés. Nos généreux amis mériteront, ainsi la sympathie reconnaissante du prolétariat Fougérais dont l'attitude digne durant ces temps derniers a reçu l'éloge de tous les gens de cœur.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1906

N° 1. — 15 Janvier 1906.

Amiral Cervera ...	Même en Espagne	1
François Debrose..	A nos camarades	2
Roc' hlann.....	Amour	7
Jean Lefort	La vie profonde	8
Yves Ar Breiz	Pour connaître Dieu	11
R. D.	Vie du Sillon en Bretagne.....	15
	Congrès de Fougères.	

N° 2. — 15 Février 1906

L'ami Paul	Documentons-nous	25
Marius Cancel	En marge de l'Évangile	31
Th. Morel	Mutuelles agricoles	32
R. D.	Vie du Sillon en Bretagne	44
	Congrès de Loudéac.	
	Congrès de Châteaulin.	

N° 3. — 15 Mars 1906.

Michel Even	Impressions de Congrès	57
Une Silloniste ...	Marc Sangnier	60
A. Rouyer	Amour et sacrifice	60
Jean Lefort	Les Cercles féminins	63
R. D.	Vie du Sillon en Bretagne	66
	Congrès de Rennes.	
	Les Jaunes et le Sillon à Brest.	
	Congrès de Morlaix.	

N° 4. — 15 Avril 1906.

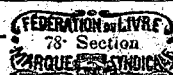
P. Urval	Ennemis du dedans	81
V. Robic	Prière du Gosse	87
X***	Coups de poignard dans le dos	88
R. D.	Idées et méthodes. Boycottage.....	92
X***	Vie du Sillon en Bretagne.....	93
	A la verrerie de Laignelet.	



Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
33, rue du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. EVEN.



N° 5. — 15 Mai 1906.

P. Dubois	Notre tâche	105
Jean Acer	Mendiant d'amour	109
Le Noble	Petits cercles d'études élémentaires	111
P. M. L.	Croisade urgente	116
R. D.	Idées et Méthodes	120
X***	Vie du Sillon	123

N° 6. .. 15 Juin 1906.

Jules Hanras	Après le congrès de Lorient	129
V. Giraud	Sur le catholicisme français contemporain	132
P. Becdelièvre	1. Nouvelle.	} En avant... pour l'Eveil... 133
Cham-Loth	2. Histoire vécue.	
X***	Appel aux camarades	138
J. de Betton	Mutualité	140
	Première causerie. — Contre la mortalité du bétail.	
E. Lucas	La Vie du Sillon	143
	Retraite. — Congrès de Rennes.	
	Congrès de Dinard.	

N° 7. — 15 Juillet 1906.

Per an Enez	Ar Sillon	153
Michel Even	L'Œuvre des Vacances	162
Jean Guiraud	Rien de nouveau sous le soleil	164
E. Lucas	La Vie du Sillon	165
	Echos de Rome.	

N° 8. — 15 Août 1906.

Paul Rivière	Trouvons mieux	177
Jean Marzin	Le Sillon et les fédérations diocésaines	181
X***	Lettre ouverte à Michel Even	183
Paul Moyne	Le Sillon et la presse conservatrice	186
Per An Enez	Ar Sillon (suite)	190
E. Lucas	La Vie du Sillon en Bretagne	192
	Promenade. — Congrès de Pleudihen.	
	Congrès de Tréguier.	
	Retraite de Rostrenen.	
	Congrès de Brest.	

N° 9. — 15 Septembre 1906.

***	Action religieuse. Action sociale	201
***	Deux semaines religieuses	206
P. d'Aleth	Chronique militaire	209
Per an Enez	Ar Sillon (fin)	214
Grain d'Orge	Situation de la mutuelle bovine de Betton	219
E. Lucas	La Vie du Sillon en Bretagne	221
	Conférences de Marc à Quimper et à Morlaix.	
	Congrès de Sainte-Anne d'Auray.	

N° 10. — 15 Octobre 1906.

Plebs d'Aleth	Vers l'avenir	233
Michel Even	Examen	236
Pierre Pons	La responsabilité dans l'armée.	} Corresp. militaires 239
D. Junior	Lettre d'un ancien	
Duchauchix	Au bord de la route (poésie)	243
E. Lucas	La Vie du Sillon en Bretagne	245
	Congrès de Liffré.	
	Retraite de Fougères.	
	Retraite de Plouaret.	

N° 11. — 15 Novembre 1906.

Laurent Cognet	Socialisme rural en Bretagne	257
Joseph Petit	Dans notre boîte aux lettres	260
Pierre Dubois	Notre but et les moyens d'y arriver	262
A. Tanvet	Les œuvres de Liffré	265
	Cais e rurale. — Syndicat Agricole.	
	Mutuell Bétail.	
Abbé Chesnais	Un sermon	} Correspond. militaire 270
Pierre Pons	Lettre à un jeune soldat	
E. Lucas	La Vie du Sillon en Bretagne	274
	Congrès de Nantes.	

N° 12. — 15 Décembre 1906.

Claude	Catholique et républicain	281
J. Hanras	Le meilleur moyen de jouir de la vie	284
R. D.	Idées et Méthodes : Le Sillon et les patronages	286
Henri Colas	Aux nouveaux jeunes gardes Rennais	291
E. Lucas	La Vie du Sillon en Bretagne	293
	Véillée d'Armes.	